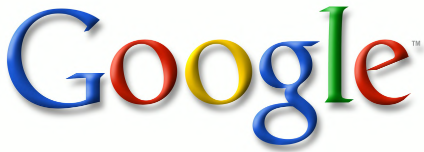
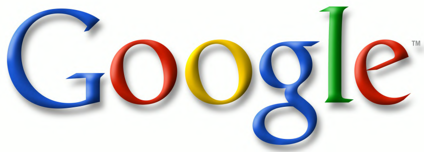





LIBRARIES
599751 4





Barbé de Wasilieff.

(Ga Prince

SSL



LES AMÉRICAINES,

OU

LA PREUVE

DE LA

RELIGION CHRÉTIENNE

PAR LES LUMIERES NATURELLES.

Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME I.

Seconde Edition, revue & corrigée.



A LYON, & se vend à LIEGE,

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de SON ALTESSE, & Libraire.
J. VAN DEN BERGHEN, Libraire, à Bruxelles.

M. DCC. LXXI.



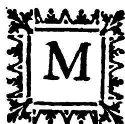
À

SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA DUCHESSE

DE SAVOIE.



ADAME,

FILLE du Roi très-Catholique, arriere-petite-fille du Roi très-Chrétien, le Ciel dès le moment de la naissance de VOTRE ALTESSE ROYALE, *lui a imposé l'obligation de protéger la Religion. Il n'en eût pas fallu da-*

vantage pour m'encourager à vous offrir un Ouvrage fait pour l'inculquer & la défendre. Mais combien d'autres motifs doivent étayer ma hardiesse ! Le Ciel a continué de manifester la vocation dont il a favorisé V. A. R. dès sa naissance, en vous faisant devenir la fille d'un Roi dont la piété fait le caractere distinctif, & l'Epouse d'un Prince dont la Religion la plus vive caractérise toutes les démarches. A ces motifs, qui fondent ma confiance, vous en avez joint un autre qui fait disparoître ma crainte. Votre A. R. s'est faite Elle-même, & par choix, la Protectrice de la Religion & de la piété, en même temps qu'Elle en est devenue le modele. Plus respectable par ses vertus, que par tant de titres réunis qui la rendent une des plus grandes Princesses du monde, son

auguſte Nom ne peut que donner un grand poids à un Livre fait pour procurer, non-ſeulement la gloire de Dieu, mais encore le bien de l'Etat; car ce n'eſt que parmi les bons Chrétiens qu'on doit eſpérer de trouver les bons Sujets : heureuſe ſi ce foible hommage de mes talents, offert à Dieu & à vous, Madame, peut être accepté comme une preuve du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

La très-humble & très-obéiſſante ſervante
DE BEAUMONT.

AVIS
DE L'AUTEUR.

QUelques Perſonnes dont je reſpecte les lumieres, ont cru que la lecture de cet Ouvrage devoit être précédée d'un mot d'Avis.

Bien des Gens qui ignorent que le doute méthodique eſt permis, pourroient être ſcandaliſés de voir la Bonne *l'exciter dans ſes Ecolieres. Elle prie le Lecteur de ſe ſouvenir qu'elle parle à des Perſonnes de la Religion proteſtante; que le fondement de cette Religion eſt la liberté d'examiner les points les mieux décidés, parce que ne reconnoiſſant point de Tribunal infaillible ſur la terre, chacun de ceux qui la profeſſent, eſt en droit de s'en rapporter à ſes lumieres, & de les*

préférer à celles de tout ce qu'il y a eu & aura d'Hommes ſavants, parce qu'après tout ils ſont faillibles, & qu'on ne doit une ſoumiſſion aveugle & abſolue qu'à une autorité divine. Il convenoit donc à la Bonne *de prendre la ſeule voie qui convînt à ſes Eleves, qui eſt celle de l'examen, toujours permis juſqu'à ce qu'on ſoit convaincu qu'on ſe ſoumet à la vérité infaillible & éternelle, incapable de ſe tromper & de nous tromper.*

Noms des Dames qui paroîtront dans cet Ouvrage.

Miss Dorothée.

Miss Préjugé.

Lady Inconséquente.

Lady Méry.

Lady Louise.

Miss Champêtre.

Miss Sophie.

Lady Charlotte.

La Bonne.

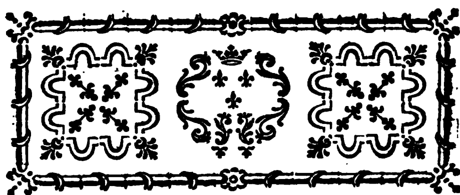
Lady Violente.

Miss Maly.

Miss Belotte.

Lady Spirituelle.

Mr. Belesprit.



LES AMÉRICAINES,

OU

LA PREUVE

DE LA

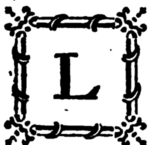
RELIGION CHRÉTIENNE

Par les lumieres naturelles.



PREMIERE JOURNÉE.

La BONNE.



LA Providence, Mesdames, qui dispose tout avec sagesse & avec bonté, me permet encore de vous entretenir après une longue absence. Pour mettre à profit l'avantage qu'elle me procure, j'ai résolu, Mesdames, d'employer tous les moments que nous de-

vons passer ensemble à des études infiniment supérieures à celles que nous avons faites les années passées : il est question de nous rendre raison à nous-mêmes de notre Foi, d'en examiner les fondements. Pour comprendre la nécessité de cette étude, rappellez-vous, je vous prie, ces paroles de Jesus-Christ : *Celui qui aura la foi & qui sera baptisé, sera sauvé : celui qui n'aura pas la foi, ne peut être sauvé.* Elles sont si positives, qu'il faut brûler les Ecritures, en nier la vérité, renoncer à croire la divinité de Jesus-Christ, ou dire avec lui : *La foi est d'une absolue nécessité pour être sauvé.* Mais qu'est-ce que cette Foi, dont la nécessité est si absolue qu'elle ne peut être suppléée par rien ? C'est ce qui sera le sujet de notre étude & de nos conversations. C'est dans ce moment, Mesdames, que nous avons besoin plus que jamais des lumieres du Saint-Esprit. Saint Pierre parla à une multitude de Juifs assemblés ; quatre mille se convertirent, & les autres persévérerent dans leur incrédulité. La grace fut présentée, offerte à tous ceux qui écouterent les paroles de Pierre, & ces quatre mille furent les seuls qui daignerent la recevoir : les autres la rejetterent, & les paroles de cet Apôtre ne furent, à leur égard, que de vains sons qui frapperent leurs oreilles

ſans toucher leur cœur. La lumiere fut ſuffiſante pour tous, je le repéte, & ce petit nombre ſeulement ouvrit les yeux : tremblons qu'un pareil malheur ne nous arrive ; conjurons l'Eſprit-Saint de diſſiper les ténebres de notre entendement, de fondre la glace de nos cœurs, d'arracher le funeſte bandeau qui nous cache des vérités néceſſaires, des vérités abſolument néceſſaires, des vérités ſeules néceſſaires. Oui, Meſdames, vous pouvez ignorer tout le reſte ſans danger : il n'y a que la ſcience de la Religion qu'il faut poſſéder pour entrer dans le Ciel, & ſans laquelle on ne peut eſpérer d'y entrer. Donnez-moi donc l'attention la plus réfléchie, l'eſprit le plus docile, & le cœur le plus décidé à céder aux lumieres du Très-Haut, quoiqu'il nous en coûte.

Miſs PRÉJUGÉ.

Ces Dames m'ont appris, ma *Bonne*, qu'une de vos conventions étoit de laiſſer à celles qui vous écoutent la liberté de vous interroger, de vous contredire même, & de ne jamais céder qu'à la raiſon. Je vais profiter de ce privilege, & vous faire mes objections contre le genre d'étude que vous nous propoſez. Convient-il aux perſonnes du ſexe ? Une foi ſimple, n'eſt-elle pas notre par-

tage? N'y a-t-il point de danger à examiner ce que nous devons croire aveuglément ſur la parole de Dieu?

La BONNE.

Et qui vous aſſure, Madame, que votre foi eſt fondée ſur la parole de Dieu? Un Turc m'en diroit autant, le croiriez-vous autoriſé à me propoſer cette objection? S'il me prenoit envie de vous nier la vérité de la révélation, pourriez-vous réſiſter aux tentations auxquelles mes mauvais raiſonnements vous expoſeroient, ſur-tout, ſi je vous les faiſois dans un temps où l'intérêt d'une violente paſſion vous feroit ſouhaiter de trouver ces raiſonnements juſtes? Aſſurons-nous par les lumieres de la raiſon que Dieu a parlé, alors nous pourrons fermer les yeux en toute ſûreté, & croire aveuglément tout ce qu'il nous aura dit: juſqu'à ce moment doutons de tout, * la prudence nous en fait une loi que nous ne pouvons violer ſans riſque.

Lady INCONSÉQUENTE.

Je crois bien, ma *Bonne*, que l'étude que vous nous propoſez eſt très-belle; cependant je crains de la faire, & voici pourquoi. La Religion Chrétienne me

* *Voyez l'Avis de l'Auteur.*

paroît consolante, elle me promet des secours, des adoucissements dans les situations fâcheuses de cette vie, & un bonheur éternel dans l'autre: où pourrai-je trouver rien de pareil? J'avoue que ces secours, ces consolations, ce bonheur éternel, je les espere sur la foi d'autrui, & je ne me dissimule pas combien ce fondement est foible: on m'a bercée de ces idées dès l'enfance, & je crois que je ne les ai adoptées qu'à force de les entendre répéter; mais qu'importe la maniere dont cela est entré dans mon esprit? Je crois, & cela me tranquillise: que seroit-ce si un examen sévere me montroit que je suis dans l'erreur? Il faudroit donc renoncer malgré moi à tous les biens que je possede!

La BONNE.

Vous ne possédez rien, ma chere, puisque vous n'êtes pas sûre de votre possession, & que vous craignez que l'on vous la ravisse: vous me paroissez comme un homme, qui ayant passé deux jours sans manger, rêveroit qu'il est dans un festin où il se rassasieroit à son gré, & qui craindroit d'être réveillé, de peur d'être arraché à cette douce illusion pour faire un repas réel. Ou la Religion Chrétienne a des fondements solides, & est divine, ou

elle ne peut pas nous donner les biens inestimables qu'elle nous promet : si elle nous trompe, nous ne pouvons trop souhaiter d'être réveillées pour chercher à la place des biens trompeurs, qu'elle nous offre en vain, un bonheur solide. Au-lieu de craindre d'être détrompées, hâtez-vous de vous assurer la possession de ces biens inestimables s'ils existent : s'ils n'existent pas, je ne vous ôterai rien, je vous le répete, en vous en privant ; au contraire, je vous guérirai d'une erreur, & une erreur quelconque est toujours un mal.

Lady MÉRY.

Pour moi j'ai une objection à vous faire, qui me paroît plus réelle. Je conçois la beauté, le satisfaisant de la science de la Religion, je suis charmée de pouvoir m'y appliquer toute entiere : mais cette étude est-elle aussi essentielle que vous avez voulu nous le faire entendre ? Si cela étoit, que deviendroient tant de pauvres gens, qui n'ont ni le temps, ni les occasions, ni la capacité nécessaire pour cette étude ! En Angleterre, par exemple, je suis assurée que sur cent personnes il n'y en a pas deux qui puissent la faire ; c'est, je crois, la même chose en France : un Marchand occupé de son commerce, un Domestique de son

ſervice, un Payſan de ſon travail; tous ces gens-là, dis-je, n'ont pas le temps néceſſaire pour s'inſtruire : le plus grand nombre de ces perſonnes manque de capacité quand même elles auroient du temps; d'ailleurs, qui auroit la patience de les inſtruire ? Il faudroit donc qu'un Miniſtre ou un Curé n'eût que cela à faire ? N'eſt-il pas plus avantageux qu'ils s'attachent à leur procurer de bonnes mœurs que de grandes lumieres, qu'ils leur apprennent à bien vivre plutôt qu'à bien croire ?

La BONNE.

Voilà une objection, ou plutôt des objections qui méritent une attention particuliere : ſi elles ne ſont pas juſtes, au moins ont-elles de la vraiſemblance. Vous me dites, ma chere *Méry*, qu'un grand nombre de Marchands, d'Artiſans, de Domeſtiques & autres n'ont pas le loiſir de s'appliquer à l'étude de la Religion, parce qu'ils doivent apprendre le commerce, le ſervice, leur profeſſion; & que lorſqu'ils la ſavent, tout leur temps doit être employé à l'exercer. Je conviens que toute la perfection, toute la ſainteté des hommes conſiſte à bien remplir les devoirs de leur profeſſion; mais quelle eſt cette premiere & eſſentielle profeſſion des hommes ? c'eſt

d'être Chrétiens. Il n'eſt pas abſolument néceſſaire qu'ils ſoient Marchands, Artiſans, Domeſtiques, Laboureurs, & il eſt eſſentiel qu'ils ſoient Chrétiens. Pardonneroit-on à ce Marchand d'ignorer l'arithmétique & le prix de ſes marchandiſes? A ce Domeſtique, de négliger d'apprendre la maniere dont il doit remplir ſon ſervice? A cet Artiſan, de ne pas connoître les outils de ſa profeſſion? Que penſeriez-vous d'un Médecin qui vous diroit qu'il n'a pas eu le temps d'étudier l'anatomie, de lire des Livres de médecine, de fréquenter les Hôpitaux? vous le traiteriez d'inſenſé. Il n'y a donc que la ſcience du Chriſtianiſme qu'il ſoit permis d'ignorer ſans honte? quel aveuglement! Mais, dites-vous, les Curés & les Miniſtres n'ont ni le temps ni la patience de les inſtruire; quelle horreur! Ils ont bien le temps de manger, de boire, de dormir, de ſe divertir: or ces choſes ſont moins néceſſaires que l'inſtruction de leurs Paroiſſiens; car il n'eſt pas eſſentiel qu'ils vivent, & il eſt eſſentiel qu'ils ſe ſauvent: or ils ne peuvent ſe ſauver qu'en ſe conſacrant tout entiers à l'inſtruction de leurs Paroiſſiens. Au-lieu d'employer pluſieurs jours à compoſer un Sermon éloquent, qu'ils faſſent quatre Catéchiſmes. Qu'ils s'ap-

pliquent avec autant d'ardeur à trouver les moyens d'inſtruire leur troupeau, qu'ils en apportent à recevoir leurs revenus. Lady *Méry* ajoute qu'il vaut mieux leur apprendre à bien vivre qu'à bien croire; & moi je lui réponds que Jeſus n'a pas été de ce ſentiment, qu'il a mis la Foi pour premiere condition du ſalut : j'ajoute que les mœurs des hommes ſont en proportion de leur foi. Le plus ſtupide Payſan qui auroit eu le malheur de commettre un crime, ne manque d'aucune lumiere pour le cacher & l'excuſer; que dis-je, la crainte d'être pendu rend ces Ruſtes fideles. Pourquoi cette crainte les empêche-t-elle de voler? c'eſt qu'ils ont une parfaite conviction que la Juſtice des hommes ne fait aucune grace ſur ce crime, & qu'il conduit à la potence. Cette idée a la force de réprimer leur cupidité. Si on pendoit ceux qui s'enivrent, qui diſent des paroles déshonnêtes, qui médiſent & déchirent la réputation du prochain; l'ivrognerie, l'impudicité, la calomnie ſeroient auſſi rares que le vol : la crainte du châtiment ſuſpendroit les effets de toutes ces paſſions, qui ne ſont pas plus violentes, que celle de ſe mettre à ſon aiſe en s'appropriant le bien d'autrui. Qui leur donne le courage néceſſaire

pour résister à ce dernier penchan l'appréhension du supplice. La crair d'une éternité malheureuse opéreroit effet aussi heureux par rapport à tous vices, si elle étoit bien réelle ; & elle deviendroit, si un Pasteur zélé avoit sc de l'instruction de ses Ouailles & d gnoit descendre à leur portée par d instructions familieres. J'avoue qu'il des esprits plus épais que les autres : croyez pourtant pas que le nombre soit aussi grand qu'on le suppose coi munément, parce qu'il est plus aisé se persuader qu'ils sont incapables d'ii truction, que de se donner la peine n cessaire pour les instruire. Tous les hoi mes, à l'exception d'un très-petit nombi sont capables d'exercer des professions c demandent une certaine intelligence ; temps, la patience du Maître viennen bout de surmonter les plus grands ol tacles, & qu'on auroit regardé d'abo comme invincibles. Si un Curé se do noit la moitié de la peine pour form des Chrétiens, qu'un Cordonnier po apprendre à son apprentif à faire un so lier, assurément il y réussiroit. Enfin, Di ne nous demandera qu'à proportion nos lumieres, il sera content des effo: que nous aurons faits pour nous instri re, quand bien même ces efforts a

roient été insuffisants, pourvu que nous y ayons employé tout ce qui dépendoit de nous pour bien étudier ; au-lieu que nous serons criminels de notre ignorance, si nous n'avons pas fait tout ce qui dépendoit de nous pour la détruire.

Lady LOUISE.

En sorte qu'un Païen qui auroit fait ce qu'il auroit pu pour s'instruire, ne seroit pas coupable de son idolâtrie ?

La BONNE.

Lady *Louise* a oublié que nous avons traité cette matiere à fond. Elle suppose l'impossible, qui est qu'un homme qui auroit cherché à connoître l'Auteur de son être, ne l'eût pas découvert par ses ouvrages. Nous autres qui le connoissons & qui voulons nous instruire de sa sainte Loi, souvenons-nous que pour réussir dans cette étude, il faut deux choses. Demander à Dieu ses lumieres, purifier ses mœurs pour attirer sa grace. Je devrois en ajouter une troisieme : c'est un grand amour pour la vérité, & une volonté déterminée à la suivre, quand on la connoîtra, quoiqu'il en coûte.

Miss BELOTTE.

Je n'entends pas bien ce que vous vou-

lez dire, que nous ſerons punies pour avoir manqué d'accomplir des devoirs que nous ne connoiſſons pas. Cela me paroît injuſte. Par exemple, je me ſuis ſentie une ſorte de mauvaiſe humeur, lorſque vous avez propoſé de nous développer nos devoirs par rapport à la Religion. Voici comme je raiſonne. De plus d'un million de perſonnes qui ſont dans la Ville de Londres, il n'y en a peut-être pas mille qui ſoient inſtruites, comme vous voulez que nous le ſoyons : il ſeroit cruel de penſer qu'il n'y auroit que ces mille perſonnes qui puiſſent eſpérer le Ciel. Parmi la multitude des autres, il y en a beaucoup qui manquent de bonne foi à des devoirs eſſentiels, parce qu'elles les ignorent : elles ne pechent pas, car elles ne croient pas pécher. Pourquoi augmenter leurs devoirs, en leur donnant de nouvelles lumieres auxquelles elles ne répondront pas probablement ? Il me ſemble avoir lu dans St. Paul, que c'eſt la Loi qui fait le péché; *car*, dit-il, *ou il n'y a pas de Loi, il n'y a pas de péché*. Pourquoi cherchez-vous à le multiplier, en nous découvrant de nouvelles Loix ? Vous les créez pour nous, puiſqu'elles n'exiſtent & ne ſont obligatoires à notre égard qu'au moment où nous les connoiſſons. Laiſſez-nous

dans notre ignorance, & n'augmentez pas nos obligations.

La BONNE.

Véritablement, ma chere, cela ſeroit fort commode. Une ignorance invincible ſur nos devoirs nous en diſpenſeroit ſans doute; mais cette ſorte d'ignorance eſt la choſe impoſſible; c'eſt un être de raiſon pour tous les hommes en général, & ſur-tout pour nous qui ſommes en état de nous inſtruire. Il n'eſt pas queſtion dans l'étude que nous allons faire, de nous découvrir nos devoirs: ils ſont écrits par le doigt de Dieu même au fond de notre ame; je ne veux que fortifier les motifs d'obéir à cette premiere loi &, par conſéquent, vous en faciliter la pratique. Oui, Meſdames, ſi nous ſommes aſſez heureuſes pour apprendre la ſcience de la Religion comme il faut, toutes les difficultés, ou du moins, la plus grande partie des difficultés que nous trouvons à accomplir la Loi naturelle, qui n'eſt autre que la Loi divine, diſparoîtra.

Lady MÉRY.

C'eſt-à-dire, ma *Bonne*, que nous allons prendre une leçon de Géométrie, de Logique, j'en ai une grande joie. La

Philosophie n'entrera-t-elle pas au
dans votre plan? cela me rendroit bi
attentive.

La Bonne.

Ce que dit Lady *Méry*, paroît sing
lier, & est pourtant vrai. La foi doit êt
précédée de la raison, c'est-à-dire, qu'
vant de croire, nous devons avoir d
motifs raisonnables de croire. Je d
plus : des personnes telles que nous
doivent avoir de telles preuves de la v
rité de la Religion, qu'elles soient d
montrées géométriquement, en sor
qu'il soit impossible d'en douter. C'e
pour chercher ces preuves claires, & qu'c
ne puisse contester, que je vous ai rassem
blées. Je ne veux laisser aucun soupçor
aucun nuage sur ce que vous devez cro
re; car je le répete, votre esprit étar
une fois bien convaincu, il sera plu
aisé de toucher votre cœur : la convi
tion produit l'acte, presque nécessair
ment. Je vais d'abord réfuter l'objectic
de Miss *Belotte*, & ensuite je vous ex
poserai le plan que nous devons suivr
dans les leçons que nous prendrons su
cette utile science.

Elle prétend que nos devoirs ne com
mencent qu'au moment où nous somme
instruites; elle se trompe : c'est du mo

ıt où il nous a été possible d'être ins-
tes, que nos devoirs deviennent obli-
oires. L'étendue de cette instruction
t se mesurer sur l'étendue de nos lu-
res, de notre temps, & des facilités
la Providence nous ménage à cet
rd. Il est hors de doute, que les per-
nes dispensées du soin de gagner leur
par un travail assidu, ont plus de
yens de chercher la vérité & la con-
:ion : cette étude doit être beaucoup
s approfondie par elles, parce qu'el-
ont plus de tentations contre la Foi,
|u'elles ont plus de dangers de la per-
, que les pauvres.

Miss PRÉJUGÉ.

'ourrois-je vous demander d'où nais-
: ces tentations & ces dangers que
s suppposez ?

La BONNE.

ɔ ne suppose rien, Mesdames, ils
:istent malheureusement que trop.
.es obstacles à la Foi consistent plus
s les penchants du cœur que dans les
ieres de l'esprit; mais quand ces deux
es d'obstacles se réunissent, il faut
miracle pour que la Foi n'en soit pas
'uite ou du moins altérée. Les véri-
spéculatives ne sont pénibles à croire

qu'à une Secte de prétendus beaux esprits, qui se qualifient mal-à-propos du titre d'esprits forts, & qui veulent tout mesurer à leur raison & à leurs lumieres, sans penser que le premier effet d'une raison saine, est de connoître ses bornes, qui sont assurément très-étroites. On m'a dit que cette Secte s'appelloit les *Rationalistes*. Parmi ceux-là, il s'en trouve plusieurs qui n'ont d'autres défauts que l'orgueil, & dont les mœurs sont pures; mais ce n'est que par un hazard qui tient aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

Le reste des hommes se soumet volontiers sans motif, avec indifférence à des vérités qui ne les engagent à rien. Que la Ste. Trinité soit un Dieu en deux personnes, ou en trois, cela ne les embarrasse guere; elle n'exige pas plus d'adoration d'une maniere que d'une autre: leurs passions laisseront passer tout ce qui n'aura pas un rapport immédiat aux mœurs. Mais une Religion qui les condamne à combattre leurs passions, depuis le matin jusqu'au soir, à sacrifier leurs penchants les plus doux; qui les menace d'une éternité de supplices, s'ils refusent de remplir cette condition de salut. *Renoncez à vous-même, portez votre croix*. Cette Religion, dis-je, leur paroît difficile

croire, & ils feroient char-
oir des raifons d'en douter.
-uns plus hardis que les autres,
à ce fujet des conjectures fi
ɉu'on les fiffleroit, s'ils raifon-
ffi mal dans les affaires les plus
s pour lefquelles on feroit de
l; cependant quelque dénuées
nblance que foient ces conjec-
ɔelque contradictoires même
aroiffent à l'examen le plus fu-
on fouhaiteroit qu'elles euffent
ɔabilité, & dès-lors on touche
ɪt de leur accorder de la réa-
e tentation eft fur-tout celle
& des heureux du fiecle. Na-
lieu de l'abondance & des plai-
ɪnferver la pauvreté d'efprit, la
ion du cœur, des fens, & la
ɪ mœurs; oh que cela eft péni-
pauvres, les artifans, au con-
ccommodent bien mieux d'une
qui condamne des plaifirs qu'ils
ɪt goûter, qui affervit les riches
ɪger dans leurs befoins, à les
dans leurs maladies, dans leurs
adoucir le joug dont ils font
Donc les riches font plus expo-
s pauvres, à fouhaiter que la
foit fauffe; donc ils ont befoin
: lumieres que les autres pour

être entraînés & comme forcés par la conviction à se soumettre aux vérités pratiques, qui ne paroissent à leurs yeux que des obstacles au bonheur qu'ils croient pouvoir se procurer par la jouissance des biens dont ils regorgent.

D'ailleurs, c'est parmi les Grands & les personnes riches, que se trouvent les Rationalistes, grands prêcheurs de leur métier, & qui courent après les prosélytes. L'oisiveté des Grands leur laisse le temps de leur débiter leur doctrine, & leur ignorance sur la Religion rend leur défaite aisée. C'est donc une nécessité pour eux de proportionner leurs armes défensives aux offensives qu'on emploie à leur égard. L'instruction est donc nécessaire à tous, mais principalement aux personnes de votre état, Mesdames; premiérement, parce qu'elles ont le temps & les commodités de s'instruire; secondement, parce que leurs besoins à cet égard sont plus grands que ceux des autres.

Je reviens à Miss *Belotte*, qui avoue franchement qu'elle craint des lumieres qui lui découvriroient un plus grand nombre de devoirs à remplir. Apprenez, ma chere, que le paresseux ne gagne rien à ses ténebres volontaires. Vous dites qu'il ne pourra être damné pour n'avoir pas rempli

des devoirs qu'il n'a jamais connus; ſachez qu'il le ſera pour avoir négligé de s'en inſtruire, & que cette connoiſſance ſerve à vous déterminer à employer tout ce que vous avez d'eſprit pour devenir habiles dans la ſcience du ſalut, puiſqu'elle eſt, comme je vous l'ai déja dit, la ſeule importante & néceſſaire.

Je répete auſſi à Lady *Méry*, que nos converſations ſeront préciſément ce qu'elle les ſouhaite. C'eſt un cours de Logique, Meſdames, que nous allons faire enſemble. Pour apprendre à bien croire, nous allons douter de tout.

Suppoſez donc, Meſdames, qu'élevées dans les forêts de l'Amérique, chacune en votre particulier, on vous tranſporta dans cette Ville. Je ſuppoſe encore que vous euſſiez un eſprit naturellement juſte, comme l'auroient le plus grand nombre des hommes qui ne ſeroient point gâtés par le préjugé : dans cet état vous auriez une juſte défiance, qui ſe fait toujours ſentir quand on offre à notre crédulité des choſes qui paroiſſent bleſſer la vraiſemblance, & que nous n'avons pas une confiance aveugle pour ceux qui nous les propoſent. Si, après vous avoir inſtruites des mœurs & des uſages de la Nation au milieu de laquelle vous auriez été tranſplantées, je voulois entrepren-

dre de vous faire connoître ce que v
êtes, d'où vous venez, pourquoi v
êtes, ce que vous deviendrez; vous
tez, Mesdames, qu'il faudroit tout pı
ver, tout démontrer, que vous seriez
torisées à mettre les choses extraordi
res que je voudrois vous faire croire
nombre des choses incertaines & pro
matiques, jusqu'à ce que je les fisse pa
tre à vos yeux, accompagnées de l'
dence, qui fait toujours disparoîtr
doute.

Lady VIOLENTE.

Ah ma *Bonne!* je conçois que s'il
a rien de plus utile que ces leçons, il
a rien non plus de si amusant. Quel p
sir de voir croître ses idées, d'en de
lopper la source. D'ailleurs, je fais
réflexion: cet état dans lequel vous n
supposez, nous l'avons toutes éprou
Dans la premiere enfance, n'étions-n
pas au dessous même de ces jeunes S
vages? Lorsque nous avons été en
d'entendre, on a fait raisonner des 1
à nos oreilles, sans jamais, ou pres
jamais parler à notre raison. *Il y a
Dieu. Le loup vous mangera, si vous
méchante. Mon petit doigt m'apprend
ce que vous faites. Dieu entend tou
que vous dites. Le nez vous rougira si*

mentez. Vous irez en enfer, si vous êtes désobéissante. Ces grandes vérités & ces fadaises nous ont été dites du même ton, ont fait sur nous la même impression, & ces impressions n'ont été guere plus durables les unes que les autres. J'avoue qu'à mesure que nous avançons en âge, on réitere les leçons qui regardent Dieu, & on se moque avec nous de la crédulité que nous avions, quelques années auparavant, pour les contes bleus dont on nous berçoit. Mais si je me rappelle bien ce qui se passoit alors en moi, voici comme je raisonnois. On m'a trompé quand j'étois petite à certains égards; suis-je bien assurée qu'on ne me trompe point encore ? Il est peut-être des illusions pour tous les âges : dans le premier, on m'a fait des mensonges qui n'avoient pas le sens commun; on m'en fait aujourd'hui sur des matieres beaucoup plus graves, & qui n'ont pas plus de probabilité à mes yeux que le reste n'en avoit alors, & dont, sans doute, on se moquera avec moi dans mes dernieres années.

Lady INCONSÉQUENTE.

Ah Madame ! comment pouviez-vous penser ainsi ? Ne voyez-vous pas tout d'abord que ce qu'on disoit de Dieu étoit véritable ?

Lady VIOLENTE.

Non en vérité, ma chere, permettez-moi le mot, j'avois trop d'esprit pour cela, & ma raison, au contraire, m'autorisoit à croire qu'en cela, comme dans tout le reste, ma Gouvernante avoit de bonnes raisons pour chercher à me tromper.

Lady INCONSÉQUENTE.

Et vous appellez cela avoir de l'esprit? Je remercie Dieu de ne m'en avoir pas donné un de cette espece. Pour moi, je vous le répete, j'ai d'abord connu que tout ce qu'on me disoit par rapport à Dieu, étoit véritable.

Lady VIOLENTE.

Me diriez-vous bien, Madame, pourquoi vous avez toujours cru les choses qu'on vous disoit par rapport à Dieu?

Lady INCONSÉQUENTE.

Et mais, ma chere, je l'ai cru.... parce que cela étoit vrai; je n'en puis donner autre raison.

La BONNE.

Voyez-vous, ma chere, vous ne manquez pas d'esprit, vous passez même pour en avoir beaucoup, & ce jugement est

fondé pour ceux qui vous connoiſſent à fond. Malgré votre eſprit naturel, une perſonne qui ne jugeroit de vous que ſur vos diſcours, ſeroit autoriſée à douter de votre jugement. Vous n'avez jamais raiſonné, réfléchi, & cela fait à peu de choſe près, le même effet que ſi vous manquiez de bon ſens. Ne vous fâchez pas, je vous prie : ces Dames ont eu la bonté de me permettre de leur dire librement ma penſée, & de leur côté elles ont droit de me dire mes défauts ſans que je m'en fâche : cette méthode a été fort utile & à elles & à moi. Il ne tient qu'à vous d'entrer en participation de cet avantage. Avant de rien décider, forcez-vous à peſer, à comparer. Apprenez à poſer un principe, à en tirer des conſéquences, à nier tout ce qui ſera contradictoire à ce principe, & à l'abandonner, à recevoir comme vrai au contraire tout ce qui en ſera une conſéquence. Vous ignorez ces grands mots, Madame : je vais vous les expliquer dans un moment par ce qui va ſe paſſer entre vous & Lady *Violente* : je connois la marche de ſon eſprit, & je vois où elle en veut venir, permettez-lui de vous interroger.

Lady VIOLENTE.

Mille pardons, Madame, de la li-

berté que je vais prendre. Hélas, ce service que je vais vous rendre, ma Bonne me l'a rendu en son temps, & il lui en a beaucoup plus coûté pour me corriger d'un grand nombre de défauts, qu'il ne lui en coûtera pour vous donner l'habitude de raisonner juste. Dites-moi, Madame, votre Gouvernante avoit-elle des défauts?

Lady INCONSÉQUENTE.

Dix mille. Tous ceux que peut avoir une fille d'un esprit borné, dont l'éducation avoit été absolument négligée, & qui, malgré ces désavantages, avoit un cœur excellent, & beaucoup de Religion.

Lady VIOLENTE.

Encore une fois, Madame, pardon. Mais voilà des contradictoires. Si cette fille avoit dix mille défauts, elle ne pouvoit avoir un bon cœur & beaucoup de Religion. Ces deux dernieres qualités louables devoient détruire les qualités contraires, elles ne peuvent subsister ensemble. Ceci mériteroit une discussion que j'abandonne pour ne pas sortir de mon sujet. Entrons, je vous prie, dans quelque détail sur les défauts de votre Gouvernante, étoit-elle médisante?

Lady INCONSÉQUENTE.

Au superlatif. Comme elle étoit en
me temps très-ignorante & fort babil-
le, il falloit bien parler du Prochain
te de savoir dire autre chose. Vous al-
encore penser que ce que je vais vous
e est contradictoire, & il n'en sera
moins vrai; c'est que ce n'étoit point
z elle la suite d'un méchant cœur;
ne haïssoit pas celles qu'elle déchi-
; au contraire, elle apprenoit à toute
compagnie les défauts de Madame
telle pour avoir le plaisir d'en gé-
, de la plaindre, de rejetter les fau-
sur ses parents, ses amis, sur tout le
re-humain; ce qui amenoit nécessai-
ent des portraits qui n'étoient pas à
ouange de ceux dont elle parloit.

Lady VIOLENTE.

Et cette bonne fille qui aimoit tant à
ir sur les défauts du prochain, se met-
-elle en colere? avoit-elle beaucoup
espect dans l'Eglise? n'y parloit-elle
ais? obéissoit-elle aux ordres de Ma-
e votre mere? disoit-elle toujours la
té?

Lady INCONSÉQUENTE.

Oui & non: elle étoit fort violente &

en convenoit de bonne foi ; mais comme elle disoit elle-même : *tournez la main, il n'y paroissoit plus.* Elle gardoit le silence à l'Eglise quand elle y dormoit (ce qui lui arrivoit souvent) ou quand elle n'étoit pas à côté d'une personne de connoissance ; elle obéissoit à *Mylady*, dans toutes les choses dont on pouvoit s'appercevoir, & faisoit à sa tête toutes les fois qu'elle espéroit n'en recevoir aucune répréhension. Elle murmuroit contre Maman, quand on m'empêchoit de lui faire de petits présents, ou qu'on faisoit servir une de mes robes pour deux deuils ; elle mentoit souvent pour m'excuser ou pour s'excuser elle-même, & ajoutoit que ces mensonges étoient de petites fautes, puisqu'ils ne faisoient mal à personne.

Lady VIOLENTE.

Cette femme ne vous a-t-elle jamais lu la Sainte Ecriture ? Ne vous a-t-elle pas fait remarquer que Jesus, le plus doux de tous les hommes, chassa du Temple ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices ? Ne vous a-t-elle pas dit que Dieu, présent par-tout, écrivoit, pour ainsi dire, toutes nos paroles, & qu'il nous demandera un compte rigoureux de celles que nous aurons dites inu-

ement; à plus forte raison de celles qui essent la charité, la vérité? Ne vous t-elle pas fait lire St. Paul, qui nous avertit d'obéir à nos maîtres, parce qu'ils nous tiennent la place de Dieu?

Lady INCONSÉQUENTE.

Je dois lui rendre cette justice, elle m'a relu ces choses tant de fois, que je les sais par cœur.

Lady VIOLENTE.

Et aviez-vous la bonté de croire toutes ces choses, qu'assurément elle ne croyoit point elle-même?

Lady INCONSÉQUENTE.

Ah Madame! c'est une calomnie, elle croyoit tout ce qu'il falloit croire & étoit très-bonne Chrétienne.

Lady VIOLENTE.

Si elle vous eût défendu de boire du vin, en vous disant que c'étoit du poison qui donnoit la mort, & que dans le même temps vous lui en eussiez vu boire avec plaisir, qu'auriez-vous cru, Madame?

Lady INCONSÉQUENTE.

J'aurois cru, ou qu'elle étoit lasse de la

vie, & qu'elle vouloit mourir, ou que le vin n'étoit pas du poiſon; & comme elle aimoit beaucoup à vivre, & qu'elle avoit bien peur de la mort, j'aurois regardé ce qu'elle me diſoit ſur le vin comme une plaiſanterie. J'aurois pu croire encore, qu'elle avoit quelques raiſons pour chercher à me dégoûter du vin.

Lady VIOLENTE.

Je lui aurois dit, moi, lorſqu'elle m'auroit fait lire la Sainte Ecriture : c'eſt par plaiſanterie que vous me dites que l'ancien & le nouveau Teſtament ont été dictés par le Saint-Eſprit, & que Dieu jettera dans l'enfer ceux qui ne conforment pas leur vie à la morale, qui eſt renfermée dans ces Livres que vous appellez divins. Si vous le croyiez véritablement, vous ceſſeriez d'être médiſante, colere, avare, déſobéiſſante à vos maîtres & menteuſe : ces Livres ne contiennent que des fables, ou du moins, vous les regardez comme tels, & vous cherchez à m'en impoſer : j'en devine la raiſon. Il eſt de votre intérêt que je pratique toutes les vertus commandées dans ces Livres, car mon éducation en deviendra plus aiſée : vous ne me croyez pas aſſez complaiſante pour chercher à les pratiquer ſeulement pour vous éviter la peine de lutter con-

mes passions; pour m'engager à les
ncre & rendre ma société plus douce,
ıs composez, ou plutôt vous adoptez
Roman fait par des personnes qui
ient, comme vous, intérêt d'engager
hommes à détruire ou modérer des
ıchants qui choquoient les leurs, &
, s'ils vivoient comme vous vivez, ne
yoient pas un mot de ce qu'ils ont
ir.

Miss INCONSÉQUENTE.

'admire comme Lady *Violente* a ar-
gé tout cela, & m'a convaincue que
docilité étoit une sottise: j'aurois juré
elle n'en pourroit venir à bout; ce-
dant il n'est pas en mon pouvoir de
refuser à ce qu'elle vient de dire.

La BONNE.

'est qu'il n'est pas possible de résister
évidence. Et bien, Mesdames, voilà
ıme quoi nous devons étudier la Re-
on, il faut suivre la même méthode.
y *Violente* a commencé par poser un
cipe; *la conviction, quand elle est par-
e, produit l'action qui lui est consé-
nte.* Ainsi elle dit, si vous êtes forte-
ıt persuadées que ce vin peut vous
oisonner & que vous n'ayez pas en-
de mourir; vous n'en boirez pas. Si

vous en buvez, ou vous ne croyez pas qu'il ſoit poiſon, ou vous voulez mourir.

Lady SPIRITUELLE.

Ma *Bonne*, faites-nous de cela un ſyllogiſme, je me meurs d'envie d'en ſavoir faire un, & je n'en ai pas même une idée bien juſte.

La BONNE.

Je ſuis logée au même endroit, ma chere, je n'ai jamais eu l'eſprit d'en retenir les regles, quoiqu'on me les ait expliquées pluſieurs fois. J'en vais riſquer un ſans vous répondre qu'il ait les qualités requiſes.

Le vin eſt un poiſon qui fait mourir.

Voilà la majeure.

Vous ne voulez pas mourir.

Voilà la mineure.

Donc vous ne boirez pas de ce vin.

C'eſt la conſequence.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité je le crois bon, toujours eſt-il ſûr qu'il ne m'eſt pas poſſible de nier cette conſéquence.

La BONNE.

Remarquez, Lady *Inconſéquente*, que

, deux premieres propositions sont
es, il seroit absurde & ridicule de
r la conséquence. Si vous buvez de ce
, il faut nécessairement, ou que vous
le croyez pas poison, ou que vous
ez résolue à vous empoisonner : cela
clair, le concevez-vous, ma chere?

Lady INCONSÉQUENTE.

Assurément, ou je serois bien stupide :
oue que je l'ai été jusques à présent ;
jamais je n'ai rien comparé, rien pe-
rien examiné. Il est pourtant bien
éable d'avoir une regle sûre pour dis-
ner le certain d'avec l'incertain, le
i du faux : on ne risque plus d'être la
e de ces beaux diseurs de rien, qui
ncent hardiment, & qui seroient bien
barrassés si on procédoit avec eux,
me vous venez de faire avec moi ;
ne cette méthode.

Miss PRÉJUGÉ.

Pour moi je la trouve fort incommode.
'st-il pas vrai, ma *Bonne*, que sur la
part des choses, il est indifférent d'ê-
trompé ou non? Que la terre tourne
que ce soit le soleil, que m'importe à
? Dans les choses qui intéressent les
mes de plus près, tant de gens d'es-
les ont examinées : la Religion, par
mple, nous payons des Ministres &

vous des Prêtres, pour l'é
en inſtruire. Qu'ai-je à fa
leurs déciſions ? Ai-je
qu'eux ? Ont-ils quelqu
tromper ? S'ils me tromp
reſponſable de leur mau
enfin, je dois les croire,
blis pour cela. S'ils ſe tr
forte raiſon me tromperai
beaucoup de gens qui, à
cher la vérité, ſont par
croire du tout, & à n'avo
gion : n'eſt-il pas plus ai
s'en tenir à celle de ſes pe
eſt établie dans le Royau
& dans laquelle on eſt
bonne foi, que ſi j'étois
à Conſtantinople ou dan
auroit eu bien de la pe
Chrétienne, parce que
répugnance à m'occuper
choſes. De plus, j'ai ou
habiles gens, qu'un hom
change jamais ſa religio
ſoit : c'eſt l'opinion de
mille, & vous concevez
doit penſer comme ſes
ſavent plus qu'elle.

La BONN

c'eſt bien dommage.

certitude, & je me regarderois co
téméraire, ſi j'oſois porter un tel j
ment : il me ſemble qu'il faudroit a
plus de ſcience que n'en ont, & qué
doivent avoir les femmes, pour p
ainſi.

La BONNE.

Etes-vous bien ſûre, Madame,
faut avoir beaucoup d'eſprit & de lun
pour décider ſans appel, que ſur tc
ſortes de Sciences, ſur la Religion
me, le plus grand nombre des hon
eſt dans l'erreur?

Miſs PRÉJUGÉ.

Aſſurément, ma *Bonne*, je ſuis ſ
que ſi je diſois cela, je ſerois une im
tinente; car je ſuis trop jeune & trop
inſtruite.

La BONNE.

Nous ſommes donc d'un ſentiment
traire; car je ſoutiens, moi, que la
ignorante eſt auſſi en état de porter c
déciſion que la perſonne la mieux
truite. *Lady*, dites-moi, je vous p
quelle eſt la couleur de votre ruban

Miſs PRÉJUGÉ.

Je dis qu'il eſt couleur de pour

cela est bien aisé à décider, à moins qu'on ne soit aveugle.

La Bonne.

Comment pouvez-vous dire que ce ruban est pourpre, Madame? je soutiens qu'il est bleu. Lady *Violente* vous dira qu'il est blanc, & Miss *Dorothée* qu'il est jonquille.... je vais prendre Miss *Francisque* pour Juge. N'est-il pas vrai, ma chere, que nous avons toutes raison sur la couleur de ce ruban?

Miss Francisque.

Vous badinez, ma *Bonne* : assurément Lady *Préjugé* a raison, son ruban est couleur de pourpre.

La Bonne.

Mais si *Lady* a raison, nous avons donc tort; nous soutenons que ce ruban est de plusieurs autres couleurs. Prenez bien garde à ce que vous allez dire, ma chere: si vous assuriez que nous nous trompons, nous dirions que vous êtes une impertinente, que vous avez mal aux yeux, & que, par conséquent, vous ne pouvez pas décider des couleurs.

Miss Francisque.

Et quand même je serois aveugle, ma

Bonne, cela ne m'empêcheroit pas de décider que de vous quatre, il y en a ſûrement trois qui ſe trompent. Ce ruban ne peut pas être de quatre couleurs à la fois, à moins qu'il ne ſoit rayé. Un aveugle pourroit donc dire que ſi une de vous a raiſon; les autres ont tort, qu'elles diſent une choſe fauſſe, un menſonge; car vous nous avez fait voir que le contraire d'une vérité eſt une choſe fauſſe, un menſonge : & quand vous ne l'auriez pas dit, nous le ſavions bien.

La BONNE.

Etes-vous bien ſûre, ma chere, que toutes les fois qu'une perſonne dit la vraie couleur d'un ruban, toutes celles qui ſont d'un autre avis, ſe trompent?

Miſs FRANCISQUE.

J'en ſuis ſi ſûre, ma *Bonne*, que quand tous les hommes enſemble viendroient me dire que ce ruban eſt tout à la fois blanc, pourpre, jaune ou violet, ils ne pourroient me le perſuader; c'eſt comme ſi on m'aſſuroit que vous êtes la meilleure & la plus méchante perſonne du monde, je dirois à ceux qui me tiendroient ce diſcours qu'ils ſont foux; car ſi vous êtes très-bonne, vous ne pouvez pas être très-méchante; & ſi deux

personnes soutenoient chacune une de ces deux choses, je dirois : Il y en a une qui se trompe.

La BONNE.

Vous voyez, Lady *Préjugé*, que Miss *Francisque* est plus hardie que vous, sans pouvoir être taxée d'impertinence. Vous avez raison sur la couleur de votre ruban, par conséquent, tous les autres ont tort : de même, quand sur la Religion, les sciences ou autre chose, les hommes ont des sentiments différents, vous pouvez juger à coup sûr que s'il y en a un seul qui ait trouvé la vérité, tous les autres se trompent & sont dans l'erreur ; car ils ne peuvent avoir raison tous à la fois en soutenant des choses différentes. Concevez-vous cela, Madame ?

Miss PRÉJUGÉ.

Oui, ma *Bonne* ; mais ce que je ne conçois pas, c'est ma sottise. Cela est si clair, pourquoi ne l'ai-je pas compris par moi-même ? Pourquoi à présent que je le vois, en ai-je une sorte de dépit, comme si on m'avoit fait grand tort en m'ouvrant les yeux ? Je le vois : non seulement je suis dans l'erreur à bien des égards, & ce qu'il y a de pire, c'est que j'aime mes erreurs.

La BONNE.

Voilà l'effet du préjugé, Madame : nous adoptons par paresse des sentiments tout faits, parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de réfléchir pour en avoir un à nous ; & puis, quand certaines opinions qui favorisent nos penchants, nous ont été données dès l'enfance, elles tiennent comme la peau. Il est donc prouvé que le plus grand nombre des hommes se trompent par rapport à la Religion : car si les Turcs ont raison d'être Turcs, les Chrétiens ont tort, aussi-bien que les Juifs, de ne pas se faire Turcs, & il est question d'examiner si nous pouvons, sans présomption, espérer de trouver la vérité qui a échappé au plus grand nombre.

Une de vos difficultés par rapport à l'étude est celle-ci. Tant d'habiles Gens se trompent, donc je puis me tromper. Cette objection a plus d'apparence que de réalité. Ou les vérités que vous examinerez, seront essentielles & absolument nécessaires, ou elles ne le seront pas : dans le second cas, vous ne risquez pas beaucoup de vous tromper. Dans le premier, vous ne pouvez vous tromper si vos recherches sont sinceres & faites comme il faut. Dieu ne peut pas vous avoir fait

igner; nous devons les en croire sur
arole, puisque J. C. les a établis
:ela. On nous l'a dit ainsi, mais on
us en a pas donné la preuve, & c'est
avoir cette preuve ou renoncer à
r comme impossible, que nous som-
semblées. Où la chercherons-nous?
les Livres de la Ste. Ecriture. Mais
ous assure que les Livres que nous
ons ainsi, sont divins? C'est en-
le quoi nous devons nous assurer.
mmence par ne rien croire pour
rer de tout. Je suis fortement déter-
à m'en rapporter à ma raison pour
ître la divinité des Ecritures. Aussi-
e la raison m'aura prouvé, que tout
'elles contiennent a été dicté par
t de Dieu, je fermerai les yeux sur
'elles m'offriront à croire de plus

vous des Prêtres, pour l'étudier & nous en instruire. Qu'ai-je à faire d'examiner leurs décisions ? Ai-je plus d'esprit qu'eux ? Ont-ils quelque intérêt à me tromper ? S'ils me trompent, serois-je responsable de leur mauvaise foi ? Car enfin, je dois les croire, J. C. les a établis pour cela. S'ils se trompent, à plus forte raison me tromperai-je. Je connois beaucoup de gens qui, à force de chercher la vérité, sont parvenus à ne rien croire du tout, & à n'avoir plus de religion : n'est-il pas plus aisé & plus sûr de s'en tenir à celle de ses peres, à celle qui est établie dans le Royaume où l'on vit, & dans laquelle on est né ? J'avoue de bonne foi, que si j'étois venue au monde à Constantinople ou dans les Indes, on auroit eu bien de la peine à me faire Chrétienne, parce que j'ai une grande répugnance à m'occuper de ces sortes de choses. De plus, j'ai oui dire à de très-habiles gens, qu'un honnête homme ne change jamais sa religion telle qu'elle soit : c'est l'opinion de toute notre famille, & vous concevez bien qu'une fille doit penser comme ses parents, qui en savent plus qu'elle.

La BONNE.

C'est bien dommage, ma chere, que

Dieu vous ait donné un entendement : celui des autres feroit fuffifant pour vous. Il y a pourtant du vrai & du faux dans tout ce que vous venez de nous dire, & il faut le démêler.

J'avoue qu'il eft mille chofes fur lefquelles il n'eft pas fort dangereux d'être trompé : je dis fort dangereux ; car il y a toujours du péril à l'être, cela nous rend l'efprit faux & peut influer beaucoup fur les chofes qu'il nous eft effentiel de favoir fûrement ; il eft difgracieux d'être le jouet de l'erreur, même dans des bagatelles.

Vous dites par rapport aux connoiffances utiles & néceffaires, que les habiles gens les ont examinées. Mais fi elles font telles, que notre bonheur en cette vie & en l'autre dépende de leur connoiffance ; comme je fuis fûre que le plus grand nombre de ces habiles gens fe font trompés, c'eft une néceffité abfolue pour moi, d'examiner entre leurs opinions quelle eft la feule véritable ; je ne ferois pas fenfée fi j'agiffois autrement.

Mifs PRÉJUGÉ.

Et pourquoi dites-vous que le plus grand nombre des habiles gens fe font trompés ? Comment pouvez-vous en être fûre ? Pour moi je fuis bien loin de cette

certitude, & je me regarderois comme téméraire, si j'osois porter un tel jugement : il me semble qu'il faudroit avoir plus de science que n'en ont, & que n'en doivent avoir les femmes, pour parler ainsi.

La BONNE.

Etes-vous bien sûre, Madame, qu'il faut avoir beaucoup d'esprit & de lumiere pour décider sans appel, que sur toutes sortes de Sciences, sur la Religion même, le plus grand nombre des hommes est dans l'erreur ?

Miss PRÉJUGÉ.

Assurément, ma *Bonne*, je suis sûre, que si je disois cela, je serois une impertinente ; car je suis trop jeune & trop peu instruite.

La BONNE.

Nous sommes donc d'un sentiment contraire ; car je soutiens, moi, que la plus ignorante est aussi en état de porter cette décision que la personne la mieux instruite. *Lady*, dites-moi, je vous prie, quelle est la couleur de votre ruban ?

Miss PRÉJUGÉ.

Je dis qu'il est couleur de pourpre,

cela est bien aisé à décider, à moins qu'on ne soit aveugle.

La BONNE.

Comment pouvez-vous dire que ce ruban est pourpre, Madame? je soutiens qu'il est bleu. Lady *Violente* vous dira qu'il est blanc, & Miss *Dorothée* qu'il est jonquille.... je vais prendre Miss *Francisque* pour Juge. N'est-il pas vrai, ma chere, que nous avons toutes raison sur la couleur de ce ruban?

Miss FRANCISQUE.

Vous badinez, ma *Bonne* : assurément Lady *Préjugé* a raison, son ruban est couleur de pourpre.

La BONNE.

Mais si *Lady* a raison, nous avons donc tort; nous soutenons que ce ruban est de plusieurs autres couleurs. Prenez bien garde à ce que vous allez dire, ma chere: si vous assuriez que nous nous trompons, nous dirions que vous êtes une impertinente, que vous avez mal aux yeux, & que, par conséquent, vous ne pouvez pas décider des couleurs.

Miss FRANCISQUE.

Et quand même je serois aveugle, ma

Bonne, cela ne m'empêcheroit pas de décider que de vous quatre, il y en a sûrement trois qui se trompent. Ce ruban ne peut pas être de quatre couleurs à la fois, à moins qu'il ne soit rayé. Un aveugle pourroit donc dire que si une de vous a raison; les autres ont tort, qu'elles disent une chose fausse, un mensonge; car vous nous avez fait voir que le contraire d'une vérité est une chose fausse, un mensonge : & quand vous ne l'auriez pas dit, nous le savions bien.

La BONNE.

Etes-vous bien sûre, ma chere, que toutes les fois qu'une personne dit la vraie couleur d'un ruban, toutes celles qui sont d'un autre avis, se trompent?

Miss FRANCISQUE.

J'en suis si sûre, ma *Bonne*, que quand tous les hommes ensemble viendroient me dire que ce ruban est tout à la fois blanc, pourpre, jaune ou violet, ils ne pourroient me le persuader; c'est comme si on m'assuroit que vous êtes la meilleure & la plus méchante personne du monde, je dirois à ceux qui me tiendroient ce discours qu'ils sont foux; car si vous êtes très-bonne, vous ne pouvez pas être très-méchante; & si deux

personnes soutenoient chacune une de ces deux choses, je dirois : Il y en a une qui se trompe.

La BONNE.

Vous voyez, Lady *Préjugé*, que Miss *Francisque* est plus hardie que vous, sans pouvoir être taxée d'impertinence. Vous avez raison sur la couleur de votre ruban, par conséquent, tous les autres ont tort : de même, quand sur la Religion, les sciences ou autre chose, les hommes ont des sentiments différents, vous pouvez juger à coup sûr que s'il y en a un seul qui ait trouvé la vérité, tous les autres se trompent & sont dans l'erreur; car ils ne peuvent avoir raison tous à la fois en soutenant des choses différentes. Concevez-vous cela, Madame?

Miss PRÉJUGÉ.

Oui, ma *Bonne*; mais ce que je ne conçois pas, c'est ma sottise. Cela est si clair, pourquoi ne l'ai-je pas compris par moi-même? Pourquoi à présent que je le vois, en ai-je une sorte de dépit, comme si on m'avoit fait grand tort en m'ouvrant les yeux? Je le vois : non seulement je suis dans l'erreur à bien des égards, & ce qu'il y a de pire, c'est que j'aime mes erreurs.

La Bonne.

Voilà l'effet du préjugé, Madame : nous adoptons par paresse des sentiments tout faits, parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de réfléchir pour en avoir un à nous ; & puis, quand certaines opinions qui favorisent nos penchants, nous ont été données dès l'enfance, elles tiennent comme la peau. Il est donc prouvé que le plus grand nombre des hommes se trompent par rapport à la Religion : car si les Turcs ont raison d'être Turcs, les Chrétiens ont tort, aussi-bien que les Juifs, de ne pas se faire Turcs, & il est question d'examiner si nous pouvons, sans présomption, espérer de trouver la vérité qui a échappé au plus grand nombre.

Une de vos difficultés par rapport à l'étude est celle-ci. Tant d'habiles Gens se trompent, donc je puis me tromper. Cette objection a plus d'apparence que de réalité. Ou les vérités que vous examinerez, seront essentielles & absolument nécessaires, ou elles ne le seront pas : dans le second cas, vous ne risquez pas beaucoup de vous tromper. Dans le premier, vous ne pouvez vous tromper si vos recherches sont sinceres & faites comme il faut. Dieu ne peut pas vous avoir fait

, les Prêtres & les Miniſtres ſont
pour étudier la Religion & nous
igner ; nous devons les en croire ſur
arole, puiſque J. C. les a établis
cela. On nous l'a dit ainſi, mais on
us en a pas donné la preuve, & c'eſt
avoir cette preuve ou renoncer à
r comme impoſſible, que nous ſom-
ſſemblées. Où la chercherons-nous ?
les Livres de la Ste. Ecriture. Mais
ous aſſure que les Livres que nous
lons ainſi, ſont divins ? C'eſt en-
de quoi nous devons nous aſſurer.
mmence par ne rien croire pour
rer de tout. Je ſuis fortement déter-
e à m'en rapporter à ma raiſon pour
ître la divinité des Ecritures. Auſſi-
e la raiſon m'aura prouvé, que tout

chere *Lady*, que je ne riſque rien avec de telles diſpoſitions, & que je puis étudier en aſſurance, ſans crainte d'altérer mon reſpect pour la Religion ſi elle eſt divine; au contraire, ma conviction l'augmentera.

Enfin, vous me dites qu'une honnête perſonne ne doit point changer ſa Religion, & qu'ainſi il eſt inutile qu'elle l'examine. Si le monde eût été de votre avis, Madame, nous adorerions Jupiter & les autres Dieux du Paganiſme, en dépit du bon ſens. Pour moi je ſuis dans un ſyſtême bien oppoſé. Je ſuis Chrétienne, non parce que je ſuis née dans un Pays où l'on profeſſe le Chriſtianiſme, mais parce que je crois avoir des preuves certaines que la vérité ne ſe trouve que dans la Religion Chrétienne. Si on pouvoit me prouver le contraire, je l'abandonnerois dans l'inſtant; car je ne tiens qu'à la vérité : c'eſt dans cette diſpoſition que toute perſonne raiſonnable doit être. Quoi donc, ſi vous étiez née dans l'ancienne Egypte, auriez-vous voulu adorer les Crocodiles & les Oignons? Si vous étiez née Juive, & que je vous prouvaſſe que Jeſus eſt le Meſſie, voudriez-vous le renier comme l'ont fait ceux de cette malheureuſe Nation? Cet attachement machinal à une Religion de convenance, eſt

eſt un préjugé, une ſottiſe, mais elle a quelquefois un prétexte ſpécieux. Tant de gens changent de Religion par des vues baſſes & intéreſſées, que cela a jetté un odieux ſur ce changement qui n'a rien que de glorieux & d'eſtimable, quand on le fait en connoiſſance de cauſe. Et vous, Miſs *Dorothée*, vous ne dites rien! que penſez-vous de nos leçons, ou plutôt du plan de nos leçons?

Miſs DOROTHÉE.

Je le trouve admirable, j'aurai le plaiſir de contredire tout à mon aiſe. Apprêtez votre patience, ma *Bonne*, je ne vous laiſſerai rien paſſer qui ne ſoit bien prouvé, je vous en avertis de bonne foi, & vous me connoiſſez aſſez pour me croire perſonne à m'acquitter fidèlement de cette promeſſe.

La BONNE.

Vous ne m'effrayez point, ma chere, j'ai du courage, & ne demande pas de quartier. Au reſte, Meſdames, ſi vous connoiſſiez Miſs *Dorothée*, vous me trouveriez téméraire; née Logicienne, une contradiction la bleſſe, comme une diſſonance offenſe l'oreille d'un Muſicien; ainſi vous pouvez vous en rapporter à elle ſur l'exactitude, & je dois me tenir ſur

mes gardes. Commençons. Remarquez, je vous prie, que nous sommes convenues d'oublier tout ce que nous savons; que vous sortez des forêts de l'Amérique, & que voulant vous former une foi, vous la voulez sûre; ainsi il faut abandonner toutes les connoissances qui vous viennent par les sens, & qui pourroient vous induire en erreur.

Lady Louise.

Je n'entends pas bien cela, ma *Bonne*. Mes yeux me découvrent mille objets, mes oreilles sont frappées des sons, & mes autres sens me produisent des connoissances qu'il seroit trop long de détailler. Pourrois-je douter de ce qu'ils me découvrent?

La Bonne.

Peut-être bien, Madame. Dites-moi, je vous prie, vos sens ne vous ont-ils jamais trompée?

Lady Louise.

Quelquefois, mais c'est par accident. Si j'ai la jaunisse, tous les objets me paroissent jaunes. Si j'ai la fievre, le sucre me paroît amer & le bouillon détestable; si je suis enrhumée, les fleurs me paroissent sans odeur. C'est la jaunisse, la fie-

re & le rhume qui dépravent mes ſens.

La BONNE.

Et qui vous a dit que vos ſens ne ſont pas toujours affectés de quelque maladie qui vous eſt inconnue, & qui les déprave à votre inſu?

Miſs SOPHIE.

Quelle ſinguliere imagination, ma *Bonne!* à ce compte il faudroit douter de tout; où en ſerions-nous?

La BONNE.

Oui, Meſdames, il faut douter de tout juſqu'à la preuve. Voyons s'il y a quelque choſe dont nous ne pouvons douter quand bien même nous le voudrions. Exiſtez-vous, Miſs *Champêtre?* Pouvez-vous m'aſſurer que vous êtes quelque choſe?

Miſs CHAMPÊTRE.

Oui, ma *Bonne*, je penſe, donc je ſuis: car ſi j'étois le néant, qui n'eſt rien, je ne pourrois rien produire.

La BONNE.

Voilà une vérité, une choſe ſûre. Le néant, c'eſt le rien, qui n'a rien, qui ne peut rien produire; cela eſt clair. Ma penſée eſt un effet: elle doit avoir une cau-

ſe, qui ſoit elle-même exiſtante. C
cevez-vous cela, Miſs *Dorothée*, ſ
vouloit vous le diſputer? Que pe
riez-vous des perſonnes qui l'entrep
droient?

Miſs DOROTHÉE.

Vous ſavez que je ſuis ſans com
ment, ma *Bonne.* Je les envoyerois
de ſuite aux petites maiſons : car on
peut nier cela, & conſerver la raiſo

La BONNE.

Et bien, Meſdames, je vous le rép
je ne veux vous obliger à croire qu
qui ſera auſſi clair que cette propoſiti
& qui en deviendra une conſéquence.
lons, Miſs *Dorothée*, voyons ſi v
pourrez découvrir auſſi ſûrement la
niere dont vous exiſtez.

Miſs DOROTHÉE.

Cela me paroît facile; je ſens qu
ſuis, & je l'aſſure parce que je penſe. C
ment ai-je tiré de ce que je penſ
preuve de mon être? c'eſt que je me
faite une idée de l'être. Voyez-vo
ma *Bonne*, toutes ces choſes ſont b
claires dans ma tête; cependant j'ai pe
à trouver des termes pour vous expri
ce que je ſens. Je vais tâcher de le f

ɔmparaiſon. J'examine le feu qui
bois, & je penſe qu'il exiſte;
des qualités qui tombent ſous
; & que je crois appercevoir d'une
très-diſtincte. Puiſqu'il a des qua-
doit être quelque choſe : car ces
; doivent tenir à un ſujet réel; ce
ſt rien n'a point de qualités....
ela m'impatiente; je ſens que je
rime, on ne peut pas plus mal;
endez-vous, Meſdames?

Lady MÉRY.

peu près, ma chere. La blancheur
ıne qualité. La rondeur une autre
ité. Le rien n'eſt ni blanc ni rond.
ıtes les fois que je trouverai des cho-
dont je pourrai diſcerner ou ſentir les
lités, je déciderai que le ſujet auquel
qualités tiennent, eſt quelque choſe
iſtant; car elles ne peuvent tenir en
ſans tenir à aucun ſujet. Eſt-ce cela,
Bonne?

La BONNE.

ui, ma chere, tout ce qui a des qua-
eſſentielles ou accidentelles, exiſte.
ıt ce qui n'a pas de qualités, eſt le
ɔr.

Lady LOUISE.

me ſemble, ma *Bonne*, que vous

employez des mots vuides de ſens. *Le néant*, *le rien*. Pourquoi faire des êtres de choſes qui n'exiſtent pas? Cela me paroît ridicule.

La BONNE.

Non, Madame, il n'y a rien de ridicule à cela. Pour éclaircir & rendre nos idées par rapport aux choſes qui exiſtent, nous créons, pour ainſi dire, nous donnons des noms aux contraires de ces choſes qui n'exiſtent pas. Ainſi pour rendre le mot *exiſtence* plus ſenſible, nous ſuppoſons le néant pour le mettre vis-à-vis de l'être, pour ainſi dire. Il eſt pourtant certain que nous ne pouvons avoir aucune idée de ce qui n'eſt pas, de ce qui n'a aucune qualité; car nos idées, par rapport aux objets, ne ſe forment que ſur leurs qualités, & nous n'en formons qu'à meſure que nous les appercevons & ſentons. Nous ne pouvons donc avoir aucune idée du néant, mais bien de *l'être*, & nous concevons très-bien que l'être fait diſparoître le néant; diſons mieux: *Le néant eſt la négation de l'être*, *le contraire*, *l'abſence de l'être*. Ainſi la laideur eſt la négation de la beauté. L'abſence, la négation de la préſence; le menſonge, la négation de la vérité; la malice,

la négation de la bonté. M'entendez-vous, Mesdames?

Miss INCONSÉQUENTE.

A merveille, ma *Bonne*; mais permettez-moi de vous faire une remarque. Vous nous aviez promis de nous prouver la vérité de la Religion Chrétienne, & puis tout d'un coup vous passez à autre chose, & encore à quoi : à des choses puériles, ou du moins très-inutiles; car nous savons très-bien que nous sommes quelque chose, & que le néant n'est rien. A quoi bon perdre le temps à nous le répéter? quel rapport cela peut-il avoir avec la Religion? Pardonnez-moi ma franchise, ou si vous voulez, mon impertinence : vous avez exigé que nous parlassions librement, & je suis exacte à vous obéir.

La BONNE.

Vous me faites plaisir, Madame, & pour vous encourager à continuer, j'userai de la même franchise à votre égard. La preuve du besoin que vous avez de ce que nous avons dit jusqu'à présent, c'est l'opinion où vous êtes que nous parlons de choses puériles & inutiles : tout ce qui doit suivre aura pour base cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.*

Rien de plus trivial en apparence que cette assertion : qui a jamais pensé, me diriez-vous, à nier cet axiome? Un enfant de quatre ans en conviendroit. Avant qu'il soit peu, vous le nierez, ma chere ; & d'habiles gens l'ont fait comme vous sans s'en appercevoir. Ecoutez-moi bien, Mesdames. Je vais avancer une proposition singuliere. Notre siecle regorge de beaux-Esprits, de Savants, de Philosophes qui se piquent de nier les vérités révélées. Je me sens en état, moi qui suis une ignorante, de leur prouver qu'ils ne le peuvent qu'en niant cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.* Je veux former une chaîne d'idées claires, nettes, infaillibles & justes sur la Religion, & en voici le premier chaînon. Donnez-vous patience, ma chere *Lady*, & vous verrez d'autres chaînons qui vont venir d'eux-mêmes s'attacher à celui-là, & y tenir si ferme, qu'on ne pourra les en détacher sans l'anéantir. En voici un qui s'y est déja placé. *Je pense, donc j'existe*; il est une suite naturelle du premier. S'il est vrai qu'on ne peut donner ce que l'on n'a pas, il est impossible que je sois le néant ; car le néant, qui n'a pas l'existence, ne peut la donner à ma pensée : il faut que ce qui la produit, possede l'être qu'il lui donne. Miss *Dorothée* continuez à nous

ce que vous concevez sur la maniere
vous existez.

Miss DOROTHÉE.

ii connu mon existence en examinant
ualités de l'être, & je me suis dit :
*ense, donc j'existe; car si j'étois le
t qui n'a rien, je ne pourrois rien pro-
?, & moi je produis la pensée.* Qu'ai-
it en faisant cette comparaison? Deux
es. D'abord j'ai apperçu l'*être*, &
je lui ai opposé un être de raison, qui
néant, pour en remarquer les diffé-
s. Je suis donc un être capable *d'ap-
voir* plusieurs objets, *de les compa-*
pour en remarquer les différences.
rcevoir, *comparer*. Voilà deux qua-
de mon être, deux qualités que je
de.

La BONNE.

tte faculté que vous avez d'apper-
ir les objets, de les comparer ensem-
our en remarquer les différences,
la nommerons *Entendement*. Mais
-moi, ma chere, ce raisonnement,
z-vous fait librement? Pouviez vous

fort bien m'empêcher de réfléchir sur
choses; je n'avois qu'à m'occuper de n
habit, d'un bal, d'un ruban, aussi-b
que de l'être, & de sa négation le néa
mais au moment où j'ai comparé ces d
choses, je n'ai plus été la maîtresse
mon jugement, je n'aurois pas pu di
Je pense, donc je ne suis rien. Il m'
été absolument impossible de concl
cette extravagance, mon esprit ne p
admettre l'absurde.

La Bonne.

Je vois par-là, ma chere, qu'outre l'
tendement, vous possédez encore une
tre puissance; c'est la liberté de réfléch
ou de ne pas le faire. Cette seconde pu
sance, je l'appellerai volonté. Je rem
que que la volonté est libre, & que l'
tendement ne l'est pas; & cette dif
rence que je remarque entre ces deux pu
sances, me fait voir qu'elles ne sont
les mêmes, parce que l'une peut ce
l'autre ne peut pas. Que conclure de
ci, Lady *Violente?*

Lady Violente.

Que notre entendement n'étant n
plus libre d'acquiescer à l'absurde, que
se refuser à la vérité, il ne faut que vo
loir réfléchir comme il faut, pour co
noître & discerner le vrai du faux.

Lady Louise.

Je conçois cela parfaitement; cependant l'expérience est contraire à la conviction que j'en ai; car enfin tous les hommes réfléchissent peu ou beaucoup; & pourtant sur les plus petits objets, les hommes ont des opinions différentes, & même absolument contradictoires : donc le plus grand nombre se trompe. Donc la vérité n'est pas le fruit de la réflexion.

La Bonne.

Voilà des *donc* que je ne vous passerai pas, ma chere *Lady*, ce sont des conséquences d'un principe absolument faux, & il faut de toute nécessité que les filles ressemblent à leur Pere.

Vous supposez gratuitement que les hommes réfléchissent avant d'embrasser une opinion; vous supposez encore qu'ils réfléchissent comme il faut, & il m'est aisé de vous prouver, ou qu'ils se déterminent sans réfléchir, ou qu'ils réfléchissent mal.

Remarquez, Madame, que pour bien connoître un objet afin d'en décider comme il faut, il est nécessaire d'en connoître les qualités. Si, par exemple, mon goût est dépravé par une maladie, je deviens incapable de décider par ce sens que le

ſucre eſt doux & l'abſinthe amere. De même, ſi je fais une pilule de ſucre & une d'abſinthe, & que je l'avale avec une telle dextérité qu'elle ne touche ni à ma langue, ni à mon palais, je ne pourrai aſſurer laquelle des deux eſt douce ou amere, quoique mon goût ſoit ſain. Enfin, pour pouvoir apprécier un aliment, il ne faut point que mon imagination ſoit bleſſée & prévenue; car cette partie de nous-mêmes a la force de dénaturer les objets. Vous avez pris une médecine extrêmement dégoûtante, & qui vous a beaucoup tourmentée : ſoyez ſûre que tout ce qu'on vous préſentera à titre de remede vous dégoûtera, vous fera ſoulever le cœur, quand même cela n'auroit rien de déſagréable.

Appliquons ces comparaiſons à notre ſujet. Tous les hommes, dites-vous, réfléchiſſent, & cependant ils tombent dans l'erreur à quelques égards; c'eſt qu'ils ont une volonté dépravée, qui les empêche de bien connoître les qualités de la choſe qu'ils examinent. C'eſt qu'ils réfléchiſſent en l'air, pour ainſi dire, ſans bien mâcher le ſujet qu'ils veulent connoître. Enfin, c'eſt qu'ils apportent des préjugés dans l'examen, & cherchent moins à connoître la vérité, qu'à ſe tranquilliſer dans des erreurs qu'ils aiment, & à ſe fournir

s prétextes pour se refuser à des vé-
és qu'ils regardent comme une méde-
ie désagréable.

Lady LOUISE.

Je conçois que ce n'est pas la faute de
vérité si elle n'est pas découverte, l'er-
ur ne doit être attribuée qu'aux défauts
l'examen. Mais, ma *Bonne*, vous ve-
z de dire que, pour réfléchir comme il
ut sur un objet, il falloit d'abord en
n connoître les qualités : expliquez
la par un exemple.

La BONNE.

On me présente un diamant bien bril-
ité, gros comme une lentille, & un
illou gros comme une noix; je choisis
brillant, & un Jouaillier choisiroit le
llou, parce qu'en l'examinant il au-
it découvert que c'est un diamant brut
aucoup au-dessus de la valeur du dia-
int travaillé. Vous concevez que j'au-
is fait un mauvais choix, pourquoi?
rce que j'aurois porté un jugement
ıx, fondé sur l'ignorance des qualités
ce caillou. Voilà la cause pour la-
elle le plus grand nombre des hommes
it mal. C'est que presque tous jugent
il, faute de bien connoître ce dont ils
gent. Nous avons remarqué, Mesda-

mes, que l'entendement ne veut rien, ſon unique emploi eſt d'examiner & de connoître. Remarquons encore que la volonté ne voit rien, & qu'elle ne peut que vouloir. Elle charge l'entendement du soin d'examiner les objets, & choiſit en aveugle ſur ſon rapport : ainſi il eſt pour nous de la derniere conſéquence que ce rapport ſoit juſte.

Miſs DOROTHÉE.

Il me vient une ſinguliere idée, ma *Bonne* ; c'eſt que la volonté n'eſt pas libre. Je m'explique. Lorſque mon entendement apperçoit une vérité prouvée, il ne peut ſe refuſer à la lumiere, il faut qu'il croie malgré lui. De même, lorſque la volonté apperçoit le bien, elle eſt forcée de le choiſir. On me préſente ces deux diamants : il eſt certain que j'aurois choiſi le diamant brut ſi je l'euſſe connu tel qu'il étoit, & à moins d'être folle, je n'aurois pu agir autrement.

La BONNE.

Cela eſt bien vrai, ma chere ; mais par malheur nous ſommes ſouvent folles. Un voleur ſait fort bien qu'il ſera pendu tôt ou tard, & cela ne l'empêche point de voler : un petit avantage préſent l'emporte ſur la crainte d'une mort ignomi-

nieuse. Une passion violente entraîne souvent la liberté; mais elle ne la violente pas: il est peu de personne qui n'en ait fait l'expérience, & sur-tout vous, ma pauvre Miss *Dorothée*, qui connoissez le bien sans le suivre toujours.

Miss DOROTHÉE.

D'accord, ma *Bonne*, je conçois que je suis folle, je préfère ce qui est un bien imaginaire à un bien réel: mais dans le moment de la passion, ce mal me paroît un bien; sans quoi je ne le choisirois pas.

La BONNE.

Et n'êtes-vous pas libre de réfléchir? Je vais vous montrer par un exemple, que nous sommes toujours coupables de nos mauvais choix. Il est sûr que si nous nous sommes bien convaincues, que c'est dans la Religion que nous trouverons le moyen d'être heureuses en cette vie & en l'autre, nous pratiquerons cette Religion; car nous voulons être heureuses, c'est l'unique vœu de l'homme. J'offre cette conviction à vous & à tous les hommes, qui ont chacun une portion de lumiere, à cet égard, égale à leurs besoins. Mais si quelques-unes de vous trouvoient ces leçons trop graves, & qu'en conséquence elles n'y revinssent plus, elles

resteroient dans l'ignorance; leur foi foible ne leur fournissant que de foibles motifs de faire le bien, leur volonté ne se porteroit au bien que foiblement, & on diroit volontiers qu'elles ont manqué de secours puissants qui les auroient déterminées comme invinciblement, en sorte qu'elles n'eussent pu, sans les plus grands efforts, se refuser à leurs propres lumieres. Il n'en faudroit pas inférer qu'elles ne le pourroient pas absolument, mais seulement que cela seroit d'une si grande difficulté, qu'il ne seroit pas probable qu'elles commissent le mal avec cette conviction parfaite. Cette grande difficulté de faire le mal qu'elles pouvoient acquérir, qu'est-ce qui les en auroit privées? Ne seroit-ce pas leur volonté, & ne seroient-elles pas responsables des suites de leur paresse? Ne seroit-ce pas volontairement que les autres auroient surmonté leur dégoût pour acquérir des lumieres & des motifs capables de tenir leur volonté comme enchaînée au bien?

Miss DOROTHÉE.

A vous entendre, ma *Bonne*, on diroit qu'il ne tient qu'à nous seules de devenir comme impeccables.

La BONNE.

Souvenez-vous, ma chere, que nous

sommes que Philosophes, & encore, nous n'avons fait que les premiers dans le chemin de la Philosophie. plus long examen sur nous-mêmes s fera comprendre que notre ame a maladie qui a dépravé ses goûts, & elle peut dire avec un ancien:

Je vois le mieux, & je choisis le pire.

Mais nous ne devons pas aller si vîte, s qui ne connoissons encore presque de notre être. Lady *Violente*, ayez onté de nous récapituler ce peu que s savons.

Lady VIOLENTE.

'existe, je suis un être capable d'apcevoir, de comparer, de juger & de isir. C'est-à-dire, que je possede un ndement & une volonté.

La BONNE.

est tard, Mesdames, nous continues la premiere fois.



ECONDE JOURNÉE.

La BONNE.

Ous avons dans notre derniere leçon constaté la réalité de notre exise, & la maniere de notre existence.

Nous ſommes des êtres capables de connoître & de vouloir, nous en ſommes ſi ſûres, que toutes les créatures réunies ne pourroient nous perſuader le contraire; mais nous ne ſavons encore que cela de cette ſcience abſolue qui exclut le doute. Tâchons, par ces deux vérités, d'arriver à quelques autres connoiſſances. Miſs *Maly*, avez-vous toujours exiſté?

Miſs MALY.

Du premier mot je vous aurois répondu que non: mais en réfléchiſſant, je vous dirai que je crois que non ſans en être certaine, ou plutôt, que j'ignore abſolument quelles ſont les bornes de la durée de mon être.

Miſs INCONSÉQUENTE.

Quelle imagination! Comment, Madame, vous ne ſavez pas que vous n'étiez rien avant votre naiſſance? Pour moi j'en ſuis ſi aſſurée, que je pourrois en faire le ferment.

Lady PRÉJUGÉ.

C'eſt la premiere choſe qu'on m'a appriſe, & je me ſouviens fort bien du temps où j'ai commencé d'être, ou, du moins, de celui où j'ai commencé à penſer, qui étoit voiſin de ma naiſſance. Je ſuis auſſi

fûre de cette vérité, que je la fuis de vous voir ou de vous parler.

Mifs MALY.

Pour moi, Madame, je n'oferois en dire autant, car je ne fais encore que deux vérités. Du refte, je ne nie rien, je n'affirme rien; je ne voudrois pas dire que je fuis fûre de vous voir & de vous parler. Je le crois, mais pourtant je n'en fuis pas fûre, je pourrois fort bien me tromper.

Lady PRÉJUGÉ.

En vérité vous dites là une chofe qui me paroît une extravagance; qu'en penfez-vous, ma *Bonne?*

La BONNE.

Je ne me mêle point du tout de cela, ma chere; apparemment que Mifs *Maly* a de bonnes raifons pour appuyer fon fentiment, c'eft à elle à vous les dire & à le juftifier; entre vous le combat, Mefdames.

Mifs MALY.

Ma chere *Lady*, n'avez-vous jamais rêvé que vous parliez ou écoutiez quelques perfonnes? que vous étiez en certains lieux? que vous faifiez telle ou telle chofe? Cela étoit-il réel?

Lady PRÉJUGÉ.

Quelle comparaifon ! On fait bien qu'un fonge eft un menfonge & qu'il n'a rien de réel, mais préfentement je fuis éveillée.

Mifs MALY.

Et qui vous a dit que vous ne rêvez pas actuellement ? Quand vous rêvez, vous ne vous en doutez pas, vous êtes la dupe de vos fonges. Encore une fois, qui vous a dit & prouvé que vous ne rêvez pas toujours ?

Lady VIOLENTE.

Prenez garde, ma chere, vous voilà Pyrrhonienne. J'appliquerai votre raifonnement à ce que nous avons dit auparavant, & je dirai : Mon exiftence & la maniere dont je crois exifter, eft peut-être un fonge.

La BONNE.

Non, ma chere *Lady* ; vous ne raifonnerez point fi mal. Rêver eft un acte, qui ne détruiroit pas la certitude de votre exiftence ; au contraire, il la conftateroit : car ce qui ne feroit rien, ne pourroit produire un acte. J'approuve la circonfpection de Mifs *Maly*, qui eft bien

loin de l'excès dont vous l'accuſez. Etre Pyrrhonienne, c'eſt aſſurer qu'on ne peut rien prouver, &, qu'en conſéquence, on doit douter de tout. Elle, au contraire, demande des preuves ; donc elle croit qu'il y en a.

Miſs DOROTHÉE.

Les Pyrrhoniens ſont de drôles de gens, qui diſent le oui & le non dans le même temps. Lequel faut-il croire?

Lady INCONSÉQUENTE.

Je ne comprends pas cela, mais je commence à voir que mon défaut de compréhenſion n'eſt pas tant dans les choſes que je n'entends pas, que dans le défaut de mes lumieres. Prêtez-vous donc s'il vous plaît, Madame, à mon incapacité.

Miſs DOROTHÉE.

Plût à Dieu, ma chere, que je fuſſe moins raiſonner, & que je puſſe imiter la bonne foi avec laquelle vous convenez de vos défauts; je gagnerois au change : il faut eſpérer que cela viendra. Je dis, Madame, que ceux qui diſent qu'il faut douter de tout, ſoutiennent deux choſes contradictoires, & prononcent le oui & le non tout à la fois ; & voici comme je le prouve : Un homme de bon ſens ne peut

pas dire, je doute de cela à cause de rien; mais il dit : Je doute de cela par telle & telle raison. On m'a dit ce matin que ma *Bonne* étoit à la Campagne, j'en ai douté, pourquoi? C'est que hier au soir elle étoit déterminée à rester à la Ville, & qu'elle étoit très-malade. Voilà des raisons qui justifient mon doute. Je demande aux Pyrrhoniens, pourquoi dites-vous qu'il faut douter de tout, sur quoi appuyez-vous votre doute? Ils me répondent : C'est qu'il n'y à rien de certain, l'expérience nous l'apprend. Je leur réponds : Vous êtes sûrs qu'il n'y a rien de certain : mais voilà une certitude, vous avez donc tort de soutenir qu'il n'y a rien de certain. S'il y a une certitude, il peut y en avoir mille. Convenez donc que vous dites, qu'il n'y a rien de sûr sans raison suffisante, ou que, si vous parlez en conséquence de cause, vous assurez que vous avez la certitude qu'il n'y a rien de sûr, & cela est contradictoire.

La BONNE.

Vous avez bonne mémoire, Miss *Dorothée*, nous avons lu cela ensemble l'hiver passé, & ce raisonnement est sans replique. Concevez, Mesdames, qu'on peut suspendre son jugement sur tout, sans être Pyrrhonienne. Ce n'est point

là un doute, au contraire, c'est sagesse. On s'arrête jusqu'à ce qu'on soit bien instruit, qu'on ait suffisamment examiné. Miss *Maly* a donc répondu sagement, qu'elle ignoroit les bornes de son existence, c'est-à-dire, combien de temps elle a existé. Il est vrai que Miss *Préjugé* se souvient de ses premieres années, & que dès-là elle est sûre d'avoir existé en ce temps; mais il en est un dont elle ne se souvient pas, où elle existoit pourtant à ce qu'elle croit : c'est celui de sa naissance. Qui empêche de penser qu'elle existoit long-temps auparavant, de toute éternité même, sans en avoir aucune connoissance; nous l'examinerons. Toujours est-il certain qu'elle est sûre de la réalité de son être, du moment où elle a commencé à penser & à vouloir. Elle a donc eu alors une maniere d'être, un mode qu'elle n'avoit pas auparavant. Ce qu'elle a eu alors, lui manquoit dans les temps qui ont précédé; retenez-le bien, Mesdames : elle est un être sujet au changement. Qui lui a donné cette nouvelle maniere d'exister? Qu'en pensez-vous, Lady *Préjugé*?

Lady PRÉJUGÉ.

Votre question suppose que je sais penser par moi-même. Or vous êtes dans l'er-

reur à cet égard; je ne ſais que ce que j'ai entendu dire; j'ai pris tout ce que j'ai entendu pour bon: & pourvu qu'il n'y eût rien qui me choquât trop ſenſiblement, il m'a paru plus aiſé d'y acquieſcer que d'en faire l'examen. Je n'ai jamais entendu raiſonner ſur cette matiere; donc je ne ſais rien & ne penſe rien à ce ſujet; & il ſeroit auſſi aiſé de me mettre dans l'eſprit que j'ai exiſté de toute éternité ſous une autre forme ou mode, que de me faire croire que j'ai eu un commencement.

Lady INCONSÉQUENTE.

Pour moi j'ai réfléchi quelquefois ſur le changement que les années ont fait ſur moi, & j'ai cru en trouver la raiſon dans l'accroiſſement de mon corps, & dans les diſcours que j'ai entendus. Ils faiſoient naître mes réflexions.

La BONNE.

Les Nourrices ont habitude de parler aux enfants depuis le matin juſques au ſoir; ils ne ſont pas ſourds, un grand bruit les éveille. Pourquoi donc les diſcours qu'on leur fait alors, ne produiſent-ils aucune idée dans leur cerveau, du moins qu'ils ſe puiſſent rappeller par la ſuite? Vous dites que vous avez attribué le changement qui s'eſt fait en vous à l'accroiſ-

ſement de votre corps; mais un arbre eſt auſſi nourri, prend de l'accroiſſement : cependant vous ne croyez pas qu'il ait des idées.

Lady INCONSÉQUENTE.

Non aſſurément, ma *Bonne*; mais un arbre eſt d'une autre nature que moi.

La BONNE.

Dépendoit-il de vous de naître fille, arbre, brebis, fleur ou autre choſe?

Lady INCONSÉQUENTE.

Non, avant d'être je ne pouvois rien déterminer ſur mon exiſtence, puiſque je n'étois rien. Cela s'entend tout ſeul.

La BONNE.

Il faut donc que ce qui a déterminé votre être ou votre maniere d'être, ſoit quelque choſe, qu'il exiſtât avant vous.

Lady INCONSÉQUENTE.

Je vous répondrois bien que nos peres & meres nous ont donné l'exiſtence, & qu'ils étoient avant nous; mais il y a quelque choſe là-dedans qui me tracaſſe. Bien des gens ſouhaitent d'avoir des enfants & n'en ont point; il faut donc qu'il ne dépende point d'eux d'en avoir. Cela m'engage à

penser qu'il y a un autre principe de notre être qui est plus puissant qu'eux. Tenez, ma *Bonne*, je suis toute glorieuse d'avoir fait ce raisonnement, il faut me passer cette vanité, c'est le premier de ma vie.

La BONNE.

Votre remarque est juste, Madame; si vous continuez, je changerai votre nom par son contraire. J'entrevois comme vous qu'il y a quelque chose que nous ne connoissons point, qui a présidé à notre être, ou du moins à cette maniere d'être que nous connoissons; car je n'ose encore rien décider sur ce qui n'a pas été soumis à l'examen, & tel est mon état au moment de ma conception & de ma naissance; voyons si j'aurois plus de lumieres sur ce que je suis actuellement, ou du moins sur ce que je crois être. Je me trompe, Mesdames, je suis sûre d'être une chose pensante & voulante, je devois dire, sur ce que je crois des autres qualités de mon être que j'ignore encore, pour celles-là j'en dois parler avec doute.

J'examine différents objets, je les compare; je m'affectionne à l'un, je déteste l'autre. Je trouve qu'il est désagréable de rencontrer en son chemin des choses qui

déplaisent; il me semble que je devrois chercher à les détruire, à les anéantir, à les métamorphoser en des choses qui me soient plus agréables. Je crains beaucoup le soleil à midi dans l'Eté : ne pourrois-je pas le forcer à rester toute la journée ce qu'il est à son lever? Qu'en pensez-vous, Miss *Sophie?*

Miss SOPHIE.

Cela seroit fort commode, sur-tout pour moi; mais malheureusement c'est la chose impossible. Il n'est pas en mon pouvoir de rien changer dans la plupart des choses qui me déplaisent. Mon pouvoir & le vôtre sont très-bornés.

La BONNE.

Expliquez-moi, ma chere, ce que vous entendez par les bornes de vôtre pouvoir?

Miss SOPHIE.

C'est-à-dire, ma *Bonne*, qu'il y a mille chose que je voudrois faire, & qui sont au-dessus de ma puissance; je me trouve arrêtée tout court, & je sens que tous les hommes ensemble ne pourroient les exécuter.

La BONNE.

Croyez-vous que ces choses qui vous

ſont impoſſibles, le ſoient en elles-mêmes, ou ſeulement par rapport à vous?

Miſs SOPHIE.

Toutes les choſes qui ſont, ſont poſſibles, puiſqu'elles ont été faites; mais elles ſont impoſſibles pour moi & pour toutes les puiſſances dont j'ai l'idée, & voilà ce que j'énonce, quand je dis que mon pouvoir & celui des hommes ſont bornés.

La BONNE.

Je vous entends, ma chere. Vous m'exprimez deux choſes. Une impuiſſance dans les êtres ſemblables à vous. La puiſſance dans un être que vous ignorez; puiſſance que vous pouvez apprécier par l'examen de ſes ouvrages. Il me ſemble que vos idées, à cet égard, ſont deux nouvelles vérités que nous pouvons ajouter à celles que nous poſſédons déja. *Mon pouvoir eſt borné. Il y en a un au deſſus du mien.*

Lady CHARLOTTE.

Il me ſemble qu'il ne faut pas une grande application pour découvrir cela, ce ſont des vérités qui ſe font ſentir à tous moments. Si les hommes pouvoient tout, nous verrions de belles choſes. D'abord ils ne mourroient pas.

La Bonne.

Est-ce que nous mourons malgré nous, ma chere *Lady* ?

Lady Charlotte.

Apparemment vous voulez vous amuser en me faisant cette question. Assurément nous mourrons, malgré nous ; nous ne pouvons reculer d'un instant celui de notre mort. Nous ne pouvons pas davantage en déterminer la maniere & les circonstances.

La Bonne.

Voilà un de nos doutes parfaitement éclairci. Miss *Maly* n'osoit rien décider sur la durée de son être, elle le peut faire sûrement, & se dire à elle-même : Je ne suis pas la maîtresse de mon être, je ne puis reculer les bornes de ma vie ; donc je n'ai qu'une existence dépendante de celui qui me l'a donnée : j'ai commencé, cela est certain. Si je m'étois donné l'être, je me le serois donné à ma fantaisie, & Lady *Charlotte* assure que cette fantaisie dans tous les hommes eût été de ne point mourir. Il me semble aussi que si je m'étois donné l'être, j'aurois choisi le plus parfait, accompagné d'un pouvoir sans bornes.

Miss DOROTHÉE.

Avec votre permission, ma *Bonne*, il me semble que vous déraisonnez. Que voulez-vous dire avec cet être que vous vous seriez donné à votre fantaisie? N'avons-nous pas remarqué qu'avant *d'être*, vous étiez le néant, qui ne peut rien produire? Il faut de toute nécessité que ce qui existe, soit éternel, ou qu'il n'ait qu'une existence bornée; le reste est absurde.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chere, il est absurde de supposer un être quelconque qui se soit donné sa propre existence avant d'exister, & cela me donne lieu de découvrir une nouvelle vérité. La voici: *Il y a des êtres. Donc il y en a un éternel*: mais il faut prendre garde à ne nous servir d'aucun mot dont nous n'entendions le sens. Que veut dire celui-ci, *Eternel*?

Miss MARY.

Il veut dire, qui n'a jamais eu de commencement, & qui n'aura point de fin, un être infini en durée.

Miss DOROTHÉE.

Expliquez-nous, ma *Bonne*, ce que vous entendez par ce terme, *Infini*. Quand

je veux l'examiner, il me semble que je jette les yeux sur une grande mer. Je vois un amas d'eaux qui n'ont point de bout pour ma vue, & qui me paroissent immenses. Après avoir regardé, examiné quelque temps, mes yeux se fatiguent, s'épuisent, il faut les baisser. De même quand je veux penser à l'infini, mon esprit s'épuise, je deviens comme stupide, & il faut bien vîte me distraire sur un autre objet.

La BONNE.

Voilà encore une chose qui nous prouve bien clairement les bornes de notre être. L'infini est une chose qui n'a point de bornes, dont on ne peut trouver le bout parce qu'il n'en a point. Or notre esprit est le contraire de l'infini; il a des bornes. Pourriez-vous entrer dans ma tabatiere, Miss *Francisque?*

Miss FRANCISQUE.

Non assurément, ma *Bonne*; votre tabatiere est trop petite, & moi je suis trop grande; or il est impossible qu'une grande chose puisse être renfermée dans une autre qui seroit plus petite qu'elle.

La BONNE.

Voilà, Mesdames, pourquoi il est im-

possible que l'infini puisse jamais entrer dans votre esprit : il est trop petit, & l'infini est trop grand pour lui. Il est donc constaté que nous sommes le contraire de l'infini ; ainsi nous avons commencé d'être comme nous le disions il n'y a qu'un moment. Nous n'avons pu nous donner l'être avant d'exister ; donc il y avoit quelque chose avant nous qui nous l'a donné. Comme on ne peut donner ce que l'on n'a pas, l'Auteur de notre être possédoit l'existence ; mais quelle est la maniere de son existence ? Est-il fini ? Est-il infini ? Qu'en pensez-vous, Miss *Dorothée ?*

Miss DOROTHÉE.

Que celui qui m'a donné l'être soit fini ou infini, cela revient au même. Toujours sais-je bien qu'il doit y avoir un être infini.

Lady LOUISE.

Comment pouvez-vous concevoir cette nécessité, ma chere, je vous prie de me l'expliquer.

Miss DOROTHÉE.

Nous voyons couler la Tamise ou quelques autres Rivieres, & nous pensons bien que cette eau qui coule sans cesse sous nos yeux, vient de quelque endroit.

Il feroit abfurde de dire, cette Riviere vient de rien. Je fais, à n'en pouvoir douter, qu'un ruiffeau doit avoir une origine, une fource. Il n'eft pas néceffaire qu'il y ait un ruiffeau; mais fitôt qu'il y en a un, il eft néceffaire qu'il ait une origine. Ce ruiffeau eft *un effet*, il faut qu'il ait *une caufe.*

Mifs BELOTTE.

Expliquez-moi, s'il vous plaît, ces deux expreffions, *une caufe*, *un effet.*

La BONNE.

Le jour qui nous éclaire, eft quelque chofe. La chandelle qui nous éclaire, eft auffi quelque chofe. Il feroit ridicule de dire que ces deux chofes viennent de rien: dès-là qu'elles exiftent, il eft fûr qu'elles doivent être produites. Si je demande à Mifs *Francifque*, quelle eft la caufe du jour. Elle me répondra le Soleil. Si je lui demande, quelle eft *la caufe* pour laquelle votre chambre eft éclairée pendant la nuit. Elle me répondra, la chandelle & la bougie. Si j'ajoute & quel eft l'effet du foleil & de la bougie. Elle n'aura pas befoin de réfléchir pour me dire, c'eft la lumiere. De même un ruiffeau eft un effet, dont la fource eft la caufe. Que voulez-vous conclure de cette vérité, Mifs *Dorothée?*

Miss DOROTHÉE.

Je possede l'être, c'est un ruisseau; donc il doit avoir une source. C'est un effet que mon être, il lui faut une cause. Si le principe de mon être l'a reçu de quelqu'un; il est borné, il n'est qu'un ruisseau qui aura lui-même une source. Quand nous passerions le reste de notre vie à remonter de ruisseau en ruisseau, il faudroit enfin trouver la source de tous ces ruisseaux successifs. Je ne sais si je m'explique clairement : M'entendez-vous, Mesdames?

Lady VIOLENTE.

Je crois que oui. Il y a des êtres. Donc la source des êtres doit être quelque part. Cette source, ce principe des êtres doit être éternel : car s'il étoit fait, je demanderois, quel est le principe de son principe? J'expliquerai ceci par une comparaison. Il y a un homme. Cet homme a eu un pere, celui-ci un autre. Je remonte jusqu'au premier homme que je pousse aussi loin qu'on le voudra. Alors il faut de trois opinions en prendre une. *Ce premier homme est éternel.* Voici la premiere. *Il s'est fait lui-même avant d'exister.* Voilà la seconde. *Il a été fait par un être qui subsistoit avant lui.* Voici la troisieme.

Appliquons au premier Etre ce raisonnement. Nous ne pouvons pas dire qu'il a été fait par quelque chose qui subsistoit avant lui ; car il ne seroit plus le premier être, & nous ne parlons que de celui-là. Il n'est pas possible non plus de dire qu'il s'est fait lui-même avant d'exister, cela seroit absurde. Il faut donc dire qu'il est éternel, c'est-à-dire, infini en durée, &, par conséquent, infini en tout : car ce qui seroit borné en puissance, doit être borné en durée.

La BONNE.

On ne peut rien dire de plus juste, & vous voilà en possession d'une vérité qui va servir de base à toutes les autres.

Miss CHAMPÊTRE.

Comme il ne faut rien laisser derriere nous, que nous ne comprenions parfaitement, permettez-moi de vous demander la preuve de cette proposition. *Ce qui est borné en puissance, doit être borné en durée.*

La BONNE.

C'est que deux choses contraires ne peuvent subsister ensemble, & que l'une fait disparoître l'autre. Je vais m'expliquer plus clairement. Miss *Francisque* est pe-

tite, c'eſt le contraire d'être grande. N'eſt-il pas vrai qu'elle ne peut être petite & grande tout à la fois? Que chaque degré de grandeur qu'elle acquerra, détruira, & anéantira un degré de petiteſſe? Le fini & l'infini ſont deux contraires, comme la grandeur & la petiteſſe: L'un détruit, anéantit l'autre. Ainſi, dès qu'un être eſt infini en durée, il doit l'être en puiſſance, en bonté, en ſageſſe, en juſtice, &c.

Miſs CHAMPÊTRE.

Vous ne répondez pas à ma difficulté, ma *Bonne*. Je ne puis pas dire que Dieu eſt en même-temps fini & infini en durée, cela ſeroit contradictoire; mais ne pourroit-on pas dire qu'il eſt infini en durée, & fini en puiſſance?

La BONNE.

Pour qu'un être ſoit infini en durée, ma chere, il faut qu'il ait l'infini en lui-même, que ce ſoit en lui une qualité eſſentielle qui tienne tellement à ſon être, qu'elle ne puiſſe en être ſéparée ſans dénaturer cet être. L'infinité eſt une qualité ſimple qui ne peut être partagée, diviſée. Je vais tâcher de vous faire comprendre cela en vous rappellant ce que nous avons dit par rapport à la vertu, les années paſſées.

Comment peut-on définir la vertu, avons-nous dit? C'eſt l'amour de l'ordre en général & non par partie. Pour qu'un homme ſoit véritablement vertueux, il faut qu'il ait une égale horreur de tous les déſordres, de quelque eſpece qu'ils ſoient. Si un homme déteſtoit tous les vices à l'exception d'un ſeul, on ne pourroit pas dire qu'il fût vertueux. Je dirois bien qu'il n'a pas l'amour de tous les vices, & je ne pourrois dire qu'il a l'amour effectif de la vertu. Pourquoi? C'eſt, je le répete, que la vertu eſt une & ne peut être diviſée non plus que tout ce qui eſt ſpirituel. L'infinité ne peut être diviſée non plus. S'il y a un Etre infini en durée, comme nous n'en pouvons douter; l'infinité eſt ſa nature, & on n'y peut admettre aucune breche, aucune diſtinction ou diminution ſans détruire la nature de cette choſe ou de cet être. L'infinité de durée n'eſt pas une qualité donnée au premier Etre, puiſque nul être n'exiſtant avant lui n'a pu la lui donner : c'eſt une qualité qui conſtitue ſon eſſence, & qui eſt inſéparable.

Lady LOUISE.

Je vois la cauſe de la difficulté que j'avois à comprendre cela. Je me perſuadois qu'il y avoit un premier être, & je regar-

dois ces qualités comme ajoutées à
être. Par exemple, je dis : *Cet hom.*
riche. Je vois deux choses que j'én
L'homme, & puis les richesses qu'il
sede, & qui ne sont pas lui. Voilà co
je concevois l'infinité du premier êt
durée; c'étoit une richesse qu'il possé
& qui étoit distinguée de lui-même
un homme peut être riche en terre
être pauvre en esprit, en santé, &
disois donc : le premier être peut
la richesse en durée, & être pauvi
pouvoir.

La BONNE.

Vous n'auriez pas pu dire : cet ho
est riche en ame, & n'a point de co
car ce qui constitue un homme,
l'union d'un corps & d'une ame.
créature qui n'auroit qu'une de ces
parties, seroit un Ange ou une portic
matiere. L'homme est un compos
deux choses, & dès-là, l'infinité ne
lui convenir.

Miss DOROTHÉE.

Comment cela, ma *Bonne?*

La BONNE.

Pour dire qu'un homme est com
de deux parties, il faut nécessaires

qu'il y ait des différences entre ces parties; s'il n'y en avoit point, elles ne feroient qu'un seul total. Or, ce qui seroit dans une partie, manqueroit à l'autre. L'agilité de l'ame manque au corps, il est borné dans la faculté de se mouvoir. Voilà un défaut; & le sujet où l'on peut trouver un seul défaut, est borné par sa nature, & ne peut posséder l'infinité, qui est le contraire de ce qui est borné.

Nous avons acquis un grand nombre de connoissances dans cette leçon, Mesdames; faites-nous-en l'extrait, Lady *Violente?*

Lady VIOLENTE.

Nous avons appris *qu'il n'y a point d'effet sans cause*, que *deux contraires ne peuvent subsister ensemble.* Nous en avons couclu que nous étions un effet; conséquemment que nous avions une cause, que cette cause est infinie en perfection, parce qu'elle est infinie en durée.

La BONNE.

Je vous le répete, Mesdames. C'est sur cette derniere vérité, que nous allons établir toute la certitude de nos connoissances. *Il y a un Dieu.* C'est-à-dire, *un Etre infiniment parfait.* Tout ce qui sera conséquence de ce premier principe;

nous l'admettrons comme absolument vrai. Tout ce qui sera contraire à ce principe, nous le rejetterons comme absolument faux, absurde, parce que nous avons reconnu que le contraire d'une chose vraie est une chose fausse.

Lady LOUISE.

J'avouerai ma sottise ; je n'ai point du tout compris où vous en vouliez venir, ma *Bonne*. L'habitude où je suis de soumettre ma raison à la vôtre (jusqu'à l'examen s'entend) m'a forcée à suspendre mon jugement, sans quoi j'aurois pensé que vous cherchiez midi à quatorze heures ; permettez-moi ce quolibet. Je conçois à présent la marche de nos leçons, & je vais redoubler d'attention.

La BONNE.

J'avoue, Mesdames, que j'ai pris un assez grand détour pour en venir là : c'étoit pour ne rien rencontrer qui pût embarrasser notre chemin. D'ailleurs, bien des gens croient cette vérité. *Il y a un Dieu*, par oui dire, & en admettroient aussi volontiers une demi-douzaine. Je sais que les lumieres naturelles, le spectacle de la nature, nous apprennent qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'il ne peut y en avoir qu'un ; mais que sert le soleil à des

yeux aveugles? Combien de gens ne réfléchissent pas? Or, faute de réflexion, on peut se tromper, & on se trompe très-souvent sur les choses les plus simples & les plus à notre portée : Je regarde donc le soin de vous apprendre à réfléchir comme le plus important; il faut retourner une proposition de tous les côtés, la regarder en tout sens, suspendre son jugement jusqu'à la fin de l'examen, de crainte de se prévenir.

Lady CHAMPÊTRE.

Cette derniere précaution est bien nécessaire. Je vous avouerai, comme Lady *Louise*, que plusieurs des choses dont vous nous avez entretenues, m'ont paru ou si claires ou si peu importantes au sujet, que j'ai été tentée de regarder nos leçons comme un temps perdu. Je conçois à présent que tout ce que nous avons examiné, étoit nécessaire pour comprendre la vérité essentielle dont nous sommes convenues. Mon premier jugement n'étoit pas juste : c'est un avertissement pour moi de ne le point précipiter & de me défier de mes lumieres. D'un autre côté, je trouve en moi la faculté de discerner le vrai & le faux d'une maniere sûre & indubitable, toutes les fois que j'aurai recours à l'examen. C'est un encouragement.

La BONNE.

C'eſt-à-dire, Madame, que vous êtes dans la ſituation qui demande un grand homme pour chercher la vérité avec ſuccès; également éloignée de la préſomption, qui perſuade que le plus léger examen ſuffit, & d'une défiance propre à décourager & à faire regarder la recherche de la vérité comme une choſe impoſſible ou trop pénible. Profitons de ces diſpoſitions pour continuer notre examen. Rappellons quelques axiomes qui doivent nous guider dans nos recherches. *On ne peut donner ce que l'on n'a pas. Il n'y a pas d'effet ſans cauſe. Deux contraires ne peuvent ſubſiſter enſemble. Le contradictoire d'une choſe vraie, eſt une choſe fauſſe.*

Souvenez-vous auſſi, Meſdames, que ces vérités ſont telles qu'il faut en convenir ou renoncer à la raiſon, que, par conſéquent, ſi nous avançons quelques propoſitions qui leur ſoient contraires, nous ſoutiendrons l'abſurde. Voyons préſentement quelles concluſions nous pouvons tirer de ce que nous ſavons déja.

Miſs DOROTHÉE.

Actuellement je ſuis ſûre d'avoir un corps, d'être environnée de créatures ſemblables à moi, & placées comme moi

dans un univers qui m'offre la preuve des perfections de mon Créateur.

Miss INCONSÉQUENTE.

A Dieu ne plaise, ma chere, que je vous dispute cela, seulement je dirai que ces choses que je crois, ne sont pas conséquentes à l'existence d'un Dieu, qui ne seroit pas moins ce qu'il est, quand il n'y auroit ni moi, ni les autres, ni l'univers.

Miss DOROTHÉE.

J'en conviens, Madame. Ce que j'ai dit, n'est que pour détruire le doute que nous avions de l'existence des choses qui nous environnent. Miss *Maly* disoit la derniere fois, que peut-être nous rêvions depuis le moment de notre naissance : ce doute s'est évanoui pour moi depuis que je sais que je suis l'ouvrage d'un Dieu infiniment parfait. Il me semble qu'il répugneroit à sa sagesse & à sa bonté d'avoir fait des créatures pour être perpétuellement le jouet de l'erreur & de l'illusion. L'idée que j'ai de ses perfections, m'indique une fin plus noble de ses œuvres.

La BONNE.

Miss *Dorothée*, par la connoissance que vous avez de l'infinité des perfections de Dieu, pourriez-vous entrevoir

quels ont été ses desseins en nous créant?

Miss DOROTHÉE.

Il me semble que oui, ma *Bonne*. De la justice, de la bonté & de la sagesse de Dieu, on peut conclure la fin qu'il a eue en nous créant, & ce vaste univers, au milieu duquel il nous a placées.

Un Etre tel que Dieu n'a jamais que des motifs sages, justes & bons. Comme il est le seul qui puisse être la fin de toute chose; il n'a pu rien créer au dehors que pour procurer sa gloire; tout autre motif eût été indigne de lui & eût blessé sa sagesse. Non-seulement sa sagesse lui a fait une loi de ne rien créer que pour lui; mais encore sa bonté l'y a obligé: il est le centre comme l'unique source du bonheur; ce n'est qu'en lui qu'une créatur raisonnable peut le trouver. Si, par im possible, il en existoit une dont il ne f pas la fin, elle seroit destinée à éprouv un malheur sans bornes.

Lady LOUISE.

Je sais cela par la foi, mais je n conçois point du tout. Pourriez-vou rendre sensible aux yeux de ma rai ma *Bonne*?

La BONNE.

En quoi consiste l'essence d'une

ture raiſonnable? Dans la faculté qu'elle a de connoître & d'aimer. Si nous rentrons bien au dedans de nous-mêmes, nous trouverons que notre eſprit n'eſt jamais content de ce qu'il fait, notre cœur de ce qu'il ſent; il y a toujours un *au delà* auquel nous nous efforçons vainement d'atteindre. C'eſt que tout ce qui eſt borné, ne peut ſatisfaire des deſirs immenſes: tout l'univers ne pourroit remplir la capacité de notre cœur, & y laiſſeroit un vuide déſeſpérant: il faut, pour que notre capacité de connoître & d'aimer ſoit remplie, un objet infini: il n'y a que Dieu qui le ſoit. Donc il n'y a que Dieu qui puiſſe nous rendre parfaitement heureuſes. Il eſt donc certain que Dieu nous a créées pour ſa gloire, pour être notre fin, parce que ce motif eſt ſeul bon & ſage. Nous tirerons en ſon temps les conſéquences de cette belle deſtination.

Miſs SOPHIE.

Miſs *Dorothée* a dit qu'il répugneroit à la bonté & à la ſageſſe de Dieu de nous avoir créées pour être le jouet de l'illuſion & du menſonge. Cependant vous nous avez prouvé, ma *Bonne*, que nos ſens nous trompent quelquefois. Pourquoi ſont-ils ainſi ſujets à l'illuſion?

La BONNE.

Quelquefois n'eſt pas toujours, ma chere. Nos ſens peuvent nous tromper; cela eſt ſûr : mais nous avons deux flambeaux qui ſuffiſent pour nous faire éviter les erreurs dans leſquelles ils pourroient nous entraîner. Nous en parlerons quand il ſera temps, Meſdames; je ne veux pas vous ſurcharger, & nous en avons aſſez appris pour un jour. Je vous dois une hiſtoire, je vais payer cette dette.

HISTOIRE DE MELICOURT.

Melicourt naquit dans les Cévennes, d'une Famille honnête, mais plébéienne. Ses parents étoient pauvres & vertueux. Ne pouvant laiſſer à leur fils unique, que le précieux héritage d'une éducation chrétienne, ils n'oublierent rien pour lu inſpirer de bonne heure la crainte d Seigneur. Ils avoient un grand reſpe pour toutes les vertus; cependant il y avoit une qu'ils affectionnoient ſi pa culiérement, qu'on pouvoit dire qu'ils étoient eſclaves. C'étoit la vérité peine leur fils fut-il en état de les tendre, qu'ils lui répétoient plusieur le jour, qu'un Chrétien, un ho homme même, devoit regarder le ſonge comme le trait le plus bas &

avilissant. Ces leçons firent une telle impression sur le jeune *Melicourt*, qu'il promit à Dieu de perdre plutôt la vie que d'altérer la vérité, de quelque maniere que ce fût. Il n'avoit que dix ans lorsqu'un de ses oncles, qui avoit amassé quelque bien à Paris, le demanda à ses parents pour le faire étudier. La corruption qui regne dans cette Capitale de la France, n'altéra point la pureté des mœurs du jeune *Melicourt*. Son application à l'étude le sauva de bien des dangers; & ce qui acheva de le soustraire au vice, fut son attention à se lier avec les Ecoliers qui étoient les plus vertueux : il leur répétoit souvent les leçons qu'il avoit reçues de ses parents, & tâchoit de les affectionner à la vérité.

Parmi ceux qui étoient dans sa classe, il se lia avec un jeune homme qui devoit posséder un jour une fortune considérable. Ses parents, qui l'aimoient uniquement, mettoient tous leurs soins à le rendre digne de quelque emploi qui pût le tirer de sa condition, qui étoit peu relevée; il répondoit à leurs vues par ses progrès dans les études; mais un défaut horrible ternissoit toutes ces bonnes qualités; *Marcel* (c'étoit le nom de cet enfant) s'étoit tellement accoutumé à mentir, que cette mauvaise habitude n'avoit

pu être détruite par des châtime
rés. Comme *Melicourt* ne poi
s'imaginer que le mensonge pût
la bouche d'un homme bien n
tout d'un Chrétien, il fut long
s'appercevoir du défaut de *Ma*
croyant vertueux, il lui donna
affection. Avec quelle douleur d
il qu'il s'étoit trompé dans la bo
nion qu'il avoit de lui! Il voulu
tout commerce avec un ami qui
toit plus ce nom; il connut à
gnance qu'il sentit à faire ce
combien il aimoit *Marcel*, &
avant de l'abandonner, cherche
riger s'il étoit possible. L'entre
roissoit impossible. La tendre
Melicourt ne fut point effrayée
tacles; il pria Dieu de bénir s
& il fut exaucé comme nous le
bientôt.

Cependant les parents de *I*
moururent, & le laisserent sans b
oncle, qui l'avoit adopté, & qu
comme son fils, chercha à lui pro
établissement honorable. Cet on
gné de sa Province, avoit profité
curité de sa naissance, pour s'e
une plus relevée; il se faisoit pa
Gentilhomme, & étoit regardé s
dans plusieurs grandes maisons d

toit ouvert l'entrée par ſes talents agréables. La Princeſſe de C... qui goûtoit ſa converſation, le recevoit ſouvent à ſa table, & avoit beaucoup de bonté pour lui. Ce fut chez cette Dame qu'il réſolut de placer *Melicourt* en qualité de Page. La Princeſſe à laquelle il demanda cette faveur, la lui accorda avec joie, & montra même de l'empreſſement à voir le jeune homme qu'on lui offroit. *Melicourt* avoit de l'ambition, & ſon Oncle qui ne l'ignoroit pas, s'attendoit à le voir charmé d'une place qui pouvoit par la ſuite le conduire à quelque choſe de diſtingué, eu égard à ce qu'il avoit lieu d'attendre. Quel fut ſon étonnement de trouver ſon Neveu froid & immobile à cette propoſition? Il redoubla, lorſque le jeune homme tombant à ſes genoux, le conjura de ne le point preſſer ſur cette offre, qu'il lui étoit impoſſible d'accepter. Et par quelle raiſon, lui demanda ſon Oncle un peu ému? Diſpenſez-moi de vous en faire part, répondit *Melicourt*: mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous me ferment la bouche.

Cette réponſe excita la curioſité de l'Oncle, qui après mille ſollicitations, parvint enfin à tirer ce ſecret que *Melicourt* avoit tant de peine à déclarer. Mon cher oncle, lui dit-il, Dieu m'eſt témoin

que le plus grand chagrin que
puis que je suis au monde, est c
forcé de vous désobéir : mais
que j'ai pour la Loi de Dieu, m
elle me défend expressément le
ge, & il faudroit en faire un
Page de la Princesse. Je sais que
plir cet emploi il faut être G
me, je ne le suis pas.

Oh! parbleu, dit l'Oncle av
rire moqueur, voilà un beau
vous dites que vous n'êtes pa
homme, Monsieur; ajoutez, &
n'êtes pas digne de l'être. Fa
Moine avec de pareilles idées,
minez-vous à être Laquais : il
béir, ou sortir de chez moi; j
tire mes bontés. Ce n'est pas, aj
que je ne respecte beaucoup la
dont je ne m'écarterai jamais;
n'est point blessée par un artifice
qui ne nuit à personne, & vot
tesse porte à faux. *Melicourt*,
baissés, gardoit un respectueux
son Oncle piqué au vif de ce
pelloit vain scrupule, ne pouv
tant s'empêcher d'admirer ce q
quoit dans ce jeune homme, &
un reproche tacite de la cond
avoit gardée lui-même. Il se rac
lui dit : Vous êtes dans un âg

doit pardonner un excès de vertu, qui dans le fond n'eſt qu'une ſottiſe, un préjugé de Province : je veux bien m'y prêter, je me charge de ce menſonge qui vous fait tant de peur; je parlerai ſeul, & je ne vous demande que le ſilence ſur votre origine; êtes-vous content? Pourrois-je l'être, répondit *Melicourt*? Lorſque je ſaurois que l'affection que vous me portez, vous auroit engagé à bleſſer la vérité, ne ſerois-je pas complice de votre faute, ſi je la confirmois par mon ſilence? On peut mentir en ſe taiſant, comme en parlant, ſi le ſilence autoriſe un menſonge. Vous dites, mon cher Oncle, que ce menſonge ne nuit à perſonne. N'offenſe-t-il pas Dieu, qui eſt la ſouveraine vérité? Vous me défendriez de le faire s'il pouvoit préjudicier à quelqu'un, j'en ſuis ſûr : c'eſt une raiſon pour moi de n'y point conſentir, puiſqu'il bleſſeroit l'ame d'un Oncle que je reſpecte & que j'aime avec une tendreſſe, dont je voudrois lui donner des preuves aux dépens de ma félicité & de ma vie : d'ailleurs, la place que ma naiſſance me défend d'accepter, appartient à un Gentilhomme; en la rempliſſant, je me rendrois coupable d'un vol fait à celui qui doit naturellement la remplir.

L'Oncle de *Melicourt* ne ſe poſſéda

plus à ces dernieres paroles ; il prodigua à ſon Neveu les épithetes d'inſolent, d'extravagant, de ridicule, d'ame baſſe, & finit par lui ordonner de ſortir de chez lui. Il fit plus : il avoit depuis pluſieurs années une maîtreſſe qu'il avoit été tenté pluſieurs fois d'épouſer ; dans le transport de ſa fureur il courut chez elle, paſſa le même jour un contrat par lequel il lui aſſura tout ſon bien, & l'épouſa quatre jours après.

Voilà donc le pauvre *Melicourt* ſur le pavé, ſans ſavoir où donner de la tête : ſi ſa délicateſſe ſur la charité, & ſa reconnoiſſance pour ſon Oncle, n'euſſent égalé ſon amour pour la vérité, il n'eût pas été embarraſſé à trouver des reſſources ; il avoit des connoiſſances qui pouvoient s'intéreſſer à le placer. D'ailleurs la cauſe de ſon malheur étoit ſi belle, ſi glorieuſe, qu'elle eût pu devenir l'occaſion de ſa fortune s'il l'avoit publiée ; il ne put s'y réſoudre, ou plutôt il n'en eut pas même la penſée, quoiqu'il eût pour le faire les raiſons les plus fortes. Chaſſé par un Oncle eſtimé fort honnête homme, on pouvoit ſuppoſer qu'il s'étoit rendu coupable de quelque baſſeſſe : ſon ſilence obſtiné ſur le motif de ſa diſgrace, autoriſoit les ſoupçons. *Melicourt* aima mieux s'expoſer à ce qu'il y a de plus

fâcheux, que de déshonorer un Oncle qui lui avoit servi de pere; & voulant se soustraire aux questions qu'on ne manqueroit pas de lui faire, il ne se présenta chez aucun de ses amis. Il essaya de se faire Soldat, & s'offrit à plusieurs Capitaines. Comme il n'avoit pas seize ans, & qu'il étoit petit pour son âge, il fut refusé par tous. Enfin, il se borna chez le dernier, auquel il se présenta, à demander comme une faveur d'être gardé en qualité de Domestique, jusqu'à ce qu'il fût en âge de servir le Roi. Ce Capitaine balançoit à lui accorder sa demande; la pitié lui parloit pour *Melicourt*, & la prudence lui défendoit de céder à ses mouvements. Cet enfant joignoit à une figure noble un esprit si précoce, qu'il étoit aisé de lui soupçonner une naissance au-dessus de la sienne: son obstination à cacher le nom de ses parents, faisoit naître des soupçons qui lui étoient désavantageux, & qu'un regard jetté sur lui détruisoit dans le même instant; l'innocence, la candeur de son ame étoient peintes sur son visage d'une maniere si sensible, qu'on se repentoit de l'avoir soupçonné.

Pendant que cet Officier balançoit sur ce qu'il devoit faire, on lui annonça la visite de Monsieur *Marcel*, le pere du jeune ami de *Melicourt*. Le jeune homme

rougit prodigieusement lorsqu'il entendit prononcer ce nom, & vouloit se retirer; l'Officier qui avoit remarqué le changement de son visage, le retint, persuadé que cet enfant craignoit d'être reconnu, & brûlant d'envie de recevoir quelques éclaircissements sur son compte. Effectivement, il eut lieu d'être satisfait. À peine Monsieur *Marcel* eut-il apperçu *Melicourt*, qu'il jetta un cri de joie, & courut l'embrasser avec transport. Ah! Monsieur, dit-il au Capitaine, vous me voyez au comble de ma joie : je retrouve chez vous celui que je cherche avec le plus vif empressement depuis trois jours; celui auquel ma femme & moi avons de si grandes obligations, que nous ne serons jamais capables de nous acquitter envers lui.

Si ce discours fut un énigme pour le Capitaine, il ne fut pas plus intelligible pour *Melicourt*, qui ne pouvoit deviner en quoi il avoit obligé cette famille. Monsieur *Marcel* les tira tous deux d'embarras, & dit à l'Officier : Vous savez, Monsieur, que nous n'avons qu'un fils; nous avions lieu de nous applaudir de sa figu re, de son esprit, & même de son cœur un seul défaut ternissoit toutes ses bonn qualités : un maudit Précepteur, qui me toit comme un Laquais, lui avoit f

prendre cette odieuſe habitude : châtiments, careſſes, remontrances, tout avoit été employé inutilement ; & l'horreur que nous avons de ce défaut, nous rendoit la vie inſupportable. Il y a trois jours qu'il arriva chez nous un de ces accidents qui n'ont jamais d'auteurs quand ils n'ont point de témoins : un cabaret de porcelaines de la Chine fut renverſé, & les taſſes briſées. Ma femme qui étoit attachée à ſes taſſes, qui véritablement étoient belles, s'en prit aux Domeſtiques, & les menaçoit de leur faire ſupporter cette perte. Mon fils ayant été apoſtrophé par une Femme-de-chambre, qui aſſuroit l'avoir vu entrer dans le cabinet où ce malheur étoit arrivé, mon fils, dis-je, pour la premiere fois de ſa vie, dit la vérité, & s'avoua l'auteur du déſaſtre. Sa mere & moi tranſportés de joie de cette nouveauté, oubliâmes les porcelaines, pour l'accabler de louanges, de careſſes, & lui demander d'où procédoit cet heureux changement. Il nous avoua que la crainte de perdre l'amitié de *Melicourt*, l'avoit engagé à devenir vrai, & qu'il ſe trouvoit ſi content d'avoir commencé à ſuivre ſes conſeils, qu'il eſpéroit ne s'en écarter jamais. Notre joie ayant redoublé à ces paroles, la reconnoiſſance nous parut un devoir ſacré : je

laiſſai mon fils entre les bras de ſi
& je courus chez l'Oncle de M
pour le féliciter d'avoir un tel ne
conjurer ce jeune homme de con
ſervir d'Ange viſible à mon fils.
été mon chagrin, lorſque cet Or
répondu d'une maniere aſſez bruta
ne ſavoit où étoit ſon neveu,
avoit eu de bonnes raiſons de le
de chez lui! Cette nouvelle nous
dans une vraie déſolation : depu
jours je l'ai cherché dans tous le
où je croyois pouvoir le rencon
commençois à craindre qu'il ne
tourné dans ſa Province, lorſqu
heureuſe étoile me l'a fait renconti
vous.

Pendant ce diſcours, le Capitai
plaudiſſoit d'avoir jugé avantageu
du jeune homme; il ne doutoit p
ne s'ouvrît au pere de ſon ami ſu
faires : pour l'y forcer, il apprit
ſieur *Marcel* à quelle occaſion il
troit *Melicourt* chez lui; & lui
malgré le tendre intérêt qu'il lui a
piré, il étoit prêt à le renvoyer
ſoupçons que lui avoit fait naître
tination à cacher ce qu'il étoit,
tion qui pouvoit faire craindre
ſe fût échappé du ſein de ſa famil
éviter le châtiment de quelque

Ah! Monſieur, interrompit *Marcel*, gardez-vous de l'en ſoupçonner; un homme qui a donné de ſi bonnes leçons à mon fils, ne peut être coupable de rien d'aviliſſant : j'entendrai volontiers de ſa bouche le récit du malheur qui l'a brouillé avec ſon Oncle; mais je ſoutiens d'avance que *Melicourt* ne peut avoir tort.

Vous êtes trop prévenu en ma faveur, lui répondit modeſtement *Melicourt*; je ſuis très-capable d'avoir tort; je dois pourtant me rendre la juſtice de vous aſſurer, que je ne ſuis coupable d'aucun crime; c'eſt tout ce que je puis vous dire. Si vous croyez me devoir quelque reconnoiſſance pour des conſeils que tout autre, en ma place, auroit donnés à Monſieur votre fils; vous pouvez me la prouver, en me ſervant de répondant auprès de Monſieur le Capitaine. Je demande qu'il agrée mes ſervices pendant trois mois, ce qui me conduira à l'âge où mon engagement ſera valable. Que parlez-vous de ſervice & d'engagement, reprit, avec vivacité, Monſieur *Marcel?* Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes ſi je ſouffrois que vous priſſiez l'un ou l'autre de ces partis; vous viendrez chez moi, mon enfant, vous ſerez l'ami, le frere de mon fils; & quelles que ſoient les raiſons qui vous ont éloigné de Monſieur votre On-

cle, j'espere qu'il approuvera le parti que vous prendrez, en acceptant mes offres.

Melicourt comprit fort bien que l'honnêteté & la prudence même engageoient Monsieur *Marcel* à demander à son Oncle la permission de le garder chez lui; & loin de paroître craindre un éclaircissement, il le pria de voir son Oncle, avec cette assurance qui est le fruit d'une conscience nette. Il resta chez le Capitaine pendant deux heures, que Monsieur *Marcel* fut absent; & lorsque cet honnête homme rentra, il courut de nouveau embrasser *Melicourt*, & lui dit: Votre Oncle m'a reçu d'un air froid & embarrassé, ayant compris par mon discours que je vous avois vu. Je ne doute pas, m'a-t-il dit, qu'il ne vous ait fait de mauvais contes sur le sujet de sa sortie de chez moi, mais.... Arrêtez, Monsieur, lui ai-je dit en l'interrompant; vous commettez une injustice. J'ignore absolument le sujet de votre mécontentement à son égard; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a mieux aimé se laisser soupçonner de quelque faute grieve, que de nous donner le plus léger éclaircissement sur cet article. Etes-vous sincere, m'a demandé votre Oncle en me regardant fixement? Oui, Monsieur, lui ai-je répondu, je suis homme d'honneur, vous pouvez compter sur ma pa-

role; je l'ai vu ſoupçonné, comme je vous l'ai dit, d'avoir quitté ſes parents pour éviter le châtiment de quelque baſſeſſe, ſans que ſon ſecret lui ſoit échappé. A ces mots les yeux de votre Oncle ſe ſont remplis de larmes : Monſieur, m'a-t-il dit, permettez-moi de garder un ſecret que mon neveu a eu la diſcrétion de vous cacher; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que j'ai tort avec lui; que le ſujet de notre querelle lui eſt plus glorieux qu'à moi; c'eſt un aveu que la juſtice m'arrache. Au reſte, j'applaudis aux bontés que vous voulez avoir pour lui, il en eſt digne : j'ai trop écouté à ſon égard un reſſentiment injuſte, je me ſuis ôté le pouvoir de lui faire un ſort digne de lui en me mariant il y a deux jours : cependant, tant que je vivrai, il peut compter ſur mes ſecours & ſur mon amitié; je la lui dois, auſſi bien que l'eſtime la plus parfaite.

Mélicourt ne put retenir ſes larmes en apprenant le retour de l'amitié de ſon Oncle, & l'on connut aiſément qu'elle le conſoloit de la perte de ſon héritage. Que de motifs pour augmenter l'empreſſement que Monſieur *Marcel* avoit de le retenir chez lui! Le Capitaine qui voulut les accompagner, fut témoin des tranſports de toute la maiſon en recevant ce jeune homme; & en les quittant, il fé-

licita de bon cœur *Marcel* le fils d'
un ami si digne d'être aimé, estir
imité. *Melicourt*, dès ce moment, fi
gardé comme le fils de la maison :
me éducation, mêmes soins, même
dresse pour le fils & pour l'adopt
pendant cinq ans qu'il passa dans cet
mille, on eut autant de sujet de s'ap
dir de l'y avoir reçu, qu'il eut lieu d
content d'y être entré : son Onc
voyoit assidument, & quoiqu'il eû
enfants, il offrit souvent à son Neve
sommes considérables, ce qui offe
presque Monsieur *Marcel*, qui ne la
rien desirer à *Melicourt*.

Cependant ce jeune homme avo
cœur trop bien placé, pour vouloir
des bienfaits de ses peres adoptifs
une molle oisiveté. Ses talents natu
cultivés par une très-bonne éducatio
donnoient l'espoir de se faire à lui-m
un sort, & ses bienfaicteurs après s
opposés long-temps au desir qu'il avo
les quitter, furent enfin forcés d'y
sentir. Un Seigneur Piémontois qui a
été long-temps Ambassadeur en Fra
s'offrit d'être son protecteur à Turi
de le pousser dans des postes avantag
Melicourt partit, chargé de bienfaits
famille de Monsieur *Marcel* & de son
cle, & l'absence ne détruisit point l'

tié qui étoit entre eux. Il passa deux ans à la Cour de Turin, & touchoit au moment d'y faire sa fortune, lorsque son Protecteur fut disgracié. Ce contretemps lui fit écouter les instances de ses amis, qui le pressoient de retourner à Paris, où on leur faisoit espérer pour lui un bon poste : il se mit en chemin, suivi d'un seul Domestique, qui se flattoit mal-à-propos de connoître cette route, & qui l'égara si bien, que la nuit le surprit en Savoie, dans un lieu qui paroissoit éloigné de toute habitation. Le temps étoit couvert, & la crainte de quelque accident dans un lieu rempli de précipices, le força d'entrer dans un endroit où il y avoit quelques restes d'un bâtiment détruit, jusqu'à ce que la lune, qui devoit se lever à minuit, lui donnât le moyen de continuer sa route sans danger. Il s'y endormit, aussi-bien que son valet, & fut réveillé à une heure par le bruit de quelques personnes qui disputoient avec chaleur. Comme l'ombre d'un reste de mur, au pied duquel il s'étoit assis, lui permettoit de voir sans être vu, il prêta une oreille & des yeux attentifs. Il apperçut un homme à genoux, qui s'efforçoit de se justifier auprès de deux autres, qui l'accusoient d'avoir soustrait une partie d'un vol qu'il avoit fait la nuit précédente ; & comme l'accusé se justifioit

mal, l'un des deux jura qu'il alloit l'immoler à ſon reſſentiment, & tira ſon épée comme pour l'en percer. Quoique *Melicourt* ſentit fort bien qu'il n'y auroit rien à regretter dans la mort d'un ſcélérat, ſa générosité naturelle l'indigna contre deux hommes armés, qui en attaquoient un apparemment ſans défenſe : mais lorſqu'il le vit frapper par le ſecond de ces hommes, il ne diſtingua plus la qualité de celui qu'il alloit défendre. Ses piſtolets étoient ſur ſes genoux, il tira ſi adroitement, que celui qui alloit redoubler ſes coups, tomba ſans vie : l'autre effrayé ſe ſauva. Son valet lui repréſenta que la prudence demandoit qu'ils s'éloignaſſent promptement en abandonnant le bleſſé à ſon mauvais ſort; il ne put s'y réſoudre, & s'étant approché de lui, il lui demanda s'il ſe ſentoit la force de ſe tenir à cheval pour gagner un lieu habité. Ce miſérable ayant cru reconnoître la voix de celui qui lui parloit, ſe leva ſur ſon ſéant, & l'ayant enviſagé : Ah! *Melicourt*, lui dit-il, je ne riſque rien en m'abandonnant à votre diſcrétion, ne me condamnez pas ſans m'entendre; peut-être ne me trouverez-vous pas tout-à-fait indigne de vos bontés. *Melicourt*, ſurpris de s'entendre nommer, voulut en vain rechercher les traits de celui dont il étoit connu, il ne lui fut pas poſſible

de s'en rappeller l'idée. Cependant le soin que cet homme prenoit de se justifier, lui parut de bon augure; & l'ayant assuré qu'il pouvoit compter sur sa discrétion, & sur celle de son domestique, il lui aida à monter à cheval sans panser sa plaie, parce que l'inconnu, qui connoissoit le Pays, l'assura qu'en se détournant un peu sur la gauche, ils verroient un Village, qui n'étoit qu'à un quart de lieue, & dont une colline leur déroboit la vue; ils y arriverent en peu de temps. Le blessé les conduisit dans une maison où il étoit connu, & où l'on ne parut pas effrayé de sa blessure, ce qui rendit ce lieu suspect à *Melicourt*. Il voulut absolument être conduit à l'Auberge, après avoir enveloppé le bras du voleur, dont la blessure n'étoit pas dangereuse, mais dont le visage étoit taché du sang qu'il avoit perdu. Lorsqu'il fut nettoyé, *Melicourt* trouva qu'il ressembloit à un jeune Seigneur qu'il avoit connu au College, & qui étoit fils unique du Comte D... Il ne soupçonna pourtant pas que ce fût lui, & son sang se glaça dans ses veines quand, à l'Auberge, il apprit de la bouche de ce misérable, qu'il étoit celui avec lequel il avoit étudié.

Je ne chercherai point, lui dit le jeune Comte, à excuser mon libertinage; l'an-

née même où vous entrâtes chez Monsieur *Marcel*, je commençai à donner dans des excès qui m'ont enfin précipité dans l'abyme d'où vous m'avez tiré. Mon pere, qui vit à quelques lieues de Lyon, m'avoit confié à un de nos parents établi à Paris. Ce parent trop occupé pour me donner ses soins, me remit entre les mains d'un Gouverneur qu'il crut honnête homme, tant il déguisoit adroitement ses vices. Comme il savoit que je devois être riche, il chercha à me plaire en flattant mes penchants; malheureusement je n'en avois pas d'heureux, & ils se trouvoient conformes aux siens. Il m'associa à ses débauches; & dans un âge où j'aurois dû ignorer le nom du vice, j'avois déja appris à n'en plus rougir. Le jeu, les femmes eurent bientôt dissipé l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs, je sus m'en procurer aux dépens de mon parent, qui me laissa entrevoir des soupçons; mon Gouverneur effrayé, prit de lui-même son congé, & je ne tardai pas à le suivre. Sans ressource en Italie, où je m'étois réfugié, je portai quelque temps le mousquet; les mauvais traitements d'un Sergent me firent déserter, il y a trois mois, avec deux de mes camarades: par malheur pour moi, ils avoient déja l'habitude de voler sur les grands chemins,

le lieu où vous m'avez ſauvé la vie,
me chercher une querelle d'Alle-
, & ſe défaire de moi ſans bruit.
Comte finit ſon diſcours par les
nſtrations du repentir le plus amer.
ourt en fut attendri, & lui épar-
les reproches qu'il méritoit, parce
ſe les faiſoit à lui-même, il ne penſa
l'encourager à retourner chez ſon
Ce Seigneur n'avoit pas vu ſon in-
fils depuis l'âge de neuf ans, qu'il
t envoyé à Paris : douze ans avoient
porter un changement conſidérable
ſes traits, & par conſéquent il pou-
e préſenter devant lui ſans en être
, & ſonder ſon cœur pour ſavoir
ouvoit en eſpérer l'oubli des fautes
jeuneſſe. La bleſſure de cet enfant
gue, que je nommerai *Desbayes*, pour

en œuvre tous ſes talents pour augmenter l'horreur que *Desbayes* devoit avoir des déréglements de ſa vie paſſée. A l'ignominie, à l'horreur, & au péril dans leſquels il avoit vécu juſqu'alors, *Melicourt* oppoſoit les charmes d'une vie pure, dans le ſein d'une famille opulente & reſpectée. Ces portraits ne pouvoient manquer de produire un effet ſenſible ſur le cœur d'un jeune homme qui n'auroit pas eu le temps de s'endurcir dans le crime & dans la crapule; & il étoit naturel que *Melicourt* regardât les tranſports de reconnoiſſance qui éclatoient pour lui chez *Desbayes*, comme des preuves d'un retour ſincere à la vertu. Son domeſtique n'avoit pas tout-à-fait autant de confiance en cette converſion, & oſa reprocher à ſon maître une crédulité qui pouvoit lui devenir funeſte; il craignoit que le changement du jeune homme ne fût qu'apparent, ou du moins momentané; quoiqu'il répéta ſouvent ce qu'il penſoit à cet égard, ſes ſoupçons ne purent paſſer dans l'ame de *Melicourt*, où ils n'y firent pas aſſez d'impreſſion pour l'engager à abandonner ſon projet. Arrivé à Lyon, il commença par faire habiller *Desbayes* d'une maniere qui pût relever ſes graces naturelles; & véritablement il ne fut pas reconnoiſſable ſous cette nouvelle décora-

ntraindre, oublioit à chaque ins-
s leçons gênantes. Quand les prin-
de la bienséance ne sont pas dans
ur, il est bien difficile de se refon-
un certain âge, sur les égards qu'on
ux autres. Il juroit, sa conversation
asse, rampante, rien en lui ne fai-
oupçonner sa naissance, & malgré
ure, on le prit plusieurs fois pour le
de-chambre de *Melicourt*, tant il
mauvaise grace à jouer le person-
'un homme bien né, & qui eût vécu
l'honnêtes gens.

endant *Melicourt* cherchoit à se
es connoissances qui pussent l'in-
e chez le pere de *Deshayes*; &
'il étoit sur le point de lui être
té, il apprit que le Comte & sa fa-
artoient pour les Bains d'Aix en

aisément, on s'y voit sans se con
à fond. Il laissa donc partir ce Seig
& le suivit deux jours après. Il eut le
heur de trouver à se loger dans la
Auberge que lui; & comme on y
geoit à table d'Hôte, ils dînerent e
ble dès le lendemain de leur arrivé
Le Comte avoit fait ce voyage
un de ses cousins, qui étoit accom
de son épouse & de sa fille u
Cette jeune personne, sans pouvoi
ser pour belle, avoit de grands cha
qui cependant étoient peu de cho
comparaison de son esprit & de so
ractere. *Emilie*, (c'étoit le nom de
Demoiselle) s'étoit élevée au-des
toutes les foiblesses de son sexe, &
avoit conservé que la modestie & la
ceur. La lecture, le travail rempli
tous ses moments dans un lieu co
à l'amusement & le repos; en un
c'étoit une fille toute parfaite : s
rents, qui connoissoient son mérite
bloient ne vivre que pour la rendre
reuse; le Comte & son épouse l'aim
comme leur fille, & s'étoient flattés
temps de l'espoir de lui voir port
titre; elle étoit de l'âge de *Desbay*
dès leur naissance on avoit arrêté
union. La fuite de son cousin avoit
dérangé ce projet; & comme on e

toujours ce que l'on ſouhaite ardemment, on s'étoit flatté dans ces deux familles que l'éclipſe du jeune Comte ne ſeroit pas longue, & qu'il ne pourroit échapper aux recherches qu'on faiſoit de lui. Douze ans écoulés ſans avoir de ſes nouvelles, détruiſirent cet eſpoir, & les parents d'*Emilie* penſoient alors à la marier, en lui laiſſant la liberté du choix.

Le premier dîner que *Melicourt* fit à Aix fut froid, & employé à s'examiner mutuellement; le Comte ſur-tout fixoit ſouvent les deux Etrangers d'un air rêveur, & il y eut des moments où *Melicourt* crut que la nature avoit remué le cœur de ce pere infortuné. Au ſortir de table, il ſe hâta de ſavoir de *Desbayes* l'impreſſion qu'avoit faite ſur lui la vue des auteurs de ſa naiſſance. Hélas, il fut réduit à ſoupirer de n'y trouver aucune trace de l'amour filial : *Desbayes* loua l'équipage de ſon pere, il avoit remarqué la beauté d'une bague que portoit ſa mere, & paroiſſoit flatté du grand nombre de domeſtiques qu'ils avoient à leur ſuite. Pour ſa couſine, il l'avoit à peine regardée; il la trouvoit trop ſérieuſe pour une jeune perſonne; juroit qu'elle devoit être une prude, & ajouta : Je lui ferai pourtant ma cour; car ſa dote vaut mieux qu'elle, & mérite qu'on ſe gêne quel-

que temps. Pour la premiere fois, *Melicourt* vit *Desbayes* tel qu'il étoit en effet, il lui parut le plus méprisable de tous les hommes; & dans l'indignation dont il fut saisi, il lui reprocha sa dureté pour ses parents, & sur-tout le faux de son jugement à l'égard d'une personne qui paroissoit mériter le respect le plus profond. Il croyoit n'être animé que par la justice, en prenant la défense de cette Demoiselle, & ne se soupçonnoit pas susceptible d'un autre sentiment; sa naissance, sa fortune avoient trop de disproportion avec celle d'*Emilie*, pour lui permettre d'élever ses yeux jusqu'à elle; & dans un cœur tel que celui de *Melicourt*, l'amour n'ose se montrer qu'accompagné d'un espoir légitime.

Cependant le caractere des deux Etrangers perça bientôt; le Comte & sa famille prirent beaucoup d'estime & d'amitié pour *Melicourt*, & ce fut à sa seule considération qu'on souffrit *Desbayes*, qui s'échappoit à tout moment, & perdoit de vue le rôle d'honnête homme qu'il vouloit jouer. Les premiers jours il souffrit patiemment les représentations de *Melicourt* à cet égard, il s'en lassa bientôt, & lui dit brutalement qu'il ne savoit pas se déguiser, & qu'il falloit après tout, que son pere le reçût tel qu'il étoit, puisqu'il

ne pourroit pas le renier pour ſon fils. Melicourt ſoupira de douleur en conſidérant les chagrins qu'un tel fils devoit donner à un pere ſi reſpectable. Effectivement le Comte étoit un homme plein d'honneur, de bon ſens, & digne d'avoir été plus heureux; ſa famille ſe plaignoit & s'inquiétoit de le voir triſte & rêveur depuis ſon arrivée à Aix; & *Melicourt*, qui d'abord avoit pris ſon ſérieux pour un effet de ſon tempérament, ayant appris d'*Emilie* qu'il étoit naturellement gai, crut qu'il avoit quelques ſoupçons de la vérité.

Cette charmante fille avoit rendu à *Melicourt* la juſtice qu'elle en avoit reçue : tranquille ſur l'innocence de ſes intentions, elle n'avoit pas même penſé à garantir ſon cœur des ſentiments qui s'y formoient inſenſiblement : *Melicourt* auſſi neuf qu'elle ſur les effets d'une paſſion qu'il n'avoit jamais éprouvée, en avoit une violente; & ces deux perſonnes euſſent ignoré long-temps ce qui ſe paſſoit en elles, ſi une converſation du Comte ne leur eût ouvert les yeux.

Un jour qu'on faiſoit la guerre à ce Seigneur ſur ſa profonde triſteſſe, il avoua que le ſouvenir de ſon malheureux fils l'avoit affecté d'une maniere bien ſenſible depuis qu'il étoit à Aix.

Mon fils ne vit plus, dit la Comtesse en versant des larmes; il n'auroit pas la dureté de nous laisser ignorer son existence s'il respiroit encore. *Melicourt* crut le moment favorable pour une reconnoissance : déja il jettoit les yeux sur *Deshayes* pour lui faire comprendre sa pensée, lorsque le Comte reprenant la parole, dit à son épouse:

Je pense comme vous, Madame, nous n'avons plus de fils, & cependant je ne crois pas qu'il soit mort : cet indigne enfant avoit donné dès son enfance des preuves d'un caractere si pervers, qu'il aura sans doute été jusqu'aux derniers excès du crime. Si cela est, je lui sais gré du soin qu'il prend de m'en épargner un; je laverois dans son sang la honte qu'il eût faite à mon nom; ou, si je le croyois indigne de périr de ma main un cachot obscur le déroberoit pour ja mais à la vue de tous les hommes. Le pe d'*Emilie* parut d'abord applaudir à sentiments; puis il ajouta, qu'il pouv bien être aussi qu'on lui eût exagéré défauts de cet enfant : Votre parent dit-il, vous a caché soigneusement rigine de ses désordres; mais je sais, à pouvoir douter, qu'ils ont eu leur s dans les exemples empoisonnés c reçus d'un mauvais Gouverneur

circonſtance diminue ſes fautes, il eût été bien difficile, même au meilleur naturel, d'échapper à une telle ſéduction: peut-être auſſi votre fils étoit-il innocent & chargé mal-à-propos des baſſeſſes de cet homme, dont la fuite ſemble un aveu des vols qui ont été faits. J'avoue qu'il s'eſt auſſi éclipſé; mais un jeune-homme s'effraie aiſément lorſqu'il n'a aucun moyen de juſtifier ſon innocence, la fuite lui paroît néceſſaire auſſi-bien qu'au coupable. Que ſavez-vous ſi cet infortuné jeune-homme ne cherche pas à s'illuſtrer par de belles actions avant d'oſer ſe montrer à vos yeux? Pour moi j'aime à me flatter de cet eſpoir, & je ſuis charmé que mon *Emilie* n'ait pas d'impatience de s'établir, afin de ſe conſerver libre juſqu'à ce que le temps ait confirmé ou détruit mon eſpérance.

On ſe leva de table en ce moment, & ſelon l'uſage on entra dans un jardin aſſez vaſte, où l'on avoit coutume de s'aller promener après le repas. *Desbayes* qui avoit été fort troublé du diſcours de ſon pere, prétexta une affaire pour ſe diſpenſer de la promenade, & ſortit. On marcha quelque temps tous enſemble; mais le Comte qui étoit fatigué, s'aſſit, & ayant dit qu'il falloit laiſſer à la jeuneſſe le plaiſir de l'exercice, il invita *Me-*

licourt à donner la main à *Emilie*, ce qu'il pouvoit faire sans blesser la plus exacte décence, parce que le jardin, quoique vaste, étoit découvert. Ces deux Amants, qui ne se connoissoient pas pour tels, marcherent quelque temps en silence; *Melicourt* le rompit le premier. Que votre cousin seroit heureux, dit-il à *Emilie*, si connoissant le prix du bonheur qu'on lui destine, il pouvoit se rendre témoignage à lui-même qu'il n'a rien fait qui puisse l'en rendre indigne! vous obéiriez sans répugnance à la volonté de vos parents, vous seriez heureuse, & je resterois seul misérable. A peine *Melicourt* se fut-il apperçu des paroles qui venoient de lui échapper, qu'il frémit d'effroi: sa consternation n'étoit point causée par la crainte d'avoir déplu à *Emilie*; ce sentiment si naturel à un amant respectueux, céda à l'étonnement que lui causoit la découverte d'une passion qu'il n'avoit pas même soupçonnée; & ôtant brusquement son bras sur lequel *Emilie* s'appuyoit, il se recula de quelques pas, & les yeux baissés, il cherchoit à se cacher à lui-même le motif qui lui faisoit regarder comme un malheur, l'engagement d'une personne qui lui devoit être indifférente. S'il eût été accoutumé à se tromper lui-même, il eût pu se persuader que la pitié seule

l'attendrissoit sur le sort d'*Emilie*, puisqu'il connoissoit que le jeune Comte étoit absolument indigne d'elle. Il ne se fit point cette illusion, & ne prenant conseil que de sa probité, Mademoiselle, lui dit-il, si ma bouche a pu laisser échapper un secret qui me rend coupable à vos yeux, j'ose vous assurer que mon cœur est innocent. Vous avez connu aussi-tôt que moi des sentiments que j'ignorois; oubliez, pardonnez un crime involontaire, ce sera la derniere fois que j'en serai coupable. Pendant que *Melicourt* parloit, *Emilie* se rendoit compte à elle-même de ses propres mouvements : si elle s'étonnoit d'avoir entendu sans colere une déclaration d'amour, elle s'effrayoit encore davantage de trouver au fond de son cœur la justification de cette faute : peu instruite dans l'art de feindre, elle dit à *Melicourt* : La tendresse d'un homme tel que vous, ne peut faire rougir une fille comme moi; seulement ai-je à me plaindre de l'aveu de vos sentiments avant de les avoir déclarés à ceux dont je dépends : vous ignoriez jusqu'à ce jour leurs vues sur moi, & rien n'a dû vous empêcher de recevoir de leur bouche leurs actions de grace sur l'honneur que vous me faites, & les refus qui vont sortir de la mienne. Promise dès l'enfance au fils du Comte, je dois

lui conferver mon cœur, s'il s'en trouve digne : je vous eftime trop pour vous cacher que je ne demanderois rien au Ciel, s'il vous reffembloit. Après cet aveu, Monfieur, voyez à quoi l'honneur vous engage, il faut me fuir, ou me permettre de déclarer à mes parents des fentiments qui vous ont échappé, & qui doivent les faire changer de conduite à votre égard, & qui ne me permettront plus d'agir au vôtre comme je l'ai fait moi-même jufqu'à ce jour. Il eft temps de les rejoindre, un plus long entretien me rendroit coupable, & m'expoferoit à perdre votre eftime.

Un moment, Mademoifelle, lui dit *Melicourt* en joignant les mains : apprenez tous mes malheurs, & daignez m'écouter pour la derniere fois. Je voudrois pouvoir vous cacher, que celui auquel on vous deftine, ne peut que vous rendre la plus infortunée de toutes les femmes. C'eft un fecret que votre intérêt m'arrache ; ne m'en demandez pas davantage, j'en ai peut-être déja trop dit : mais, Madame, quelque grandes que foient les inftances qui vous feront faites en fa faveur, gardez-vous de donner un confentement, qui, à coup fûr, vous deviendroit funefte. Cet avis doit fans doute vous être fufpect dans la bouche d'un

homme qui vient de vous déclarer qu'il vous adore, & à qui vous avez daigné montrer quelque eſtime : Hélas! vous ſerez convaincue qu'il eſt déſintéreſſé, lorſque je me ſerai fait connoître. Votre amour même, s'il étoit jamais poſſible que vous en euſſiez pour moi, ne ſerviroit qu'à me rendre plus miſérable : né dans la claſſe la plus obſcure, dépourvu abſolument de toute fortune, je ne dois qu'à la bienveillance de quelques amis généreux, l'état brillant ſous lequel j'ai paru à vos yeux, & qui a pu vous décevoir. Un homme tel que moi n'eſt pas fait pour *Emilie*, & avant qu'il ſoit peu, je me punirai par une abſence éternelle, d'avoir oſé élever mon cœur juſqu'à une perſonne dont un Prince ſeroit à peine digne.

Emilie, quelque troublée qu'elle fût d'apprendre la condition obſcure de *Melicourt*, l'étoit encore plus de ce qu'il lui avoit fait entrevoir par rapport à ſon couſin : elle employa tout le pouvoir qu'elle devoit avoir ſur un amant, pour l'engager à s'expliquer d'une maniere plus claire : il gémit ſur la néceſſité de lui déſobéir, l'honneur lui impoſoit ſilence, il ne ſavoit point en franchir les bornes, & il obtint d'elle la promeſſe d'un ſecret inviolable ſur le peu qu'il lui en avoit découvert.

Pendant que cette ſcene ſe paſſoit dans le jardin, il s'en préparoit une bien différente. *Desbayes* ſe promenoit hors du Village, & réfléchiſſant ſur le diſcours de ſon pere, il lui vint d'abord dans l'eſprit que *Melicourt* l'avoit trahi, & ſi ſon courage eût égalé ſa rage, il eût été ſur le champ lui demander raiſon de ſa perfidie. Pendant qu'il méditoit une vengeance plus ſûre, il apperçut un de ſes compagnons de débauche, qu'il reconnut malgré une abſence de pluſieurs années. Les eaux ſont le rendez-vous ordinaire de ceux qui établiſſent leur fortune ſur une criminelle induſtrie; on y joue; il s'y rencontre des perſonnes que le ſeul amour du plaiſir y conduit, & qui y portent ordinairement une bourſe aſſez bien garnie pour exciter la cupidité & les talents des Chevaliers du hazard. Celui-ci venoit à Aix en intention de réparer de grandes pertes qu'il avoit faites à Lyon, où il avoit trouvé des joueurs plus habiles que lui. Comme il n'avoit pas oublié que *Desbayes* étoit capable de tout, il le vit avec plaiſir, & ſe promit d'en tirer des lumieres & du ſecours. *Desbayes* ne lui déguiſa rien de ſes aventures, & il lui fit part des craintes que le diſcours de ſon pere lui avoit données. L'Aventurier n'eut garde de chercher à les calmer;

il les augmenta au contraire, & lui persuada qu'il n'avoit rien à espérer de la clémence de son pere, qui ne manqueroit pas de le faire enfermer aussi-tôt qu'il le connoîtroit. *Desbayes* lui avoua qu'il étoit résolu de prévenir ce malheur par une prompte fuite. Et que deviendrez-vous, lui demanda son perfide ami? J'ai compris par votre récit que vous êtes sans argent : si je n'avois pas perdu le mien, je vous offrirois ma bourse; mais cette ressource vous manque, il en faut chercher une autre. Ce *Melicourt* qui vous a trahi, ou qui est prêt à le faire, a beaucoup de bijoux, à ce que vous m'avez dit : Vengez-vous de sa perfidie, en vous les appropriant; vous le pouvez sans danger : vous n'êtes qu'à deux pas de la Suisse, où vous serez dans quelques heures; j'accompagnerai votre fuite, & vous me connoissez assez de courage pour vous défendre, si vous étiez poursuivi. *Desbayes* avoit l'ame trop basse pour ne pas applaudir à un tel dessein. Le scélérat qui vit la joie avec laquelle il s'y prêta, osa pousser ses vues plus loin. Vous m'avez assuré, lui dit-il, qu'il n'y a plus de ressource pour vous dans le cœur de votre pere, attendrez-vous qu'il ait le temps de vous déshériter? Mérite-t-il que vous conserviez quelque attachement pour lui,

après qu'il s'est dépouillé des entrailles de pere à votre égard? Ce que les hommes ont nommé crime, par égard pour leur sûreté, n'effraie que les ames vulgaires : un homme qui a tout à craindre, doit tout risquer. La mort de vos parents vous procureroit tout d'un coup une grande fortune; faut-il par un scrupule vain, vous mettre au hazard de traîner dans une misere affreuse des jours que vous pourriez couler dans les délices?

Quelque criminel que fût *Desbayes*, la nature se révolta chez lui, à la proposition d'un parricide. Ce mouvement fut passager, & bientôt endurci par les discours du scélérat qui lui parloit; il ne fut plus question que des moyens d'exécuter ce crime sans s'exposer. Ce Démon visible, qui se faisoit appeller le Chevalier de C., ne lui demanda que vingt-quatre heures pour arranger son infernal dessein, & après s'être liés l'un à l'autre, par les serments les plus exécrables, ils reprirent ensemble le chemin de l'Auberge. Voici comment ils avoient déterminé d'agir. Le Chevalier se chargea de l'assassinat; car il convenoit à ses vues que *Desbayes* n'en fût point soupçonné; il devoit ensuite se sauver en Suisse avec les bijoux de *Melicourt*, & il y attendroit que le Comte, en possession des biens de son pe-

re, fût en ſituation de lui payer un Billet de trente mille livres, qu'il lui fit faire.

Desbayes préſenta le prétendu Chevalier à l'Auberge, comme un homme de qualité qu'il avoit connu en Italie : ce miſérable étant vêtu convenablement à l'état qu'il annonçoit, on le reçut avec politeſſe. Pendant qu'il faiſoit ranger ſes malles par un domeſtique qui le ſuivoit, *Desbayes* tira *Melicourt* à l'écart, & lui dit que ce Gentilhomme avoit été ſon Capitaine ; qu'il venoit de lui avouer ſa condition ; qu'il vouloit bien aider à le réconcilier avec ſon pere, en lui rendant un témoignage avantageux de ſa conduite. *Melicourt* loin de concevoir aucun ſoupçon, loua le Ciel de lui offrir un dénouement ſi prochain ; car déterminé à s'éloigner, il avoit une vraie peine de partir avant d'avoir remis *Desbayes* en grace avec ſon pere. Ce n'eſt pas qu'il eût conſervé l'eſpoir de voir jamais ce malheureux digne de ſa naiſſance ; il avoit reconnu que ſes inclinations étoient baſſes : cependant il ſe flattoit que l'aiſance, l'exemple de ſes parents, & la fréquentation des gens de bien pourroient le ramener peu à peu, & l'engager au moins à renoncer à ce qui pouvoit déshonorer ſa famille. Il félicita *Desbayes* de cette heureuſe rencontre, & fit quelques politeſſes

au Chevalier. Après les avoir quittés, il donna ses ordres à son valet pour son départ, & lui dit que ce nouveau venu s'étoit chargé de la réconciliation qu'il avoit entreprise. Ce domestique, comme je l'ai remarqué, n'avoit jamais approuvé la confiance de son Maître pour *Deshayes*, & le Ciel qui vouloit, en sauvant cette famille, récompenser la vertu de *Melicourt*, permit que sa défiance fût augmentée. Lorsqu'on étoit prêt d'aller souper, & que la nuit étoit tout-à-fait tombée; ce valet se souvint que les bijoux de son Maître étoient sur la table de sa chambre, & un mouvement inconnu le pressa d'y entrer pour les enfermer dans un petit cabinet qui étoit au fond de la ruelle du lit : il alloit en sortir lorsqu'il entendit ouvrir la porte; comme il n'avoit point de lumiere, il se tint tranquille à cette ruelle, en saisissant machinalement l'épée de son Maître, qui étoit sur le chevet du lit, précaution qu'il ne prit que parce qu'on avoit ouvert la porte très-doucement. C'étoit les deux coquins qui, selon qu'ils en étoient convenus, venoient avec des instruments pour ouvrir le coffre & en tirer les bijoux. *Deshayes* parut surpris de ne plus voir ce coffre. Serions-nous soupçonnés, dit-il à son complice? En disant ces mots, il prit la chandelle, &

s'avança dans la ruelle pour chercher dans le cabinet; le valet ne balança pas sur ce qu'il devoit faire, il le perça, & *Deshayes* en tombant, s'écria : je suis mort. Le Chevalier ne sachant pas si ce valet n'étoit point accompagné, sortit à la hâte de l'appartement; il eut la présence d'esprit de le fermer à deux tours, & d'emporter la clef: après quoi ayant dit un mot à son valet, qui étoit sans doute un homme de sa trempe, ils sortirent tous deux de l'Auberge en diligence.

Cependant le Domestique de *Melicourt* se trouvoit dans des transes mortelles; il n'avoit aucun témoin qui pût justifier le meurtre qu'il venoit de commettre, & on pouvoit le croire coupable en le trouvant enfermé dans cette chambre avec un homme tué de l'épée de son maître : il faisoit des plaintes ameres sur son malheureux sort, lorsque *Deshayes*, qu'il croyoit sans vie, lui dit d'une voix foible : Au nom de Dieu, mon ami, rassurez-vous, & tâchez de me procurer un Prêtre; vous n'avez rien à craindre de ma part. Le Domestique, sans savoir trop s'il devoit se fier à cette promesse, entra dans le cabinet, dont la fenêtre étoit assez basse, & l'ayant sautée, il appella son maître, auquel il raconta en deux mots ce qui venoit de lui arriver. Heureusement deux

Capucins entroient alors à l'Auberge, *Melicourt* les pria de le ſuivre, & comme il avoit une autre clef de ſon appartement, ils y entrerent. La juſtice de Dieu s'eſt enfin laſſée, lui dit *Desbayes*, en le regardant avec des yeux mourants; toutefois j'eſpere en ſa miſéricorde, puiſqu'il ne m'a pas permis de conſommer un parricide. Pendant que ce malheureux ſe confeſſoit, *Melicourt* & ſon valet tenoient un petit conſeil ſur les meſures qu'il falloit prendre pour éviter les ſuites d'un accident ſi terrible, ſans ternir la réputation du Comte. Le mourant offroit de ſigner que le valet ne l'avoit tué qu'en ſe défendant, cela pouvoit donner une fin avantageuſe à cette affaire; mais enfin c'en étoit une très-déſagréable. Lorſque *Desbayes* eut fini ſa confeſſion, avec toutes les marques du plus vif repentir, il fit écrire à ſon Confeſſeur l'aveu de l'affreux deſſein qu'il avoit formé, & il expira preſque auſſi-tôt après avoir ſigné cet acte. Les témoins conſternés ſe regardoient triſtement; *Melicourt* rompit le ſilence pour demander conſeil à ces Religieux. Voici à quoi ils ſe déterminerent. L'Auberge où ce malheur étoit arrivé n'étoit pas éloignée du grand chemin, ils réſolurent d'y tranſporter le cadavre, perſuadés qu'on jetteroit le ſoup-

çon de cet assassinat sur l'Etranger, qui s'étoit probablement sauvé. *Melicourt*, malgré son trouble, parut au souper, & au milieu de la nuit les deux Capucins s'étant trouvés sous la fenêtre du cabinet, reçurent le cadavre, & l'ayant mis dans un endroit fort exposé à la vue, ils revinrent à l'Auberge, en passant par cette même fenêtre, en sorte que l'Hôte de la maison auroit juré que personne n'étoit sorti de chez lui pendant la nuit.

Le lendemain, dès le grand matin, celui qui avoit confessé *Desbayes* s'acquitta avec tout le ménagement possible de la triste commission dont le mourant l'avoit chargé : c'étoit d'avouer à son pere & ses crimes, & les efforts qu'avoit fait *Melicourt* pour le rendre à la vertu. La nature a ses droits, & le Comte en sentit l'empire pendant quelques instants : il n'eut pas le temps de s'y livrer ; un grand bruit qu'ils entendirent dans la rue, leur fit comprendre qu'on avoit trouvé le cadavre : effectivement, l'on couroit chez le Juge, qui se transporta au lieu où étoit le corps de ce malheureux ; il fut reconnu, & on le rapporta à l'Auberge, après avoir fait les formalités réquises.

Ce triste événement avoit réveillé tout le Village. Le cousin du Comte & les deux Dames frémirent à l'horreur d'un

tel ſpectacle; le Comte, *Melicourt* & ſon valet étoient agités de mouvements plus violents, qu'ils contraignirent. Le Juge, ſelon la coutume, prit les dépoſitions de tous ceux qui étoient dans l'Auberge au ſujet de ce qui s'étoit paſſé le jour précédent : cette formalité rappella à l'Hôteſſe, que le prétendu Chevalier & ſon valet ne paroiſſoient point avec les autres ; on courut à ſa chambre, & on trouva ſon lit fait, ce qui étoit une preuve qu'il s'étoit échappé dès le ſoir. Les témoins dépoſerent qu'ils n'avoient point paru au ſouper, ce qui n'avoit ſurpris perſonne, parce qu'ils avoient prétexté un ſouper dans le Village. Ces circonſtances, & ſes coffres qu'il avoit abandonnés, parurent des preuves certaines de ſon crime, & le Juge décida qu'il falloit ouvrir ſes coffres; on y trouva de quoi confirmer les ſoupçons qu'on avoit formés contre lui. Il n'y avoit dans ces coffres que deux habits, dont un étoit d'Eccléſiaſtique, & l'autre de Capucin, fort peu de linge, pluſieurs jeux de Cartes préparés de maniere à faire jouer de malheur, des dés pipés, un grand nombre de clefs de toutes grandeurs, & des pierres d'un aſſez gros volume pour faire paroître les coffres peſants. Il y avoit dans une valiſe deux poignards, quatre

ſtolets à deux coups, & toutes ſortes
inſtruments propres à ouvrir des por-
s. A ces marques, on décida tout d'une
ix que cet homme étoit l'auteur de
ſſaſſinat : on mit des gens en campa-
e pour eſſayer de le prendre, mais il
oit trop d'avance; ainſi les intéreſſés
ſecret demeurerent tranquilles, &
'elicourt ne penſa qu'à faire enterrer le
davre, & à partir au plutôt.
Il fallut ſaigner les Dames, qui avoient
extrêmement ſaiſies; & pendant
'on rendoit les derniers devoirs à
sbayes, le Comte s'occupoit moins
la douleur de l'avoir perdu, que de
ſpoir de le remplacer. Il ne pouvoit
ez admirer les efforts qu'avoit faits
elicourt pour le lui rendre corrigé &
tueux; cette conduite méritoit toute
réconnoiſſance, & il n'y mit point de
nes. Il pria *Melicourt*, qui revenoit
obſeques, de le ſuivre dans ſa cham-
; & en ayant fermé la porte, il ſe
a à ſes pieds, avant que ce jeune
nme eût pu le prévoir & l'empêcher.
us voyez, vertueux jeune homme,
-il, un pere malheureux qui vous doit
s que la vie, puiſque vous lui avez
ſervé l'honneur : vous vouliez me
dre un fils indigne de l'être; ſuccé-
dans mon cœur à tous ſes droits ;

ſuccédez à mon nom, à mes biens, & adouciſſez par vos vertus l'amertume que ce monſtre a jettée ſur ma vie.

Melicourt n'ayant pu forcer le Comte à ſe relever, s'étoit mis à genoux avec lui; & ſa confuſion de ce qu'on avoit découvert ce qu'il avoit fait pour *Deſhayes*, étoit auſſi grande que ſi on l'eût convaincu d'une mauvaiſe action. Il répondit aux amitiés du Comte avec une reſpectueuſe gratitude, quoiqu'il fût bien éloigné de comprendre le ſens des offres qu'il venoit de lui faire. Ce Seigneur l'ayant fait relever, le pria de lui apprendre quelle étoit ſa ſituation, ſa naiſſance & ſes vues. *Melicourt* qui ne ſavoit ni rougir de ſon état, ni déguiſer la vérité, avoua naturellement au Comte ce qu'il étoit. A peine eut-il fini ſon diſcours, que ce Seigneur levant les mains & les yeux au ciel, s'écria : Mes craintes ſont diſſipées ; j'appréhendois que vos parents ne fuſſent un obſtacle à mes deſſeins : vous les avez perdus, vous êtes digne & libre de devenir mon fils; je ſors, abandonnez-moi le ſoin de cette affaire, j'eſpere de la faire réuſſir.

Le Comte prit le ſilence de *Melicourt* pour un conſentement au projet qu'il avoit dans l'eſprit, & qu'il croyoit avoir ſuffiſamment expliqué à ce vertueux jeune

ıme, & lui répéta, en le quittant, qu'il
it travailler à le rendre heureux, qu'il
rioit ſeulement de ne point ſortir de
hambre avant ſon retour. *Melicourt*
voit ce diſcours très-obſcur, & cette
:aution fort extraordinaire; car il n'a-
pris les paroles du Comte que com-
le tranſport d'un cœur extrêmement
ible & reconnoiſſant. Il ſe prêta pour-
à la retraite qu'on exigeoit; & com-
il n'avoit pas fermé l'œil de toute la
, il ſe jetta ſur ſon lit, & l'excès de
ıtigue qu'il avoit eue le jetta bien-
dans un profond ſommeil.
'ependant le Comte tira ſon couſin
ɔarticulier, & lui dit qu'il avoit de
ıds ſoupçons au ſujet de *Melicourt*.
jeune homme, lui dit-il, affecte de
ɔoint parler de ſa famille; il a relevé
: joie ce que vous m'avez dit hier
ùjet de mon fils : ce matin encore,
.'a fait entrevoir que ce fils ne tar-
ɔit point à paroître, qu'il ſavoit po-
ement qu'il n'étoit point coupable
ɔaſſeſſes qu'on lui avoit imputées, que
onte d'avoir été ſoupçonné, l'avoit
diſparoître, qu'il avoit été aſſez heu-
: pour acquérir l'eſtime de perſonnes
ſantes qui juſtifieroient ſa conduite
ıd il le faudroit; mais qu'il ne ſe
ıit connoître qu'au moment où il ſe-

roit sûr d'avoir recouvré mon estime. En me tenant ce discours, ses yeux avoient peine à contenir des larmes qui cherchoient à s'échapper : il paroissoit suffoqué d'un secret qu'il vouloit que je lui arrachasse; je me suis fait violence pour ne le point presser; je voulois vous parler auparavant pour vous confier mes doutes. Les croyez-vous fondés, cher ami? Serois-je assez heureux pour retrouver mon fils dans un jeune homme si estimable? Et si ce bonheur m'arrivoit, seriez-vous dans la résolution de le rendre complet, en m'accordant pour lui votre *Emilie?*

Le pere de cette charmante fille avoit tant d'estime pour *Melicourt*, qu'il reçut avec avidité la fable du Comte : il lui reprocha son sang froid dans une occasion si intéressante pour lui, & il vouloit aller sur le champ dans l'appartement de *Melicourt* pour en tirer la confirmation d'une nouvelle qu'il souhaitoit si passionnément de trouver vraie. Le Comte eut toutes les peines du monde à le retenir, & lui fit entendre qu'il étoit à propos de prendre de grandes précautions dans une affaire de cette conséquence, & qu'ils devoient auparavant en conférer avec leurs Epouses : ils passerent dans l'appartement des Dames; le Comte fit tomber la con-

versation sur son fils, fit entendre qu'il en avoit eu des nouvelles; & après les avoir amenées par degré dans la situation où il les souhaitoit, il leur répéta ce qu'il venoit de dire à son parent. Les transports de son Epouse & ceux de la mere d'*Emilie*, apprirent au Comte combien il auroit de facilité à leur faire adopter le roman qu'il allôit composer : la seule *Emilie*, triste & rêveuse, ne prit point de part à leur joie, & les yeux baissés, paroissoit occupée de quelques pensées désagréables. Son état fut remarqué, & son pere lui demanda si elle refuseroit la main de *Melicourt*, supposé qu'il fût le jeune Comte : cette Demoiselle fut quelques moments sans répondre, & il parut qu'il se passoit en elle un violent combat ; tout-à-coup elle se jetta aux pieds de son pere, & le conjura de ne la pas réduire au désepoir, en la forçant d'épouser un homme pour lequel elle avoit une répugnance invincible. Cette déclaration étoit si contraire aux sentiments qu'elle avoit montrés jusques là pour *Melicourt*, que toutes ces personnes se regardant d'un air étonné, ne savoient comment exprimer leur surprise : le Comte sur-tout trouvoit sa pénétration en défaut; il avoit cru remarquer dans cette jeune personne quelque chose

de plus fort que de l'eſtime pour celui qu'elle refuſoit pour Epoux. Il la preſſa de leur expliquer du moins la cauſe d'une répugnance qui paroiſſoit ſi extraordinaire; tout fut inutile, elle demeura ferme à cacher ſes motifs, & à montrer ſon averſion.

Les parents d'*Emilie* l'aimoient trop pour la laiſſer dans cet état violent, & dans le temps même où ils gémiſſoient d'une répugnance qui leur paroiſſoit une injuſtice, ils la raſſurerent, & lui donnerent parole de la laiſſer maîtreſſe de ſa main. Cette promeſſe devoit la rendre tranquille : il fut pourtant aiſé de connoître qu'elle n'avoit calmé qu'une partie de ſes peines, & qu'il lui reſtoit un chagrin qu'elle vouloit en vain leur déguiſer. Le pere d'*Emilie* dit au Comte : laiſſons-la entre les mains de nos Epouſes, elle ſera plus libre de s'expliquer; cette averſion n'eſt pas naturelle après ce qui a précédé. Effectivement, lui dit le Comte, j'ai cru voir du dépit dans les yeux d'*Emilie*; peut-être ces jeunes gens ſe connoiſſent-ils plus que nous ne penſons, & qu'une querelle d'amants cauſe tout ce grabuge. Je me rends auprès de *Melicourt* pour le faire expliquer : de votre côté, tâchez de tirer le ſecret d'*Emilie*; mon bonheur ne ſera complet

qu'au moment où elle sera revenue de cette prévention injuste.

Le bruit que fit le Comte en rentrant dans la chambre de *Melicourt*, réveilla ce jeune homme, qui voulut se lever par respect. Non, lui dit le Comte, demeurez comme vous êtes, c'est votre pere qui vous le commande. Oui, mon cher ami, désormais je n'aurai plus d'autre titre à votre égard. Mon Epouse prend pour le cri de la nature, la tendre estime que vos vertus lui ont inspirée; mon cousin s'est prêté avec joie au roman que je lui ai débité; il n'est plus question que de concerter entre nous une histoire qui puisse appuyer le mensonge innocent que j'ai fait en votre faveur.

A ces mots *Melicourt* se leva sur son séant tout effrayé, & regardant le Comte avec des yeux où la douleur & la reconnoissance étoient confondues : Seroit-il possible, lui dit-il... Le Comte qui se méprit au sentiment qui animoit *Melicourt*, l'interrompit. Oui, mon cher fils, lui dit-il, j'ai fait moins pour vous que vous n'avez fait pour moi, en essayant de me rendre celui qui n'étoit pas digne de porter ce nom. Ah, mon Dieu! s'écria *Melicourt* en levant les yeux au ciel avec des marques de douleur qui n'étoient plus équivoques; il ne manquoit plus

que cette circonſtance à mon malheur! Faut-il que je ſois dans la cruelle neceſſité d'offenſer un homme pour lequel je me ſens la plus reſpectueuſe tendreſſe? Je le dois pourtant, Monſieur; votre reconnoiſſance pour de légers ſervices vous a fait illuſion; elle vous fait perdre de vue ce que vous vous devez à vous-même. Serois-je digne d'être votre fils, ſi j'étois capable d'en uſurper le titre; & n'auriez-vous pas tout à craindre de la foible vertu d'un homme qui auroit ſacrifié la vérité au deſir d'être riche & élevé au-deſſus de la condition obſcure dans laquelle le ciel l'a fait naître?

Le Comte avoit de la probité : la délicateſſe de *Melicourt* lui fit ſentir combien il en avoit manqué lui-même, & rougiſſant d'avoir moins connu la vertu, qu'un homme de vingt-deux ans : ah! *Melicourt*, lui dit-il, combien êtes-vous au-deſſus de ce que je vous offrois. J'avoue que j'ai eu tort d'oublier le reſpect que je devois à la vérité, & qu'un honnête homme doit s'expoſer à mourir plutôt que de la bleſſer. Je rends grace au Ciel du nouveau bienfait dont je vous ſuis redevable; mais vous n'en ſerez pas moins mon fils, & s'il eſt une partie de mes biens dont je ne puis vous rendre maître, ceux dont je puis diſpoſer ſont aſſez conſidé-

rables pour ne laiſſer rien à deſirer à un homme vertueux. Quel ſeroit mon bonheur, ſi ma mauvaiſe étoile n'avoit pas mis dans le cœur d'*Emilie* une répugnance... Mais je dois me taire à cet égard, levez-vous.

Quoi! Monſieur, s'écria *Melicourt* avec précipitation, vous avez voulu perſuader à *Emilie* que j'étois votre fils: elle a lieu de croire que je me ſuis prêté à cette ſuppoſition. Ah! de grace, conduiſez-moi à ſes pieds; que je recouvre ſon eſtime, c'eſt un bien dont la perte me ſeroit plus amere que celle de ma vie. *Melicourt* ſe leva en achevant ces mots, & le Comte qui commençoit à entrevoir la vérité, le conduiſit à la chambre des Dames. Mon couſin, dit-il en entrant, j'ai réellement perdu mon fils: mais je retrouve un ami ineſtimable, que je ſubſtitue à tous ſes droits. *Melicourt* m'a fait rougir d'un projet qui m'avoit été ſuggéré par la reconnoiſſance; j'ai eu beſoin de ſon indulgence, je demande la vôtre: je confeſſe que j'ai voulu vous tromper. La nature prodigue envers lui des dons les plus précieux, lui a refuſé le futile avantage d'une naiſſance illuſtre; la fortune a été injuſte à ſon égard, je voulois réparer ces torts en le faiſant paſſer pour mon malheureux fils, que le Ciel dans ſa

miſéricorde, a effacé du nombre des vivants; il m'a convaincu que mon projet étoit criminel, j'y renonce ſans abandonner le deſſein de lui ſervir de pere; mes biens ſont à lui. Le viſage d'*Emilie* s'étoit enflammé par degrés pendant ce diſcours : ſa mere l'avoit remarqué, & commençoit à s'en inquiéter, lorſque cette charmante fille interrompant le Comte, ſe jetta aux pieds de ſon pere. J'ai retrouvé *Melicourt*, lui dit-elle, tel que je l'aimois. Oui, mon pere, mon cœur brûloit pour lui de la flamme la plus pure; je ſaurai la ſoumettre à vos ordres, mais ſa vertu mérite l'aveu public que j'en fais. J'euſſe préféré la mort à ſa main, s'il eût été aſſez lâche pour ſe donner pour le fils du Comte; je ſavois qu'il ne l'étoit pas : il a mieux aimé renoncer à moi, & à la fortune, que de bleſſer la vérité; ma main ſera le prix de ce ſacrifice, ſi on m'en laiſſe diſpoſer, ou elle ne ſera jamais à perſonne.

Levez-vous, ma fille, lui dit ſon pere; vous oubliez que *Melicourt*, en devenant le fils du Comte, s'eſt impoſé la loi de prendre une épouſe de ſa main : que ſavez-vous s'il vous trouvera digne de cet honneur? Je le demande à genoux, dit le Comte qui s'y étoit mis auſſi-bien que *Melicourt* : cette héroïne eſt ſeule digne de mon héros.

Toutes ces perſonnes s'embraſſerent avec des larmes de joie, & malgré le deſir qu'elles avoient d'être inſtruites de ce qui avoit précédé un événement ſi peu commun, elles furent long-temps ſans pouvoir y donner une attention ſuivie. Enfin le Comte leur fit part du deſtin de ſon indigne fils, & de tout ce que *Melicourt* avoit fait pour le rendre à l'honneur. Enſuite il prit des meſures pour aſſurer ſes grands biens à ſa couſine, & à *Melicourt*. Il y réuſſit, & cet heureux couple lui fit oublier par ſes vertus, les malheurs & les chagrins que *Desbayes* lui avoit cauſés.



TROISIEME JOURNÉE.

La BONNE.

ET bien Meſdames, ſerez-vous bien redoutables aujourd'hui ? m'avez-vous préparé un grand nombre d'objections ?

Lady VIOLENTE.

Je n'ai point d'objection à vous faire, ma *Bonne*, mais une remarque. Il me ſemble qu'en nous parlant des obſtacles qui empêchent le plus grand nombre des hommes de connoître la vérité, vous avez

oublié le principal. C'est qu'ils
mauvaise habitude de ne regarder l
jets que d'un côté, de se fixer, pou
dire, de ce côté, & de décider ensu
l'objet qu'ils ont ainsi regardé, en
séquence de ce qu'ils y ont cru vo
vais expliquer ma pensée par un exe
Je perds une fortune considérab
un procès. Je regarde cette perte d
fâcheux, & je dis : Avec cet argen
j'ai perdu, je pouvois me procur
grand nombre de choses agréables.
perte m'oblige à réformer mes hab
faut retrancher ma table, diminue
assiduité au spectacle, mes aumônes
me. Il est certain que ma perte co
rée ainsi, a quelque chose de désag
à la nature. Mais si au-lieu de la re
sous ce point de vue, je retourne
objet, pour ainsi dire, je pourrai
pondre : Ce procès que j'ai perdu, j
vois pas sans doute droit de le gagne
voilà donc délivrée de la possession
bien qui ne m'appartenoit pas ; la
de mon procès me sauve donc d'un
justice qui est le plus grand de to
maux ; les légitimes maîtres de ce
en feront plus à leur aise ; voilà un
tice dont je dois me réjouir, au-li
m'amuser à les haïr. Me voilà déb
sée des soins, des embarras, des s

tations, de l'incertitude plus fatigante que le mal même. Ma table à la vérité sera plus simple, & bien j'en aurai moins d'indigestion, j'en vivrai plus long-temps. Mes habits seront moins beaux, je n'en serai pas moins couverte. Je n'irai plus au spectacle, j'en aurai plus de temps à donner à mes devoirs. Je ne pourrai plus faire tant d'aumônes, Dieu ne m'en demandera pas au-delà de mes forces.

Ce que j'ai dit par rapport à un procès, se peut appliquer à tous les événements de la vie, à toutes les choses qui sont soumises à mes jugements : à moins que je ne retourne mon sujet de tous les côtés, il ne m'est pas possible d'en juger sainement. Or, qui prend la peine de le faire? Presque personne. Il en faut donc conclure que presque personne ne connoît la vérité, que le plus grand nombre se trompe.

La BONNE.

J'avois insinué ce que vous venez de dire, mais vous l'avez expliqué plus clairement. Reprenons notre discours où nous l'avons laissé la derniere fois. De ce que nous sommes créées par un Etre infiniment parfait, nous avons conclu l'existence de nos corps & de tout ce qui nous environne, parce qu'il répugneroit

à sa sagesse & à sa bonté d'avoir p
des créatures pour être le jouet d
reur & du mensonge. Il n'a pu
créer, avons-nous dit, que pour sa g
parce que n'ayant rien au-dessus d
il n'est pas dans l'ordre qu'il ait fait
mage de son ouvrage à quelque êt
lui fût inférieur; & il est contre l'
au contraire, que le Supérieur suprê
eu une fin qui fût au-dessous de lui.
Violente pourriez-vous me dire con
des créatures telles que nous somm
inférieures en tout sens à l'Etre s
me, peuvent procurer sa gloire?

Lady VIOLENTE.

En vérité, ma *Bonne*, cela m
se.... Attendez pourtant : dites-
ma *Bonne*; la gloire de Dieu, ce
agréable à Dieu, ce qui augmentero
bonheur s'il n'étoit pas infiniment
reux, & tellement qu'il ne peut
davantage. Toutes ces choses, d
n'ont-elles pas la même significatio

La BONNE.

Oui, Madame; ce sont des diffé
manieres d'exprimer, (foiblement
vérité) mais de façon à nous le
comprendre, ce qu'on doit entend
ces mots : *La gloire de Dieu.*

Lady VIOLENTE.

Cela me met un peu plus à mon aiſe. Je ſuppoſe que je ſuis une très-bonne perſonne. Qu'eſt-ce que je ſouhaiterois le plus? Qu'eſt-ce qui me donneroit le plus grand plaiſir? Qu'eſt-ce que je m'efforcerois de procurer aux autres? *Le bonheur.* Comme je ſentirois, par moi-même, que la vertu me rendroit heureuſe; je n'oublierois rien pour rendre les hommes vertueux; j'y employerois tous mes deſirs, toutes mes forces, & je les employerois avec d'autant plus d'ardeur, que j'aurois un plus grand degré de bonté. Il me ſemble que l'eſſence de cette vertu eſt d'être communicative, d'aimer à ſe répandre.

La BONNE.

Vous avez raiſon, ma chere; celui qui eſt ſans bonté, ne recherche point à faire des heureux. Celui qui n'a qu'une bonté médiocre, ne ſouhaite que médiocrement de faire du bien. Celui qui auroit une bonté infinie, auroit conſéquemment des deſirs infinis de rendre les hommes vertueux. Les effets ſeront toujours en raiſon de la cauſe. Vous rêvez, Miſs *Dorothée!*

Miss DOROTHÉE.

Je pense que tout cela est, ou me paroît contradictoire. Vous nous avez prouvé que Dieu est un Etre infiniment puissant, infiniment bon. Comme très-bon, il m'a créée pour pratiquer le bien, qui peut seul procurer sa gloire & mon bonheur. Comme puissant, il a dû me créer avec un caractere propre à remplir la fin qu'il s'est proposée en me créant: cependant je sens que j'ai une infinité de penchants qui sont contraires à cette fin. Loin d'être née avec des dispositions à la vertu, on diroit qu'elle est non-seulement étrangere à mon être; mais encore contraire à mon être. Je suis portée à toute sorte de mal. J'ai répugnance à toute sorte de bien.

Lady LOUISE.

Vous en dites trop, ma chere. Je sens bien qu'il y a certaines vertus pour lesquelles j'ai de la répugnance... Non, ce n'est pas cela, je n'ai de répugnance pour aucune vertu; mais il est des occasions où elle me coûte à pratiquer. Débrouillez-moi tout cela, s'il vous plaît, ma *Bonne*; je l'entends bien, & ne puis rendre ma pensée comme je le voudrois.

La BONNE.

Dites-moi, Miſs *Dorothée* : quand vous avez vu Demetrius Poliorcete pardonner aux Athéniens, qui l'avoient ſi cruellement offenſé, avez-vous aimé cet acte de vertu, ou non? Avez-vous blâmé ou loué cette action?

Miſs DOROTHÉE.

Aſſurément j'ai trouvé cette action très-belle & très-bonne : j'aime Demetrius Poliorcete à la folie.

La BONNE.

Et quand Alexandre, qui mouroit de ſoif, refuſe de l'eau parce qu'il n'en peut pas avoir pour tous ſes ſoldats qui avoient autant de ſoif que lui; quand Socrate au-lieu de ſe fâcher contre ſa femme, qui l'avoit inondé d'eau ſale, n'en fait que rire; quand Demoſthene refuſe l'argent de Philippe, plutôt que de trahir ſon Pays; quand Joſeph ne veut pas répondre à l'amour de la femme de Putiphar par reſpect & reconnoiſſance envers ſon maître, auſſi-bien que par attachement à la Loi de Dieu; en un mot, quand vous liſez ou entendez le récit d'actions pareilles; les trouvez-vous eſtimables?

Voudriez-vous ſincérement avoir fait toutes ces actions?

Miſs DOROTHÉE.

Très-aſſurément, & je ſuis dans une vraie & ſincere colere, quand j'entends parler d'actions contraires à ces vertus, ou que je les lis.

La BONNE.

Vous aimez donc la vertu, toutes les vertus mêmes, puiſque vous approuvez toutes ces actions vertueuſes, & que vous aimez & eſtimez ceux qui les ont faites, quoique vous ne les connoiſſiez pas, que vous n'en retiriez aucun profit, & que vous ſachiez fort bien qu'il ne vous ſeroit arrivé aucun mal, quand ils auroient agi autrement. C'eſt-à-dire, que vous aimez la vertu naturellement, ſans réflexion, ſans intérêt, néceſſairement même: car ces mouvements d'eſtime, d'admiration, qui naiſſent chez vous au ſeul récit de ces actions, vous ne pourriez pas les empêcher. Ils ſont eſſentiels à votre nature; jamais vous ne pourriez appeller ces actions mauvaiſes.

Miſs DOROTHÉE.

Me voilà bien étonnée & bien charm[illegible] en même-temps. J'aime la vertu, m[illegible]

heureusement c'est dans les autres, & quand elle ne me coûte rien.

La BONNE.

Ce n'est pourtant pas par aversion pour la vertu qui vous paroît belle, respectable, aimable, préférable à tout.

Miss DOROTHÉE.

En vérité, ma *Bonne*, en sondant le fond de mon cœur, j'y trouve cette estime de la vertu gravée en caracteres ineffaçables; mais il n'est pas moins vrai que malgré mon estime & mon amour pour elle, je ne la pratique pas. C'est comme le bouillon; je l'aime extrêmement, & cependant quand j'ai la fievre, il me paroît la plus mauvaise chose du monde. Ne seroit-ce pas que mon ame a une maladie, une fievre qui déprave & gâte son goût?

La BONNE.

Précisément, ma bonne amie : notre ame par sa nature, estime, aime la vertu malgré elle, pour ainsi dire; c'est-à-dire, que l'amour & l'estime du beau, du bon, sont, ce semble, son essence.

Lady LOUISE.

Cette maladie qui déprave l'ame, n'est-elle point un défaut dans l'ouvrage du

Créateur? Car enfin, quand un Ouvrier travaille, il a un dessein, & il prend tous les moyens nécessaires pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Par exemple, si un Sculpteur fait une figure à dessein qu'elle se tienne droite, il l'attache à un piédestal, où il arrange ses parties dans un tel équilibre, qu'elle puisse se soutenir d'elle-même, & que les jambes puissent servir d'appui au reste de la figure. S'il manque à ces conditions, j'ai lieu de penser, ou qu'il ne veut pas que sa statue soit droite, ou qu'il a manqué de la science nécessaire pour exécuter ce qu'il avoit intention de faire. Je vais appliquer cette comparaison à notre sujet.

Dieu qui est infiniment bon, disons-nous, n'a pu créer l'homme pour un autre but que pour sa gloire.

La gloire de Dieu, la seule chose qui puisse lui plaire, c'est la pratique de la vertu, qu'il aime uniquement.

Donc il a dû faire l'homme de maniere qu'il soit propre, par sa nature, à pratiquer aisément la vertu.

L'homme a un penchant décidé à des choses que nous appellons mal, une forte répugnance à ce que l'on nomme vertu.

Cependant cette répugnance est un obstacle au dessein de son Créateur, s'il l'a créé pour pratiquer la vertu.

Donc il n'a pas créé l'homme pour être vertueux, en la maniere que nous l'imaginons, ou bien ce penchant, cette répugnance est un effet de l'ignorance de cet Ouvrier que vous supposez infiniment parfait.

Ne vous étonnez pas, ma *Bonne*, de me voir arranger cette objection beaucoup mieux *qu'à moi n'appartient*. Je la rends mot pour mot, telle que je l'ai entendu faire à un bel esprit, il n'y a pas un mois. Cet homme me fit horreur, tout se soulevoit en moi en l'entendant parler : ainsi je lui dis toutes les injures que mon indignation me suggéra : il rit de ma colere, me demanda poliment de bonnes raisons contre ce qu'il m'alléguoit, & me pria de lui pardonner, si jusques-là il me regardoit comme une femme à préjugé.

Lady SPIRITUELLE.

Voilà une chose qui me passe. A propos, de quoi Messieurs les beaux esprits ont-ils la rage de chercher à nous empoisonner de leurs idées ? Ils les écrivent en mille façons différentes, tantôt ouvertement, tantôt d'une maniere couverte & artificieuse : ils en parlent sans cesse, même aux personnes du sexe : ont-ils une somme pour chaque Prosélyte qu'ils font à l'impiété ? Quels peuvent être

leurs motifs? Je n'y comprends rien.

Lady Louise.

Et moi j'y comprends quelque chose. Cet honnête homme-là, qui a femme & enfants, est fort amoureux d'une de mes amies, dont il est le tuteur. Malheureusement pour lui cette jeune personne craint Dieu, le péché & l'enfer : il faut donc pour la séduire écarter ces deux obstacles. Remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne cherche pas à lui ôter l'idée d'un Dieu; elle est trop enracinée dans l'ame, pour espérer d'y réussir : il veut, au contraire, qu'il y ait un Créateur très-sage & très-prudent, qui n'auroit pas mis ces penchants dans l'homme, s'il y eût eu des crimes à les satisfaire. L'homme a un penchant décidé pour les richesses, les honneurs & les plaisirs. Donc, dit cet habile homme, Dieu veut, entend que l'homme satisfasse les goûts qu'il lui a donnés, & ne peut être offensé, quand il cherche à se satisfaire à cet égard.

Miss Champêtre.

Ce n'est pas la premiere fois que je m'apperçois des motifs de Messieurs les beaux esprits : ils en ont encore un autre, mais si subtil, si caché, qu'ils ne le connoissent peut-être pas eux-mêmes.

L'homme a beau chercher à s'aveugler absolument, c'est la chose impossible. Je suis sûre que celui qui nie hautement l'immortalité de l'ame, la nécessité de la vertu & le reste; je suis sûre, dis-je, qu'il reçoit cent démentis par jour de sa propre conscience. Comment parvenir à faire taire une conscience si opiniâtre? Comment lui fermer les yeux? Si on ne peut y réussir, il faut prendre du moins tous les moyens de l'étourdir; il faut l'accabler à force d'autorités & d'exemples. Voilà une des raisons pour lesquelles l'impie cherche à multiplier ceux de son espece, pour autoriser son parti par le nombre. Il lui semble que plus son systême aura de partisans, moins il aura d'inquiétude en s'y abandonnant.

Lady VIOLENTE.

Cela est bien fol. Si je crois une vérité, elle n'en feroit pas moins vraie quand il plairoit à tous les hommes de la nier; & si je pouvois engager tous les hommes à soutenir un mensonge, cela n'en changeroit pas la nature: il seroit toujours une fausseté.

La BONNE.

C'est très-bien pensé, Madame. La

qualité, le nombre des perſonnes qui tiennent une erreur, ne peuvent jam changer en une vérité, c'eſt un axi Examinons donc ſcrupuleuſement en conſiſte cette vérité qui ſe ſoutien elle-même, qui n'a pas beſoin d'a| étrangers; qui eſt immuable, inco: tible; qui ne peut être pliée, altérée. gagnerions-nous, en nous efforçan ſubſtituer l'erreur? Elle n'en feroi moins ce qu'elle eſt. Venons aux dif tés de Lady *Louiſe*, ou plutôt du R naliſte, dont elle nous a répété le diſc Remarquez, Meſdames, que je dis l cours & non pas l'opinion; car je ſûre & très-ſûre qu'il n'eſt pas conva lui-même de ce qu'il veut perſuader autres.

Notre ame eſt l'ouvrage d'un Die finiment parfait: elle aime naturelle la vertu. Je reconnois à ce trait le c tere de ſon ouvrage, c'eſt le cache l'ouvrier. Malgré cet amour naturel vertu qui eſt au fond de l'ame, elle a maladie, un penchant qui l'entraîne le mal: je dis hardiment, cette ma de l'ame eſt accidentelle, Dieu ne l' miſe en elle, cela eſt impoſſible. I il eſt arrivé quelque changement en l'h me, depuis qu'il eſt ſorti des main Dieu.

Miſs SOPHIE.

Vous le dites, ma *Bonne*; mais ce n'eſt pas aſſez pour nous, il faut encore le prouver.

La BONNE.

Je l'ai déja fait, ma chere. Ne ſommes-nous pas convenues de cette vérité, *il y a un Dieu*, c'eſt-à-dire, un Etre infiniment parfait, dont l'homme eſt l'ouvrage?

Miſs SOPHIE.

Nous ſommes convenues de céla; mais quel rapport l'exiſtence de Dieu a-t-elle à notre objection?

La BONNE.

Ne voyez-vous pas que ſi *Dieu eſt*, tous ſes ouvrages doivent être dignes de lui, & qu'il feroit abſurde de dire qu'il a fait une créature diamétralement oppoſée à la fin pour laquelle elle a été créée? Ne ſommes-nous pas convenues que tout ce qui feroit contradictoire à ce principe, *Il y a un Dieu*, feroit faux? Or l'homme, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt contradictoire à l'idée d'un Dieu, ſon Créateur. Donc l'homme, tel qu'il eſt aujourd'hui, n'eſt pas tel qu'il étoit au ſortir des mains de

ce Créateur; donc il y eſt arrivé quelque changement. Ce changement ne peut pas venir de la volonté de Dieu, qui ne peut ſe contredire: donc il vient de la volonté de l'homme.

Voilà, Madame, ce que ma raiſon me diroit s'il n'y avoit pas de révélation; il eſt vrai qu'elle en reſteroit là, mais c'eſt déja beaucoup. Dans cette ſituation, ſi on me montroit une cauſe vraiſemblable du changement qui eſt arrivé dans l'homme, convaincue de l'effet qui ſuppoſe infailliblement une cauſe, j'examinerois ſi cette cauſe auroit été capable de le produire; & ſi je trouvois cette cauſe, je ne dis pas d'une certitude abſolue, mais raiſonnable & ne renfermant rien d'abſurde, je ſerois autoriſée à la recevoir comme vraie, juſqu'à ce qu'on m'en démontrât la fauſſeté, ou qu'on m'aſſignât une cauſe plus vraiſemblable d'un effet ſûr. Voilà mon premier motif de crédulité par rapport à l'hiſtoire de la chûte d'Adam. Elle éclaircit une difficulté que toute ma raiſon ne pourroit parvenir à débrouiller. Quand ce ſeroit un homme non inſpiré qui m'auroit tranſmis cette hiſtoire, comme elle eſt vraiſemblable; il conviendroit à ma raiſon de ne la pas rejetter, de l'examiner ſoigneuſement, & de m'y tenir, ſi on ne m'offroit rien de mieux.

Lady VIOLENTE.

ai entendu l'autre jour une diſpute
n pourroit fort bien appliquer à ce
; car elle fut terminée par le même
ment que vous venez de faire. C'é-
entre deux Rationaliſtes, dont l'un
oit le ſyſtême de Ptolomée, & l'au-
elui de Copernic. Le ſecond diſoit :
t la terre qui tourne, & non pas le ſo-
L'autre répondoit : Vous vous trom-
c'eſt le ſoleil qui tourne, & non pas
rre ; on le croit ainſi depuis bien des
es. Et ſur quoi appuyez-vous le chan-
ent d'opinion, demandai-je au Co-
icien ? car enfin ce ſont là de ces cho-
lont on ne peut s'aſſurer en allant y
Voici ce qu'il me répondit : C'eſt
n diſant que la terre tourne, j'expli-
par ce mouvement une infinité de
iomenes, où l'on ne pourroit rien
prendre, & qui ſeroient indéfiniſſables
appoſant que c'eſt le ſoleil qui par-
t l'univers. Cette raiſon a paru ſuf-
te aux Savants pour leur faire adop-
e ſyſtême de Copernic. J'aurois pu
à cet homme, qu'il ſe moque de
toire de la création. Vous croyez
r une raiſon ſuffiſante de croire le
ème de Copernic, parce que ſon opi-
explique pluſieurs phénomenes qui

ſont dans l'univers, & qui dans l'opinion contraire reſtent des énigmes; & moi je crois l'hiſtoire rapportée par Moïſe, parce que cette hiſtoire me donne l'explication d'un grand nombre de phénomenes qui ſont dans l'homme, & qui ſans le ſecours de ce fait, me paroîtroient incompréhenſibles.

La BONNE.

Cette idée, ma chere *Lady Violente*, eſt très-juſte, & elle me paroît neuve, c'eſt-à-dire, l'application du motif de crédulité qu'on doit avoir pour Copernic à Moïſe. Mais ce n'eſt pas aſſez de s'aſſurer de la vérité de cette hiſtoire par une ſeule raiſon de convenance; il faut s'armer de ſoupçons, la retourner de tous les côtés, examiner s'il n'y a pas autant d'inconvénients à la croire qu'à la rejetter. Allons, *Miſs Dorothée*, vous m'aviez promis de m'arrêter a chaque parole, & vous ne dites rien. Vous prenez pour bon tout ce que je vous donne, & le laiſſez paſſer ſans difficulté.

Miſs DOROTHÉE.

Je vous ai promis d'être circonſpecte, ma *Bonne*, mais non pas d'être folle ou ſtupide. Juſqu'à ce moment, vous n'avez rien dit que vous n'ayiez prouvé juſqu'à

la démonstration, je n'ai pu trouver à y mordre : mais prenez patience, vous ne perdrez rien pour avoir attendu : par exemple, vous nous exhortez à regarder l'histoire de la création écrite par Moïse de tous les côtés ; il y en a plusieurs qui ne lui sont pas favorables. N'est-il pas vrai que Dieu sait tout?

La BONNE.

Oui, ma chere, dans ce qui est infini il n'y a ni passé ni futur, tout est présent pour l'Eternel.

Miss DOROTHÉE.

Je crois cela, parce qu'il est impossible d'accorder le contraire avec l'infinité de Dieu. Il est pourtant vrai que je ne l'entends pas du tout, & je n'en suis pas surprise : j'en sais la raison. C'est que je suis bornée, & très-bornée. Je m'écarte, ce n'est pas là la question ; il faut y revenir. Je vous accorde que Dieu n'a pas créé l'homme tel qu'il est aujourd'hui ; qu'au sortir des mains de son Créateur, il étoit tel qu'il devoit l'être pour remplir les fins de sa création, que ses passions étoient réglées par la raison. Si Dieu avoit pu ignorer le mauvais usage qu'il feroit de ses dons, de sa liberté, je n'aurois rien à dire ; au-lieu que cette pres-

cience de Dieu me tourne la tête : car enfin il ſavoit que l'homme alloit ſe dégrader, ſe corrompre. N'étoit-ce pas rendre inutile cette création remplie de tant d'avantages, que de lui laiſſer la poſſibilité de le perdre? Pourquoi lui donner cette liberté dont il devoit faire un ſi mauvais uſage ? Quand j'y penſe, cela me rend furieuſe.

Lady VIOLENTE.

Comment, ma chere, vous voudriez que Dieu eût créé un automate, un homme ſans liberté ?

Miſs DOROTHÉE.

Non, Madame; j'euſſe voulu qu'il lui eût donné une volonté qui ne pût s'écarter du bien, qui ne pût... mais j'extravague; je demanderois une liberté qui ne fût pas libre. Pardonnez-moi, Meſdames; mais je ſuis plus fille d'Adam à moi toute ſeule, que vous ne l'êtes toutes enſembles; ma volonté me fait faire tant de ſottiſes, que j'y renoncerois pour un demi ſol, tant j'en ſuis ennuyée.

Miſs CHAMPÊTRE.

Cet article mérite toute mon attention, ma *Bonne*, & cependant je ſuis diſtraite. Miſs *Dorothée* nous a avancé une propo-

ſition que je ne conçois pas, & cela me rend incapable de m'appliquer à ce qu'elle dit à préſent. Elle avoue qu'elle ne comprend pas comment il n'y a en Dieu ni paſſé ni préſent, & puis tout d'un coup elle paſſe outre. N'avez-vous pas dit que nous ne devons rien croire qui ne ſoit auſſi clair que cette propoſition, un & un font deux, & ne font pas trois?

La BONNE.

Je le répéterai même encore, ſi vous le voulez. Nous ſommes convenues que Dieu eſt infini, & que nous étions bornées : lors donc qu'il ſera queſtion des perfections de Dieu, il eſt clair, comme un & un font deux, que nous ne pouvons les comprendre. Mais, me direz-vous, comment pouvoir ſuppoſer en Dieu ce paſſé & ce futur toujours préſent? Par quelle raiſon ne pas penſer que chez lui, comme chez nous, les temps ſe ſuccedent? C'eſt que cette ſucceſſion de temps ſeroit abſurde en Dieu, puiſqu'elle eſt contraire à ſon infinité, qui ne peut admettre ni changement, ni altération, ni augmentation. Pour connoître une vérité nous avons deux moyens, Meſdames; le premier eſt d'examiner des cauſes que nous pouvons aiſément connoître toutes entieres, parce qu'elles ſont à notre por-

tée & ſous notre main, pour ainſi dire : il eſt fort peu d'objets que nous puiſſions connoître ainſi, à cauſe du peu d'étendue de nos connoiſſances. Le ſecond moyen, c'eſt d'arriver à la connoiſſance d'une choſe, *parce qu'elle n'eſt pas.* Ceci eſt un peu difficile à concevoir; ainſi, Meſdames, je vous demande beaucoup d'application.

Rappellez-vous un axiome dont nous ſommes convenues. *Le contraire d'une vérité eſt un menſonge. Le contraire d'une choſe fauſſe eſt une vérité.* Je vois un homme qui a deux gobelets renverſés ſur une table. Il met une piece d'argent ſous un de ces gobelets, & tout d'un coup cette piece change de place & paſſe ſous l'autre gobelet. Si je vous diſois, cette piece a du mouvement, de l'intelligence, elle obéit à la voix de ſon maître, & change de place toutes les fois qu'il le lui commande; vous me diriez que cela eſt abſurde, & j'en conviendrois. Par la certitude où je ſuis, que cette piece ne peut ſe mouvoir d'elle-même, j'acquiers une certitude : c'eſt que l'homme qui joue des gobelets, la change adroitement de place ſans que je m'en apperçoive. Qui m'apprend cela ? c'eſt que le contraire eſt abſurde. Cette comparaiſon eſt triviale, Meſdames, & ne répond point à la gran-

:rois que oui, ma *Bonne*. Toutes
s qu'il eſt queſtion d'une opération
)ieu reconnu ſouverainement par-
'injuſte, l'inutile, l'imparfait ſont
es; conſéquemment le contraire de
oſes qui ſont fauſſes, ſont en Dieu:
-dire, que toutes ſes opérations
aſtes, utiles & parfaites. Nous ne
:cevons pas à la vérité; mais nous
:evons que le contraire ne peut pas
e, par conſéquent, l'abſurdité de ce
ire eſt un équivalant aux preuves
ous manquent pour comprendre
uſtice, cette ſageſſe & cette per-
n que nous ne pouvons apperce-
Je ſens que cela eſt bien obſcur,
z-nous une comparaiſon, ma *Bonne*.

La BONNE.

men le plus ſtrict m'a conv
vraie vertu fait diſparoître to
cles au bonheur en répriman
des paſſions, & aſſurant la t
la paix du cœur.

La BONNE.

Si vous euſſiez été préſen
du meurtrier de *Céſar*, & qu
ſiez entendu blaſphémer la
diſoit-il, n'étoit qu'un vain
que lui, qui l'avoit toujour
étoit miſérable; auriez-vous
tus auroit été vraiment vert

Miſs DOROTHÉ

Non, ma *Bonne*, on ne m
jamais que la vertu puiſſe ren
me miſérable, cela eſt abſu

La BONNE.

Et quelle vérité feroit la
perſuaſion où vous êtes que
peut rendre miſérable?

Miſs DOROTHÉ

Que Brutus n'auroit poi
ment vertueux. Car ſi la v
rendre un homme miſérable
traire elle le rend infailliblem
j'en aurois conclu que Brutus

voit assez malheureux pour s'ôter la vie, n'avoit jamais été vertueux. Cette affirmation, je l'aurois faite, quand bien même j'eusse ignoré toutes les actions de sa vie.

Lady LOUISE.

Que vous ayiez conclu que Brutus, meurtrier de César, n'avoit point été vertueux, à la bonne heure; mais que sans savoir aucune de ses actions vous ayiez porté cette conclusion, cela ne me paroît pas raisonnable.

Miss DOROTHÉE.

Il est absurde de dire que la vertu rende misérable. Le contraire de cet absurde, de ce mensonge si vous voulez, est une vérité. Donc la vertu rend heureux, donc Brutus, qui se disoit misérable par la vertu, n'avoit pas la vraie vertu.

La BONNE.

Cela me paroît clair, & voici ce que nous en pouvons conclure, en répétant ce que Miss *Dorothée* a déja dit. Toutes les fois qu'en entendant parler de Dieu, vous trouverez des choses que vous ne pouvez comprendre; examinez si le contraire de ces choses seroit absurde, indigne de Dieu; & si vous le trouvez tel,

croyez fermement ces chofes, quoique vous ne puiffiez les comprendre : car il eft auffi clair que *un & un font deux*, que tout ce qu'il y a de beau, de bon, de parfait, eft dans l'être, dont l'infinité de toutes les perfections fait l'effence.

Mifs CHAMPÊTRE.

Voilà une regle qui me paroît admirable, & que j'aurois trouvée fi j'avois bien réfléchi. Je demande une excufe à Mifs *Dorothée* d'avoir interrompu fes plaintes fur cette liberté qui la met de mauvaife humeur. J'en fens le poids tout comme elle : j'avoue pourtant que j'aurois de la répugnance à être débarraffée de ce fardeau ; je répugne à être un automate.

Mifs BELOTTE.

Eft-ce que fans être un automate je ne pourrois pas avoir une volonté qui fût abfolument fixée dans le bien ?

La BONNE.

Il me vient une réflexion, Mefdames, dont je veux vous faire part avant de répondre à Mifs *Belotte* ; & cette réflexion, j'aurois dû la faire plutôt. Nous traitons des matieres infiniment relevées, & nous difons librement tout ce qui nous vient

dans l'esprit, parce que nous supposons que nous ne sommes pas encore chrétiennes, & que nous n'avons point encore examiné la certitude de la révélation. Aussi-tôt qu'elle sera prouvée, il faudroit soumettre nos lumieres, nos foibles lueurs pour parler plus juste. Si donc il nous échappoit des expressions trop hardies, des sentiments nouveaux, il faut d'avance les soumettre à cette révélation, supposé qu'elle soit prouvée divine, & cela est raisonnable. Que nous examinions ce que les hommes nous assurent, cela est prudent, parce qu'ils peuvent se tromper & nous tromper : mais il seroit ridicule d'examiner ce que la vérité éternelle nous présente comme vrai : tout notre soin doit se borner à nous assurer si elle a vraiment parlé. Après cet avertissement, il faut répondre à Miss *Belotte*, qui demande, si sans être des automates nous ne pourrions pas avoir une volonté absolument fixée dans le bien. Qu'en pensez-vous, Miss *Dorothée*?

Miss DOROTHÉE.

Je vais trancher la question tout d'un coup. Je ne sais pas si cela est possible; mais je suis sûre que dans ce monde, tel qu'il est, cela n'étoit pas convenable, parce que s'il eût été mieux que notre vo-

lonté fût fixée dans le bien, le Tout
ſant eût fait ce mieux, qui lui éto
aiſé que le reſte; car nous ſomme
venues que la ſageſſe de Dieu l
toujours préférer ce qui eſt bien à
eſt mal.

La BONNE.

Voilà décider à coup ſûr & ſans c
d'appel; cependant je veux quelque
de plus. Oublions pour un momen
raiſon déciſive, & tâchons de tr
par la nature même des choſes,
quoi il étoit convenable que l'h
pût choiſir entre le bien & le mal.
mençons d'abord par nous bien
de la ſignification des mots dont
nous ſervons. Que veulent dire ces
le mal, *le bien?*

Lady VIOLENTE.

Je crois qu'il faut diſtinguer l
phyſique & le mal moral. Un h
eſt tué par la chûte d'une tuile, c
celle d'un fardeau que je laiſſe tomb
lui, parce qu'il m'échappe. La m
cet homme eſt un mal phyſique; r
n'y a pas de mal moral : je ne ſui
plus coupable de ſa mort, que la tui
l'auroit tué. Pour qu'il y eût un ma
ral, il faudroit que j'euſſe eu deſſ

tuer cet homme, ou que j'eusse volontairement négligé d'assurer mon fardeau. Pourquoi serois-je innocente dans le premier cas, & coupable dans le second? C'est que ma volonté n'auroit point eu de part à la mort de cet homme dans le premier, & que c'est elle qui l'a causée dans le second. La volonté est donc nécessaire pour qu'il y ait un mal moral, & toutes les fois qu'elle ne donne point son consentement à une action, cette action peut être un mal physique; mais jamais un mal moral. Qu'en concluez-vous, Miss *Maly?* Je crois voir au mouvement de vos yeux, que vous avez quelque chose à dire.

Miss MALY.

Oui, Madame. Je pense qu'il faut appliquer au bien ce qui vient d'être dit du mal, & qu'il faut le distinguer en physique & en moral. Qu'un homme qui a grand'faim, trouve le moyen d'acheter de quoi manger, c'est un bien physique; ce qui le lui procure, est une piece d'or qui est sortie de ma poche en tirant mon mouchoir & qui est tombée dans le chemin, il est sûr qu'il n'y a là aucun bien moral de ma part. Il y en auroit un, si pour l'amour de Dieu j'avois donné volontairement cette piece d'or à ce pay-

vre. D'un autre côté, un miſérable
proteſte qu'il meurt de beſoin, je
donne de l'argent pour acheter du p
& comme il m'a menti, il emploie
argent à s'enivrer. L'ivreſſe de cet h
me eſt un mal moral pour lui; par
port à moi, elle a été un bien mora
pourtant j'ai fait un mal phyſique, pui
l'argent que j'ai donné a produit ce
malgré l'intention que j'avois de le n
rir, & non de l'enivrer.

Lady CHARLOTTE.

Cela eſt très-vrai : d'où je con
qu'un homme créé ſans liberté, & qu
pourroit choiſir entre le bien & le
ſeroit incapable d'être vicieux ou
tueux, puiſque le bien ou le mal m
dépendent abſolument de la volonté
que c'eſt la volonté qui leur donn
caractere. Un tel homme n'auroit pa
capable de répondre aux deſſeins de
dans la création, puiſqu'il auroit ét
capable de devenir vertueux, & que
ne peut être honoré que par la prat
du bien.

La BONNE.

Cette raiſon eſt déciſive : faire le b
c'eſt choiſir le bien, & être libre de n
le faire : tout ce qui ſe fait malgré

eut justement nous être imputé, ni
:n, ni à mal. Avez-vous quelque
; à objecter à cela, Mesdames?

Lady LOUISE.

ıi, ma *Bonne*, j'ai quelque chose de
fort à y objecter. Dieu ne peut être
ré que par la pratique des vertus. Il
de vertueux que ce qui est volon-
Donc Dieu ne sera point honoré
le Ciel par les Saints, puisque tous
:tes qu'ils y feront, seront nécessai-
& qu'il ne seroit pas en leur pouvoir
rendre coupables, en s'abstenant de
:tes.

La BONNE.

ɔilà une terrible objection qu'il faut
ant tâcher de résoudre. Au reste,
lames, ma réponse ne sera peut-être
ussi satisfaisante qu'elle pourroit le
ıir si j'avois eu le temps de la médi-
nais j'avoue que je n'ai jamais rien

même des plus violentes tentations, elle étoit libre, au moins, de recourir à la priere pour obtenir les forces suffisantes pour vaincre sa passion ; mais je vous prie de faire une remarque. Il est un point funeste où notre liberté est si fort affoiblie par la force d'une mauvaise habitude, qu'elle paroît impuissante quand il s'agit de se vaincre, & qu'elle l'est en effet sans un miracle de la grace, parce qu'il n'est point dans la nature de l'homme de vaincre une habitude invétérée. Jugez-en, si vous voulez, par les tics pris dès l'enfance, d'une tête penchée d'un côté, d'élever une épaule, &c... Vous savez tellement combien on s'en corrige peu dans un âge avancé, que vous avez le plus grand soin de rompre ces mauvaises coutumes dans vos enfants. Il y a bien une autre difficulté à redresser l'ame : il n'y a que les vieux Pécheurs qui veulent revenir à à Dieu, qui puissent en avoir l'idée. Au contraire l'habitude de se vaincre donne une telle vigueur à l'ame, que la vertu chez elle semble inaltérable. Prenons un exemple qui rende ceci sensible.

Je suppose un homme qui depuis qu'il se connoît, aura passé peu de jours sans essuyer quelque accident fâcheux, de ces hommes dont on dit communément dans le monde, qu'ils sont nés sous une étoile

heuse. Je suppose encore que la grace,
ccord avec la raison, aura engagé cet
nme à bien méditer sur la Providen-
: il se sera convaincu que rien n'arrive
ıs ce monde par hazard; que la Sagesse
ine toute bonne, toute miséricordieuse
side sur tous les événements. Malgré
te conviction, il sentira vivement ses
miers malheurs : il sera obligé de se
e les violences les plus terribles pour
ıapper au chagrin, au dégoût, au dé-
ıragement & au désespoir; sa sensibi-
diminuera en proportion des violen-
qu'il se fera, en proportion des actes
érés de foi, de soumission, d'amour
la volonté divine. Enfin à force de se
ncre, il acquerra une telle facilité à le
e, qu'on pourroit croire qu'il est de-
ıu de marbre, & que sa soumission aux
lres d'en-haut lui est naturelle : je dis
s, il ne lui seroit presque pas possi-
, ou du moins il lui seroit fort diffi-
d'être moins soumis, de souhaiter
me d'être délivré de ses peines, parce
il les regardera comme un bien, com-
un moyen que Dieu lui donne pour
uérir une gloire immense, & on ne
haite point d'être délivré d'une chose
on regarde comme un bien. Croyez-
ıs que la soumission de cet homme cesse
ɔnorer Dieu, parce qu'elle est deve-

nue extrêmement facile par la for
l'habitude?

Lady LOUISE.

Voilà un beau tableau, ma *B*
mais un tel homme existe-t-il?

La BONNE.

Il seroit bien malheureux qu'il
existât qu'un de cette espece; j'
connu plusieurs, & il y en a un bien
grand nombre que je ne connois p
qui ne sont vus que de Dieu. Ces pe
nes m'ont donné une idée de l'éta
Saints dans le Ciel. La mort les fixe
variablement dans l'exercice des v
qu'ils auront pratiquées, c'est-à-
qu'ils ne seront plus exposés à bless
vertus; mais s'ils eussent vécu des
lions de siecles dans un état passible,
fait qu'ils étoient déterminés à prat
ces mêmes vertus, qu'ils auroient n
aimé mourir que d'y manquer, &
les fautes qu'ils auroient commises
égard, seroient échappées à leur foib
plutôt qu'à leur volonté. Ils ont v

relâche, ils choisiroient l'anéantissement plutôt que de se distraire un instant de ces justes devoirs; quoi de plus capable d'honorer Dieu que de telles dispositions!

Lady Louise.

Voilà qui est bon pour les Saints, ma *Bonne*; mais les ames communes qui n'ont pas eu ces dispositions sublimes...

La Bonne.

Qu'appellez-vous dispositions sublimes, Madame? Celles que je viens d'annoncer sont absolument nécessaires pour entrer dans le Ciel. Il sera éternellement fermé à celles qui en expirant n'auront pas pour Dieu cet amour de préférence, qui feroit choisir mille morts plutôt que de l'offenser : mais ce n'est pas ici le moment de vous prouver qu'il est bien rare de mourir dans cet heureux état, si on n'en a pas pris l'habitude pendant sa vie: je veux achever de vous dire ce que je pense sur le bonheur des Saints. Je me figure que ce n'est qu'alors qu'ils seront véritablement libres.

Nous sommes convenues que l'amour de la vertu est inné dans notre cœur, que nous l'estimons & la chérissons dans les autres, & que nous la pratiquerions nous-mêmes, si nous n'avions pas une maladie

funeste qui déprave nos goûts, & qui gêne notre liberté; maladie que nous ne pouvons guérir absolument, mais que nous pouvons affoiblir, avec le secours de la grace, s'entend. Or la mort nous guérit de cette maladie; la récompense de ceux qui auront combattu leurs penchants déréglés, sera d'être délivré de ces penchants qui tiennent nos ames comme captives : notre esprit dégagé des ténebres qui nous ont caché dans cette vie le seul moyen d'être heureux, ne pourra plus se tromper dans l'objet de son bonheur. Notre cœur suivra sans répugnance ces nouvelles & sublimes lumieres ; il s'élancera avec rapidité vers Dieu, qui est son centre. Comme il trouvera dans ce centre tout ce qui pourra le satisfaire, il feroit contre nature qu'il cherchât à s'en éloigner, quand même il lui seroit possible de le faire. Si Dieu proposoit aux Saints l'assemblage de tous les faux plaisirs qui font aujourd'hui l'objet de nos souhaits, ils les regarderoient tels qu'ils sont en effet, comme du fumier, de l'ordure, & les dédaigneroient quand ils seroient libres d'en jouir : car il seroit contre nature de se distraire d'un bien souverain, d'un bien qui remplit toute la capacité de l'être, pour se livrer à sa misere & à l'ordure, connues pour telles. Voilà com-

ie je conçois l'impeccabilité des Saints ans le Ciel : leurs lumieres ne pouvant lus être obſcurcies, leur volonté ne ourra plus être dépravée. Heureux état ui ſera, comme je l'ai dit, la récomenſe du bon uſage qu'ils auront fait de eur liberté en cette vie pour former des abitudes, qui ne pourront plus être perues dans le cours de l'éternité, & qui 'en ſeront pas moins agréables à Dieu, arce que ce ſera volontairement que les aints auront formé ces habitudes. Voilà ion opinion, que j'abandonnerois pourint, quelque chere qu'elle me fût, ſi elle toit contraire à la révélation.

Miſs DOROTHÉE.

Voyez ſi je l'entends bien, ma *Bonne*. 'ous ſavez que je me tiens très-mal, & ue cela donne beaucoup de peine à ma iere : je ſuis réſolue, pour lui plaire, de iire les plus grands efforts pour raccomioder ma taille ; cela me coûtera au-delà e l'expreſſion, je vous aſſure ; mais je ie flatte que ces difficultés n'auront qu'un :mps, & qu'enfin la bonne habitude que veux prendre, prévaudra, en ſorte ie je me tiendrai droite tout naturelleent. Je ſuis bien perſuadée que ma mere pourra me regarder, & admirer ma ille ſans ſe reſſouvenir que c'eſt pour

lui plaire que j'ai ſurmonté la difficulté que j'avois à me bien tenir, & qu'elle me ſaura gré de cette belle taille dans le temps même où je n'aurai plus de peine à me tenir droite.

La BONNE.

Vous m'avez très-bien compriſe, ma chère : mais ſoit dit entre nous, je n'ai pas la foi à cette belle taille future. Continuons.

Lady LOUISE.

Je vous avoue, ma *Bonne*, que l'idée du bonheur que vous venez de peindre, me ravit & me tranſporte; hélas! je puis commencer à le goûter dès cette vie, c'eſt même le ſeul moyen de me l'aſſurer en l'autre; & cependant je choiſis d'être miſérable dans le temps, & je riſque à l'être dans l'éternité. O aveuglement qui ſe conçoit à peine! O péché d'Adam, que tu as fait de tort à mon ame! Je vous jure, ma *Bonne*, que de tout ce que la Foi m'ordonne de croire, la chûte d'Adam & ſes ſuites effroyables ſont ce qui me paroît le plus incompréhenſible, le plus difficile à croire. Une faute légere cauſer de ſi grands maux, & encore à des innocents qui ne l'ont pas commiſe! Quand j'y penſe, il faut vîte faire un

de foi aveugle & renoncer à ma
n.

La BONNE.

faut tâcher de les concilier enſem-
c'eſt-à-dire, la foi & la raiſon. Nous
ſquons rien de l'eſſayer, pourvu que
ſoyons déterminées à faire taire la
n ſi elle eſt contraire à la révélation,
ɔſant toujours que nous la trouve-
divine. Vous ſentez, Meſdames,
:et examen que je vous propoſe, je
ēja fait; j'en ai tiré des fruits ſi doux,
e brûle d'envie de vous les commu-
r. Vous trouvez l'exercice de la Foi
ıle; c'eſt de toutes les vertus la plus
: à pratiquer, ſelon moi, parce que
ɜ eſt aveugle, elle a un fondement
ınable, & qu'on ne peut s'y refuſer
olie.

Miſs MALY.

l eſt vrai que vous puiſſiez en ve-
, je le regarderai comme un mira-
lepuis que je me connois, vous m'a-
ɔujours dit qu'il ne falloit rien croire

La Bonne.

Et ſi je vous prouve comme *un & un font deux*, qu'il ſera raiſonnable de ſoumettre votre raiſon à la Foi, que me direz-vous? Il n'y a point de contradiction entre ce que je vous ai dit précédemment & ce que je vous propoſe, vous en conviendrez bientôt. Mais avant d'aller plus loin, il eſt à propos de définir les mots dont nous nous ſervons. Qu'eſt-ce que la Foi? *C'eſt un acte par lequel je crois des choſes que je ne puis comprendre, par la certitude où je ſuis que celui qui me les découvre, ne peut ni ſe tromper, ni me tromper.* Y a-t-il rien de plus raiſonnable que cette Foi? Loin de détruire la raiſon, elle en eſt le fruit. L'examen, comme vous le ſavez, ſuppoſe le doute; comme je ſais que les créatures ſont naturellement ſujettes à l'erreur, ma raiſon me permet le doute ſur ce qu'elles m'affirment, & ce doute m'engage à l'examen; ce doute, cet examen qui ſont raiſonnables, eu égard à la nature de ceux qui me parlent, ſeroit ridicule & extravagant ſi la créature étoit infaillible; elle ne l'eſt pas. Doutons, examinons tout ce qu'elle nous propoſe. Dieu l'eſt, croyons tout ce qu'il nous ordonne de croire ſans doute & ſans examen.

Miſs PRÉJUGÉ.

.is malgré cela, ma *Bonne*, vous exhortez préſentement à douter, à iner.

La BONNE.

:ſt que nous n'avons pas encore une ude raiſonnable que Dieu aie parlé. cherchons cette certitude en infi-, c'eſt-à-dire, que nous ne diſſimu-; aucune des objections que les in-s font contre la certitude de la ré-on. C'eſt ſur cette importante cer-:, que je ne veux pas vous laiſſer ıre d'un ſoupçon, d'un doute; & je ·épete pour la centieme fois, qu'auſſi-ıe la révélation ſera prouvée divine, :dra nous ſoumettre aveuglément, ıe la raiſon le demande.

Lady LOUISE.

us nous diſiez, il n'y a qu'un mo-, que vous vouliez eſſayer de lier la foi avec la raiſon : cela me ſoit la choſe la plus agréable & la onſolante; & puis vous nous rame-cette foi aveugle auſſi-tôt que nous s conſtaté la révélation.

La BONNE.

viens de faire ce que j'avois pro-

Claire connoissance. Foi ; voilà deu
traires, l'un fait disparoître l'autr

Miss PRÉJUGÉ.

Comment, ma *Bonne*, vous dit
la raison fait disparoître la Foi : c
paroît horrible.

La BONNE.

Et cela le seroit en effet, Ma
Je n'ai pas dis *raison*, mais *claire c*
sance. Vous ne me feriez pas cet
jection si vous aviez bien écouté
ment j'ai défini la Foi. *C'est*, ai-je
croyance des choses que nous ne p
comprendre. Si elles étoient à la
de nos lumieres, nous n'aurions r

êtres, me force de croire que la ſource de l'être eſt quelque part; car il ne peut y avoir de ruiſſeau ſans ſource. Le plus ſtupide eſt en état de connoître cela comme moi, s'il veut ſe donner la peine d'y penſer.

La BONNE.

Cette vérité, il y a un Dieu, n'eſt donc point une de celles qui appartiennent à la Foi: car votre raiſon vous démontre la néceſſité de ſon exiſtence. Or tout ce qui eſt à la portée de la raiſon, tout ce qui peut être compris par elle, n'eſt plus un myſtere, & ne peut faire la matiere d'un article de foi, qui eſt la croyance des choſes qui ſurpaſſent la portée de la raiſon; comme le Myſtere de la Ste. Trinité & les autres.

Lady LOUISE.

Si vous tenez la parole que vous nous avez donnée, il en faut conclure que dans la Religion Chrétienne, les Myſteres qui ſont les objets de notre foi, ſont en bien petit nombre; ſans quoi l'examen que vous nous propoſez ſeroit ridicule.

La BONNE.

Ceci demande une explication, Madame: pour vous la faire, je vais choiſir

ne m'eſt pas poſſible de comprend
maniere dont cette union a été
Cette maniere du Myſtere eſt donc
jet de ma foi, elle eſt au-deſſus d
raiſon. Quant au motif de l'Incarna
à ſa néceſſité, à ſon utilité, je les
prends parfaitement. Donc cela n'a
tient plus à la foi.

Miſs CHAMPÊTRE.

Comment pouvez-vous dire, ma
ne, que vous comprenez la néceſſ
les motifs de l'Incarnation?

La BONNE.

Cela nous ſort de notre ſujet, ma
re, & doit naturellement ſe trouver
un autre endroit; permettez-moi de
remettre à un autre temps pour vous

tant elle a des ſuites terribles. Qu'il me ſoit permis de lui faire remarquer que ſon diſcours eſt contradictoire. Une faute légere ne peut avoir produit des effets ſi terribles. C'eſt un axiome univerſellement reçu, que les effets ſont proportionnés à la cauſe. Examinons les effets de ce premier péché en nous-mêmes. Notre entendement a été obſcurci, notre cœur dépravé, nos paſſions révoltées. Voilà les plus terribles effets, qui doivent correſpondre à leur cauſe.

Lady INCONSÉQUENTE.

Après tout, ma *Bonne*, on ne peut aller contre des faits. Je connois la cauſe du péché d'Adam, c'eſt une miſérable pomme ; je voudrois à peine fouetter un enfant pour une telle vétille. Je connois auſſi les terribles ſuites du péché ; & quand tout l'univers enſemble me ſoutiendroit que les effets ſont en raiſon de la cauſe, en cette occaſion, il ne pourroit me le perſuader.

Miſs DOROTHÉE.

Aimeriez-vous mieux dire, Madame, que Dieu a puni trop rigoureuſement une faute très-légere ?

Miſs INCONSÉQUENTE.

Quel inconvénient y auroit-il à le dire ?

N'eſt-il pas le maître, après tout, de 1
nir comme il le juge à propos?

La BONNE.

Et que deviendroient ſa bonté &
juſtice, Madame? Mais vous ne voy
pas la ſource du mauvais raiſonnem
que vous venez de faire; c'eſt que v
regardez, très-mal à propos, la faute d'
dam comme légere : vous avez cela
commun avec *Lady Louiſe.*

Dieu crée une créature douée de 1
ſon pour le connoître & l'aimer. Vo
un deſſein digne de Dieu dans l'idée
ma raiſon m'a donnée de cet être infi
ment parfait. Il eſt la ſource de to
beauté. Donc la raiſon & la juſtice
ſoient à cet homme une loi de l'air
par deſſus toutes choſes, puiſque tout
qui s'offroit à ſes yeux de plus parfa
n'étoit que des ruiſſeaux à peine perc
tibles auprès de cet Océan immenſe
beauté. L'homme pouvoit-il, ſans
plus horrible de toutes les ingratitud
lui refuſer cet amour de préférence,
ſon Créateur exigeoit à tant de titr
Nous examinerons cela la premiere fo
notre leçon a déja été ſi longue qu'il
reſte à peine aſſez de temps pour v
raconter l'Hiſtoire qui doit conclure
tre converſation.

HISTOIRE DE LEONTINE.

Pendant mon séjour en France, je fus témoin d'une aventure fort extraordinaire. J'étois à la Campagne, dans un quartier extrêmement désert : c'étoit un petit hameau, qui n'avoit qu'une douzaine de maisons, habitées par des malheureux, qui n'avoient, pour ainsi dire, que la figure humaine; tant ils étoient stupides. Un d'eux vint recommander à mes soins une femme très-pauvre, qui étoit tombée malade, & dont la misere étoit extrême. Je suivis cet homme, & je trouvai dans une espece d'étable, une femme d'environ trente ans. Malgré la pâleur de la mort, qui étoit répandue sur son visage; la régularité de ses traits me fit présumer qu'elle avoit dû être d'une beauté parfaite. Un peu de paille étendue contre terre composoit son lit, & sa misérable cabane étoit absolument dépourvue de meubles. Je lui fis quelques questions sur la nature de sa maladie, & je compris par ses réponses, que le chagrin & la misere l'avoient occasionnée; mais ce qui me surprit infiniment, c'est la maniere noble & sensée avec laquelle elle m'exprima son état. Sa voix étoit si touchante, que le son en alloit jusqu'au cœur : son lan-

gage étoit pur; & il n'étoit pas mal-aisé de comprendre que cette infortunée n'étoit pas née dans la classe des personnes du commun. Vous sentez, Mesdames, qu'il eût fallu manquer d'humanité pour ne pas secourir une telle personne. Je la fis transporter chez moi, & les bons traitements eurent bientôt rétabli ses forces. Je manque de termes pour vous exprimer combien elle fut éblouissante lorsque sa maigreur & sa pâleur eurent disparu : cependant les charmes de sa figure n'étoient pas comparables à ceux de son cœur & de son esprit : qu'il vous suffise de savoir qu'il n'est pas possible de rencontrer une créature plus accomplie. La culture de son esprit, sa politesse me découvrirent malgré elle la noblesse de son sang; & sa reconnoissance pour moi, lui arracha des aveux qu'elle avoit résolu de ne faire à personne. Voici ce qu'elle me dit de ses aventures : je la laisserai parler elle-même, mais il me sera impossible de rendre son discours avec les graces touchantes qu'elle y mit, & qui firent couler mes larmes tout le temps qu'elle parla.

Je suis fille unique du Marquis D.... Il avoit passé sa jeunesse dans les Indes, d'où il avoit rapporté de grandes richesses. Une Mexiquaine qu'il avoit épousée dans ce Pays, mourut en me donnant le

ır. Comme il l'avoit paſſionnément
ɛ, il me tranſporta toute la tendreſſe
avoit eue pour elle, & renonça à
ouveaux liens pour me conſerver
ſa fortune. Elle conſiſtoit en de
s ſommes, en des diamants de grand
& des aſſociations dans le com-
: des parents de ſon Epouſe. Com-
inclination avoit préſidé au mariage
on pere, il n'avoit pas conſulté le
gé au ſujet de la nobleſſe : ſes pa-
qui en étoient extrêmement entê-
ie voulurent point ratifier ſon ma-
par leur conſentement, & ma mere
morte avant qu'on eût pu les ga-
ma naiſſance fut regardée comme
:ime. J'étois donc fruſtrée par les
des biens de mon pere, s'il n'eût
hé à réaliſer ; mais afin de ſe con-
r la liberté de me les laiſſer, il n'a-
jamais que la petite maiſon dans
lle il vivoit, & qu'il pouvoit me lé-
comme portion alimentaire : il ca-
nême ſes richeſſes avec ſoin, de
e d'exciter la cupidité de ſes pa-
, & vécut toujours dans la médio-
Au reſte, il crut me dédommager
ageuſement du faſte & du luxe qu'il
fuſoit, en n'épargnant rien pour me
rer la meilleure éducation. Il fut à
& y paſſa ſix mois entiers à exa-

miner les différentes perſonnes qu
offroit pour placer auprès de m
n'eſt pas qu'il eut deſſein de ſe d
ger du ſoin de veiller ſur ma co
il étoit convaincu que le plus ſa
ſes devoirs étoit de travailler lui
à la formation de mon eſprit & d
cœur : il cherchoit plutôt une Aide
Gouvernante. Après en avoir reje
ſieurs, dont les talents brillants ſem
ne laiſſer rien à deſirer, il ſe dét
pour une veuve, qui, avec un
uſage du monde & un ſens droit
une piété ſolide. Cent louis q
donnoit par année, lui parure
ſomme modique, eu égard à l'
tance des ſervices qu'il en attendo
deux perſonnes crurent me voir
dre à leurs vues; & parmi les m
qui m'ont accablée, je n'ai poi
me reprocher celui de m'être éca
leurs conſeils.

J'avois un peu plus de quatre an
que me promenant avec ma Gou
te, je m'écartai d'elle dans un
elle pouvoit me voir ſans me ſuivi
toit une grande prairie, fermée d'u
haie, où l'on avoit ménagé deux c
entrées avec des barrieres pour em
les beſtiaux d'y venir; mais ces
res avoient à côté de petits eſ

par où les hommes pouvoient entrer. Parvenue au bout de cette plaine, je crus entendre quelque bruit dans la haie ; & m'en étant approchée, j'y découvris un petit enfant encore au maillot, qui étant déja âgé de quelques mois, se jouoit avec les branches de rosier sauvage dont il étoit environné. Charmée de cette trouvaille, je m'approchai doucement pour ne point l'effaroucher. Je le baisai plusieurs fois, il me sourit, me tendit ses petites mains, & moi je m'efforçai de le prendre. Ayant senti qu'il étoit trop lourd, j'appellai ma Gouvernante de toutes mes forces ; elle n'entendit point ma voix, & comprit seulement par mes gestes, qu'il m'étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire : je n'osois m'écarter, de peur qu'on ne m'emportât mon enfant ; (car je l'appellois ainsi) & quand ma Gouvernante fut assez proche pour me pouvoir joindre, sans le perdre de vue, je courus à elle, & la tirant par sa robe, je la priai de lever mon enfant & de me le donner. Elle fut charmée de cette rencontre : la physionomie de ce petit innocent promettoit une beauté parfaite, & elle a tenu ce qu'elle promettoit. Mon pere nous attendoit devant la porte de sa maison : je courus à lui, & lui racontai notre aventure avec de tels transports, qu'il ne pouvoit comprendre

comment un enfant de mon âge
s'exprimer d'une maniere si forte
maillotta cet enfant, qui étoit un
& quand l'humanité n'eût poin
mon pere à le garder, sa com
pour moi, & la crainte de me c
chagrin trop violent, lui en eu
une loi. Mon goût pour cet enfar
nomma *Philippe*, ne fut pas ur
fantaisies passageres qu'un rien
paroître, il s'augmenta avec l'âge
pere loin d'en être effrayé, y a
Il avoit été la victime d'un préj
trouvoit injuste, il n'eut garde
sujettir : l'incertitude de la naiss
Philippe lui parut suffisamment
par les grandes qualités qui se c
poient en lui, à mesure qu'il ava
âge, & dans le dessein où il éto
sacrifier pour me rendre heureuse
pliqua à lui inspirer les sentiment
propres à me récompenser de c
pourrois faire un jour pour lui; c
résolu de nous unir aussi-tôt que c
auroit atteint sa vingtieme anné
frere adoptif parut plus flatté de
me devoir sa fortune, que de m
biens; & quelque grand que fût
tachement pour lui, celui qu'il av
moi l'égaloit, & il trouvoit trop
terme qu'on avoit fixé pour notr

lheureusement une maladie qui sur-
: à mon pere l'abrégea; ma Gouver-
te étoit morte depuis quelques années,
e tendre pere souhaitoit avec passion
ne voir établie avant sa mort.
.es premiers jours de sa maladie, on
annonça un Etranger, qui demandoit
entretenir en particulier. C'étoit un
ıme de bonne mine, quoique assez
lement vêtu. Après avoir resté en-
ıé plus d'une heure auprès du mala-
mon pere nous fit appeller, *Philippe*
ıoi, & déclara à ce jeune homme qu'il
it enfin découvert l'auteur de sa nais-
:e. Les larmes que l'Etranger ne put
nir, apprirent à *Philippe* qu'il étoit
pere, & il se précipita dans ses bras
: une émotion qui étoit la voix de la
ıre. L'inconnu nous apprit qu'il étoit
.tilhomme, mais extrêmement pau-
: que se trouvant hors d'état de don-
à son fils une éducation digne de sa
ance, il avoit épié le moment de no-
promenade pour l'exposer à nos yeux,
uadé que la charité de mon pere l'in-
sseroit en sa faveur, & qu'il lui pro-
roit une éducation plus convenable
celle qu'il auroit pu recevoir dans la
on paternelle. Ce Gentilhomme avoit
fait à toutes les questions que la pru-
:e avoit suggérées à mon pere, pour

assûrer l'affiliation de *Philippe*, en sorte qu'il ne resta aucun doute sur ce sujet.

Mon pere alors lui déclara les vues qu'il avoit sur son fils, & ce Gentilhomme, qui se nommoit *Leontin*, reçut cette confidence avec des transports de gratitude qui faisoient bien augurer de son cœur. Il assûra à mon pere, que s'il eût eu une couronne à donner à son fils, ce n'eût été qu'à condition de la partager avec moi. Mon pere voulant m'éviter toute discussion avec ses parents, légua à *Philippe* sa maison & ses dépendances. Deux jours après cet acte, mon infortuné pere tomba dans une foiblesse qui le rendoit peu différent d'un homme mort. Le Curé qu'on avoit fait appeller, profita du premier moment favorable pour lui donner les derniers Sacrements, & aussi-tôt qu'il les lui eut administrés, il condescendit à la priere du mourant, qui, souhaitant de nous voir unis, *Philippe* & moi, lui demandoit pour nous la bénédiction nuptiale. Un tel mariage avoit peu d'authenticité aux yeux des hommes : mon pere ne l'ignoroit pas; si *Leontin* n'avoit pas retrouvé son pere, le mien n'eût pas pressé cette cérémonie, il s'en feroit fié à l'amour que le jeune homme avoit pour moi, à sa probité, à sa reconnoissance. Hélas ! il ignoroit le prodigieux changement qu'une passion

criminelle peut opérer dans un cœur, & n'avoit garde de prévoir un malheur auquel il y avoit si peu d'apparence; mais il ne connoissoit *Leontin* le pere que depuis quelques heures, & ce fut le motif qui l'engagea à vouloir nous unir pour tirer en, quelque sorte, *Philippe* de sa dépendance. Nous promîmes tous trois de profiter du premier moment pour ajouter à notre union ce qui pouvoit la rendre valable; & à peine eûmes-nous prononcé les serments qui nous lioient, que mon pere expira. Un quart-d'heure avant cette cérémonie mon pere avoit pris, à la ruelle de son lit, une cassette fort pesante, qu'il me remit entre les mains, en me disant que c'étoit ma dot, & il avoit fait jurer à *Philippe* de me laisser la disposition de ce qui étoit dans cette cassette. Nous étions trop accablés de notre douleur l'un & l'autre pour être tentés de l'ouvrir, & ce ne fut que quelques jours après que mon Epoux me rappellant cette circonstance, fit naître ma curiosité à l'égard de ce qu'elle contenoit. C'étoit un assez grand nombre de diamants d'un prix considérable, quelques lingots, de l'or monnoyé, & les actes d'association au commerce des Négociants Espagnols, auxquels il avoit laissé une partie de ses biens au Mexique, actes qui étoient pas-

ſés en mon nom, avec la conditio
preſſe que je ne pourrois les aliéner.
tin le fils, fidele aux dernieres vol
de mon pere, me remit cette caſſett
me pria de lui donner mes ordre
l'emploi que je voulois faire des ricl
qu'elle contenoit. Mon cœur avoit
diſpoſé de ce tréſor : ſe réſerve-t-on
quand on s'eſt donné ſoi-même ? J
mis la caſſette entre les mains de
Epoux ; & ſi elle eût renfermé les
de toutes les Couronnes de l'unive
l'euſſe fait auſſi volontiers. Puiſque j
abſolument maîtreſſe de tout ceci
dis-je, & que vous avez fait ſerme
ne vous jamais oppoſer à la diſpo
que j'en ferois, je vous prie de les a
ter ; j'exige même que vous ne faſſie
la plus légere réſiſtance au don c
vous en fais à cet inſtant, je ne m'e
ſerve que ce qui ſera néceſſaire po
ſurer à mon Beau-Pere, un état heu
& tranquille. La reconnoiſſance du
& du fils parurent ſans bornes ; mais
Epoux refuſa long-temps la prop
d'un bien qui, diſoit-il, devoit m'a
tenir tout entier : il vouloit tout m
voir, reſter dans ma dépendance.
ſavez-vous, me diſoit-il, ſi je n'abu
pas quelques jours de vos bontés ? C
m'en le pouvoir, & reſtez toujours la

ſe d'une vie que vous m'avez conſer-, & qui me deviendroit à charge ſi 'en employois tous les inſtants à vous er.

Après un combat de générosité, qui a long-temps, la victoire me demeu- & mon Epoux conſentit à placer ſous nom les ſommes que nous tirâmes los diamants : j'euſſe ſouhaité en faire int des titres du reſte de mes biens; 'en fus pas la maîtreſſe : mes contracts ent paſſés en mon nom, avec la clauſe reſſe, que je n'en pourrois diſpoſer it trente ans; je n'en avois que vingt- x, & il fallut malgré moi attendre le ps fixé pour me dépouiller entiére- it en faveur de mon ingrat.

eontin ne méritoit pas alors ce titre imant. Hélas! il ne tarda pas à s'en ire digne : mais pourquoi accuſer un ieureux qui m'eſt encore cher? Sub- é par une paſſion violente, je ſuis qu'il a gémi pluſieurs fois des maux m'a fait ſouffrir. Vous allez frémir, lame, me dit *Leontine*, à cet endroit on hiſtoire, & tous mes ſens ſe gla- au ſouvenir de ce qui me reſte à raconter.

y avoit à peine trois mois que je ois dépouillée en faveur de mon ix, lorſqu'une de ſes parentes, que

la mauvaiſe fortune avoit réduite da
l'état le plus triſte, me fut préſentée p
ſon pere. Cette perſonne étoit aimabl
mais qu'il me ſoit permis de vous di
qu'elle ne pouvoit m'être comparée ſa
injuſtice. Tout ce qui appartenoit à m
Epoux m'étoit cher : je pris dans r
maiſon cette parente, qui ſe nomm
Emilie; je lui fis part de mon autori
ſur les domeſtiques, & elle me devi
ſi chere, que je la laiſſai plus maîtreſſe
mes biens que moi-même. Il n'en étc
qu'un, que je m'étois réſervé tout e
tier, & que je ne devois partager av
perſonne; c'étoit le cœur de mon Epou
& ce fut le bien qu'elle me ravit. J'avo
qu'elle n'eût pas été capable, par ell
même, de concevoir cet affreux deſſein
ſon cœur en ce temps n'étoit que fo
ble, & ce fut ſa premiere faute qui le d
prava entiérement : cette faute lui f
ſuggérée par *Leontin*, pere de mon Epou
Cet homme, indigne du nom de Genti
homme qu'il portoit, s'étoit compor
dans ma maiſon d'une maniere ſi ſcand
leuſe, que j'avois été forcée de le pri
d'en ſortir; ſon cœur ulcéré ne reſpiro
que la vengeance : l'inclination violen
qu'*Emilie* prit pour mon Epoux, lui e
fournit les moyens. Il fomenta cette in
clination; & lorſqu'il la crut parvenue

ſon dernier période, il lui fit entendre qu'il avoit un moyen infaillible de la rendre heureuſe. Affreux projet! pouvois-tu être mis au jour, ſans faire mourir d'horreur celle à qui il fut propoſé? Vous avez vu, Madame, que mon mariage manquoit de quelques formalités preſcrites par les loix, & que mon pere nous avoit fait promettre de les ſuppléer. Nos affaires, qui avoient pris tout notre temps, ma confiance pour mon Epoux m'avoient fait négliger cet ordre; *Leontin* ſe ſervit de cette négligence pour me perdre. Ce malheureux avoit ſoigneuſement ſondé le cœur de ſon fils: il m'aimoit ſans doute; cependant ſes penchants ſecrets étoient abſolument incompatibles avec mes inclinations. Sans être ennemie des plaiſirs innocents, j'avois une horreur invincible non-ſeulement pour la débauche & le déréglement, mais encore pour l'indécence: j'étois ſérieuſe, modeſte, généreuſe ſans être prodigue; en un mot, qu'il me ſoit permis de le dire, je devois à mon éducation des vertus également éloignées des excès. Il falloit inſpirer à mon Epoux le dégoût de ces vertus, auſſi-bien que des ſatisfactions innocentes que je lui prodiguois; il falloit lui faire prendre le goût des plaiſirs vifs & tumultueux que promet une paſſion dé-

réglée : une courte abſence à laque
fus forcée, lui en donna la facilité.
lie oubliant ce qu'elle me devoit, ſe
conduire par *Leontin* au lit de
Epoux; ſes manieres emportées
paroître les miennes froides & lan
ſantes; un amour déréglé prit la
d'une flamme légitime & pure, &
tin ſeconda ſi bien les efforts de n
vale, que *Philippe* conſentit aux dé
ches odieuſes qui devoient briſe
nœuds. Un funeſte ſuccès ſuivit leu
trepriſe : mon mariage fut déclaré
& *Emilie* après avoir pris le titre
pouſe qu'elle m'avoit ravi, pouſſa
humanité non-ſeulement juſqu'à me
ſer de ma maiſon, mais encore ju
me refuſer les ſecours les plus lé
Seule, ſans amis, ſans ſecours, ſans
tection, ſans argent, je réſolus d'en
lir ma miſere & ma honte dans le
le plus obſcur : le Hameau dans l
vous m'avez trouvée, me parut pro
ce deſſein, j'y louai une cabane, q
meublai des fruits de mon travail,
paſſai pluſieurs années en proie à
les maux qui pouvoient déchirer un
auſſi ſenſible que le mien : enfin l
ture ſuccomba; une longue maladi
força à vendre ce que j'avois amaſſ
dépens de mes ſueurs, & après avoi

pensé jusqu'à mon dernier sol, je me traînai dans l'étable où vous m'avez rencontrée, & où la mort n'eût pas tardé long-temps à terminer ma malheureuse vie, si vos soins généreux ne m'avoient rappellée des portes du trépas.

Lady LOUISE.

Cette histoire provoque ma colere. *Philippe*, son détestable pere, & *Emilie* me paroissent des monstres plutôt que des hommes. J'ai grande pitié de *Leontine*, malgré la foiblesse qu'elle a d'aimer encore son odieux Epoux, cela n'est point du tout pardonnable. Et dites-moi, s'il vous plaît, ce que devint cette infortunée?

La BONNE.

Mon indignation contre ses ennemis ne fut pas moindre que la vôtre. J'exagérai leur injustice, je pesai sur l'odieuse ingratitude de *Philippe* pour essayer de le rendre l'objet de sa haine : tout fut inutile. Elle le méprisoit, elle convenoit qu'il étoit le plus criminel de tous les hommes, sans cesser de s'intéresser à son sort.

Miss DOROTHÉE.

Avouez, ma *Bonne*, que le sot intérêt qu'elle prenoit à ce monstre, est une ta-

che dans ſon caractere; la juſtice auroit dû le lui rendre odieux, ſi l'amour propre n'eût pu produire cet effet.

La Bonne.

Gardez-vous bien d'avoir cette penſée, ma chere, vous outrageriez la vertu la plus héroïque. Ne croyez pas, me diſoit-elle quelquefois en verſant des larmes, que la perte du cœur de mon ingrat cauſe le plus cruel de mes déplaiſirs: ſon amour faiſoit mes délices; cependant j'euſſe été capable d'y renoncer s'il eût été poſſible, & que ce renoncement eût été capable de le rendre heureux. Ses vertus, ſon bonheur étoient mes idoles; ſon injuſtice me touche, parce qu'elle le rend criminel, & non parce que j'en ſuis la victime. Si j'euſſe été à l'abri des cruels affronts qu'il m'a faits, de l'affreuſe miſere à laquelle il m'a réduite, je n'en aurois pas moins été miſérable, parce qu'il n'en eût pas été moins coupable. Je conſentirois volontiers à paſſer le reſte de ma vie dans les opprobres & la miſere, ſi un repentir ſincere & capable de le rétablir dans les droits d'un honnête homme, pouvoit devenir le prix de mes maux.

Miſs Champêtre.

Oh! voilà une bonté romaneſque qui

ıtiente. Voyez-vous, ma *Bonne*,
ıtre que vous, me racontoit cette
:, j'aurois peine à croire qu'il y
; cœurs si méchants, & qu'il fût
: d'en trouver un si bon : ces ex-
: me semble, sont hors de la na-
Qu'en pensez-vous, Lady *Violen-*
ne semble que vous riez sous vos
; est-ce que vous ne trouvez pas
nous, que *Leontine* pousse la cha-
qu'à un excès qu'on est tenté de
blâmable?

Lady VIOLENTE.

: dirai, s'il vous plaît, mon avis
fin de cette Histoire, elle n'est pas
finie : j'ai grande envie de savoir
nt elle se terminera, j'en devine
uement.

La BONNE.

pourtant plus surprenant que tout
vous avez entendu jusqu'à pré-
u reste, Miss *Champêtre* n'a pas
é son cœur quand elle ne peut
u'il soit possible d'en trouver un

ble une autre fois, je me hâte de fin mon hiſtoire par égard pour Lady *Vi lente.*

Leontine m'avoit fait entendre qu'ell n'avoit point été la maîtreſſe de diſpoſe de ſes contrats d'aſſociation en faveur d ſon ingrat ; c'étoit une reſſource qui lu reſtoit, & j'étois ſurpriſe qu'elle n'en eû pas fait uſage. Elle m'avoua qu'elle n' avoit pas penſé la premiere année de ſo malheur ; que dans la ſuite le défaut d'u ami fidele auquel elle pût confier ce tré ſor, l'avoit empêché de s'en ſervir : d puis elle étoit tombée dans une telle in différence pour toutes les choſes du mon de, qu'elle dédaignoit des biens qu étoient incapables de lui rendre celu qu'elle avoit perdu, & auquel ſeulemen elle pouvoit être ſenſible. Je la tirai d cette léthargie ; j'avois des amis qui com merçoient en Eſpagne, & qui à la ſeul inſpection de ſes contrats lui avanceren des ſommes conſidérables, & ſe chargeren volontiers de lui faire paſſer ſes revenu toutes les années. *Leontine* ſe hâta de ré pandre l'aiſance dans tous les lieux qu l'environnoient, & ne voyant plus de mi ſérables à ſoulager, elle ſouhaita un cham plus vaſte pour exercer ſa charité. Me affaires demandoient un voyage à Paris elle voulut m'accompagner dans cett

ale, & m'abandonna le ſoin des voi-
& de la route. Arrivée dans la Bour-
, elle fut ſaiſie un ſoir d'une émo-
extraordinaire : je la vis fondre en
s. Effrayée de ſa ſituation, je lui de-
ai avec empreſſement qui pouvoit
r occaſionnée. Hélas! me dit-elle,
; proche des lieux qu'habite mon
: il n'y a que deux lieues de che-
l'ici à la maiſon qui fut mon ber-
& que mon pere lui a donnée; &
ir de connoître ſa ſituation me preſſe
ıne telle violence, qu'il ne m'eſt pas
le d'y réſiſter. Je l'avouerai, Meſ-
, je fus effrayée de cette réſolu-
je craignois qu'un amour mal éteint,
ıſât quelque foibleſſe à mon amie,
ſayai de la diſſuader de ſon deſſein:
connoiſſois mal; ſa curioſité n'avoit
principe qu'une charité ardente, &
us bientôt convaincue. Elle avoit
e tout eſpoir de recouvrer le cœur
hilippe, & ne pouvoit s'empêcher
rer ſon repentir. Qu'il déteſte ſon
itude, me diſoit-elle, & je mour-
ıs regret. Si je ne m'étois fait vio-

timent eût sa source dans une foib
de caractere, tant son attendrisser
étoit accompagné de fermeté : il est
qu'elle disparut bientôt ; à peine fûı
nous arrivées dans le lieu de sa naissaı
que l'Hôtesse de l'Auberge où nous
trâmes, la reconnut. Ah ! Madame,
dit-elle, que j'ai de joie de vous rev
Elle ne peut être comparée qu'à celle
j'ai ressentie lorsque je vous ai vu
gée : vous l'êtes d'une maniere si t
ble, que vous devez en être satisfaite
malheureuse que *Philippe* vous a pr
rée, n'a pas tardé à dissiper les grands b
dont vous l'aviez rendu possesseur ; ré
à la derniere misere, il traîne une vie
que la mort, puisqu'il est témoin de
de quatre petits enfants auxquels il
à peine donner le pain, & qui n'on
de quoi se couvrir.

A ces paroles, *Leontine* leva les y
& les mains au Ciel, sans pouvoir pror
cer une seule parole ; car ses larmes
loient avec tant d'abondance, que
crûmes qu'elle alloit suffoquer ; & de l
temps nous ne pûmes parvenir à la
mer. Pendant que nous y employions
soins, le bruit de sa venue se répa
dans le Bourg, & parvint aux oreille
Philippe & de son épouse. Ils n'euren
la hardiesse de s'exposer à ses regard

rgeant de leurs enfants, ils prirent
ain d'un bois voisin, pour s'y cacher
érober à sa vue. A peine *Leontine*
lle appris, que trouvant de nou-
forces dans sa bonté, elle me prit
; bras, & me conduisit sur les traces
miférables. A son approche, les
ds, la honte & le repentir s'empa-
du cœur de ces coupables, qui se
rnerent la face dans la poussiere,
voir l'audace de lever les yeux sur
après avoir vu *Leontine* si attendrie
l récit de leurs malheurs, je crai-
pour elle un redoublement de peine.
: fut ma surprise? Ses larmes furent
en un instant. *Philippe*, dit-elle,
beaucoup de fermeté; est-ce le re-
qui fait couler vos pleurs, ou la
, & le dépit du fruit amer que vous
recueilli de vos injustices? Ces pa-
furent un coup de foudre pour ces
bles époux, qui pressant la terre de
isage, sembloient vouloir la forcer
uvrir pour les dérober à la vue de
qu'ils avoient outragée d'une ma-
l indigne : elle les contempla quel-
mps dans l'humiliante posture où
ient, puis elle leur dit : Levez-vous;
; pardonner, si vous pouvez répa-
s fautes. Ah! Madame, lui dit l'é-
de *Philippe*, je n'ai pas attendu à

ce moment à gémir des maux que je vou
ai causés ; ordonnez, je suis prête à tou
faire pour les réparer. Faut-il à la fac
de tout l'univers publier notre ingratitu
de ? Faut-il en vous rendant le titre d'é
pouse que je vous ai ravi, passer ma vi
prosternée à vos pieds, ou dans la soli
tude la plus austere ? Parlez, commandez
je suis prête à tout.

Philippe ayant confirmé les paroles d
son épouse, *Leontine* les embrassa,
adressant la parole à cette femme, ell
lui dit : Madame, je voudrois que la jus
tice & mon devoir me permissent de vou
abandonner l'époux que vous m'avez en
levé : ils s'y opposent ; un inique arr
n'a pu briser les liens sacrés qui m'at
choient à *Philippe* : c'est un bien que
ne suis pas libre de vous laisser ; je p
tagerai volontiers avec vous tous ceux
me restent, & mon plus grand plaisir
celui de vous voir heureuse. Cepen
comme on ne peut l'être sans renonc
crime & sans l'expier, je vous exh
réparer les vôtres dans une retraite
je vous ouvrirai l'entrée. A l'éga
Philippe, il ne m'est plus permis
fier à sa foible vertu ; il faut qu'un
tir de plusieurs années me prouve
cérité de celui qu'il exprime aujou
avant que je lui rende mon amitié

estime : voyez si vous voulez en accepter l'espoir à ces conditions, que la justice m'impose, & que je ne pourrois adoucir sans la blesser.

Vous concevez bien, Mesdames, que *Philippe*, qui avoit eu tout le temps de regretter sa vertueuse Epouse, se soumit à tout ce qu'elle exigeoit; sa complice imita son exemple : cependant un soupir qu'elle accompagna d'un regard douloureux sur ses enfants, apprit à *Leontine* son inquiétude sur le sort qu'ils alloient subir. Rassurez-vous, Madame, lui dit notre héroïne; s'ils sont jamais à plaindre, ce sera assurément par leur faute & non par la mienne. Je pourrai prendre un jour pour eux des sentiments de mere, mais il faut qu'ils s'en rendent dignes. Je vais leur assurer les moyens de devenir honnêtes gens. Je me charge de leur faire donner une bonne éducation : s'ils en profitent, je les adopterai pour mes enfants, & j'oublierai qu'ils ne doivent leur naissance qu'à un crime qui a fait mon malheur.

Nous reprîmes tous ensemble le chemin du Bourg; & j'étois si transportée d'admiration pour le procédé de *Leontine*, que je n'avois pas de termes pour l'exprimer. J'admirois sur-tout son amour pour la justice, qui avoit su tempérer son

excessive bonté; & ces deux vertus a'
chacune conservé leurs droits. L
demain elle me chargea de condu
femme de *Philippe* dans un Couver
fin. Lorsque je fus de retour, elle
à son époux les conditions qu'e
avoit annoncées, & lui dit: Je coı
trois une imprudence si je travaillc
aujourd'hui à faire casser l'arrêt qu
a séparés, & à réhabiliter nos lie
prends deux années pour m'assurer
constance de votre retour à la
avant de faire aucune démarche à ce
Quant à vos enfants, ils seront da
maison sur le pied de pauvres Orph
dont la charité seule m'obligera à
dre soin : ce sera de leurs vertus
doivent attendre le titre de mes en
& le droit à un héritage que je vous
destiné tout entier, & dont vous
êtes privé par votre ingratitude.

Je fus forcée par mes affaires de
ter *Leontine* quelque temps après
je n'ai point cessé d'entretenir un
merce de lettres avec elle, & vo
que j'ai appris depuis peu. Elle a
bilité son mariage avec *Philippe*,
dition qu'il romproit tout commerc
ses séducteurs. Un des enfants de c
pable mariage ayant répondu à ses
elle l'a solemnellement adopté poı

fils; les trois autres ayant prêté l'oreille aux discours empoisonnés de leur grand-pere, elle les a repris avec douceur; & comme ils n'ont tenu aucun compte de ses avis, & qu'ils ont abusé de sa patience, elle les a chassés de sa maison, sans pourtant les abandonner absolument à leur mauvais sort; car elle les fait assister sous main, & se sert de quelques honnêtes gens pour leur faire ouvrir les yeux sur leur mauvaise conduite. Elle a fixé un terme pour leur repentir, & a eu grand soin de les en avertir; ce terme passé, elle les exclut de son héritage, qui sera seul pour celui qui s'est fait les violences nécessaires pour corriger les inclinations vicieuses qu'il tenoit de ses parents.

Miss MALY.

Je vous prie, ma *Bonne*, dites-moi où demeure cette femme incomparable? Je vous jure que je croirai le voyage de France bien employé pour la voir seulement une fois.

La BONNE.

Lady *Louise* n'en diroit pas autant: je suis sûre qu'elle la trouve cruelle d'avoir traité ces enfants comme des bâtards, & d'en avoir chassé trois.

Lady LOUISE.

Eſt-ce que vous me croyez une fc ma *Bonne*, pour m'accuſer de porte tel jugement? Aſſurément j'aime v *Leontine* tout autant qu'on peut air je la crois le modele de toutes les i mes, & je l'eſtimerois moins ſi elle eu une bonté aveugle & ſans prude Vous riez, Lady *Violente!*

Lady VIOLENTE.

Pauvre Lady *Louiſe!* vous êtes la de l'allégorie de ma *Bonne*, & vous t bez dans le piege qu'elle vous a tendu vous obliger à condamner vos pro ſentiments.

Lady LOUISE.

Comment donc, ma *Bonne*, I *Violente* auroit-elle deviné? Cette toire qui m'a ſi fort attendrie, n'au elle rien de réel?

La BONNE.

Il y a quelque choſe de vrai dans cuſation de Lady *Violente*; mais mal reuſement l'application de cette allég n'eſt que trop réelle, à l'exception d circonſtance. C'eſt que *Philippe* de beaucoup moins à ſon épouſe, qu'A

& Eve ne devoient à Dieu : elle ne lui avoit pas donné l'être & une multitude de dons si précieux, qu'ils sont au-dessus de l'expression. Vous vous êtes sentie une vive indignation contre cet homme qui emploie, pour perdre *Leontine*, ses propres bienfaits, qui cherche à lui ravir son nom, ses biens, son honneur. Vous avez cru qu'une telle méchanceté n'étoit point dans la nature, & qu'il n'y avoit qu'un esprit infernal qui en fût capable. Voilà pourtant ce qu'auroient fait Adam & Eve, si Dieu eût été susceptible des maux que vouloient lui causer ses créatures ingrates : elles prétendoient partager son empire, sa science, s'égaler à lui, se soustraire à son domaine ; & cependant nous osons traiter leur faute de bagatelle ! Nous trouvons *Leontine* un prodige de bonté, parce qu'elle peut pardonner de si grandes fautes, parce qu'elle donne les moyens aux coupables fruits de cet hymen, d'acquérir la qualité de ses enfants, & de rentrer en possession des biens qu'elle avoit prodigués à leur pere ; & nous osons nous plaindre d'être héritiers de la faute d'Adam, quoiqu'il soit en notre pouvoir d'effacer la honte de notre naissance, & de mériter le titre d'enfants du nouvel Adam ! Concevons donc, Mesdames, qu'au-lieu d'avoir à

nous plaindre de la bonté & de la juſtice de Dieu, elle ſurpaſſe infiniment tout ce que nous avions lieu d'en attendre. Mais, dites-vous, Dieu, à qui tout eſt préſent, avoit prévu cette faute, & pouvoit l'empêcher. C'eſt-à-dire, Meſdames, que pour vous ſatisfaire, il eût dû donner à Adam & à ſes enfants le prix d'une obéiſſance forcée, les couronner ſans combat, les récompenſer ſans qu'ils euſſent mérité la récompenſe! c'eût été bleſſer ſa juſtice qui s'oppoſe autant à la diſtribution d'un prix qui n'a point été mérité, qu'à un châtiment qui n'a point été précédé d'une faute. Remarquez encore notre hardieſſe, & la baſſeſſe de notre cœur; nous ſouhaitons effrontément le bonheur de l'autre vie, celui de celle-ci, ſans vouloir faire la moindre choſe pour l'obtenir: il ſemble que Dieu nous le devoit; & que demande-t-il donc pour nous l'accorder? Que nous l'aimions, lui qui eſt la ſource de toute beauté; que nous le préférions à la laideur, à la miſere. Oh! cela eſt bien pénible aſſurément. Je finis, car je ne pourrois m'empêcher de me mettre en colere contre ma pareſſe & contre la vôtre; d'ailleurs, cette leçon, exceſſivement longue, a paſſé beaucoup les bornes que je me ſuis preſcrites.



QUATRIEME JOURNÉE.

La BONNE.

Nous n'aurons plus Miſs *Préjugé*, Meſdames, elle n'a pu s'accommoder d'une étude où il faut renoncer au plus grand nombre des idées reçues généralement par le vulgaire, & penſer par ſoi-même; elle eſt vraiment piquée de ne pouvoir ſe refuſer aux lumieres qui lui ont été offertes.

Lady LOUISE.

Si ma *Bonne* veut donner ces converſations au public, comme elle a fait celle de notre jeuneſſe, je ſuis preſque ſûre, que Miſs *Préjugé* aura un grand nombre d'imitateurs. Combien de perſonnes jetteront le Livre avec dédain, auſſi-tôt qu'elles y trouveront quelque choſe qui choquera les idées de leur enfance; ce ſera plutôt fait que d'approfondir les raiſons de croire ou de nier. Je ſuis même ſûre que les idiots, les beaux eſprits regarderoient ſon Ouvrage comme pernicieux : je le répete, il eſt plus facile de crier contre un Ouvrage que de le réfuter.

La BONNE.

Je me lave les mains de la pe
ames de toutes ces perſonnes; j'ai
mon devoir, cela me ſuffit.

Miſs DOROTHÉE.

J'eſpere, ſi ma *Bonne* veut faire
vre de nos converſations, qu'elle
bonté d'y inſérer ce que je penſ
égard, & le voici : c'eſt que je re
rai comme de très-malhonnêtes
ceux qui voudront rendre ſon O
ſuſpect : ſi elle ſe trompe & dit q
choſe de faux, il eſt raiſonnable
clairer & de la convaincre. J'ajout
n'y a qu'une fauſſe Religion qui
craindre l'examen; ſi la Religion
tienne eſt divine, elle ne crain
d'être diſcutée, examinée. J'ajou
core que je prendrai comme un
rance qu'il n'y aura rien de bon
répondre, le ſilence qu'on garder
égard : la matiere eſt bien aſſez i
tante pour mériter une réponſe.

Miſs CHAMPÊTRE.

Ce que vous dites eſt excelle
rapport à la Religion Chrétienne
ſi ma *Bonne* vouloit aller plus loin
ler, par exemple, contre la Comm

Romaine, croyez-vous qu'on dût souffrir son Ouvrage en France? Si elle parloit contre la Religion Anglicane, ne seroit-il pas prudent d'interdire son Ouvrage en Angleterre? Les Genevois ne seroient-ils pas autorisés à faire cette défense, si par hazard elle parloit contre le Calvinisme? J'en dis autant des autres Communions.

Miss DOROTHÉE.

Non, Madame, si j'en crois mes petites idées, je ne pense pas qu'on fût autorisé à interdire son Ouvrage. Ou sa critique seroit juste, ou elle ne le seroit pas. Dans le premier cas, il faudroit se réformer : dans le second, il faudroit lui répondre. Une bonne Religion, je le répete, ne peut que gagner à l'examen, & c'est le plus grand de tous les biens, d'en démasquer une fausse.

Lady LOUISE.

Ah! ma *Bonne*, laisserez-vous passer cela? J'ai oui dire que dans votre Communion on doit tout croire sans examen; qu'elle craint, qu'elle défend même absolument toute discussion. Il me semble même avoir lu, dans un de vos Auteurs, qu'il faut condamner les Protestants sans les entendre, & qu'il est inutile d'examiner leurs raisons.

La BONNE.

Je pourrois vous répondre, nous condamnez bien sans er nôtres; mais c'est un mauvai que nous ne voulons pas suivi rité on nous défend les Livres regardons comme hérétiques; deux bonnes raisons pour cel veux vous rendre juge. La prer que dans tout procès, il seroi à l'équité d'entendre le plai des deux Avocats, sans enten Une personne qui ne veut pas foi, doit toujours en lisant un parti, avoir à côté ce qu'on du, afin de n'être pas surprise second lieu, que les Catholiqu pensés du soin de lire les Livr troverses, parce qu'ils reconn autorité qu'ils croient divine, que Dieu a parlé, tout exan perflu. Les Protestants, au con juges dans cette cause, & ne sent point d'autorité infaillible: que ceux qui sont leurs Réf ont pu se tromper, & qu'ils se pés en effet en plusieurs point séquent, un Catholique peut ra ment s'en rapporter à ce qu'i décision divine, & un Protesta

ſonnablement examiner ce qu'il ne regarde que comme une autorité humaine. On craint ſi peu l'examen dans ma Communion, ma chere *Lady*, que ſi jamais nos converſations nous menoient juſques là, je ne voudrois pas omettre un ſeul mot des difficultés qui me ſeroient propoſées, je ne dis pas par vous ſeulement, mais par vos Miniſtres. Retenez-le bien, Meſdames. Au moment où je dirai un ſeul mot de controverſe, je vous exhorte à les armer tous contre moi. Qu'ils me convertiſſent ſi je ſuis dans l'erreur : je porte un cœur docile avec un eſprit amoureux de la vérité ; je ne tiens qu'à elle : par-tout où on me la montrera, je la ſuivrai ſans répugnance, quand il devroit m'en coûter la vie. J'aurai l'Evangile pour regle, cette vérité, *il y a un Dieu*, pour fondement & pour principe. C'eſt à ces deux flambeaux que j'examinerai ma croyance & celle des autres. C'eſt à la face du Dieu vengeur du parjure, que je fais le vœu ſolemnel de ſecouer tout préjugé, de renoncer à toute complaiſance, de ſacrifier tout intérêt à la voix de la vérité. J'en jure par lui-même, je me ſoumets à toute la rigueur de ſa juſtice ſi je viole mon ſerment, & je vous admets toutes à la qualité de mes accuſatrices au jour de ſon redoutable jugement, ſuppoſé que je cher-

che jamais à biaiſer ou à éluder la plus petite des difficultés ſur cette matiere, en ſuppoſant que nous la traitions, s'entend.

Lady LOUISE.

Savez-vous bien, ma *Bonne*, que vous m'avez fait trembler avec votre vœu & votre ſerment? Quoi! s'il falloit abandonner la foi de vos peres, de votre époux, ſi cet abandon entraînoit la perte de votre fortune, de votre vie même, vous auriez le courage de le faire?

La BONNE.

Aſſurément, ma chere : car je n'ai pas le courage d'aller en enfer : mais je le répete, il n'eſt pas queſtion de cela à préſent; il ne s'agit que de la Religion Chrétienne que nous prétendons profeſſer toutes; elle a pour baſe l'hiſtoire de la chûte d'Adam, & les autres vérités renfermées dans la ſainte Ecriture. Examinons 1°. la néceſſité de cette révélation : 2°. la divinité de cette révélation. Examinons ces deux points à la rigueur, & ne me diſſimulez ni aucune de vos objections, ni aucunes de celles que vous avez entendu faire aux impies.

Miſs SOPHIE.

En voici une, ma *Bonne*. J'ai oui dire

fort habile homme, qu'il étoit au-
us de Dieu de s'arrêter aux actions
éatures aussi viles & aussi petites à ses
que nous le sommes, & conséquem-
de s'amuser à leur donner des loix.

Miss DOROTHÉE.

n homme ayant un jour fait ce beau
nnement à ma *Bonne*, que Dieu étoit
au-dessus des créatures pour s'em-
sser de leurs actions, voici les ré-
ons que je fis.

eu est un Etre infiniment parfait, qui
eut aimer que la vérité, la justice,
n mot, toutes les perfections, & qui
me souverainement. Voyons com-
se comportent les personnes qui
quelque amour pour la justice. Ma
est une honnête femme, qui, par
équent, aime l'honneur; quel effet
it en elle cet amour? Elle m'ap-
en quoi il consiste, m'en recom-
e la pratique, me punit quand je
écarte. Si elle voyoit que j'en se-
se le joug sans s'en mettre en peine,
faudroit conclure qu'elle n'aimeroit
honneur. Donc ma mere aimeroit
neur & la vertu plus que Dieu ne
, s'il faisoit moins qu'elle ne fait
m'engager & me forcer, pour ainsi
à la pratiquer.

L'homme, il eſt vrai, eſt moins qu'un atome devant Dieu; mais cet atome a pourtant un trait de reſſemblance avec l'Etre ſuprême. Cet atome a, comme ſon Créateur, la faculté de connoître & d'aimer. Il eſt vrai que ces deux puiſſances, qui en Dieu ſont infinies, ſont très-bornées en l'homme; mais enfin, elles y ſont. Ce n'eſt point par hazard qu'elles s'y rencontrent : Dieu ne fait rien ſans deſſein, il n'a pas mis ces deux puiſſances dans l'homme pour qu'il n'en fît pas uſage; car elles feroient inutiles, & encore une fois, il ne peut rien faire d'inutile. Donc elles y ſont pour connoître le beau, le bon, & conſéquemment l'aimer. Dieu eſt le ſeul bon, le ſeul beau : donc c'eſt pour le connoître & l'aimer, que Dieu a mis en lui ces deux puiſſances. L'homme s'étant dégradé par le péché, ſon entendement a été obſcurci, ſon cœur dépravé : donc il falloit ou que Dieu l'abandonnât à ſes ténebres, à ſa corruption, ou qu'il lui donnât des lumieres & des loix. Dans les enfants d'Adam cette corruption n'avoit pas été volontaire : ils étoient devenus coupables ſans avoir à ſe reprocher leur crime. Donc c'étoit une invitation à la bonté & à la miſéricorde de Dieu, de leur donner un moyen de guériſon, de juſtification. Il

mble, Mesdames, que cela est plus
jue le jour.

Miss CHAMPÊTRE.

tout-à-fait, ma chere; car enfin
loi que Dieu a donnée aux hom-
supposé qu'il l'ait fait, il a été plu-
siecles avant de la donner. En se-
lieu, cette loi ne nous rend pas les
que la maladie, que nous avons
ictée en Adam, nous a ôtées. Si
loi étoit nécessaire aux hommes
emplir & connoître leurs devoirs,
qui ont vécu avant la publication
te loi, ne pouvoient accomplir ce
ne connoissoient pas.

Miss DOROTHÉE.

us avez bonne mémoire, Madame.
iez-vous vous rappeller à quel âge
s a appris les Commandements de
ou plutôt à quel âge vous les avez
is?

Miss CHAMPÊTRE.

uppose qu'on me les a enseignés
t bonne heure; car je ne me sou-
pas qu'on me les ait appris; mais
t aisé de me rappeller le temps où
i compris comme il faut; c'est en-
à neuf ou dix ans.

Miss DOROTHÉE.

Avant ce temps, croyez-vous que votre Gouvernante faisoit bien, quand elle se mettoit en colere contre vous? Ne pensiez-vous pas que votre frere étoit bien méchant quand il vous battoit, que votre sœur étoit injuste quand elle vous arrachoit une poupée, un fruit qui vous appartenoit, quand elle vous accusoit d'une faute qu'elle avoit faite elle-même & vous faisoit fouetter?

Miss CHAMPÊTRE.

Assurément je sentois que toutes c actions étoient mauvaises; mon amo propre m'avoit éclairée sur ce qui p voit blesser ses intérêts.

Miss DOROTHÉE.

Et quand on commettoit ces inju à l'égard de votre frere & de votre pensiez-vous qu'on fît mal d'en agi

Miss CHAMPÊTRE.

Oui, ma chere: j'avois établ bunal au dedans de moi-même, damnois pere, mere, Gouverna ce qui m'approchoit; je vous as cun de leurs défauts ne m'éc

Miss DOROTHÉE.

Vous connoissiez donc la loi avant de l'avoir apprise ; vous démêliez à merveille le juste & l'injuste, vous aimiez l'un, vous haïssiez l'autre. Cette loi étoit au fond de votre cœur avant qu'on l'eût fait retentir à vos oreilles. Voilà quelle fut la loi des hommes avant qu'ils eussent reçu la loi écrite. J'avoue qu'eu égard à la maladie que nous avons contractée en Adam, nous sommes impuissantes à suivre cette loi : cependant nous voyons par l'histoire de ce temps, que plusieurs hommes l'ont suivie, & que d'autres ne la suivoient pas ; d'où vient cette différence ?

Lady LOUISE.

Voilà un de ces phénomenes que l'histoire de la création ne m'explique pas ; elle ne me fait pas comprendre non plus la possibilité de la chûte d'Adam ; car enfin il n'avoit pas l'horrible maladie qui nous porte au mal avec tant de force ; il voyoit clairement la justice de l'obéissance qu'il devoit à Dieu, les suites affreuses de sa prévarication ; & cependant il s'y expose en mangeant cette pomme ! Quelle vilenie !

La BONNE.

Lady *Louise* ne veut pas comprendre

qu'Eve fut moins séduite par la gour
dise que par l'orgueil. A l'égard
chûte d'Adam, je suis persuadée q
eut des causes bien différentes. Je
ai dit mon sentiment à cet égard
vous étiez jeunes; cependant com
suis persuadée que vous n'y avez
alors qu'une attention fort légere, j
vous le répéter.

Adam n'avoit rien en lui qui pût
traîner vers le mal: Dieu lui avoit
l'empire sur ses passions, elles étoien
mises à sa raison; mais il lui étoit
ble de perdre cet empire: il est vr
cela ne paroissoit pas naturel, & qu'il
toutes les facilités possibles à con
son innocence. Il connoissoit to
qu'une pure créature peut connoît
Dieu en cette vie: c'en étoit plus
ne falloit pour aimer de toute sa ca
ce Dieu, source de toute beauté.

A ce motif déja si puissant, il s'e
gnoit un autre qui ne l'est pas moin
Dieu si aimable étoit son Créateu
Bienfaiteur; il l'avoit tiré du néan
sembloit avoir épuisé sa toute-pui
pour le combler de biens; il ne l
manquoit qu'un, c'étoit celui que d

s biens qu'il tenoit de la main li-
e de ſon Créateur, il en étoit un,
ſans doute devoit lui paroître pré-
: : c'étoit une compagne tirée de ſa
re ſubſtance, une créature intelli-
: comme lui, une créature digne par
auté d'être l'ouvrage du Créateur.
yeux matériels incapables d'apper-
ir la beauté d'un Dieu pur eſprit,
oient ſe former une idée légere de
erfections, en conſidérant la beauté
s œuvres, d'Eve entr'autres. C'étoit
produire cet heureux effet que Dieu
avoit donnée : il ne devoit jamais
:hir ſur les charmes dont elle étoit
vue, ſans tourner ſon entendement
ı ſource & l'auteur de ſa beauté. Il
:oit permis, il lui étoit même com-
lé de l'aimer, pourvu qu'il s'attachât
comme à un ſymbole de la Divi-
Je ne puis m'empêcher, Meſda-
de croire qu'Adam perdit de vue
otif de l'amour qu'il devoit porter
épouſe : il admira, il aima ſes char-
ɔurement pour ſes charmes. D'abord
fut qu'une diſtraction momentanée
e produiſit pas une faute conſidéra-
il aimoit Dieu plus qu'elle : ſeule-
il ne l'aimoit plus purement en
. Cette faute affoiblit inſenſiblement
lonté d'Adam ; c'étoit une fievre

lente, imperceptible, mais qui, quelque peu considérable qu'elle fût, pouvoit causer par la suite un embrasement mortel: chaque instant augmentoit cette disposition funeste: Adam s'attiédissoit dans l'amour de son Dieu, son cœur étoit partagé, le moment fatal approchoit où Dieu & la créature alloient s'en disputer l'empire. Il arriva ce moment funeste. Adam étoit sur le bord du précipice, l'occasion l'y entraîna. Il étoit question de désobéir à Dieu, ou de désobliger son épouse; vous sentez qu'il aimoit déja cette épouse avec un tel excès, qu'elle disputoit son cœur au Créateur: elle l'emporta. Adam choisit d'être heureux par la créature, & méprisa le bonheur qu'il pouvoit trouver en son Dieu; c'est-à-dire, qu'il permit à ses sens de subjuguer sa raison: il le permit librement, volontairement, sans se faire illusion. Ce n'étoit point ses lumieres qui étoient affoiblies, c'étoit sa volonté, qui par degré s'étoit attiédie pour son Dieu, qui avoit cessé de s'en occuper avec cette premiere ardeur; & en punition de ce crime, ses lumieres furent obscurcies, sa volonté resta rébelle; & dès-lors sa perte eût été consommée, si Dieu, dont la miséricorde est infinie, n'avoit au moment même de son crime, préparé le remede qui devoit

ir, en lui promettant un Ré-
ır.

Lady LOUISE.

voilà dans l'Hiſtoire Sainte, ma
avant de nous en avoir démon-
rité ; vous oubliez que vous nous
ɔpoſées être Américaines.

La BONNE.

l'oublie pas, ma chere. Miſs *Do-*
'ous a dit & vous a prouvé que
notre corruption, nous connoiſ-
ous aimions la juſtice ; que quand
us en écartions, c'étoit toujours
refuſant à nos lumieres, & en-
par un penchant qui paroîtroit
ntable, ſi l'expérience ne nous
it pas qu'il y a eu des hommes
: venus à bout de le vaincre. Et
chercher des exemples hors de
ɔus ſentons fort bien qu'en plu-
:caſions, nous nous ſommes ſur-
nous-mêmes.
ſommes convaincues de ces vé-
ady *Louiſe*, c'eſt-à-dire, de notre
ɔur la vertu, du penchant qui nous
vers le mal, de la force que nous
ıelquefois pour réſiſter à ce pen-
Ce ſont là, pour ainſi dire, des

faits : il eſt vrai que ces faits dont
ſommes certaines, ont des cauſes qu
ſont inconnues. Nous venons de ch
à les expliquer par l'hiſtoire de la
tion, que nous ne regardons point
comme divine, mais ſeulement c
vraiſemblable. Si nous trouvons
puiſſe ſervir de clef à cette foule d
nomenes que nous reconnoiſſons en
vous avouerez qu'elle mérite une
tion toute particuliere, & que nou
vons, ſans être taxées de trop de
lité, lui donner une foi humaine.
où nous en ſommes, Madame : cet
toire nous apprend que Dieu prc
l'homme un Réparateur pour le rele
l'état affreux dans lequel il venoit
précipiter ; examinons ſi véritabl
nous trouvons au milieu de notr
bleſſe un ſecours étranger qui nou
tifie. N'avons-nous jamais connu
homme qui s'élevant au-deſſus de
chants corrompus & des inclinatic
plus perverſes, nous ait retracé c
primitif dans lequel Adam fut créé
y en a un ſeul. Il en faut conclu

Lady LOUISE.

e crois que nous pourrions trouver de hommes dont la perfection n'auroit nt cette cause. Un très-heureux natu-, une éducation excellente, le desir de gloire, la crainte du mépris, toutes causes, dis-je, peuvent contenir les ions des hommes, sans avoir recours e secours étranger. Plusieurs Païens is en donnent la preuve, il y en a nbre qui ont été des modeles en tout re; on ne peut le nier.

Miss BELOTTE.

'aurois dit autrefois comme vous, dame; mais j'ai changé d'avis, & vais, vous expliquant ma pensée, rappeller ce : ma *Bonne* nous a dit. Un homme ver-ux est celui qui aime tellement l'or-& la justice, qu'il aimeroit mieux dre la vie que d'y manquer; or je ne ive point de tels hommes dans le Pa-isme. Celui qui étoit tempérant, se li-it à l'orgueil; le pauvre volontaire, le ste, le juste Aristide conseille aux héniens une injustice, le violement serment solemnel, parce que ce vio-ent étoit avantageux à la Républi-: en un mot, je trouve dans le Pa-isme des hommes qui ont aimé & pra-

tiqué des actions louables; mais j trouve pas cet amour pour la justi exclut l'amour de tous les vices, sa excepter aucuns.

La BONNE.

L'Histoire Sainte, considérée sans à sa Divinité, mérite bien autant d que l'Histoire profane; ne nous t-elle rien de mieux en ce genre?

Miss BELOTTE.

Oui, ma *Bonne* : je lisois hier l toire de Daniel & de ses compagn & j'en étois ravie d'admiration. l'âge le plus propre à être séduit, un temps qui touchoit à l'enfance quatre personnes sont choisies pou vir le Roi : on les met à part po nourrir de viandes délicieuses; la t tion étoit délicate : les enfants sont mands, & ceux-là avoient une bell casion de satisfaire leur sensualité. ces viandes excellentes, dont on ve nourrir, étoient défendues par la L Dieu; dès-lors elles leur paroissent o ses, & ils leur préferent le pain, l'e les légumes. Dans la suite, il est que de devenir idolâtres, ou du moins paroître en adorant la statue du Roi feu épouvantable doit être le tombe

ceux qui ſe refuſeront à ce culte impie; ces jeunes gens ſurmontent l'horreur que la nature a pour le ſupplice, & pour un ſupplice ſi affreux : les flammes leur paroiſſent plus ſupportables que le crime. Daniel par la ſuite craint plus le péché que les griffes des lions; il s'expoſe à en être déchiré. Voilà, ce me ſemble, des actes au-deſſus de la nature, & qui n'avoient aucun autre motif que le ſeul deſir d'être fidele au devoir, puiſqu'ils étoient faits au milieu d'un Peuple idolâtre, plus porté à les traiter de folie, qu'à les admirer.

La BONNE.

En liſant cette Hiſtoire, qui, comme je vous l'ai dit, mérite autant de foi que celle d'Hérodote, de Polibe, de Xénophon, & des autres Auteurs profanes, nous ſommes forcées de convenir qu'il y a dans l'homme de grandes reſſources pour la vertu. Si nous rentrons enſuite dans nous-mêmes, nous ſentons que ces reſſources nous ſont étrangeres : la nature hait ſa deſtruction, elle abhorre les douleurs; il lui faut un motif bien puiſſant pour s'y livrer volontairement. J'avouerai pourtant que l'Hiſtoire profane nous préſente auſſi quelques exemples d'hommes qui ont paru s'élever au-deſſus d'eux-mê-

mes. Lucrece, Mucius Scévo
lus, Clélie se sont livrés à la
la douleur; mais nous apperce
motifs : une gloire passagere
soutenoit leur courage. D'aill
exemples sont rares, on les c
à peine un siecle en fournit-il
cius Scévola bien loin d'être
sacrifioit au crime; Lucrece av
aimé le commettre, que de per
putation. Regulus étoit bien éloi
vertueux, il étoit dur, dépourv
nité, comme on peut le connc
traitement qu'il offroit aux Ca
lorsqu'il fut vainqueur. Clélie &
pagnes s'exposoient à la vérité
cependant elles espéroient y
En un mot, je vois dans tous
hommes des parcelles de vertu,
dire, & chez aucun des vertu
Rien de tout cela dans ce que
niel & ses compagnons. Le mo
anime est louable; c'est l'hor
désobéissance à la Loi de Dieu
point dans un premier mouven
l'enthousiasme, qu'ils s'expo
tourments; c'est de sang fro
avoir eu tout le temps de réflé
se dévouent au supplice, & ce
plus petit espoir d'y échapper. C
de ces exemples, qu'un secour

à la nature, a ſoutenu la foibleſſe de ces derniers, comme une paſſion violente animoit les premiers : concluons que l'hiſtoire qui nous apprend que Dieu promit à Adam un Libérateur, a de la vraiſemblance, & qu'il n'eſt pas ridicule de l'adopter : je ne vous en demande pas davantage pour le préſent; un jour viendra que nous trouverons par milliers des exemples d'héroïſme, qui ne pourront être attribués à aucun motif humain. Actuellement nous allons reprendre notre regle, ce premier appui de toutes nos connoiſſances.

Il y a un Dieu. Cette hiſtoire de la chûte d'Adam & de la promeſſe d'un Rédempteur, n'a-t-elle rien qui ſoit contradictoire à cette premiere vérité, & en devient-elle au contraire une conſéquence? Qu'en penſez-vous, Miſs *Dorothée*?

Miſs DOROTHÉE.

Je vois un Dieu infiniment parfait, & tellement parfait, qu'il eſt impoſſible qu'il déroge à aucune de ſes perfections. Tous ſes ouvrages doivent avoir le ſceau de cette perfection; c'eſt, pour ainſi dire, le cachet, la marque de l'ouvrier.

Sa bonté l'engage à créer une créature capable d'être heureuſe du vrai bonheur, c'eſt-à-dire, par l'amour & la pratique

de la vertu. Pratiquer la vertu,
choisir librement, & volontairem
crée donc une créature libre. Ch
bien, c'est être maître de le faire
ne le pas faire: il s'ensuit que cett
ture libre pouvoit aussi-bien se dé
ner pour le mal que pour le bien.

Dès-là qu'elle choisit le mal, e
vient l'objet des vengeances de ce
par nature hait le crime. La justic
donc le Créateur à sévir contre le
ble, & cette même justice lui fait
de proportionner le châtiment au

L'homme avoit librement choisi
ture pour sa fin derniere; il avoit
un amour de préférence à sa fem
son Dieu & avoit renoncé pour e
bienveillance de son Créateur, ce q
le plus énorme de tous les crimes. S
avoit entraîné toute sa postérité
faut que le fruit tienne de la na
l'arbre qui l'a produit: une racine
tée produit des fruits empoisonn
bonté de Dieu l'intéresse pour ce
infortunée: elle avoit été souillée
volonté d'autrui; sa sagesse d'acco
sa miséricorde, décide de la justifie
volonté d'autrui.

L'homme par sa naissance étoit
non-seulement coupable, mais i
encore dépravé & avoit contract
h

horrible maladie que nous ſentons ſi bien, Meſdames. Il falloit pour ſatisfaire à la bonté de Dieu, que la maladie des enfants d'Adam eût des remedes proportionnés à la grandeur de cette maladie, capables d'en arrêter les progrès, & de la guérir à la fin radicalement.

En accordant à Adam & à ſa poſtérité le pardon de ſa faute & le remede à ſon mal, la bonté de Dieu étoit ſatisfaite; mais la juſtice ne l'étoit pas : le péché demeuroit ſans un châtiment proportionné à ſa malice. La ſainte Ecriture nous apprend comment la ſageſſe du Créateur a trouvé le moyen de concilier les intérêts de ſa juſtice & de ſa miſéricorde, & cela d'une maniere ſi admirable que le péché, quoiqu'il renferme une malice infinie, a été expié par une ſatisfaction ſurabondante. Je ne vois rien dans tout ce que je viens de dire, de contraire à cette vérité primitive. *Il y a un Dieu.* Au contraire, j'y vois une ſageſſe infinie, une juſtice que rien ne peut plier, une miſéricorde que rien ne peut laſſer, pour ainſi dire, & tout cela eſt bien digne de Dieu.

Lady LOUISE.

Je conviens de tout cela avec vous, ma chere; mais enfin cela ne m'apprend

rien ſur la certitude de la révélation, ſur ſa divinité, ſur ſa néceſſité : c'étoit là de quoi il étoit queſtion, & ce qui nous importe infiniment à ſavoir.

La BONNE.

Pourrois-je vous demander, Madame, pourquoi il vous importe ſi fort de ſavoir ces deux choſes?

Lady LOUISE.

Quelle queſtion! Ne le ſentez-vous pas, ma *Bonne*, ſans que je le diſe? La révélation eſt la regle, non-ſeulement de ce que je dois croire, mais encore de ce que je dois faire. C'eſt elle qui produit ma reconnoiſſance, en m'apprenant ce que je dois à Dieu, & une infinité d'autres choſes que les ſeules lumieres de la raiſon ne pouvoient me découvrir. Elle fonde ma conſcience, en me découvrant l'excellence du médiateur que Dieu m'a donné, & au nom duquel je puis tout obtenir. Elle m'excite à ſupporter les maux de cette vie, en me faiſant voir l'heureux terme où elle doit aboutir. Puis-je trop m'aſſurer de ces biens ineſtimables? Tenez, ma *Bonne*, je tremble, de peur que vos preuves ſur ces importantes vérités ne ſoient trop foibles, qu'elles ne laiſſent des doutes dans mon eſprit. Ah! que je

ſerois malheureuſe alors! on m'arracheroit tous mes biens.

La Bonne.

Je vous admire, ma chere *Lady* : vous me demandez les preuves de la néceſſité de la révélation, & vous venez de les détailler avec une vivacité, une énergie qui prouvent combien vous ſentez qu'elle eſt néceſſaire. Vous venez d'avouer, ce me ſemble, que ſi on vous prouvoit que la révélation eſt fauſſe, vous vous trouveriez miſérable.

Lady Violente.

Je puis bien aſſurer que je penſe à cet égard comme Lady *Louiſe*. Si on m'ôtoit la révélation, je ſerois comme un pauvre vaiſſeau ſans Pilote. Je ſuis certaine encore, que ſentant vivement les peines de la vie, & ne voyant pas à quoi tout cela devroit aboutir, je me dépêcherois bien vîte de les terminer par la mort; car y a-t-il rien de plus miſérable que de paſſer une ſoixantaine d'années ou plus, à ſe lever, ſe coucher, boire, manger, dormir, être malade, courir après la fumée des honneurs, ſuer pour amaſſer des richeſſes qu'il faut quitter en peu, jouir de quelques plaiſirs qui ne compenſent pas à la millieme partie les peines qu'il

faut prendre pour se les procurer & en jouir, & puis tout d'un coup, au moment où l'on le voudroit le moins, être arrachée à tout cela, sans pouvoir s'en réserver la plus petite partie? Ah! je le répete; sans la certitude d'une autre vie, qu'on peut se procurer heureuse par le bon usage qu'on fait de celle-ci, il n'y auroit pas de raison à la supporter, il faudroit s'en débarrasser bien vîte.

Lady LOUISE.

Elle n'est pas tout-à-fait si désagré ble, ma chere : les biens & les maux s succedent; cela désennuie : mais mal cela, j'avoue que l'idée d'une autre v tout-à-fait exempte de maux, a de gra charmes, & peut adoucir toutes les nes de celle-ci.

La BONNE.

Ma chere Lady *Louise*, Dieu v donné un cœur excellent : si vos rie répondoient à vos desirs, il n'y pas un seul pauvre. Si votre pouvo égal à votre bonne volonté, il n'y pas un seul malheureux. Vous ne que le crime, & cependant quoic ayez pour lui l'aversion la plus vous n'avez jamais entendu p châtiment d'un criminel sans

chée jusques aux larmes. Si vous aviez en main un moyen sûr de diminuer le nombre de ceux qui commettent l'iniquité, de ramener les hommes à l'observation de leurs devoirs, négligeriez-vous d'employer ce moyen?

Lady LOUISE.

Non assurément, ma *Bonne*; je me croirois la plus criminelle de toutes les créatures, si je ne l'employois pas.

La BONNE

Ne me demandez donc plus de vous prouver la nécessité de la révélation. Vous avez dit vous-même qu'elle nous excite à la reconnoissance & à l'amour pour notre Créateur. En nous assurant que les peines de ce monde sont des moyens d'acquérir le bonheur dans une vie future, elle soutient notre patience dans des maux qui doivent avoir une fin si avantageuse. En nous éclairant sur l'énormité du crime, & les châtiments affreux qui lui sont destinés, elle nous force, pour ainsi dire, à l'éviter. Si vous eussiez eu vous seule la connoissance de ces grandes & salutaires vérités, votre bonté naturelle ne vous eût pas permis de priver les hommes des biens infinis qu'elles peuvent lui procurer. Or Dieu a une bonté immen-

se, & la vôtre n'est qu'un atome, moins qu'un atome même en comparaison. N'en doutez donc pas, Madame; sa charité infinie a fait pour les hommes ce que vous eussiez fait vous-même : il y a sans doute une révélation, la bonté de Dieu m'en assure : mais parmi les différents Peuples qui ont habité & qui habitent encore la terre, il n'y en a aucun qui ne se croie participant de ce bienfait : chaque Nation a sa révélation; le grand point est de discerner celle qui vient de Dieu, celle qui est divine. Comme cet article est de la plus grande conséquence, cette révélation doit avoir les fondements les plus fermes, les caracteres les moins susceptibles de soupçon. Il faut qu'ils soient tels, que le savant, l'ignorant, le génie le plus subtil, & celui qui est simple, puissent les discerner par la lumiere de la raison. Examinons si la révélation des Chrétiens a des caracteres distinctifs qui puissent engager un être raisonnable à la préférer à toutes les autres.

Pour me forcer à regarder la révélation comme divine, il faut premiérement qu'elle ne renferme rien de contradictoire à cette vérité. *Il y a un Dieu*. Il faut en second lieu, que tout ce qu'elle m'ordonne de croire & de faire, soit digne de ce Dieu, & fasse preuve de

divins attributs. Il faut enfin que Dieu l'ait autorisée par de tels prodiges, qu'ils soient manifestement au-dessus des forces de la nature, de chaque homme, ou même de tous les hommes rassemblés. Examinons si la révélation que je vous propose, a ces caracteres. Mais remarquez, Mesdames, que ce troisieme caractere doit toujours avoir été précédé des premiers. Je m'explique. Une révélation qui m'enseigneroit des choses contradictoires à l'idée que j'ai d'un Dieu, qui ne fussent pas dignes de lui, auroit beau être autorisée par des miracles, je les regarderois comme faux, quelque vrais qu'ils me parussent. Voyons si nous trouverons ce défaut dans la révélation, avant d'examiner les prodiges qui l'attestent. Dites-moi, Miss *Dorothée*, qu'est-ce que la révélation nous présente à croire? Que nous découvre-t-elle?

Miss DOROTHÉE.

La révélation nous découvre premiérement, ce que nous devons croire par rapport à Dieu; secondement, quels sont nos devoirs envers lui, c'est-à-dire, qu'elle nous enseigne ce que nous devons croire, & ce que nous devons faire, comme on l'a déja remarqué.

La BONNE.

Miſs *Champêtre*, dites-nou
révélation préſente à croire
à Dieu?

Miſs CHAMPÊTRE

Il me ſemble qu'il faut diſti
choſes : les unes, que nous po
prendre; & les autres, qui ſ
ment au-deſſus de nos perce
rapport à celles que nous pou
prendre, elle nous apprend
Dieu, c'eſt-à-dire, un Etre infi
fait. Cette premiere vérité, no
pas beſoin de la révélation p
noſtre; la raiſon ſeule nous l
couverte : mais tout le reſte,
qu'étant au-deſſus de la porté
ſon, nous ne pouvons en faire
nous prouver la vérité de la
que vous nous propoſez.

Vous me dites qu'une des
la vérité de cette révélation
me rien propoſer à croire
digne de Dieu. Dès là qu'elle
ſur Dieu des choſes que je ne

La BONNE.

Vous vous méprenez, ma chere; ces choſes que vous ne pouvez comprendre, ſont une preuve de la divinité de la révélation. Votre raiſon ne vous a-t-elle pas découvert que Dieu eſt infini? Pour qu'il ſoit tel, il faut qu'il y ait en lui des choſes que vous ne puiſſiez comprendre; car votre eſprit étant fini & borné, il ne peut atteindre qu'à ce qui eſt borné comme lui. Une révélation qui vous offriroit un Dieu à votre portée, ſeroit manifeſtement fauſſe, parce qu'elle exigeroit vos hommages pour un être contradictoire à celui que votre raiſon vous a découvert, & qui eſt incompréhenſible.

Premier caractere de la divinité de la révélation. Elle offre à nos hommages un Dieu incompréhenſible tel que notre raiſon nous l'a montré.

Voilà, Meſdames, ce que nous devons penſer par rapport aux choſes que nous ne pouvons comprendre en Dieu, telles que ſont ſon unité & ſa trinité; mais il y en a d'autres qui ſont plus à notre portée, & celles-là nous pouvons, & nous devons les examiner.

La raiſon qui m'apprend qu'il y a un être infiniment parfait, me découvre ce que je dois entendre par ces mots; c'eſt-

re, que je conçois, en prononçant ces
bles, un Dieu infiniment saint, juste,
, puissant, libéral, &c. Il faut exa-
ner si la révélation me le montre tel;
r je le répete encore, si elle dérogeoit
cette idée, elle seroit fausse. Dites-moi,
Lady *Violente*, ce que la révélation nous
découvre par rapport à la sainteté de
Dieu?

Lady VIOLENTE.

Qu'il hait le mal, qu'il ne peut se réconcilier avec lui, qu'il le poursuit partout pour le détruire & pour le punir, même dans ceux qui lui avoient été les plus agréables, comme dans David, Ezéchias, & tant d'autres.

La BONNE.

Qu'est-ce que la révélation nous d
couvre par rapport à la justice de Die
Miss *Dorothée*?

Miss DOROTHÉE.

Qu'il ne peut pas ne pas aimer &
compenser la vertu, ne pas haïr ou
le crime. La Ste. Ecriture m'a telle
convaincue de cette vérité, que pa
où j'apperçois un châtiment, j'assu
sitivement qu'il y a toujours eu
me; par-tout où je vois une réc

ſe, je ſuppoſe toujours une vertu. C'eſt, ce me ſemble, ce que l'hiſtoire d'Adam m'apprend d'une maniere bien poſitive. Dieu veut lui donner le bonheur; donc il le crée libre, afin de pouvoir, en couronnant ſa vertu, ſuivre les loix que lui dicte ſa juſtice, ou le punir s'il choiſit le mal. Qui dit *Juſtice*, dit néceſſairement la récompenſe de ce qui eſt bon, le châtiment de ce qui eſt mauvais.

Miſs CHAMPÊTRE.

Ce que vous me dites là, me paroît très-dangereux, & même contraire à l'Evangile. Quoi! toutes les fois que je verrai mon prochain affligé de quelque mal, je croirai qu'il a été criminel! La proſpérité des méchants ſera regardée comme une récompenſe! Souvenez-vous, ma chere, que J. C. condamna cette façon de penſer chez les Juifs, & les avertit de ne pas croire, que ceux ſur leſquels la Tour de Siloé étoit tombée, fuſſent les plus méchants de tout Iſraël, non plus que les Galiléens, dont Pilate avoit fait mêler le ſang avec les ſacrifices.

Miſs DOROTHÉE.

Je répondrai en deux mots. Ou vous prenez les biens ou les maux phyſiques comme des biens ou des maux réels, ou

vous ne les regardez pas comme tels. Dans le premier cas je dirai : Les maladies, le froid, le chaud, &c. ſont des effets qui doivent avoir une cauſe ; cette cauſe ne peut être que le péché, & celui d'Adam ſuffit pour juſtifier à cet égard la juſtice de Dieu. J'ajoute encore, que l'homme le plus juſte n'étant point exempt de péché, mérite toujours d'être châtié dans cette vie ; que ce châtiment eſt en même temps la punition de ſes fautes, l'épreuve de ſa vertu, & le moyen de gagner le Ciel. Si vous dites en bonne Philoſophe, que les maux phyſiques ne ſont pas de vrais maux, j'ajouterai que parmi les choſes naturelles qu'on regarde mal-à-propos comme des biens, je trouverois ces châtiments que la juſtice de Dieu fait du péché. A combien de perſonnes les honneurs, les richeſſes, la ſanté n'ont-elles point été occaſions de chûtes ? Ne me ſera-t-il point permis de regarder comme des châtiments, ces avantages devenus funeſtes à ceux qui les ont obtenus ?

La BONNE.

Le fond de votre penſée eſt vrai, ma chere *Dorothée* : tout mal ſuppoſe le crime aux yeux d'une perſonne qui eſt convaincue de la juſtice de Dieu ;

mais vous vous êtes exprimée d'une maiere un peu trop affirmative; & pour vous endre plus exacte il faudroit trop nous carter de notre sujet. Tenons-nous-en la these générale. La justice doit nécessairement punir le mal, récompenser le ien. Il y a des maux dans cette vie : donc Dieu est juste, il y a du péché. Quand n'y auroit que celui d'Adam, cette conséquence seroit justifiée. Dites-moi, Lady Louise, ce que la révélation vous découre par rapport à la bonté de Dieu?

Lady LOUISE.

Elle m'apprend que cette divine quaité l'a engagé à créer des créatures pour es rendre participantes de son bonheur elon le degré de leur puissance à être eureuses; elle me découvre qu'il n'a oint abandonné l'homme après sa chûte, t lui a préparé un remede capable de éparer avantageusement ses pertes.

Miss SOPHIE.

Il me semble appercevoir une contraiction. Vous nous avez dit que Dieu omme juste & saint, haïssoit essentiellement le crime, & le poursuivoit parout pour le punir. La justice veut que châtiment, la réparation soit proporonnée à l'offense : or l'homme ne pou-

voit fournir à une telle réparatio
falloit nécessairement ou que la ju
fût violée par le pardon d'un crim
n'étoit pas suffisamment expié, ou q
bonté souffrît par le châtiment d'un
pable inhabile à réparer.

La BONNE.

J'avoue, ma chere, que toute l
gesse humaine n'eût pu parer à cet in
vénient, & voilà ce qui me prouv
nécessité de la révélation; c'est qu'el
découvre comment la sagesse infinie
concilier les droits de sa justice & d
miséricorde; vérité que la sagesse de
les hommes réunis, n'auroit pu devi
imaginer même. Entrons dans le d
par rapport à cette preuve; je ne d
pas que je ne l'aie fait autrefois;
l'ordre de ce discours m'oblige à le r
ter, & d'ailleurs, ces grandes vérité
peuvent être trop inculquées, parce q
les s'échappent de l'esprit, quoiqu'
soient de la derniere importance. Ce
en vous interrogeant, Mesdames, q
procéderai à cet examen; je trouve c
méthode plus aisée. Dites-nous, M
Champêtre, quels sont les caractere
péché d'Adam?

Miss CHAMPÊTRE.

Il me semble qu'Adam se rendit c

pable d'une ingratitude odieuſe, puiſqu'à peine ſorti des mains d'un Dieu, qui l'avoit comblé de biens, il mépriſa ſon Créateur au point de lui préférer ſa femme. Il commit auſſi une injuſtice criante en cherchant à ſe ſouſtraire au domaine de ſon Souverain Seigneur, qui avoit ſur lui les droits les plus ſacrés. Ce fut un enfant qui renonça à la bénédiction de ſon Pere, mais du Pere le plus tendre; un ſujet qui ſe rébella contre le meilleur des Rois; un ingrat qui voulut ſe ſervir de tous les biens qu'il venoit de recevoir, pour dépouiller le plus généreux de tous les bienfaiteurs; un inſenſé qui préféra la laideur à la beauté, le malheur à la félicité ſans bornes, l'injuſtice à la droiture. Voyez-vous, ma *Bonne*; je conçois cela beaucoup mieux que je ne puis le dire, & cependant je ſens que je le conçois beaucoup moins qu'il ne peut l'être: mon imagination après s'être efforcée de raſſembler tous les caracteres qui aggravent la faute d'Adam, s'arrête par l'impuiſſance d'aller plus avant; je ſens qu'il y a *un au-delà* qui ne m'eſt pas acceſſible, & auquel il faut renoncer d'atteindre.

La BONNE.

Vous avez raiſon, ma chere; c'eſt que la malice du péché étant beaucoup plus

grande que votre esprit, elle n'y peut entrer. Cette malice, comme je vous le disois autrefois, n'a eu de bornes que l'impuissance de celui qui offensoit, & l'inaccessibilité de celui qui étoit offensé : passez-moi ce terme, Mesdames; car s'il est nouveau, il exprime ma pensée. Voilà donc une créature bornée, coupable d'un crime qui auroit eu des suites infinies, si l'offensé eût été en état d'en être blessé : tous les jours nous disons qu'un homme est un meurtrier, quoiqu'il n'ait tué personne. Il a tiré un coup de pistolet qui, par sa mal-adresse, n'a percé que mon habit; il m'a donné un coup d'épée qui a été paré par le bouton de mon habit, que le fer a rencontré : le poison qu'il me préparoit, a été renversé par accident; mais quoique sa mauvaise intention ait été impuissante, il n'en est pas moins coupable d'homicide : ce n'est point la volonté qui lui a manqué, ce sont les moyens. Disons-le donc, Mesdames, & disons-le avec horreur : Adam fut un Déïcide : il s'attaqua à l'être de son Dieu, il chercha à le détruire, en voulant s'y égaler. Or, comme Miss *Sophie* l'a fort bien remarqué, la justice ne peut être satisfaite que par une satisfaction proportionnée à l'offense & à la qualité de celui qui a été offensé. L'homme étoit incapable

de procurer une telle satisfaction; donc l'homme étoit incapable de réparer sa faute, quand il eût souffert toute une éternité pour l'expier : il s'ensuit qu'il devoit être toute une éternité l'objet de la justice de Dieu; car cette vertu cesseroit d'exister si elle s'adoucissoit sans avoir reçu une satisfaction égale à l'offense. Dites-moi, Lady *Louise*, ce qu'il falloit pour réconcilier l'homme avec Dieu?

Lady LOUISE.

Ma raison me répete ce que vous venez de me dire, d'où je conclus qu'il falloit élever le réparateur jusqu'à celui qui avoit été offensé, lui donner une dignité pareille à la sienne : or cela n'étoit pas possible. Ou bien il eût fallu rabaisser Dieu jusqu'à la condition du coupable, ce qui n'est pas possible non plus, Dieu étant impassible & immuable par sa nature. Le péché de l'homme paroissoit donc impossible à réparer, il étoit sans remede. Ma raison a besoin de la révélation pour en apprendre davantage; il faut qu'elle me découvre cette maniere de réparation qui me paroît absolument impossible, je le répete.

La BONNE.

Aussi la révélation vient-elle à votre

secours, & dénoue ce nœud que
ne pouviez détordre. Elle vous ap
que la seconde Personne de la Ste.
nité, que le Verbe a pris une nature
blable à la nôtre, ou plutôt qu'il
notre nature, qu'il a unie à la nature d
d'une maniere si ineffable, qu'elle
subsisté dans une seule Personne qui
celle du Fils de Dieu. Comme Hon
il étoit capable de souffrir; comme I
il donnoit un prix infini à ses sou
ces, & égaloit, surpassoit même par
tisfaction, la malice & l'énormité d
ché. Ainsi l'Incarnation a fait un ac
admirable de la justice & de la bon
Dieu, en sorte que ces deux perfec
ont été satisfaites.

Miss DOROTHÉE.

Vous savez, ma *Bonne*, que no
raisonnons de ces choses qu'eu ég
nos lumieres naturelles: les miennes
frent une telle foule d'objections, c
ne sais par où commencer pour vo
exposer. D'abord, cette union de la
ture divine avec la nature humaine m
roît contradictoire: jamais il ne me
possible de la croire, sans renoncer à
tes mes notions. Elle blesse toutes le
gles de la nature, & il faut faire di
avec le bon sens pour y adhérer.

La BONNE.

'on, ma chere; si nous pouvons une
nous convaincre que Dieu nous a ré-
ce Mystere, le bon sens nous enga-
à le croire : voici ce qu'il nous dira :
endement de l'homme est borné ; la
sse & la puissance de Dieu sont infi-
; pour comprendre ses œuvres, il
roit que mon entendement fût infini.
ce que mes yeux ne découvrent dans
éan qu'environ deux ou trois lieues,
'en dois pas conclure qu'il n'a que
e étendue, mais seulement que la foi-
se de mes yeux m'empêche d'en dé-
vrir davantage. Ce plus que je ne vois
n'existe pas moins que la partie que
écouvre : seulement, l'un est à la
ée de ma vue, & l'autre ne l'est pas.
vérité de l'existence de Dieu est à la
ée de ma raison ; je sais qu'il peut
ce qu'il veut, qu'il ne veut rien que
iste & de raisonnable : voilà les deux
rois lieues de l'océan que je décou-
: le reste ne peut être apperçu par
foible créature comme moi, & n'en
te pas moins. Mais, direz-vous, cela
st à ma raison des choses contradic-
es, cela est absolument contraire à
les principes des sciences démon-
s. C'est que ma raison, ces princi-

pes, ces ſciences étant bornées, n de priſe que ſur les objets qui le auſſi. Il ſeroit bien plus contradictoi penſer que Dieu, qui eſt la ſouver vérité, pût mentir & nous tromper. tre raiſon n'a qu'une choſe à faire, d'examiner ſi réellement Dieu a ré ce que nous ne pouvons compren quand elle eſt ſûre de ce point, elle fait une loi de nous ſoumettre ſans men, parce qu'il ſeroit ridicule de tendre découvrir ce que nous ſavons abſolument hors de la portée de n vue. Concevez-vous cela, Meſdan

Miſs Dorothée.

Oui, ma *Bonne :* c'eſt comme ſi homme ſe plantoit au bord de la m déterminé à n'en point ſortir, qu'il eût apperçu le bout.

La Bonne.

Préciſément, ma chere; mais ſi la niere dont s'eſt accompli le Myſter l'Incarnation, ne peut entrer dans n eſprit & être compriſe par notre rai la ſageſſe des deſſeins de Dieu en l donnant peut être examinée; je m'ex que, Meſdames.

Je n'ai point encore examiné ſi la vélation eſt divine; donc je ne puis cr

nablement un Myſtere que je ne
'ends pas; car il n'y a que l'auto-
: Dieu, ſous laquelle je doive plier
iſon ſans craindre de me tromper,
ètre trompée; il n'y a qu'eile qui
& qui doive ſubjuguer mon juge-
; je le ſuſpends donc juſqu'à ce que
ſûre qu'il a parlé, & je dis : Si Dieu
vélé le Myſtere de l'Incarnation,
roirai ſur ſa parole; en attendant,
examiner ſi ce Myſtere, que je ne
omprendre, eſt digne de Dieu; ſi
port à ſes effets & à ſes ſuites, il
n qui répugne à l'idée que je me
te de cet Etre ſuprême. Si ce Myſ-
-deſſus de ma raiſon, produit des
approuvés par ma raiſon, des ef-
gnes de toutes les perfections de
ce ſera un préjugé bien favorable
vélation. En un mot, Meſdames,
que ce Myſtere paroiſſe tellement
à augmenter la gloire de Dieu,
ſoit tenté de dire : Il manqueroit
e choſe aux œuvres de Dieu, ſi
l n'avoit pas été opérée.

Lady LOUISE.

bien de la peine à croire que vous
iez juſques-là : pour moi je ſuis de
on d'une Dame qui me diſoit,
évitoit ſoigneuſement de penſer

aux Mysteres de la Religion, & 1
mément à celui de l'Incarnation, de
d'en douter.

La BONNE.

Je connois cette Dame, ma chere
a beaucoup d'esprit, & cependant el
sent pas le ridicule de son raisonner
Elle m'a tenu le même propos, &
manquai pas de lui répondre, que le c
est le chemin de la vérité; qu'il 1
que le mensonge qui craigne l'ex
& qui y perde. Je ne l'ai point con
cue : le préjugé est trop fortement é
chez elle pour espérer de la ramener
raison. Suivons une route opposée,
dames. Que notre raison ne reconn
qu'un seul supérieur, qui est l'oracl
vin : jusqu'à ce que nous soyons
qu'il a parlé, examinons.

Miss DOROTHÉE.

J'aurois à vous faire souvenir
histoire singuliere par rapport à cette
me, & qui montre jusqu'à quel poin
pousse le préjugé; mais comme je ne
pas perdre de vue ce que j'ai à vou
jecter, je remettrai cette histoire à la
miere leçon; & pour continuer cell
je vous demande s'il n'étoit pas inc
de la Grandeur & de la Majesté de I

de s'unir à une nature telle que la nôtre?

La BONNE.

Non assurément, ma chere; vous perdez de vue ce qu'étoit l'homme au sortir des mains de son Dieu & avant d'avoir contracté cette horrible maladie qui nous déprave. C'étoit une créature capable de connoître, d'aimer, de glorifier son Créateur : quelle fin! Il participoit en quelque sorte aux avantages de la Divinité, & n'avoit pas d'autre occupation que celle de l'Etre suprême : quel privilege! Tous ses penchants étoient droits, justes, & il pouvoit se fixer dans cet heureux état : quelle félicité! C'est à cette nature primitive, si belle, si noble, si avantagée, que la Divinité a daigné s'unir; & quels effets ont résulté de cette union? Dieu a été honoré, adoré, aimé, remercié sur la terre, d'une maniere digne de lui. Je vous l'avoue, Mesdames, quand je considere l'Incarnation sous ce point de vue, indépendamment du péché d'Adam même, je trouve ce mystere si digne de Dieu, qu'il me paroît nécessaire peut-être à la perfection de ses œuvres, comme je vous le disois, il n'y a qu'un moment.

La beauté sans défaut, la bonté sans mesure, la sagesse infinie, vouloient être

adorées, connues, aimées hors de lu
quelque parfaite que fût la créature qu'
avoit destinée à cet heureux, à ce gl
rieux emploi, c'étoit une créature tr
bornée pour lui rendre des hommages d
gnes de lui. La terre étoit comme u
Autel, d'où devoit s'élever sans cesse u
encens pur; mais il falloit un Prêtre dig
de l'offrir; & ce Prêtre, la nature h
maine ne pouvoit le produire. Pour ho
norer, aimer parfaitement un Dieu,
falloit un Dieu. Quand on célebre
naissance de Jesus, je vois dans la crêcl
le frere ainé des hommes, le Grand-Pr
tre selon l'ordre de Melchisédec, q
vient au nom de toute la nature huma
ne, payer à l'Eternel le juste tribut q
lui doit la créature. Il devient notre Che
notre Pontife; il donne à nos hommag
ce qui leur manquoit, en les unissant au
siens. En offrant à Dieu ce divin Enfan
je lui rends tout ce que je lui dois;
terre devient un Ciel. Dieu jette sur el
des regards de complaisance; il y vo
toute la nature humaine réunie sous
Chef infiniment agréable à ses yeux. A
si l'Incarnation ne devoit s'opérer qu'
conséquence de la chûte d'Adam, diso
avec saint Augustin: Oh! l'heureu
faute qui nous a procuré un tel Frer
un tel Prêtre! Oui, Mesdames; je si

ersuadée que rien ne pouvoit remplir
desseins de Dieu dans la création que
hommages de Jesus-Christ, que je suis
rtée à croire que la seconde Personne
la sainte Trinité se fût incarnée, quand
me il n'y auroit point eu de péché à
pier : elle l'eût fait pour diviniser nos
mmages, & en rendre à Dieu de dignes
lui. Voilà du moins ce que me dit ma
son, lorsqu'elle pese les fruits inesti-
ibles de ce Mystere.

Lady LOUISE.

Et cela est parfaitement d'accord avec
mienne. Je n'avois jamais considéré
ncarnation sous ce point de vue; sous
étexte que c'étoit un Mystere inacces-
ile à ma raison, je croyois devoir l'a-
rer sans y réfléchir. Que de trésors j'ai
rdus par ma faute! Vous avez fait naî-
e dans mon ame une magnifique idée
s laquelle je veux, dès ce jour, en-
sager le Verbe incarné : ce sera le
re aîné des hommes & leur Prêtre. Je
veux point perdre de vue ces deux
alités, si propres à consoler mon im-
issance.

La BONNE.

Ajoutez-y un autre titre, Madame. Le
erbe incarné eût été le Prêtre de l'hom-

me innocent; il devient la victime
l'homme pécheur. Le seul motif d'ador
parfaitement son Pere l'eût attiré raiso
nablement sur la terre; que sera-ce si
joint à ce motif celui de réparer sa glo
re, de satisfaire à sa justice, de le réco
cilier avec la nature humaine, de lui re
dre dans tous ceux qui voudroient pro
ter de ses graces, des adorateurs pour tou
l'éternité? La miséricorde fait un mirac
pour anéantir le péché, sans ôter à la ju
tice la victime qu'elle exige. Encore u
fois, quel prodige! qu'il est digne
l'Etre infiniment parfait, & dès là qu
est digne d'être cru!

Lady VIOLENTE.

Je vous jure, ma *Bonne*, que je n'
plus besoin de la révélation pour croi
ce Mystere: il me paroît nécessaire à
gloire, à la justice, à la miséricorde
Dieu; dès là il me paroît existant, il
paroît une conséquence de cette vérit
Il y a un Dieu.

La BONNE.

Que sera-ce, Mesdames, si à cet
conviction, qui naît naturellement
l'examen que nous venons de faire, no
ajoutons celle que doit produire la paro
expresse de Dieu? Non-seulement

Myſtere, qui eſt le fondement de la Religion Chrétienne, n'a rien de contradictoire à l'idée que nous avons d'un Dieu; non-ſeulement il remplit parfaitement toutes nos notions par rapport à la perfection de Dieu; mais j'ai des preuves certaines que Dieu l'a opéré : il a daigné me les révéler lui-même. Rappellez ici, Meſdames, toute votre attention; je dis plus, rappellez toute votre incrédulité : dépouillez tous les préjugés qu'on vous a donnés ſur la Religion, quelque légitimes qu'ils ſoient; oubliez toutes les raiſons de convenances qui vous engagent à croire ce Myſtere & les autres; rappellez toutes les objections des libertins & des impies, pour procéder à l'examen de la révélation. Faites une bonne fois l'exercice de votre raiſon, pour découvrir s'il eſt vrai que Dieu ait parlé, afin de lui en faire enſuite un ſacrifice parfait.

J'ai dit que la révélation, ſi elle eſt divine, doit avoir des caracteres ſi clairs, qu'il ne ſoit pas poſſible de s'y méprendre; voyons ſi j'ai trop avancé : mais je le répete, Meſdames, ſi je parviens à vous prouver la vérité de la révélation, le doute ſur les vérités qu'elle vous préſentera à croire, ſeroit abſurde. Diſputez la révélation tant qu'il vous ſera poſſi-

e, je me prêterai à toutes vos objections. erez-vous forcées de les abandonner, z de vous soumettre; faites-le pleinement. Ne me dites plus alors : Mais que deviendront les notions les plus claires, les regles que les Savants de nos jours veulent établir, & qu'ils semblent avoir fait vœu de répandre ? Il en est une qui doit prévaloir sur toutes les autres; c'est que Dieu, le Tout-Puissant aura parlé; celui qui est la vérité souveraine, ne peut se tromper : à ces mots, toute créature doit se rendre, à moins qu'elle ne veuille renoncer à la raison : à ces mots, la Foi n'est plus un acte qu'il faille laisser au femmes & aux ignorants; car voilà ce qu l'on prétend dans notre siecle. Nos Ph losophes dédaignent tout ce qui est dessus de leur petite sphere : cerve étroits, qui, ne pouvant me rendre son de la dix-millieme partie des m cles qui sont en eux-mêmes, ou qu environnent, portent un œil auda sur ce qui est plus éloigné d'eux q ciel ne l'est de la terre, & qui en pr cent hardiment. Fixe le soleil, tém atome; soutiens la violence de ses sans en être aveuglé; suis l'éclair dans sa course, mesure l'étendue d essaie à en déranger les bornes, prendras bientôt que tes foibles

ſont pas conſtruits de maniere à ſoutenir une lumiere ſi vive; tu dois les borner à meſurer un petit nombre de ſurfaces ſur leſquelles tu pourras faire des conjectures, que tu chercheras à approfondir; & pour une vérité qui ſera le fruit de ton examen, mille erreurs m'avertiront de me tenir en garde contre ta fauſſe ſageſſe, & à rire de tes préſomptueuſes déciſions. Apprends que l'exercice de la Foi eſt l'exercice néceſſaire de tout ce qui raiſonne conſéquemment, & que ſi tes lueurs ſont réelles, elles t'engageront à humilier ta ſuperbe ſous le joug de la parole de Dieu, & qu'il eſt abſurde de préférer l'étincelle au ſoleil.

Miſs DOROTHÉE.

Ma *Bonne* me divertit toujours quand il eſt queſtion de nos beaux eſprits, elle devient éloquente dans les ſorties qu'elle fait ſur eux.

La BONNE.

Je l'avoue, ma chere, j'ai ſouvent trop de vivacité quand il eſt queſtion de ces beaux Meſſieurs; ils ont tant eſſayé de me faire partager leur aveugle manie, que je ſuis un peu excuſable de ſentir toute ma bile en mouvement quand je me rappelle leurs Sermons: continuons,

Lady LOUISE.

Mais, ma *Bonne*, pourquoi Dieu n'a-t-il pas un peu plus étendu nos lumieres, je ne dis pas pour comprendre ces Mysteres, mais du moins pour en ôter les apparentes contrariétés? Si nous pouvions les concevoir, par exemple, comme les Saints le font dans le Ciel, il n'y auroit plus d'Impies, de Matérialistes, d'Hérétiques; nous serions tous d'accord, nous serions tous Saints.

La BONNE.

Et que deviendroient les biens inestimables que nous procure l'exercice de la Foi? Quoi! une misérable créature qui, comme je vous le disois tout-à-l'heure, n'est pas capable de connoître la cent millieme partie des phénomenes qui se passent en elle; qui ne peut m'expliquer pourquoi son doigt remue au moindre signe de sa volonté; cette créature ignorante, dis-je, demandera des raisons, des preuves à son Dieu, quand il aura daigné lui révéler ses Mysteres? C'est une impudence qui n'a pas de nom; une sottise qui lui fait mériter à bon droit le nom d'*insensé* que le Saint-Esprit lui donne dans l'Ecriture. Nous aurons occasion de parler plus d'une fois sur la folie de Messieurs

les beaux esprits. En voilà assez pour aujourd'hui, je vous dois une histoire, & je n'ai qu'un trait d'histoire à vous rapporter. Il est très-conséquent à la matiere que nous traitons.

J'ignore, ou plutôt j'ai oublié quelle est la maison de la Dame dont je vais vous parler : elle fut appellée la Princesse Palatine après son mariage ; je crois pourtant qu'elle étoit fille du Duc de Mantoue. Quoi qu'il en soit, elle vivoit sous le Regne de Louis XIV. Dans sa jeunesse, elle eut beaucoup de piété ; mais s'étant éloignée de Dieu par degrés, elle donna dans la galanterie, & ensuite dans les intrigues qui partagerent toute la Cour pendant la Régence d'Anne d'Autriche. Cette Dame avoit un esprit supérieur, une grande ambition, beaucoup de génie pour les affaires, une fermeté à toute épreuve, & sur-tout une fidélité à sa parole, qui la faisoit regarder comme le plus honnête homme du monde. Or vous sentez qu'entre un honnête homme, (selon l'idée qu'on attache à ce nom dans le monde) & une honnête femme, il y a une distance infinie. Celle-ci avoit des amants qui eussent scandalisé, si elle eût vécu cent ans plutôt ; mais dans le siecle où elle vivoit, c'étoit presque une mode, & on n'y prenoit pas garde de si près.

Cependant les principes de Religion que la Palatine avoit eus dans sa jeunesse, empoisonnoient ses plaisirs criminels; deux fois poursuivie par la grace, elle essaya de se réconcilier avec Dieu, & toujours la force de l'habitude la réplongea dans l'état le plus malheureux. Lasse de lutter contre sa conscience, elle essaya d'éteindre dans son ame le flambeau de la Foi; Livres contre la Religion, société avec les soi-disants Esprits forts, tout fut employé; & Dieu, qui l'avoit long-temps poursuivie, l'abandonna enfin aux desirs déréglés de son cœur: elle prit une si grande horreur de la Religion, qu'elle ne pouvoit en entendre parler, sans laisser échapper des railleries qui scandalisoient même les libertins. Elle n'avoit pourtant pas affiché ce désordre scandaleux qui exclut de la compagnie des honnêtes gens; & comme elle avoit rendu de grands services à la Reine pendant la minorité du Roi, elle vivoit à la Cour avec éclat & considération. Elle étoit née bienfaisante, & avoit conservé cette inclination au milieu de ses désordres; les prieres des pauvres qu'elle assistoit, monterent jusqu'au Trône de Dieu, solliciterent sa miséricorde, & en obtinrent un miracle.

La Princesse Palatine vivoit tranquille

dans l'état déplorable que je viens de vous peindre, lorſqu'au milieu d'un ſommeil paiſible, & ſans qu'aucun événement précédent l'eût frappée de maniere à laiſſer des traces dans ſon cerveau conſéquentes à ce que je vais vous dire, elle eut le ſonge ſuivant.

Elle crut être dans une épaiſſe forêt où elle s'étoit égarée : après avoir marché fort long-temps pour en chercher l'iſſue, elle apperçut une cabane, dont elle s'approcha pour ſe repoſer ; car ſa courſe l'avoit épuiſée. Cette cabane étoit habitée par un aveugle né, qui lui offrit quelques rafraîchiſſements. Pendant qu'elle prenoit un repas frugal, elle fit quelques queſtions à ſon Hôte, & apprit de lui qu'il étoit venu au monde tel qu'elle le voyoit ; & pourquoi, lui demanda-t-elle, vous êtes-vous confiné dans ce déſert ? Pour éviter la perſécution des hommes, lui répondit l'aveugle ; ceux avec leſquels j'ai vécu avant ma retraite, n'ont rien oublié pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes : ils vouloient me perſuader qu'ils jouiſſoient d'un ſens dont je manque, & me vantoient un ſoleil, une lune, & quantité d'autres objets qui n'exiſtoient que dans leur imagination ; ils me ſoutenoient qu'ils pouvoient connoître tout ce qui les environnoit, autrement

que par le toucher, me parloient de cou
leurs, & de mille choses très-absurdes, &
ce qui m'étoit le plus insupportable, c'est
que des gens qui avoient d'ailleurs beau
coup d'esprit & de probité, étoient d'ac
cord avec les autres pour soutenir ce
mensonges. Pour me dérober à leurs im
portunités à cet égard, je me suis séquest
tré de tout commerce, & depuis dix an
que je vis dans cette solitude, vous ête
la premiere personne dont j'aie entend
la voix. J'espere que vous ne serez pas
mon égard aussi injuste que les autres
& que vous conviendrez avec moi qu'o
vouloit me bercer de folles visions.

Et le moyen d'en convenir, lui ré
pondit la Palatine? Si une douzaine d
personnes eussent voulu vous persuad
de l'existence de ce sens qui vous ma
que, vous auriez été excusable de dou
de leur rapport; mais comment pouv
vous croire que tous les hommes se soi
accordés à vous tromper? Vous m'a
avoué que d'habiles & d'honnêtes
vous avoient assuré qu'ils voient ce
vous ne faites que toucher; ils vo
surent qu'il y a un Soleil, une L
des Etoiles, que les corps ont de
leurs, une forme qu'ils peuvent
guer sans les toucher; & seule
cause que vous ne les apperceve

vous voulez anéantir leur témoignage. Ont-ils quelque intérêt à vous tromper? Avouez de bonne foi, que refuser de vous en rapporter à l'unanimité de leur témoignage, est une véritable folie.

Je crois que vous avez raison, répondit l'aveugle; mais avouez aussi que vous êtes plus extravagante que moi. Ce qu'il y a de plus honnêtes gens, les plus éclairés, les Augustins, les Ambroises, les Chrysostômes & des millions d'autres vous certifient qu'ils se sont convaincus de la vérité de la révélation par l'examen le plus exact & le plus long: les Apôtres & une multitude de Martyrs ont été si persuadés de cette vérité, qu'ils l'ont signée de leur sang, & cependant vous osez penser qu'ils se sont accordés pour vous tromper. Parce que vous vous êtes aveuglée volontairement, vous accusez tant de grands personnages d'être aveugles. Suffit-il donc de nier ces vérités pour les anéantir? Et parce que vous ne les voyez plus, croyez-vous être en droit de révoquer en doute des témoignages si nombreux & si désintéressés?

A ces mots, la Palatine se réveille, couverte d'une sueur froide; elle reconnoît ses erreurs, & les suites affreuses qu'elle en devoit craindre pour l'éternité; elle se jette à genoux, & passa le reste

de la nuit dans la priere & dans les la
mes. Le funeste voile étoit déchiré,
raison reprit tous ses droits. Elle ne
contenta pas de se frapper infructueus
ment la poitrine, sa conversion fut en
tiere & publique. Ses engagements f
rent rompus sans aucun ménagement; u
vie austere, pénitente, retirée, édi
autant le monde pendant plusieurs a
nées, qu'elle l'avoit scandalisé aupar
vant, & elle persévéra jusqu'à la mo
dans le nouveau genre de vie qu'elle avo
embrassé.

Lady VIOLENTE.

Cette histoire nous fournit, ce me sem
ble, une nouvelle preuve de la vérité
la Religion, à l'usage & à la portée
tout le monde. Une multitude d'ho
mes éclairés, & qui ont passé leur vi
l'étudier, sont persuadés qu'elle est
vine, & ils nous en donnent une pre
sans replique, en s'assujettissant à sa
tique exacte dans les choses qui paroi
les plus pénibles à la nature.

Miss SOPHIE.

Cette preuve ne peut-elle pas êt
léguée en faveur de toutes les fauss
ligions? La Grece a eu ses Socrate
Aristides, ses Phocions, ses Dem

nes, & grand nombre d'autres Savants que je ne me rappelle pas : Rome a eu ses Scipions, ses Paul Emiles, ses Cicérons ; & sous le regne d'Auguste, des Savants dans tous les genres. Les Grecs & les Romains auroient-ils été reçus à dire : Les plus savants & les plus honnêtes gens d'entre nous croient ce que nous croyons sur la nature de nos Dieux ? Donc ce que nous en croyons, est vrai.

Miss DOROTHÉE.

Non, Madame. Les Grecs & les Romains n'auroient pu poser ce principe, ni en tirer cette conséquence, parce que leurs plus grands Hommes, loin d'avoir des sentiments uniformes sur la Religion, s'étoient fait à cet égard des systêmes très-différents : parce que loin de croire la Religion dominante, il n'étoit pas même possible qu'ils la crussent, parce que l'absurde ne peut entrer dans une tête qui raisonne, & ne peut être que le partage d'un vulgaire aveugle, qui n'a jamais comparé deux idées : non-seulement ils ne croyoient point la Religion dominante, mais ils s'en moquoient, & leurs écrits font foi & de la contrariété de leurs sentiments, & du mépris qu'ils avoient pour les opinions reçues. Les Poëtes même sur les théatres, & les Ecrivains ne ha-

zardoient rien en tournant en ridicu
fausses Divinités ; les Savants, les
nêtes gens du temps n'ont jamais
de réprimer leur audace; ce qu'il
sent fait sans doute, s'ils eussent c
Dieux qu'on outrageoit.

La BONNE.

Ajoutez qu'ils avoient un intérê
ticulier à entretenir l'erreur du Pe
cet égard. La mort de Socrate avc
pris aux Philosophes le danger d'e
de faire des Prosélytes au sentime
l'unité d'un Dieu ; on pouvoit bien
ser à cet égard tout ce qu'on vo
pourvu qu'on le pensât tout bas
moins chez les Grecs. Chez les Rom
les grands Hommes en état de com
dre les absurdités de la Théologie p
ne, la regardoient comme un frein
ble de retenir le vulgaire, & avoient
tant plus de crainte de le détromper
ces grands Hommes étoient à la t
gouvernement, qui ne pouvoit se
nir sans une Religion, qui, toute ext
gante qu'elle étoit, leur laissoit un m
de contenir la multitude.

Miss DOROTHÉE.

Ce que vous venez de dire, ma
ne, me fait naître une idée. Je m'a

çois que tous les Légiſlateurs ont eu ſoin d'établir une Religion *telle quelle* : pourquoi l'ont-ils fait ? C'eſt que le plus grand nombre des hommes ont beſoin de motifs religieux pour mettre des bornes à leurs paſſions, qui bouleverſeroient la ſociété, & la rendroient impoſſible. Je m'apperçois en ſecond lieu, qu'ils ont trouvé dans les hommes une docilité à cet égard, qui a droit de ſurprendre, vu les choſes qu'on leur propoſoit à croire, & le but qu'on avoit en les leur propoſant, qui étoit de les contenir dans des bornes plus étroites qu'ils ne l'euſſent ſouhaité en mille occaſions. Ces Légiſlateurs ſont parvenus à leur but, malgré l'imperfection des moyens qu'ils employoient. Avec des motifs religieux, on engageoit les Romains à renoncer à ce qu'ils avoient de plus précieux, à leur liberté ; le reſpect pour le ferment étoit pouſſé chez eux juſqu'au ſcrupule. S'ils n'ont pas été véritablement vertueux, c'étoit la faute de leur Religion qui étoit impuiſſante à produire cet heureux effet : d'où venoit leur docilité ? Du ſentiment intime que chaque homme a de la Divinité, de l'obligation de l'honorer, de lui obéir. Or voici comme je raiſonne. Des hommes qui n'avoient qu'une bonté médiocre & des lumieres bornées, ont cher-

ché à faire du bien à leurs semblables, à modérer leurs passions, à les civiliser, à leur faire pratiquer quelques vertus, à leur faire éviter certains vices, & ils sont parvenus à leur but, quoique d'une maniere imparfaite.

Il faudroit donc supposer dans ces Législateurs plus de lumieres, plus d'amour pour l'ordre que dans le Créateur de l'Univers, s'ils eussent employé pour rendre les hommes heureux, un moyen qu'il eût rejetté, quoiqu'il fût si efficace pour produire cet heureux effet : aussi l'a-t-il mis en œuvre en leur donnant une loi si parfaite, qu'elle porte, pour ainsi dire, le sceau, le cachet de son Auteur. En sorte que si quelqu'un s'avisoit de me dire que cette Loi n'est pas de Dieu, je pourrois répondre hardiment, qu'elle est telle, du moins qu'il ne pouvoit en donner une plus sainte, plus parfaite, plus abrégée, plus claire, moins sujette aux inconvénients qu'on remarque dans toutes les autres loix qui indiquent les bornes de l'esprit de leurs Auteurs, en un mot, une plus digne de lui.

La BONNE.

Vous abrégez beaucoup mon ouvrage, Mesdames, & vous me fournissez, par vos réflexions, de nouvelles preuves de

la Divinité, de la révélation, aussi-bien que de sa nécessité; je vais les récapituler.

Les hommes les plus éclairés, & qui ont blanchis dans l'étude de la Religion, ont cru la révélation, & leur témoignage à cet égard est uniforme.

Le moyen le plus efficace pour contenir les passions des hommes étant la Religion, il seroit contraire à l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment bon, de croire qu'il eût privé de ce moyen de vertu, des créatures qu'il a créées pour être vertueuses.

Ajoutez à la premiere de ces preuves, une circonstance que Miss *Dorothée* n'a point oubliée. C'est que cette révélation que ces hommes si savants reçoivent comme divine, les oblige à mener une vie pure aux dépens des penchants vicieux les plus chers à la nature corrompue, & qu'ils y ont conformé leurs mœurs; ce qui nous offre une autre preuve de la vérité de la révélation, aussi forte que les autres.

La révélation des Chrétiens est si parfaite dans sa morale, qu'elle est digne du Dieu que notre raison nous a offert, & qu'il n'est pas possible d'en imaginer une plus parfaite; elle seule peut rendre l'homme estimable, heureux: elle seule fait, ou peut faire le repos, le bonheur, la

sûreté de la société. Tous les maux d
nous nous plaignons, ont leur source d
le violement de cette Loi; si elle étoit p
faitement observée, la terre deviendı
le séjour de la félicité.

Malgré ces beaux caracteres de la
vélation, nous ne laisserons pas, M
dames, d'en examiner l'histoire, a
l'exactitude la plus scrupuleuse. Il n
faut des preuves plus claires que le j
pour ne pas confondre Moïse avec (
ris, Pythagore, Numa, Minos, Licurg
Mahomet, & une infinité d'autres hom
qui se sont faits auteurs des différe
Religions qui ont été, & qui sont rép
dues dans l'Univers. Miss *Dorothée*, ı
pellez-vous l'histoire de Moïse, telle
nous la fit, il y a quelque temps, M
sieur *Belesprit*, notre voisin, qui prét
doit nous obliger à la révoquer en d
te, ou qui vouloit nous faire regar
Moïse comme un imposteur. Je ne c
pas que l'incrédulité puisse s'armer de p
fortes armes, & par conséquent, en
futant ce mauvais roman, nous rép
drons, je l'espere, aux objections les p
spécieuses que peuvent faire les Im
contre la divinité de l'Ancien Testam
qui est la base & le fondement de t
ce qui nous est révélé dans le Nouv

Fin du premier Tome.

LES

IÉRICAINES,

OU

A PREUVE

DE LA

IGION CHRÉTIENNE

LES LUMIERES NATURELLES.

Iadame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME II.

econde Edition, revue & corrigée.

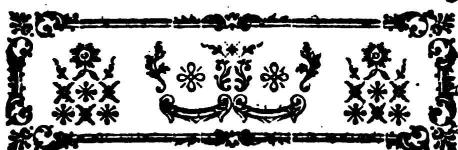


YON, & se vend A LIEGE,

J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de SON ALTESSE, & Libraire.

J. VAN DEN BERGHEN, Libraire, à Bruxelles.

M. DCC. LXXI.



LES AMÉRICAINES, OU LA PREUVE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Par les lumieres naturelles.



PREMIERE JOURNÉE.

Miss DOROTHÉE.

MA *Bonne* m'a chargée d'un singulier rôle; je vais, Mesdames, faire l'Avocat du Diable, & ne rien oublier de tout ce qui pourra faire passer Moïse pour un Imposteur. Ecoutez-moi avec attention, s'il vous plaît; & si, après m'avoir entendu, vous me prenez pour une ex-

claves. Il n'en étoit pas des Juifs, c
des autres Nations qui, en se tran
tant dans un Pays, en adoptent les r
& se confondent insensiblement av
habitants naturels. Les enfants d'
avoient une Religion qui les séparo
solument de ceux au milieu desqu
vivoient; ils n'adoroient qu'un seul
se croyoient ses favoris, & étoien
suadés qu'ils se dégradoient, en s'ur
avec des familles étrangeres à leur N
ainsi ils firent au milieu de l'Egyp
Peuple étranger, un Peuple ennem
la différence des idées en fait de Re
produit un éloignement qui, dans le
mun des hommes, dégénere bient
haine. Le Roi d'Egypte, nommé
raon, conçut ce qu'il avoit à cra
de ces hôtes devenus trop puissar

étoit plus avantageux pour le bien de ſon Royaume de les retenir en leur ôtant les moyens de nuire. La politique ſuggéra à ce Prince de les employer à des ouvrages ſi pénibles, que leurs corps épuiſés par le travail, perdît cette bonne conſtitution qui étoit le principe de leur multiplication prodigieuſe. Ce Roi étoit un pauvre Phyſicien; & l'expérience lui apprit qu'une vie dure & laborieuſe, loin de nuire au corps, le fortifie & le rend plus robuſte. Il fallut donc prendre de nouvelles meſures : il n'y avoit plus moyen de reculer; ces Peuples irrités par les mauvais traitements qu'ils avoient éprouvés, en devenoient plus à craindre. Le Roi ordonna aux Sages-femmes d'étouffer tous leurs enfants mâles, & ſur leur refus on les fit noyer & périr en mille manieres. Quelque ſoin qu'on apportât à l'exécution de ces ordres cruels, la tendreſſe des meres fut ſouvent ingénieuſe à ſauver leurs enfants, & il y en eut ſans doute pluſieurs qui échapperent à la cruauté de Pharaon.

Parmi ces meres tendres & courageuſes, il y en eut une, qui après avoir gardé ſon fils quatre mois, conçut un deſſein qui devoit non-ſeulement lui ſauver la vie; mais qui pouvoit encore lui procurer une grande fortune : elle prit le moment où

la fille du Roi se promenoit,
coutume, sur le bord du Nil, &
briqué une corbeille capable d
tenir sur l'eau comme une bar
y exposa son fils, persuadée qu
cesse en auroit pitié, & lais
Marie sur le bord du Fleuve,
voir être instruite du succès de
tagême; il fut tel qu'elle l'avoi
La Princesse voulut voir cet e
les eaux sembloient respecter,
trouvé fort beau, elle résolut d
& le nomma Moïse. La jeu
ayant entendu qu'elle comman
lui cherchât une Nourrice, s
& lui dit qu'elle en connoissoi
bonne. La Princesse y ayant
Marie fut appeller sa mere, qui
n'étoit pas fort éloignée, & la
remit le petit Moïse entre ses

L'enfant étant sevré, la P
prit dans son Palais, & lui do
sortes de maîtres pour l'instrui
sciences des Egyptiens. Ces P
possédoient dans un grand degré
sur-tout fort savants dans la Phy
le moyen des causes naturelles
...ent des choses qui paroisso
culeuses aux yeux du vulgai
les fit nommer Magiciens. M
de si belles dispositions qu'il sur

tôt ses maîtres, sur-tout dans cette derniere science, comme vous le verrez tout-à-l'heure.

Cependant Moïse faisoit les délices de celle qui l'avoit adopté, & il ne tenoit qu'à lui d'être heureux en Egypte : un crime l'en chassa.

Il vit un jour un Egyptien qui maltraitoit un Hébreu; sa mere lui avoit sans doute appris sa naissance; & l'attachement pour sa Nation, qui étoit opprimée, l'emportant sur sa prudence, il tua l'Egyptien & l'enterra sous le sable. Le lendemain il vit deux Israélites qui se querelloient, & leur ayant représenté qu'ils devoient vivre en paix, parce qu'ils étoient freres, un des deux lui dit : Qui vous a établi notre Juge? Ne voudriez-vous pas aussi me tuer comme vous fîtes hier cet Egyptien? Moïse effrayé de se voir reprocher un crime qu'il croyoit bien caché, fut saisi de frayeur, & abandonna l'Egypte. Dans son exil il fut réduit à une telle nécessité, qu'il ne trouva d'autre ressource que d'entrer au service d'un nommé Jethro, qui dans la suite le fit son gendre, & l'employa à garder ses troupeaux. On ne peut nier que Moïse n'eût un grand génie & beaucoup d'ambition : réduit tout le jour à rester vis-à-vis de lui-même, il eut tout le temps de for-

parût ce projet du premier coup
il le trouva vraisemblable, eu égar
talents, & au caractere du Peupl
vouloit séduire.

Les Israélites avoient été ber
contes qui avoient passés de peres
jusqu'à eux, par une constante tra
Abraham, l'un de leurs aïeuls, & q
un habile homme, voulant se fai
pecter du grand nombre de Ser
& d'Esclaves qui étoient à sa suit
gnit d'avoir des entretiens avec Di
me; ruse ordinaire à tous les Impo
& pour soutenir le courage des sie
une Terre étrangere, où ils avoie
vent de grandes traverses à essuy
les assura que s'ils avoient le cour
rester, Dieu les en récompenser
donnant ce beau Pays à leurs d

ınſplanté en Egypte avec ſa famille, ıchérit ſur la promeſſe prétendue de ieu faite à ſes Peres, de donner la Terre Chanaan à ſes deſcendants. Ce conte iſoit l'entretien & l'eſpoir de tous les ·aélites, qui le répétoient ſans ceſſe à urs enfants : il ne falloit donc que leur ire accroire que le temps où ces pro-eſſes devoient s'accomplir étoit ar-ré, pour réveiller leurs deſirs à cet ard ; il y avoit toute apparence qu'ils endroient pour Chef celui qui leur an-ınceroit cette bonne nouvelle. De plus, Peuple étoit très-crédule en fait de mi-cle ; la ſcience que Moïſe poſſédoit ır étoit abſolument inconnue : par con-quent il étoit facile de leur faire regar-r comme miraculeux, des faits qui au-ient une cauſe phyſique ; & Moïſe ndant le temps qu'il avoit paſſé dans déſert à la garde de ſon troupeau, avoit couvert bien des choſes qu'il croyoit opres à faire réuſſir ſes vues. Il lui reſ-t deux obſtacles qui paroiſſoient in-montables. Moïſe parloit avec diffi-lté, & il lui falloit un homme éloquent ur perſuader le Peuple. Le ſecond obſ-le étoit l'obſtination de Pharaon, qui it déterminé à garder en Egypte un uple qu'il traitoit en eſclave. Pour ıpléer à ſon peu d'éloquence, Moïſe

s'aſſocia ſon frere Aaron, & ſe promit d'intimider Pharaon par des prodiges que peu de gens pouvoient contrefaire. Après avoir médité long-temps ſon projet, il part pour la Cour avec ſon frere, qui étoit ſon interprete, & demanda à Pharaon de la part de Dieu, la permiſſion de mener les Iſraélites dans le déſert pour y ſacrifier à la Divinité qu'ils adoroient..... Mais, que fait Lady *Violente* avec ſes tablettes? Au-lieu d'écouter, il me ſemble qu'elle ſe diſpoſe à écrire.

Lady VIOLENTE.

Oui, ma chere : comme votre hiſtoire eſt un peu longue, & que je me défie de ma mémoire, je veux noter toutes les abſurdités dont votre roman ſera lardé, & tous les faits que vous omettrez. Que cela ne vous interrompe pas; cela ne m'empêchera pas d'écouter.

Lady LOUISE.

Je ſerois curieuſe de voir ce que vous avez commencé à écrire.

Lady VIOLENTE.

Juſqu'ici je n'ai rien entendu d'abſolument choquant, excepté les motifs qu'on prête aux Patriarches.

La BONNE.

Cela ſoulagera la poitrine de Miſs *Dorothée*, liſez-nous ce que vous avez fait; car aſſurément vous avez écrit quelque choſe.

Lady VIOLENTE.

C'eſt que je n'ai écrit preſque rien, ma *Bonne;* cependant je vous obéirai. Pour bien juger des intentions d'un homme, il faut le faire conſéquemment à ſon caractere; je vois donner l'aumône à un pauvre : cette action eſt bonne à l'extérieur, & je ne dois pas en juger autrement ſans les raiſons les plus fortes. Par exemple, je ſais que cet homme qui donne l'aumône eſt avare & injuſte. Dans le temps qu'il donne aux pauvres, je vois qu'il eſcamotte des cartes au jeu pour ruiner une perſonne avec laquelle il joue : je puis juger raiſonnablement que l'aumône qu'il fait eſt un acte d'hypocriſie, ou du moins de foibleſſe; car par le caractere que cet homme ſoutient actuellement, en trompant au jeu, je ſuis aſſurée que ſon motif ne peut être la charité. En général, un homme d'honneur ne peut être juſtement ſoupçonné d'un mauvais motif, & il faut ſe faire violence pour en prêter un louable à celui qu'on ſait être

un frippon. Par conféquent, l'auteur du roman de Mifs *Dorothée*, avant de prêter de mauvaifes intentions & des fourberies à Abraham, auroit dû me prouver qu'il étoit un malhonnête homme, fans quoi je fuis autorifée à lui refufer toute croyance & à le traiter de calomniateur, comme je prends la liberté de le faire.

En fecond lieu, quand un homme écrit ou raconte fon hiftoire, j'ai certaines regles pour connoître s'il ment. Je rendrai ceci fenfible par un exemple. J'ai lu les Mémoires de Monfieur le Cardinal de Retz, & je le crois fans héfiter quand il me dit du bien de lui-même. Pourquoi? C'eft qu'il eft fort exact à me rendre compte de fes fottifes, même de celles qui étoit abfolument cachées, qui ne confiftoient que dans l'intention, & dont lui feul pouvoit nous inftruire : fa fincérité dans ce point, me force à le croire dans l'autre.

Pour appliquer cette regle à l'Hiftoire fainte, j'ai mis en note : *Examiner fi l'Hiftorien Moïfe me rendra compte de fes fautes, & de celles des Patriarches qui font fes Héros.* Enfin, lorfqu'un Hiftorien s'infcrit en faux contre un autre, j'ai foin d'examiner fi celui qui contredit n'a pas quelque intérêt à le faire; car s'il en a un, fa critique me devient fufpecte; & pour

ne pas ſortir de mon exemple, le Sieur Joly, Domeſtique du Cardinal de Retz, a auſſi écrit l'Hiſtoire de ce Prélat, qu'il peint comme le plus mépriſable de tous les hommes : mais il nous avertit à la fin, qu'il eſt abſolument brouillé avec le Cardinal, qui, ſelon lui, l'a traité avec beaucoup d'ingratitude. Après cet aveu, tout ce que dit Joly m'eſt ſuſpect; ſa haine pour ſon maître lui a faſciné les yeux, ou bien il cherche à rejetter ſur le Cardinal la faute qu'il a commiſe, en l'abandonnant dans l'adverſité. J'ai donc mis ſur mes tablettes : *Examiner les motifs de celui qui cherche à faire paſſer Moïſe pour un fourbe & un ambitieux.*

La BONNE.

Vous venez d'établir de fort bonnes regles pour n'être pas trompée dans le jugement qu'on porte ſur un Ouvrage, & nous nous en ſervirons en temps & lieu par rapport à l'Hiſtoire ſainte; j'y en ajouterai une autre. *Quand un Auteur, en commençant un Ouvrage, ſe mêle d'établir le caractere de celui dont il veut nous donner l'hiſtoire, il eſt de toute néceſſité que ce portrait ſoit conſtaté par les faits qui ſuivent.* Damon m'aſſure qu'Ariſte eſt un avare, & dans toute l'hiſtoire de ſa vie, je ne vois que prodigalités, ou au moins

que libéralités bien placées; je di
Damon est un calomniateur, s'il
donne une Histoire réelle, ou un s
écrit une Tragédie ou un Roman : c
fin le caractere d'un homme perce n
lui dans ses actions, quelque diss
qu'il soit; elles en ont une teint
toutes ses précautions ne peuvent
cer. Après avoir lu la vie d'un hoı
si elle est exacte, je déciderai à cou
sans être fort habile, quelles étoie
vertus ou ses vices; car toutes ses ac
s'y rapportent. L'Auteur que suit Mi
rothée, nous représente Moïse cc
un ambitieux, ne l'oublions pas; &
les circonstances de l'histoire qui v
vre, examinons si réellement les a
de ce Chef du Peuple Juif, sont
que le doivent être celles d'un h
possédé de la passion qu'on lui at
Après ces précautions que l'équité
me le bon sens, nous suggere, Mis
thée va continuer à nous exposer
timents de Monsieur *Belesprit*.

Miss DOROTHÉE.

Vous sentez bien, Mesdames,
raon ne pouvoit, & ne devoit
que Moïse fût envoyé de Di
simple parole. Il se moqua d
proposition, & commanda que

des Hébreux fussent augmentés, afin qu'ils n'eussent pas le temps de s'occuper de projets tendants à s'affranchir de sa tyrannie. Moïse voulut lui prouver la vérité de sa mission par des prodiges; & ayant jetté la verge ou le bâton qu'il avoit à la main, elle fut changée en serpent. Pharaon ne fut pas assez ignorant pour s'étonner de ce prodige prétendu : ses Magiciens l'avoient accoutumé à en voir de semblables; il les fit donc appeller, & ils montrerent à Moïse, que sur ce point ils en savoient aussi long que lui : il est vrai que Moïse fit dévorer leurs serpents par le sien, & qu'alors ils furent contraints d'avouer qu'il étoit leur maître dans l'art de fasciner les yeux; mais cela ne signifioit autre chose, sinon que cet Hébreu avoit fait plus de progrès dans les sciences occultes que ses maîtres.

Je vais quitter le fil de mon histoire, Mesdames, pour vous faire part des objections que je pris la liberté de faire à celui qui me la rapportoit. Je lui demandai ce qu'il pensoit des prodiges de Moïse, & de ceux des Magiciens de Pharaon. Il n'y avoit que deux partis à prendre, ou de croire qu'il fût au pouvoir de la physique de créer de nouveaux êtres, ou de penser qu'elle avoit celui de fasciner les yeux pour y peindre des objets qui

n'exiſtoient pas réellement. Il nier parti, & me ſoutint que ciens modernes ne méritoient en comparaiſon de ceux de là. Mais, ma *Bonne*, il me vi guliere idée ; cet honnête ho ſi peu ſes ſentiments ſur la qu'il n'y a pas de Caffé dans les ait débités : que ne le pri vous faire lui-même cette h ne demandera pas mieux, & pourra vous reprocher d'avoi ſurprendre de jeunes perſonne par état ; voulez-vous que je peller ? Il eſt ordinairement heure.

La BONNE.

De tout mon cœur, ma che ai déja dit, je crois, qu'il log dames.

Lady VIOLENTE

Apparemment que c'eſt M *leſprit :* je le connois beauco pour être bien habile, ma *B*

La BONNE.

Tant mieux, ma chere ? déclare haut & clair que je ſui rante ; & ſi pourtant je n'ai

Ah! vous voilà, Monsieur *Belesprit* ; vous avez, je le sais, un grand zele à étendre le regne de la raison, & à détruire les fausses idées que, selon vous, la superstition a fait éclorre dans nos foibles cerveaux ; je vous offre une belle moisson. Il est question de faire le procès à Moïse, & de prouver à toutes ces Dames qu'il n'étoit qu'un habile imposteur ; voudriez-vous leur rendre ce service ?

BELESPRIT.

Ah ! Mademoiselle, vous voulez badiner, vous seriez bien fâchée que je vous prisse au mot : que deviendroient les leçons que vous donnez à ces Dames depuis tant d'années ?

La BONNE.

Vous me connoissez peu, Monsieur : je suis idolâtre de la vérité, & je fais vœu de suivre ses loix ; je n'ai voulu que l'enseigner à ces Dames : prouvez-moi que je me suis trompée, & vous me verrez aussi ardente à soutenir vos opinions, que je l'ai été à leur inculquer celles qui y sont contraires. Faites des Prosélytes, je serai la premiere ; mais il nous faut des preuves, je vous en avertis ; & pour entrer en matiere, dites-moi bien sincérement, si vous croyez, comme le dit Miss *De-*

rotbée, qu'il ſoit poſſible à la Phyſique de faſciner les yeux d'une multitude, juſqu'à lui faire voir des choſes qui n'ont aucune exiſtence.

BELESPRIT.

Et pourquoi non, Mademoiſelle? Savez-vous juſqu'où peut aller la puiſſance de la nature? En connoiſſez-vous les bornes?

La BONNE.

Excuſez-moi, Monſieur; mais nous ſommes de pauvres filles qui n'entendons pas à demi-mot, & avec leſquelles il faut définir les mots avant de s'en ſervir; ayez donc la bonté de nous expliquer ce que vous entendez par la nature.

BELESPRIT.

Il y a là-deſſus des opinions bien diverſes. Les uns par la nature, entendent le concours fortuit des atomes, qui ſe remuant de toute éternité, après avoir éprouvé des mille millions de conformations diverſes, ont enfin formé ce grand univers &......

Lady VIOLENTE.

Je ſuppoſe que vous n'êtes pas de cet avis, Monſieur: il renferme des contra-

dictions trop choquantes pour être admises par un homme de bon sens ; & je vous interromps, pour vous dire que si vous teniez ce systême absurde, je ne voudrois non plus raisonner avec vous, qu'avec un échappé des petites maisons. Une matiere éternelle, c'est-à-dire, infinie par sa durée & qui n'a point d'intelligence! J'aimerois autant qu'on me dît que cette table écoute à présent notre conversation ; dites-nous, je vous prie, des choses sensées, si vous voulez être écouté : nous avons passé l'âge où l'on s'amuse des contes de ma mere l'Oie, qui sont pourtant moins absurdes que ce raisonnement d'Epicure & de ses Sectateurs.

Lady LOUISE.

Comment, Madame, il y a eu des hommes qui ont soutenu sérieusement ce systême? Cela seroit-il bien possible? Je ne me serois jamais imaginée qu'on pût porter la sottise jusques-là. Comment, le hazard auroit pu former cet univers, & le conserver dans le bel ordre qu'il a aujourd'hui depuis le commencement du monde, ce hazard n'auroit rien renversé, culbuté! ce hazard auroit fixé le cours du soleil & des astres d'une maniere si immuable, qu'on pût décider le temps des éclipses qui ont été & qui seront, sans s'y

rantes : mais, Meſdames, n
d'accord ſur ce point, l'effet
être plus parfait que la cauſe
conſtruit avec une intelliger
avoir qu'un Créateur intellig
accorde un premier être, qu
car je ne le connois guere, &
pas qu'il ſoit au pouvoir des
s'élever juſqu'à ſa connoiſſan
leurs n'eſt nullement néceſſ
félicité.

Miſs DOROTHÉ

Tout doucement, Monſ
taillez en un moment bien
gne ; & pour la faire, il faut
ner de l'examen de l'hiſtoire
auſſi-bien, ſi ce que vous v
étoit vrai, cet examen feroi

peu. Voilà de bon conte quatre propoſitions de la derniere conſéquence propoſées légérement, énoncées comme choſes ſi claires qu'elles n'ont pas beſoin de preuves. Voilà de vos manieres ordinaires : on ſuppoſe à votre ton affirmatif, que le doute ſur ce que vous décidez n'auroit pas le ſens commun; mais il eſt bon de vous prévenir que cette maniere n'eſt point en uſage ici; ma *Bonne* nous a appris le *nego*, & je prends la liberté de nier vos trois dernieres propoſitions, comme contradictoires à la premiere. Je n'entrerai pas dans le détail des preuves de cette contradiction : nous n'avons rien à apprendre ſur cet article, à moins que vous ne vouliez être inſtruit à cet égard par une fille de douze ans, qui n'a que de la raiſon, guere d'étude, & qui, je vous jure, n'aura point de vanité de ſon triomphe; car il ne faut que les plus légeres réflexions pour convenir de ce que je vais dire. Là, par curioſité, écoutez-moi.

S'il y a un Dieu infini en durée, il doit être infini en perfections; car le fini & l'infini étant contradictoires, ils ne peuvent ſubſiſter enſemble.

Si ſa ſageſſe a préſidé à ſon ouvrage, il n'y a rien d'inutile dans l'homme; car un ouvrier qui multiplie dans ſon ouvrage des reſſorts dont il n'a pas beſoin & qui

aimé, ſeroient en lui des inutilités i
ment préjudiciables à ſa félicité, s'i
voit pas la poſſibilité de les ſatisfair
Les objets créés étant bornés, ne
vent remplir des deſirs immenſes;
il faut que l'homme ait été créé pou
heureux par la connoiſſance & l'a
d'un bien & d'une beauté ſans born
on le nie, il faut dire que Dieu a m
penchants en lui, ou par ignorance &
prévoir l'effet qui en réſulteroit; o
malice, & ſeulement pour le rendr
ſérable; ou par une fatalité qui pro
droit de l'impuiſſance de le créer
autre maniere. Choiſiſſez, Monſieu
tre ces trois idées; elles ſont abſolu
contradictoires à celles que vous av

faire; mais je ſuis de bonne foi, votre raiſonnement a l'air juſte : je ne dis pas encore qu'il le ſoit. Avant de prononcer ce gros mot, je veux l'examiner à fond; donnez-le-moi par écrit, je vous prie, & demain je vous en dirai mon ſentiment. J'étois venu ici pour m'amuſer : il ſeroit ſingulier que j'y fuſſe inſtruit : je ne me refuſerai point à la lumiere, pourvu qu'il ne me reſte point d'iſſue pour échapper; car, je vous en préviens, je combattrai tant que je pourrai, & je ſuis très-convaincu que je ne combattrai pas en vain.

La BONNE.

Ne perdons point de vue notre premiere queſtion, Monſieur. Vous entendez par ce mot, *la nature*, une matiere paſſive, à laquelle un être intelligent donne tel mouvement qu'il lui plaît, ſans éprouver aucune réſiſtance de ſa part.

BELESPRIT.

Vous ſuppoſez que j'ai dit cela, Madame, mais je le penſe, c'eſt la même choſe. Permettez moi de vous demander ſi ces Dames ont l'intelligence des mots dont vous vous ſervez. *Matiere paſſive*, par exemple, eſt un mot grec pour la plupart des femmes.

Lady VIOLENTE.

Oh! nous entendons ce grec là : matiere passive est celle qui n'a pa mouvement par elle-même, & qui es pable d'être mue; & telle est la mat dont Dieu a formé l'univers & tout ce existe dans le genre matériel.

La BONNE.

Croyez-vous que cette matiere p se mouvoir ou être mue dans un sens traire à l'intention de celui qui l'a c & qui lui imprime le mouvement?

BELESPRIT.

Non, Madame: n'ayant point de n vement par elle-même, elle suit le n vement que lui donne son auteur, & autant de temps qu'il le veut.

La BONNE.

Croyez-vous que l'Auteur de la nat dans le mouvement qu'il imprime matiere, suive le caprice, ou que la gesse préside à ce mouvement?

BELESPRIT.

En vous accordant un premier Etr suis convenu qu'il devoit être sage & fait: toute autre idée seroit contr

toire à son être. Or toutes les œuvres d'un être infiniment parfait doivent être marquées au coin de sa perfection.

La BONNE.

Croyez-vous qu'il soit possible à Dieu de déroger aux loix générales qu'il a données à la matiere, & qu'il l'ait fait quelquefois ?

BELESPRIT.

Qu'il lui soit possible de le faire, cela est hors de doute, puisqu'il est tout-puissant ; mais qu'il ait voulu le faire, & qu'il l'ait fait, c'est ce que vous auriez bien de la peine à me persuader : cela vise à ce que vous appellez miracle, & d'abord je nie qu'il y en ait jamais eu.

La BONNE.

En sorte que vous attribuerez à des causes naturelles tous les prodiges qui ont été opérés par Moïse.

BELESPRIT.

Je prendrai tout un autre parti, Madame : mais supposons pour un moment que tout ce que Moïse a écrit soit vrai, assurément il me seroit facile de vous démontrer qu'il n'étoit qu'un très-bon Physicien, un homme habile à profiter de certaines circonstances.

La Bonne.

Oserai-je vous demander sur quoi vous fondez, pour croire qu'il n'y point eu de miracles?

Belesprit.

C'est qu'il me paroît contraire à gesse de Dieu de changer un ordr fois bien établi, cela confondroit t nos idées : on ne pourroit plus con sur rien si les regles de l'univers n'ét stables & permanentes; d'ailleurs ce seroit bon à rien.

La Bonne.

Inutilité dans ce changement, in vénients de ce changement, voilà, c semble, les deux raisons qui vous en chent de croire les miracles; en sort si je puis vous prouver que les mir sont quelquefois nécessaires, & qu exception à la regle générale ne peut fondre rien dans les idées des hom vous conviendrez avec moi qu'il n'y qui nous empêche de croire que D fait des miracles.

Belesprit.

Je ne sais où vous en voulez v mais je veux bien vous accorder c

)us me demandez : qu'en conclurez-
)us ?

La Bonne.

Tout ce qui pourra rendre les hom-
es meilleurs, qui tendra à leur faire
mplir les devoirs qu'ils sont obligés de
mplir par rapport à leur Créateur, à
urs semblables & à eux-mêmes, est-il
gne du Dieu dont vous avez l'idée ?

Belesprit.

Je vous répondrois bien avec la plu-
irt de nos Philosophes modernes, que
:la importe peu à Dieu; que le seul in-
rêt de la société a engagé les hommes
créer le bien & le mal moral qui n'existe
)int : mais je parlerois contre ma con-
ience, je sens que la vertu est belle,
ı'elle doit être aimée de l'Etre infini-
ent parfait, qu'il doit avoir une sorte de
aisir à la voir pratiquer aux hommes,
qu'en conséquence il doit leur en faci-
:er les moyens : je dirai encore, que
ette estime que j'ai malgré moi pour la
ertu, que je ne pratique guere, est un
résent du Créateur.

La Bonne.

Cette répugnance pour la vertu, qui
ous empêche de la pratiquer malgré l'es-

time que vous avez pour elle, s'est trouvée dans tous les hommes de tous les temps. Ils étoient bien éloignés de rendre à leur Créateur les justes hommages qu'ils lui devoient, eux qui prodiguoient leurs encens à des monstres ou à des hommes auxquels ils auroient eu honte de ressembler ; les plus sages de tous les Païens, les Romains & les Grecs commettoient sans pudeur des crimes qui font rougir la nature : un seul Peuple au milieu de cet horrible débordement n'adore que l'Etre suprême, & tâche de l'honorer par l'observance d'une Loi si sainte, qu'elle extirpe tous les vices en dix commandements qui sont si simples & si courts, que le plus stupide peut les entendre & les comprendre. Si je dis que cette Loi vient de Dieu, vous ne pourrez désavouer qu'elle est bien digne de lui, & c'est un grand préjugé en faveur de mon opinion, comme je vous le dirai dans la suite. L'observation de cette Loi est donc un bien, un grand bien, un bien qu'il étoit digne de Dieu de procurer. Si pour forcer la répugnance que les hommes devoient avoir pour cette Loi si sainte, les miracles étoient nécessaires, croyez-vous être fondé à dire qu'ils n'étoient bons à rien?

Non-seulement cette Loi devoit être celle des Juifs, témoins des miracles rap-

portés par Moïse; mais elle devoit encore devenir celle de l'Univers entier, de cet Univers plongé dans l'idolâtrie, & dans le crime. Il étoit de la bonté de Dieu de leur fournir de tels motifs de crédibilité, qu'ils ne pussent s'y refuser sans être coupables; il falloit que cette Loi eût un caractere de divinité si marqué, qu'on ne pût s'y méprendre, ni la confondre avec celles qui devoient être présentées par d'habiles imposteurs. Je ne blâme donc point le doute & l'examen dans une affaire de si grande conséquence. Au contraire, il me paroît prudent, puisqu'il y a eu des imposteurs. Il est de fait que Moïse a donné une Loi de la part de Dieu. Est-il un de ces fourbes? est-il un Envoyé céleste? C'est ce que nous examinions quand vous êtes entré. Il a fait des choses extraordinaires: quelques-uns les attribuent à Dieu; vous dites que la seule physique pouvoit les opérer; voilà le procès établi: comment le décider? En examinant au poids de la raison, si parmi les prodiges attribués à Moïse, il y en a quelques-uns au-dessus des forces de la physique; car si nous en trouvons de cette espece, il faudra nécessairement les attribuer à Dieu, qui ne peut se rendre le fauteur du mensonge; d'où il faudroit conclure que Moïse

parloit de ſa part. Après cela n
rons examiner ſi Moïſe créoit l
ou s'il faſcinoit les yeux.

Miſs DOROTHÉE.

Comment accorder cela ave
miracles, ma *Bonne*; je m'expli
avec les miracles réels faits par le
Car enfin il y a eu des miracl
par le Démon, ſelon cette écri
vous voulez nous faire croire c
y en aura encore.

BELESPRIT.

Et ſans aller plus loin, parlo
dont il étoit queſtion quand je
Si ce fut par un miracle que M
gea ou parut changer ſa baguet
pent, les Magiciens de Pharao
même choſe; aſſurément vous
dire que Dieu concourut avec

La BONNE.

Retenez bien, Monſieur, qu

ſe rend le fauteur du menſonge, en permettant au Diable de faire de faux miracles, il faudroit qu'ils fuſſent ſi exactement ſemblables à ceux que le Tout-Puiſſant opere, qu'il fût impoſſible de les diſtinguer les uns d'avec les autres; mais ces derniers ont des caracteres ſi ſenſibles, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, ſi on veut les examiner. Ecoutez-moi bien, Meſdames.

Nous ſommes, dit-on, d'habiles Phyſiciens dans ce ſiecle : on ne le peut dire que par comparaiſon avec les Phyſiciens des ſiecles qui ont précédé le nôtre d'aſſez près; car ſi nous conſidérons ceux des premiers ſiecles, je ſuis très-perſuadée qu'ils l'emportoient infiniment ſur ceux du nôtre. Quoi qu'il en ſoit de mon opinion, voici ce qui eſt très-certain. C'eſt qu'eux & nous ſommes forcés d'avouer que nos connoiſſances ſont très-bornées. Elles augmentent chaque jour, & ſans doute que nos arriere-neveux, enrichis de nos connoiſſances, comme nous l'avons été de celles de nos peres, nous laiſſeront bien loin derriere eux à cet égard. Malgré leurs progrès, ils pourront dire avec vérité, qu'ils ignoreront toujours les effets que peuvent produire une infinité de combinaiſons, qui, étant naturelles, paroîtroient miraculeuſes, je ne dis pas aux

yeux du vulgaire, mais encore à ceux des ſavants, qui ne pourroient en aſſigner les cauſes. Suppoſons un homme auquel Dieu auroit donné une parfaite connoiſſance des cauſes, de l'enchaînement, & des effets des choſes naturelles : cet homme ſans faire de miracle, c'eſt-à-dire, ſans déranger l'ordre de la nature, trouveroit dans cet ordre bien connu le moyen de faire des choſes ſurprenantes. Cependant cet homme ne pourroit rétablir un œil abſolument crevé, reſſuſciter un mort; & c'eſt dans cette claſſe de miracle qu'il faut chercher ceux qui portent l'empreinte de la Divinité, & qui ne peuvent être contrefaits.

Le Diable étant d'une nature plus excellente que l'homme, a des lumieres plus étendues; il peut, comme le ſavant que j'ai ſuppoſé, exécuter des choſes qui nous paroîtroient miraculeuſes, quoiqu'elles ſoient abſolument naturelles. La connoiſſance de l'avenir, par exemple, Dieu ſe l'eſt réſervée; mais on peut préſumer les événements futurs par leurs liaiſons avec les paſſés & les préſents. Je ne puis ſans miracle ſavoir ce que fait actuellement l'Empereur du Mogol; mais le Diable le fait : & comme il eſt un pur eſprit qui peut en un inſtant parcourir l'Univers, il pourroit fort bien m'en inſ-

truire ſi cela convenoit à ſes deſſeins ; il peut connoître par le dérangement interne de mon corps, que je ne ſuis pas éloignée du moment de ma diſſolution, & le prédire, au-lieu que je défie de prédire qu'un tel dans un an ſera tué d'un coup de tonnerre. Le Diable peut donc contrefaire les miracles, je dirai même ſi on le veut : que Dieu peut lui permettre d'en faire de réels ; mais quand par impoſſible il reſſuſciteroit un mort à mes yeux, je le défie de m'induire en erreur ; j'ai des marques ſûres pour diſtinguer ſon œuvre de celle de Dieu, elles ont des cachets différents que nous examinerons bientôt.

J'ai dit qu'un événement iſolé, & qui n'a nulle liaiſon avec ceux qui l'ont précédé, ne peut être prédit par le Diable, qui ne connoît pas l'avenir ; ainſi une longue ſuite de prophéties touchant des événements extraordinaires, & qui n'avoient pas la plus petite apparence, marquera viſiblement l'intervention de la Divinité. Si ceux qui ont fait ces prophéties y avoient ajouté des prodiges, je ne balancerois pas à les regarder comme des miracles, parce que leur liaiſon avec les prophéties m'aſſureroit de leur réalité ; mais ſi on ajoute que ces prophéties & ces miracles ont une fin tellement bonne

& louable qu'elle ſoit digne de
de ſa bonté, de ſa juſtice, de ſa
té, alors je me croirai tellement au
à les regarder comme divins, qu
incrédulité à cet égard me par
une extravagance & une impiété.
vons ce que je viens de dire
exemple.

Abraham quitte le lieu de ſa naiſ
& prétend qu'il le fait par ordre de
Il aſſure Sara ſa femme qu'elle a
fils, dans lequel toutes les Nations
bénies, que ſa poſtérité ſera mul
au-delà des étoiles, qu'elle poſſéc
Pays dans lequel ils ſont errants &
gers ; & dans quelles circonſtances
ham publie-t-il ces promeſſes de
Dans celle où leur accompliſſeme
roiſſoit impoſſible : Sara, outre c
étoit ſtérile, avoit paſſé l'âge où la f
la plus féconde ne peut ſans miracle
un enfant. Auſſi la bonne Sara ſe mo
elle des promeſſes que ſon Mari l
ſoit : j'en ai pour garant ſon rire lc
les Anges renouvellerent à ſon Ma
promeſſes de Dieu. Abraham tra
à ſon fils Iſaac les promeſſes de Die

les agréments qui auroient dû les engager à s'y fixer pour jamais : le font-ils ? Non, ils ne perdent point de vue les promesses faites à leurs aïeuls, malgré le temps qui s'étoit écoulé depuis la promesse; le corps de Joseph n'avoit point été mis dans un tombeau où il dût demeurer, & ce Patriarche qui n'avoit garde de prévoir la persécution qu'on feroit à sa postérité & à celle de ses freres, avoit pourtant lié ses descendants par un serment, qui prouvoit l'assurance où il étoit, qu'ils sortiroient un jour d'Egypte : ses os devoient être transportés avec ceux de ses peres au temps de la transmigration prédite.

Que l'on attribue à Abraham un intérêt à supposer les promesses de Dieu pour s'assûrer du respect de ses serviteurs; du moins on ne peut en imaginer un à Joseph, qui avoit lieu de croire que ses enfants hériteroient de la faveur du Roi, & qu'ils n'auroient rien à demander de mieux à faire que de demeurer dans un Pays dont il avoit été le Sauveur; mais continuons notre histoire.

Pharaon devient le Tyran des Hébreux; il les traite avec une inhumanité qui n'a point d'exemple; il blesse tous les droits de la justice naturelle, en traitant en esclave un Peuple libre, qu'il accable de travaux. Certainement l'action de Pharaon

est mauvaise. Tirer ce Peuple de l'oppression sous laquelle il gémit, semble devenir un devoir à tous ceux qui aiment la justice, & qui ont de l'humanité.

Moïse prétend en avoir reçu l'ordre de Dieu; voyons si les moyens qu'il emploie sont dignes de celui dont il se dit l'Envoyé? Les Israélites en état de porter les armes, étoient au nombre de six cents mille : s'ils se fussent révoltés ayant à leur tête un Chef tel que Moïse, ils eussent donné de grandes inquiétudes à Pharaon.

BELESPRIT.

Pure imagination! les Israélites étoient lâches, & n'avoient aucune idée de l'art militaire : une poignée de troupes réglées eût dissipé cette multitude; Moïse le savoit bien, & c'est ce qui l'empêcha de se servir de cette voie.

La BONNE.

On a beau être lâche, Monsieur; ils étoient réduits dans cet état, où le désespoir donne des forces. Les Thébains, qui n'étoient pas la vingtieme partie des Juifs, parmi lesquels il ne se trouva que cinquante hommes assez courageux pour préférer l'exil à la domination des Spartes, qui n'étoient pas plus soldats que les Israélites, & qui n'étoient pas excédés de mau-

vais traitements; les Thébains, dis-je, arracherent à Sparte le titre d'invincible, sitôt qu'ils furent excités par deux hommes courageux. Moïse par ses prodiges, ou si l'on veut par ses prestiges, pouvoit fortifier leur foiblesse : Mahomet dans un cas moins favorable sut se créer des soldats. Ce n'est pas à un tel moyen que Moïse a recours; il ne le tente pas même, il ne veut devoir qu'au Ciel le succès de son entreprise; & sans crainte de ce qu'il devoit attendre d'un Tyran tel que Pharaon, il lui demande permission de mener ses freres dans le désert pour y offrir un sacrifice au seul Dieu qu'il adore; & comme Pharaon doute de sa mission & s'en moque, Moïse pour le convaincre qu'il vient de la part de Dieu, change son bâton en serpent. Le Roi d'Egypte peu touché de ce miracle, fait venir les Magiciens qui imitent le prodige de Moïse. Trouvez-vous, Lady *Violente*, que ces deux prodiges soient les mêmes? N'y remarquez-vous aucune différence?

Lady VIOLENTE.

Peut-être que je me trompe, ma *Bonne*; mais selon ce que vous venez de nous faire remarquer, le miracle de Moïse tient à deux choses qui le soutiennent, l'appuient; & celui des Magiciens n'a pas

cet avantage. D'abord, il y avoit cl
Iſraélites une eſpérance certaine
ſortie d'Egypte, fondée ſur des pr
ſes réitérées que leurs aïeuls préten
leur avoir été faites par Dieu même.
nous avez dit que ces promeſſes, p
les-mêmes, pouvoient être reg
comme fauſſes & illuſoires, tant qu
reſteroient ſeules & iſolées; mais
commencent à être appuyées par de
nements bien extraordinaires. Moïſe
ſans ſecours, ſe préſente au Roi bar
& lui demande une choſe qu'il ſavoi
tainement devoir lui être très-déſa
ble. Ce courage a quelque choſe de
turel, ſi l'on conſidere qu'il ſe trouve
un homme que le reproche d'un ſeul
lite avoit fait fuir quelques années
ravant. Les moyens que Moïſe em
pour parvenir à ſes fins, me paroiſſe
core appuyer ſes promeſſes & ſa miſ
ils ſont dans l'ordre. Il ne cherche
à réveiller dans ſes freres le deſir
liberté; on ne le voit point rappellan
Juifs les maux qu'ils avoient ſouffe
ceux qu'ils avoient à craindre, les
ter à une vengeance qui pouvoit le
roître juſte. Il eſt ſi convaincu que
qui l'envoie, fera réuſſir ſon œuvre,
rejette toutes les meſures que la prud
humaine lui devoit dicter. Oh! cette

nce dans un homme auparavant ſi peu-
ıx, me paroît un miraclé, je le répete;
ce miracle lié aux prophéties, ou ſi l'on
ut aux diſcours des Patriarches, com-
ence à ſoutenir les promeſſes dans le
nps où il en reçoit lui-même un carac-
'e de vérité. Le prodige qui ſuit, vient
'appui & des promeſſes, & du miracle,
ces trois choſes réunies commencent,
me ſemble, à donner un préjugé bien
t en faveur de Moïſe. Je pourrois en-
re ajouter à ces trois choſes, la fin qu'il
propoſe : elle eſt juſte & louable.

La BONNE.

Non-ſeulement, ma chere, vous pou-
z l'ajouter; mais cette derniere preuve
peut être aſſez peſée, & pour des Déïſ-
tels que nous le ſommes encore, elle
décisive. Revenons à notre premier
ncipe. *Il y a un Dieu, c'eſt-à-dire, un*
re infiniment parfait. Nous ſommes
ıvenues de croire tout ce qui ſeroit
ıſéquence de ce principe, de nier tout
ļui lui ſeroit contradictoire; n'oublions
cette convention. Lady *Louiſe*, ſi
ıs aviez vécu dans ce temps, & que
ıs euſſiez eu une grande armée à vos
res, l'euſſiez-vous employée à ſoute-
la tyrannie de Pharaon, ou à ſecou-
les Iſraélites?

Lady LOUISE.

Vous penſez bien, ma *Bonne*, q ne ſuis pas aſſez méchante pour me p à voir opprimer des innocents, & le dire, j'ai aſſez d'humanité pour cher au contraire à les ſoulager de mon pouvoir.

La BONNE.

Soutenir, défendre, protéger, ſo ger les Iſraélites, étoit donc un acte manité & de juſtice.

Lady LOUISE.

Aſſurément, ma *Bonne*, & ſi vou permettez de vous le dire, vous me f là des queſtions fort inutiles, cela p de lui-même.

La BONNE.

Là, là, ma chere *Louiſe*, ne vou chez pas; vous en en auriez grande en parce que je parois douter de la b

cette immenſe bonté ſollicitoit ſa puiſſance pour en obtenir des miracles en faveur de ces malheureux; la fin pour laquelle Moïſe en fait, m'indique leur ſource. Il eſt vrai que les Magiciens ſemblent auſſi faire des prodiges; mais quand bien même ils ſeroient réels, je ne balancerois pas à les regarder comme des preſtiges qui ne peuvent ſe ſoutenir longtemps. Le Diable eſt un grand Phyſicien, & pourtant ſes connoiſſances & ſon pouvoir ſont bornés, nous en verrons bientôt le bout; mais pourquoi prononçé-je ſi hardiment que les Magiciens de Pharaon agiſſent par la puiſſance de l'Ange des ténebres? c'eſt que leurs œuvres ont ſon cachet, la fin pour laquelle ils agiſſent, eſt injuſte. C'eſt pour autoriſer la tyrannie de Pharaon, donc Dieu ne peut les aider.

Miſs DOROTHÉE.

Vous éludez ma queſtion, ma *Bonne*. Je diſois que Dieu, en permettant au Diable de faire des prodiges, ſe rendoit en quelque ſorte le fauteur du menſonge & de l'injuſtice; pourquoi lui permettre de faire ces prodiges?

La BONNE.

Ils étoient un châtiment du crime de

Pharaon. Ce Tyran avoit cruel
violé la Loi naturelle, en maltrai
enfants de celui auquel l'Egypte
son salut : ce crime méritoit qu
l'abandonnât, & permît au Diable
ces prodiges capables de consomn
endurcissement. Le Roi d'Egypte
avoit abusé des Loix naturelles,
fermé le chemin à la miséricorde de
& s'étoit mis sous la main de sa j
qui exerçoit sur lui le plus territ
châtiments, en endurcissant son c

Lady LOUISE.

Vous me faites frémir, ma *Bonn*
peut-il être capable d'endurcir le c
l'homme? Ah Ciel! s'il alloit e
le mien.

La BONNE.

De toutes les vérités de la Re
Madame, voilà, selon moi, la plu
ble. Il y a une mesure de péché
a une mesure de graces pour chaq
sonne : quand ces deux mesures so

Dieu donna aux Iſraélites d'exterminer tous les Habitants de la Terre promiſe: reliſez cet article dans le Magaſin des Enfants, Madame, il y eſt amplement traité. D'ailleurs vous pouvez être bien aſſurée que la meſure des graces de Dieu n'eſt point comblée pour vous; vous avez frémi en m'écoutant; ce frémiſſement eſt une grace, & s'il y avoit ici quelque perſonne dans ce malheureux état, mon diſcours l'eût trouvée inſenſible.

Miſs CHAMPÊTRE.

Il me ſemble, ma *Bonne*, que vous accordez un grand pouvoir au Diable. Comment donc, Dieu pourroit lui permettre de faire des miracles réels? Quelle tentation! Déſormais les plus grands miracles ne pourroient me ſervir de preuves pour rien; je ne pourrois diſtinguer de quel part ils viennent.

Miſs DOROTHÉE.

Et moi, Madame, il me ſemble que je le diſtinguerois à merveille, après ce que je viens d'entendre, & qui eſt conforme à ma raiſon. Quand un homme feroit les plus grands prodiges pour m'engager à faire une mauvaiſe action, je reconnoîtrois dans la fin de ce prodige le

cachet du Diable. Remarquez poı Mesdames, qu'indépendamment d marque, Dieu fait conserver sa sı rité d'une maniere éclatante. Les ciens de Pharaon imiterent Moïse ı rité en changeant leur baguette ı pent; mais celui de Moïse dévı leurs, & les força par-là de confı supériorité qu'il avoit sur eux. R quez encore que ma *Bonne* ne noı dit que le Diable ou les Magiciens ı fait des miracles réels, mais bien q le secours de ses connoissances, employer les causes physiques poı duire des actes au-dessus du pouvı hommes, & qui ne nous paroissenı culeuses qu'à raison de notre igno mais jamais il ne parviendra à c l'ordre établi par le Créateur, & ce qui strictement pourroit être a un miracle: c'est mon opinion, du ı

Miss Belotte.

Malgré cela, je dis avec Miss *pêtre*; voilà une grande tentation. il de la bonté de Dieu de nous y ex

La Bonne.

C'est comme si vous me disiez: il de la bonté de Dieu de nous pré les moyens d'exercer notre foi, no

gilance, & mille autres vertus qui en dépendent ? Ne nous suffit-il pas qu'il nous ait donné une marque sûre pour distinguer ses œuvres, d'avec celles de l'ennemi de notre salut ? Vous voyez, Monsieur *Belesprit*, que j'ai répondu aux objections de ces Dames, & à celles que vous auriez pu me faire ; il m'importe peu que le Diable ou un Magicien ait le pouvoir de fasciner ma vue, & de jouer un miracle, pour ainsi dire : je connoîtrai la nature du miracle par son motif & sa fin. S'il est digne de cet être que notre raison nous a découvert, je l'adopterai ; s'il n'en est pas digne, je le rejetterai. Continuez si vous voulez, Monsieur, l'histoire de Moïse, telle que vous l'avez racontée à Miss *Dorothée* ; ne nous dissimulez aucune de vos objections ; nous en sommes comme vous avez pu le voir, au premier miracle de Moïse.

BELESPRIT.

Je vous l'ai dit, Mademoiselle *Bonne*, je suis Déiste de bonne foi. J'entrevois que je pourrois bien jusqu'à présent avoir raisonné sur de faux principes ; mais je ne fais que l'entrevoir, & il me faut une certitude inaccessible aux doutes. Je vais donc supposer que je n'ai encore rien entendu qui puisse avoir dérangé mes pre-

l'avoit faite, & refervoit les grand
pour les derniers. Il fit plufieurs
prodiges, dont les uns furent imi
les Magiciens de Pharaon, & c
qui furent au-deffus de leur por
pafferai tout d'un coup au derni
n'avoit rien de miraculeux; mais q
été ménagé avec tant d'adreffe, qu
bien capable d'en impofer à un
qui fe fentit frapper par l'endroit
fenfible.

Moïfe de longue main s'étoi
d'un certain nombre d'hommes
minés à lui obéir aveuglément :
comme les freres rouges de Cro
ou comme les fujets de l'affaffi
montagne. Il avoit eu foin de les
fer dans toutes les familles Egypt
Sûr de la fidélité de ces hommes,

nes ſauvages, & avec je ne ſais com-
n de formalités ridicules; & ce qui
it de plus important, il leur ordonne
barbouiller les portes de leurs maiſons
ec le ſang de cet animal. Cette même
t, les cruels confidents de Moïſe égor-
it le fils ainé de chaque maiſon, & le
demain Moïſe perſuada aux Egyptiens
à Pharaon, que c'étoit Dieu qui avoit
leurs enfants, pour les punir de ce
ils ne vouloient pas laiſſer ſortir les
fs d'Egypte.

Lady VIOLENTE.

Là, Monſieur *Beleſprit*, mettez la
in ſur votre conſcience, & dites-nous
n ſérieuſement, bien véritablement,
vous croyez la fable que vous venez
nous débiter, ou ſi vous nous prenez
ır des Oiſons, en nous propoſant de
croire. Si un Hiſtorien, un Roman-
r même, avoit oſé employer un fait
ſi abſurde que celui que vous venez
raconter, ne jetteriez-vous pas ſon
vrage au feu, ſans pouvoir gagner ſur
re patience de l'achever? Quoi! vous
ılez nous perſuader que Moïſe, qui
it été fugitif depuis tant d'années,
it eu le temps de ſéduire un auſſi
nd nombre d'hommes que celui dont
uroit eu beſoin pour exécuter ſes deſ-

feins criminels ? Vous voudrez nous faire croire qu'il avoit eu aſſez de crédit pour les placer dans les meilleurs maiſons d'Egypte, & juſques dans le Palais du Roi ? Vous ſuppoſerez que dans ce grand nombre de coupables, il n'y en eut pas un ſeul qui, touché de remords ou flatté d'une grande récompenſe, n'aie pas decouvert ce noir projet ? Pas un ſeul dont la pitié n'ait arrêté la main au moment de l'exécution ? Avant de croire de telles extravagances, je deviendrai folle à lier, & je placerai ſans façon au nombre des foux, ceux qui oſeront ſoutenir une telle theſe. Pardon de ma franchiſe, Monſieur; mais je vous la devois pour l'eſpoir que vous avez conçu de nous voir donner créance à un roman ſi mal imaginé, & que vous ne croyez pas vous-même.

BELESPRIT.

Vous l'avez deviné, Madame. Je n'ai feint de croire l'hiſtoire que Moïſe nous a laiſſée, que pour me prêter à vos préjugés; mais je vous proteſte que je n'y ai jamais donné aucune créance. Moïſe ainſi que Mahomet, ont compté ſur la foibleſſe de l'eſprit humain, lorſqu'ils ont donné leurs Ouvrages, & je ne crois non plus aux plaies d'Égypte, qu'au voyage de

Mahomet dans les ſept Cieux en un ..rt de minute.

Lady VIOLENTE.

..utre extravagance. J'admire avec ..lle adreſſe Meſſieurs les beaux eſprits ..rchent à nous dépayſer en brouillant .. faits qu'ils adoptent, rejettent ou ex-..quent ſelon qu'il convient à leurs vues. ..lmire auſſi avec quelle aſſurance, tran-..ns le mot, avec quelle effronterie, ..oſent prononcer, décider. Ils croient ..s en impoſer par leur ton déciſif, & ..s ôter juſqu'à la penſée d'examiner ..s déciſions. Mais, Monſieur, vous ..tes pas dans un cercle de femmes lé-..es qui trouvent plus facile de recevoir .. impreſſions que de ſe donner la peine .. diſcuter vos preuves : il faut ici tout ..er, tout examiner.

BELESPRIT.

..enez à mon ſecours, Mademoiſelle ..ne. Lady *Violente* eſt véritablement .. fureur, j'ai peur d'être battu.

La BONNE.

..e conviens qu'elle pourroit, qu'elle ..roit même montrer un peu plus de ..dération; cependant j'avoue qu'il eſt ..icile de ſe contenir dans des bornes

raiſonnables, lorſque vous en ſortez vous-même : après tout, il eſt queſtion de prouver ce qu'elle dit. Elle ſoutient que vous avancez une extravagance digne des petites maiſons, en prétendant nier les faits rapportés par Moïſe, auſſi-bien que ceux dont Mahomet & ſes Diſciples nous ont laiſſé le récit : je la crois perſonne à vous le démontrer, & cela ſans être fort habile, & le gros bon ſens ſuffit pour exécuter ſon deſſein. Allons, Lady *Violente*, tranquilliſez-vous, & prouvez à Monſieur honnêtement, poliment même, mais avec clarté & préciſion, que ſon ſecond ſentiment n'eſt pas plus raiſonnable que le premier.

Lady VIOLENTE, *d'un ton grave.*

Les diſcours ſont de foibles armes où l'on peut employer l'autorité & la force. Je dégraderois ma miſſion ſi je cherchois à la prouver par des raiſonnements. Je ſuis envoyée de Dieu pour terraſſer, anéantir Monſieur *Beleſprit* ; & comme il ne feroit pas juſte de l'obliger à m'en croire ſur ma parole, qu'il apprenne que toute la nature eſt à mes ordres : qu'il ſache que c'eſt à ma voix, que le feu du Ciel tomba Vendredi ſur le quartier de Weſtminſter, & qu'il conſuma la moitié des maiſons ; que c'eſt moi qui depuis

it jours enleve son pain quand il se met
able; que cette pluie de cendre qui
ant effrayé les Habitants de Londres
puis trois jours, étoit mon ouvrage.
ous ces prodiges vous ont effrayé, Mes-
nes, parce que vous en ignoriez la
ise; rassurez-vous : je n'avois en vue
e Monsieur & ses honnêtes confreres
Déistes. J'exige l'abjuration de sa
ctrine, & s'il me résiste, je vais l'en-
ver en l'air ou l'ensevelir tout vivant
ns les entrailles de la terre.

Miss SOPHIE.

Ah! mon Dieu, ma *Bonne*; Lady *Vio-
te* est-elle devenue folle? Tenez, j'en
s toute effrayée.

Lady VIOLENTE.

Je vous l'ai déja dit, ma chere, rassu-
-vous; ceci ne vous regarde pas; je
rle à Monsieur *Belesprit*, il sait la vé-
é des choses que j'avance, & après
ites les épreuves qu'il a fait de mon
uvoir depuis quinze jours, je ne crois
s qu'il ait la hardiesse de me désobéir.

BELESPRIT.

Je ne vois pas à quoi peut aboutir cet
fantillage. J'ai beaucoup de respect
ur Lady *Violente*, & c'est ce respect

qui m'empêche de la croire dans ſon bon ſens : non, dans ſon état naturel, elle ne donneroit pas dans de tels écarts. Je n'ai point été endormi depuis un mois, ni vous non plus, Meſdames : or, qui de nous a entendu parler de ces pluies de feu & de cendre ? Et ce pain qu'on m'enleve auſſi-tôt que je veux manger, qu'eſt-ce qu'il ſignifie ? Ah ! Mademoiſelle *Bonne*, l'étude ne convient point aux perſonnes du ſexe ; en voici une à qui la ſcience a tourné la tête, vous n'en pouvez douter ; & s'il eſt néceſſaire que je ſoutienne de pareilles ſcenes, je quitte la partie.

Lady VIOLENTE.

Il faut avouer que vous êtes un drôle de corps, de trouver ridicule dans ma bouche ce qui vient de ſortir de la vôtre. Vous dites que je ſuis folle, parce que pour vous obliger à vous ſoumettre à mon autorité, je me prétends inſpirée de Dieu, & que je vous donne pour preuve de ma miſſion, des prodiges que je ſoutiens avoir opérés aux yeux de toute la Ville de Londres, quoiqu'il ſoit réel que perſonne n'en a rien apperçu. Il eſt certain, ſi je dis la vérité, & que j'euſſe opéré ces prodiges, que vous & les autres ſeriez forcés de me regarder comme

tablement armée de la puissance de
n; & que si je dis faux, mon exposé,
d'exciter votre obéissance, doit vous
iger à me mépriser comme une in-
ée. Cependant vous voulez me per-
er que Moïse tint une conduite que
e pourrois tenir sans extravagance?
: pour s'assurer de l'obéissance des
élites, il aura inventé un roman qui
osera des faits extraordinaires passés
leurs yeux, sans qu'il en aie eu au-
connoissance, sans se douter que
e histoire ne servira qu'à le faire pas-
pour un effronté fou, & ne sera
re qu'à le décrier dans l'esprit de ses
patriotes, auxquels il donneroit par-
ie preuve complette de sa folie? Un
près l'entrée au désert, les Israélites
gent pour la seconde fois l'agneau
hal, ainsi que Moïse le leur a ordon-
Ce repas, cette cérémonie a pour
t de perpétuer la reconnoissance
s doivent au Seigneur, qui a préservé
iée d'avant, leur famille du massacre
ral des premiers nés des Egyptiens;
eurs millions de personnes devoient
r été témoins de ce fait, puisqu'il y
: six cents mille Israélites en état de
r les armes, sans compter les fem-
les enfants, les vieillards; & c'est
telle multitude que Moïse prétend

aucun de ceux qui vivoient alors, roient pu être les témoins : un fi que le voyage de Mahomet dans le Cieux, que vous avez eu la mauva de mettre à côté du meurtre des pre nés d'Egypte, comme s'ils eusse semblables, quoique le premier d'autres témoins que le fourbe qui bitoit, & qui avoit un intérêt trop qué à l'inventer, pour en être cru parole.

Vous êtes le maître de choisir ces deux opinions, Monsieur : ou l sacre des premiers nés est réel, ou l'est pas. S'il est réel, il n'a pu fruit des artifices de Moïse, vou convenu qu'il seroit extravagant croire. S'il est faux, Moïse ne pe l'avoir donné pour preuve de sa i

BELESPRIT.

Je ne m'attendois pas à une telle chûte. J'avoue, Lady *Violente*, que vous avez beaucoup d'esprit.

Lady VIOLENTE.

Je vous tiens quitte de toutes ces louanges, Monsieur : me trouvez-vous conséquente? Cela me suffit.

BELESPRIT.

Donnez-moi le temps de respirer, s'il vous plaît, vous êtes trop vive; demain je vous dirai mon dernier mot.

La BONNE.

Et comme vous avez du bon sens, je suis presque assurée que vous en viendrez à penser comme nous sur la révélation; car il n'y a pas moyen de se roidir & de se refuser à l'évidence, quand on l'apperçoit. Je vais m'étendre un peu sur ce que Lady *Violente* n'a fait qu'effleurer, pour ainsi dire; ce point est décisif, Mesdames, redoublez d'attention. Moïse étoit-il inspiré? Ne l'étoit-il pas? Monsieur n'est pas le premier qui a regardé Moïse comme un homme qui n'avoit en vue que de se fonder un Empire : éloignons l'ombre même de toute incertitude

par rapport à la divinité de sa mission.

Il y a eu des Juifs qui ont observé la Loi de Moïse : c'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute; nous en voyons encore aujourd'hui dans toutes les parties du monde, qui sont attachés à cette Loi, & qui l'observent.

Cette Loi que Moïse a donné eaux Juifs, étoit absolument opposée à leurs inclinations vicieuses : ils étoient par eux-mêmes grossiers, terrestres, & leur penchant à l'idolâtrie étoit une espece de fureur.

Il n'y a pas d'apparence que les Juifs se soient engagés à observer cette Loi sans avoir des raisons déterminantes qui eussent une force supérieure. Moïse leur a donc donné des motifs si puissants pour s'y soumettre, qu'ils n'ont pu s'y refuser.

Ces motifs sont compris dans les Livres qui renferment cette Loi, & ont été énoncés dans le temps même où elle a été donnée.

Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré de la Terre d'Egypte, & de la maison de servitude.

La Loi de Moïse n'étoit point comme celle de Numa & des autres Païens, cachée au vulgaire : on n'y trouve rien de plus souvent répété, que l'obligation d'en instruire les enfants dès leur plus tendre jeunesse. Les Livres de Moïse n'é-

ent point cachés comme ceux des Si-
les; on les lisoit hautement toutes les
aines & les jours de Fêtes : Moïse y
pelle à chaque page les prodiges que
u a opérés par son moyen : il les rap-
e à un Peuple nombreux qu'il prend
moin des faits qu'il rappelle, parce
ls se sont passés sous leurs yeux. Ce
t point là la marche d'un Imposteur,
ır-tout d'un Imposteur habile, qui sen-
it qu'un seul trait faux suffiroit pour
écrier sans retour dans l'esprit de ses
tateurs. Il faut donc tenir tous ces
pour constants, soit qu'ils aient été
rés par l'intervention de la puissance
ne, soit qu'ils aient été l'effet de la
nce de Moïse, soit enfin qu'il ait été
par une autre puissance que celle de
n. Mais remarquez, Mesdames, que
y a seulement un seul de ces faits qui
se être regardé comme appartenant à
u, il suffira pour faire recevoir tous
ıutres; car il seroit contraire à la sain-
de Dieu d'autoriser la doctrine d'un
osteur par un prodige.

.emarquez encore, Mesdames, que
oi donnée par Moïse étant toute sainte
oute propre à rendre les hommages
eux, on ne peut raisonnablement at-
ıer ses miracles au Démon, être mal-
nt, qui ne pouvoit qu'être ennemi

tion de punir un Tyran, de déliv
innocents opprimés; & que ces
étant bonnes par elles-mêmes, r
vent avoir pour auteur qu'un Et
Donc ce prodige eſt un effet de l
puiſſance de Dieu.

BELESPRIT.

C'eſt ce que je ne vous accord
mais, Mademoiſelle. Il étoit que
délivrer des innocents, dites-vo
pour y réuſſir, on fait périr une
tude d'êtres ſans contredit beauco
innocents. Les enfants des Eg
étoient-ils coupables de l'obſtina
Pharaon? Les faire périr eſt une i
& une barbarie qu'on ne peut at
à Dieu ſans blaſphême.

existence, peut encore moins être regardé comme un mal; enfin un Chrétien doit penser que la mort pour ces enfants, fut un vrai bien, puisqu'il est hors de doute qu'elle leur épargna le crime de l'idolâtrie, & mille autres dont ils se fussent rendus coupables s'ils eussent vécu plus long-temps; leur perte ne fut sensible qu'à leurs parents, qui sans doute approuvoient la tyrannie de Pharaon sur les Israélites. Reprenons ce que nous disions. Dites-nous, Miss *Belotte*, quels furent les prodiges qui accompagnerent & suivirent la sortie d'Egypte?

Miss BELOTTE.

Cette colonne de feu qui éclairoit les Israélites pendant la nuit, & qui sous une autre forme dirigeoit leurs pas pendant le jour; le passage de la mer rouge, & mille autres.

BELESPRIT.

Ce passage de la mer rouge a toujours été regardé comme un événement naturel dont Moïse se servit habilement. Quelques Auteurs Païens nous assurent que cette mer avoit des flux & reflux extraordinaires qui laissoient quelques-uns de ses passages à sec. Moïse dans le temps qu'il étoit Berger, avoit été ins-

ne l'étoit pas. S'il arrivoit dans des
fixés, comment ſuppoſer qu'il fût
des Egyptiens? S'il n'y avoit aucun
précis pour cette merveille de la
comment Moïſe avoit-il pu y co
Il faut donc mettre ce paſſage
compte d'un hazard heureux, ma
hazard fait exprès; car un quart-
de moins, une partie des Iſraéli
roit péri ; un quart-d'heure de
quelques-uns des Egyptiens ſe f
ſauvés. Pour ranger cet événemen
ceux qui ont des cauſes phyſiques,
ſuppoſer de telles rencontres, c
feroient auſſi miraculeuſes que le
qu'on veut nier.

Miſs DOROTHÉE.

Ajoutez quelques remarques qu

lites la passerent ; mais que ses eaux s'éleverent des deux côtés comme un mur, & demeurerent suspendues tout le temps du passage ; qu'elles n'étoient pas dans cette position lorsque les Israélites arriverent au bord de cette mer, puisqu'ils y étoient acculés, & que ne voyant point d'issue pour échapper aux Egyptiens, ils éclaterent en reproches contre Moïse, ce qui auroit été ridicule si le passage eût été ouvert. Que cette ouverture ou suspension des eaux arriva dans l'instant où Moïse les frappa de sa baguette. Que les Egyptiens ne virent point ce prodige, puisqu'à leur approche la colonne de feu qui éclairoit les Israélites, & marchoit à leur tête, changea de place & se mit entre eux & leurs ennemis, de maniere pourtant qu'elle n'étoit lumineuse que de leur côté, & faisoit comme un brouillard épais vers celui des Egyptiens. Eh bien, Monsieur, que dites-vous de ce passage dont les Impies font tant de bruit, & dont ils triomphent dans le globe des Anti-Chrétiens proche de Temple-bar? Ils raisonnent là tout à leur aise ; car il n'y a personne pour relever leurs sottises ; ne vous y êtes-vous point trouvé par hazard?

BELESPRIT.

Je vous demande quartier, Miss *Doro-*

thée, & pour le mériter, je vous confesserai que je suis un des membres de cette belle assemblée, où tous ceux qui veulent nier la révélation sont admis. On n'y conteste pas la relation de Moïse comme ayant été écrite par lui ; mais on prétend qu'il a inventé toutes les circonstances dont vous venez de parler, pour donner un air de miracle à ce qui n'étoit qu'un événement naturel. La force de l'habitude a remué vingt fois ma langue pour nier que ces circonstances fussent réelles; la honte m'a retenu. C'étoit aux témoins de ce fait que Moïse le rappelloit; il seroit absurde qu'il l'eût chargé de circonstances qu'ils eussent pu démentir.

La BONNE.

Ajoutez que ce ne fut pas le seul miracle de cette nature que Dieu fit en faveur des Israélites. Les eaux du Jourdain furent aussi dociles à la voix de Josué, que celles de la mer rouge l'avoient été aux ordres de Moïse : elles se diviserent en deux, tout le Peuple y passa, & ceux qui portoient l'arche resterent tranquillement au milieu de son lit. On eut même le temps de prendre des pierres au fond de ce fleuve, & pour quel usage, s'il vous plait ? Vous en ferez un Autel, dit Josué : & quand vos enfants vous deman-

deront ce que signifie cet Autel, vous leur répondrez : c'est en mémoire du miracle que Dieu fit en faveur de nos peres, lorsqu'il divisa les eaux de ce fleuve pour nous introduire dans la Terre que nous habitons aujourd'hui. Que dites-vous de cette circonstance, Monsieur?

BELESPRIT.

J'avoue qu'elle est décisive, supposé que.... mais je m'arrête, je ne veux point batailler contre l'évidence : je voulois dire, supposé que ces Livres eussent été publics du temps de Josué : or il est notoire qu'on les lisoit publiquement.

La BONNE.

Voyez actuellement quel cas vous devez faire des objections de Messieurs les esprits forts, lorsqu'ils nous disent sérieusement que le desséchement de la mer rouge étoit un événement naturel, comme si desséchement ou suspension des eaux étoient la même chose. Quand ils ajoutent que les Historiens profanes en ont parlé, cela fait beaucoup pour nous, & rien pour eux. Que ce fait se soit répandu, il n'y a rien que de vraisemblable; mais qu'il se soit répandu de bouche en bouche avec toutes ses circonstances, cela n'est pas probable, puisqu'un événement

Elle eſt claire. L'aſſujettiſſem
Iſraélites à une Loi gênante, étoi
ſur la vérité de ces miracles : ils
donc un intérêt ſenſible à les bie
cher, & nous pouvons nous en fi
égard, à leur incrédulité naturelle

BELESPRIT.

Il n'étoit pas ſûr pour eux de n
des doutes, Madame : Moïſe les p
trop ſévérement.

La BONNE.

C'eſt ce que nous examinerons
moment, Monſieur ; ne voltigeon
ſur notre ſujet, c'eſt une reſſourc
je ne vous la laiſſerai pas. Je vou
qu'il me ſuffiſoit de trouver un f
qui fût au-deſſus des forces de la r

porter, ſont au-deſſus de la puiſſance
naine. Parmi le grand nombre de ceux
même ordre opérés par Moïſe, je n'en
iſirai qu'un ſeul, parce qu'il a ſubſiſté
dant quarante ans.

BELESPRIT.

Vous voulez ſans doute parler de la
nne: oh! pour celui-là, Mademoiſelle,
is ne me trouverez pas ſi docile: le
ucin du Louvre dont j'ai oublié le
n, & qui a voyagé dans ces déſerts,
is aſſure que la manne y tombe en-
e aujourd'hui.

Lady VIOLENTE.

Vous êtes bonnes gens, vous autres Sa-
ts. Quand il s'agit d'un fait qui peut af-
lir la vérité de la révélation, vous l'ad-
tez ſur la foi d'un ſeul témoin, ſans
is donner la peine d'en peſer la moindre
onſtance; & s'il eſt queſtion des faits
puiſſent l'autoriſer, vous recuſez des
liers de témoins. Cette conduite eſt-
équitable? Cette manne que votre
ucin a vue, étoit-elle en aſſez grande
ntité pour nourrir plus d'un million
mmes? Vous dit-il qu'il ait eſſayé
dant quelques jours de ſe borner à
e ſorte de nourriture?

dans ce déſert; car ils eurent lè tei
ſouffrir la faim, & d'y murmurer
Moïſe : en ſecond lieu, ils ſe ré
à la vue de la manne; parce qu'i
avoient jamais vu, quoiqu'ils hab
au moins depuis quelques jours
déſert. Troiſiémement, cette man
tinua de tomber juſqu'au momen
firent du pain avec le bled de la Te
miſe. Ils étoient ſortis du déſert
donc cette manne tomboit ſur le
du Jourdain, qui depuis ce temps
fort fréquentés, & le ſont encore
d'hui. Citez-moi quelque Voyag
ait vu de la manne aux environs d
dain. Vous voyez, Monſieur, que
pucin a pris quelque gomme ou autr
pour la manne dont les Iſraélites
nourris; & s'il a oſé annoncer ce f

existe aujourd'hui, & ce qui étoit alors. illeurs, si je n'ai pas lu les Ouvrages de homme, j'en connois un grand nom- d'autres qui n'eussent pas manqué de s instruire de cette particularité. Les 'ages dans ces déserts seroient plus fré- nts si on y trouvoit cette ressource, & Voyageurs ne se fatigueroient pas à y ter des provisions. Mais revenons à ce je voulois vous dire, Miss *Dorothée*. us les êtres qui existent, ont-ils des lités? Quelles sont ces qualités?

Miss DOROTHÉE.

l y'en a d'essentielles & d'accidentel- Les premieres sont tellement attachées ur sujet, qu'on ne peut les en détacher s le dénaturer & le détruire: une qua- essentielle au feu, c'est de déchirer, diviser tout ce que l'on offre à son on; un feu qui ne produiroit pas cet t, ne seroit pas de la nature de celui nous connoissons, ce seroit un feu en ature par rapport au nôtre. Une qua- essentielle à l'eau, est la fluidité: toute qui n'est pas contenue, cherche à s'é- pper. Une qualité essentielle à la terre, la pesanteur; il faut qu'elle soit soute-, & au moment qu'elle cesse de l'être, tombe. Ces trois choses cesseroient re feu, eau, & terre, si on pouvoit

fous le même mode, ils auront ces
tés essentielles qui constituent leur es

La BONNE.

Remarquez que ce qui est absol
hors de la puissance de la nature & d
réunis, est possible à Dieu, & q
miracles dans lesquels il suspend &
cepte, pour ainsi dire, les qualités
tielles, n'appartiennent par consé
qu'à lui. Ainsi dans le passage de l
rouge & du Jourdain, les eaux sans
d'être fluides, furent suspendues; l'
de Dieu fut pour elles une barriere
les ne purent franchir. Lorsque les
enfants furent jettés dans la fournai
feu ne perdit rien de son activité,
qu'il consuma ceux que Nabucho
for employa pour les y jetter: ma

trois enfants, fut ſuſpendue. Que conclurez-vous de tout ceci, Lady *Violente?*

Lady VIOLENTE.

Que toutes les fois qu'un corps ſubſiſtera, & que ſes qualités eſſentielles ſeront ſuſpendues, nous ſerons forcées de reconnoître l'intervention de la Divinité ; car il n'y a qu'elle à qui cette ſuſpenſion ſoit poſſible.

La BONNE.

Je remarque ce caractere de la Divinité, ſur-tout dans un des miracles de Moïſe qui eſt le plus à la portée de nous autres femmes qui ſommes ignorantes. La manne qui tomba dans le déſert, étoit ſi corruptible de ſa nature, que du jour au lendemain elle ſe rempliſſoit de vers. Cependant cette qualité qui lui étoit eſſentielle, demeuroit ſuſpendue le ſeptieme jour, & ne l'étoit que ce jour-là ; toute la puiſſance humaine ne pouvoit opérer ce prodige. Le beurre par ſa nature ſe liquéfie au feu ; ſi tous les Dimanches un homme parvenoit à le faire jetter dans une fournaiſe & à le retirer en maſſe, on ne pourroit douter que cet homme ne fût aidé du ſecours d'en haut. Diſons donc : l'incorruptibilité de la manne le ſeptieme jour étoit un miracle que toutes les forces de

tenter de celle-là. Je vous exhort
d'ici à la premiere leçon, à réfléc
l'hiſtoire de Moïſe, & à raſſembl
tes les objections qui pourront v
nir dans l'eſprit.



SECONDE JOURNI

La BONNE.

EH bien, Mr. *Beleſprit!* Vous
point été rebuté de notre pr
leçon. Quelles réflexions ont pro
que vous avez entendu? Car ſi j'a
mémoire, vous m'avez promis d'
re, & je gagerois bien que vous
tenu parole, peut-être malgré vo

BELESPRIT.

ſouffrez-moi, dans l'eſpérance de ne pas perdre abſolument vos ſoins à mon égard : du moins en attendant, je vous ſerai bon à quelque choſe. Vous ſouhaitez, dites-vous, qu'on vous faſſe des objections : je connoîtrai bientôt ſi vous êtes ſincere.

La BONNE.

Eprouvez-le, Monſieur, ne me ménagez pas : c'eſt bien ſincérement que je vous ai prié d'en faire ; j'ai bien autant d'intérêt que vous à n'être point trompée ſur un article d'auſſi grande conſéquence.

BELESPRIT.

Ma premiere objection eſt ſur la maniere dont les Ecrivains que vous regardez comme ſacrés, ont traité ce qui regarde les ſciences : ces hommes s'ils euſſent été inſpirés, ne nous euſſent pas dit que le ſoleil fût arrêté par Joſué, puiſqu'il eſt certain que c'eſt la terre qui tourne. On feroit un Volume des fautes qu'ils ont faites par rapport à la Phyſique, à la Chronologie, à la Géographie.

La BONNE

Vous commencez par poſer en fait, Monſieur, ce qui n'eſt qu'en queſtion : J'avoue que le ſyſtême de Copernic eſt

que le but du Tout-Puissant, e
rant les Ecrivains sacrés, étoit
des Saints, & non des Savants: a
tout ce qui regarde la Foi & la
les Ecrivains sacrés ont été inf
Dieu. A l'égard des choses qu
dent les Sciences, où ils ont é
donnés à leurs lumieres naturel
ils ont cru devoir se conformer a
reçues de leur temps. Si Josué e
la terre de s'arrêter, il n'eût
entendu, & les Israélites l'eussent
comme un insensé.

Miss Dorothée.

Il y avoit un remede à cela, r
ne; il falloit briévement leur faire
de l'armée un petit cours de Co
phie, & leur expliquer en peu
les bonnes raisons qui engagent

ı méchante. Mais que répondrez-vous rapport aux hiſtoires ſcandaleuſes que Ecrivains ont inſérées dans leur hiſ-e ? Pluſieurs des Patriarches ont été ſcélérats à pendre, je dis même plu-rs de ceux qu'on compte parmi les ıls du Meſſie. David, qu'ils diſent ir été ſelon le cœur de Dieu, étoit méchant homme, & l'Ecriture ne ne point un grand nombre de mau-'es actions qu'il a faites.

La BONNE.

Ce que je répondrai, Monſieur, que re objection, bien loin de diminuer ma ſur la divinité des ſaintes Ecritures, une des raiſons qui m'engagent à croire ceux qui l'ont écrite, ont été inſpi-de Dieu. Vous autres ſavants incré-es, ſoufflez fort bien le froid & le chaud la même bouche. Sur quoi principa-ient appuyez-vous le Pyrrhoniſme, par port à l'hiſtoire ? Sur la partialité des toriens : ils ont écrit, dites-vous, ſe-l'intérêt de la paſſion dont ils étoient més. Que je préſente la vie de Marie ;coſſe à un Anglois Proteſtant, il ſe quera, & avec raiſon, des éloges que 'ere d'Orléans lui donne, & dira : Cet nme préoccupé du zele de la Religion il profeſſe, a eu intérêt de blanchir

une Reine papiste, & n'a eu garde d'avouer les crimes dont elle étoit réellement coupable : c'est plutôt un Apologiste qu'un Historien ; ce qu'il ne peut nier, il le pallie comme s'il eût craint que le contre-coup des crimes de cette Reine ne fût retombé sur sa Religion. Cet Anglois aura une bonne raison d'être en garde contre un Historien partial : on sait assez qu'un Historien dissimule avec adresse les fautes de ses Héros. Est-il question d'un roman ? Les principaux personnages sont toujours des modeles de perfection : il ne coûte rien à l'Auteur de les décorer de toutes les vertus possibles, & il n'y manque pas s'il fait son métier. Quel étoit le but de Moïse en écrivant, supposé qu'il doive être regardé comme un Historien ordinaire ? De faire passer la race de Sem, dont Abraham descendoit, comme celle d'où devoit sortir son Peuple, & le Chef de son Peuple. Les promesses que Dieu avoit faites à Adam, il les renouvelle d'une maniere bien plus marquée à Abraham & aux Patriarches ses Descendants. Voilà les Héros de Moïse, & par conséquent ceux dont il auroit eu intérêt d'atténuer, ou du moins de justifier les mauvaises actions par des motifs secrets. Le fait-il ? Au contraire ; il nous avoue que plusieurs, & les principaux même de cette race choi-

été de fort malhonnêtes gens :
ire, que Moïse est un Historien
on souhaiteroit qu'ils le fussent
homme impartial, qui a choisi
pour son guide. Vous prétendez
ïse étoit un homme habile, un
fin & rusé. S'il étoit un impos-
prononcerois hardiment qu'il n'a-
le sens commun, puisqu'il eût
es objections contre ceux dont il
l'histoire, ou plutôt sous le nom
il bâtissoit son roman, objections
étoit aisé de prévoir & d'anéan-
lus mince Ecrivain de nos jours
garde de commettre une telle
Donc Moïse étoit forcé en écri-
suivre le mouvement de l'Esprit
idoit, & cet Esprit est l'éternelle
qui n'a pas besoin d'étayer son
par le déguisement & le men-

BELESPRIT.

ma troisieme objection, à la-
ne sera pas aussi facile de répon-
ux deux premieres.
sraélites connurent fort bien que
es trompoit, & leur donnoit en
de la Divinité de sa mission, des
n'avoient jamais existé ; mais la
lioit leurs langues ; ils le con-

noiſſoient pour un homme qui ſacrifioit tout à ſon ambition, & le châtiment épouvantable qu'il fit de ceux qui oſerent ſe révolter contre lui, força tous les autres au ſilence.

La BONNE.

Décompoſons votre objection, afin d'y mieux répondre. Vous établiſſez d'abord comme une choſe de fait, que Moïſe étoit un ambitieux, & vous me l'aſſurez ſans preuve : je ſerois autoriſée à vous en demander, & cependant je veux bien vous épargner une peine inutile ; je prends ſur moi de vous faire convenir que ſes démarches & ſa conduite ſont contradictoires à celle d'un homme dominé par l'ambition.

Vous ſuppoſez en ſecond lieu, que le ſilence des Iſraélites, lorſqu'il leur répétoit ſans ceſſe des faits qui n'avoient jamais exiſté ; vous ſuppoſez, dis-je, que ce ſilence étoit un effet de la vengeance qu'il tira de ceux qui lui déſobéirent.

Enfin, vous ſuppoſez que le châtiment de ces rebelles doit être attribué à Moïſe. Il s'agit de détruire ces trois moyens d'incrédulité.

Qu'eſt-ce que l'ambition ? Le deſir d'être eſtimé, de dominer, de laiſſer après ſoi une famille puiſſante, qui tranſmette

ı nom à la postérité. Un ambitieux s'at-
›ue toutes les bonnes qualités, cache
oitement ses défauts, évite d'associer
:sonne à sa puissance, regarde les répré-
nsions comme un insulte : examinons
nous découvrirons ces caracteres dans
›ïse. Qu'en pensez-vous, Mesdames?
:pétez à Monsieur ce que nous avons
¡a dit.

Lady VIOLENTE.

Du moins on ne peut l'accuser de s'être
nné comme un homme courageux : il
nfuit au premier reproche du meurtre
'il avoit commis. Qu'eussent fait Tar-
in, Mahomet en pareil cas? Ils eussent
ś l'indiscret qui leur faisoit ce repro-
e, & auroient trouvé leur sûreté, non-
ılement dans la mort de celui qui le
ır faisoit, mais encore dans celle de ce-
qui avoit été témoin de cette accusa-
n. Moïse au-lieu d'imiter la conduite
ȝ Tyrans, se sauve, & pendant plu-
urs années s'occupe tranquillement à
:der des troupeaux. Il nous a laissé par
·it l'histoire de sa vision sur le mont
ıaï; s'il l'avoit inventée, assurément
e seroit écrite dans un autre goût. Il
us auroit assuré qu'il n'avoit pas hésité
ͽ sacrifier pour le salut de son Peuple,
premier commandement qu'il en reçut

du Seigneur : il nous impatiente a
traire par les difficultés qu'il ose :
Dieu ; il n'est occupé que de la di:
qu'il a de bien prononcer, & ne i
qu'à des ordres réitérés ; j'aime si
la simplicité avec laquelle il nous
qu'il eut grand'peur à la vue du i
dans lequel sa baguette avoit été
formée, & qui le porta à fuir.

Moïse avoit des enfants ; il do
doute les avoir eus en vue dans la
raineté qu'il se ménage. A-t-on jai
un ambitieux élever ses neveu:
étrangers, & laisser sa famille dans l:
siere ? Le Sacerdoce reste dans la
d'Aaron, le commandement est d
Josué, & les enfants de cet homr
disant ambitieux, n'ont pas la plus
distinction. Moïse ne prend aucu
caution pour leur assurer du moi
portion avantageuse dans la Terre
se, précaution qu'il prend par raj
d'autres ; je crois que c'étoit pour
fants de Caleb. Non, ce n'est pa
marche d'un ambitieux.

Miss Dorothée.

Non d'un ambitieux ordinaire ;
la marotte de Moïse a été d'immo
son nom à titre d'homme inspiré de
il ne pouvoit pas mieux s'y p:

illeurs, l'incapacité de ses enfants a
le forcer à les laisser dans l'oubli par
our pour son ouvrage, qu'ils étoient
pables de soutenir. Un ambitieux,
on, n'a pas de parents.

La BONNE.

l y avoit des emplois qui ne deman-
ent aucune capacité, tels que ceux qui
ent laissés dans la famille d'Aaron;
ïse pouvoit, sans risquer son ouvrage,
laisser à ses enfants, ou du moins les
ssocier.

Miss CHAMPÊTRE.

'eut-être craignoit-il son frere qui étoit
i ambitieux que lui, & qui n'eût pas
d'humeur à souffrir ce partage.

La BONNE.

Non, Mesdames; Moïse ne craignoit
son frere, qui étoit d'ailleurs un hom-
foible. Nous en avons la preuve dans
naniere dont il se comporta pendant
Moïse fut sur le mont Sinaï. Au-lieu
s'opposer vigoureusement à l'impiété
Peuple qui vouloit une Idole, Aaron
rête à ce criminel dessein: il aime
ux leur fondre un veau-d'or, que de
poser à périr en résistant. Moïse mon-
oien qu'il ne le craignoit guere, lors-

qu'il lui reprocha cette indigne action en présence de tout le Peuple.

Lady Louise.

Ces Dames ne s'apperçoivent pas que si leurs objections étoient réelles, elles produiroient un effet unique. Deux ambitieux qui s'accordent ensemble pendant tant d'années, c'est ce qui ne s'est jamais vu, ou du moins qui est bien rare : la rivalité dans la faveur divise les peres d'avec les enfants, brouille les amis les plus chers; à plus forte raison la rivalité dans le commandement eût-elle fait élever quelques nuages entre les deux freres. Mais je suppose avec elles que Moïse craignoit réellement Aaron; nous avons déja remarqué qu'il avoit une belle occasion de s'en défaire. Lorsque les Lévites traverserent le camp en tuant à droite & à gauche tout ce qui se rencontroit sur leur passage, Moïse pouvoit fort bien ménager un bon coup d'épée pour Aaron, puisqu'on est convenu que les ambitieux n'ont point de parents. La politique lui en eût fait une loi, supposé qu'il fût passionné pour son ouvrage. Il ne pouvoit pas deviner qu'il survivroit à son frere; & dans le cas où il fût mort avant lui, il ne pouvoit guere compter, pour soutenir son entreprise, sur un homme

i venoit de montrer une telle foiblesse.

La BONNE.

Ce raisonnement est sans replique, &
ouve qu'on ne peut raisonnablement
:ribuer à la crainte, la préférence qu'il
nna aux enfants d'Aaron sur les siens.
n n'est pas mieux fondé à dire que ce
t à raison de l'incapacité des derniers,
par amour pour son œuvre. Cromwel
nnoissoit fort bien celle de son fils,
lui laissa pourtant sa place. Pourquoi
oïse n'en a-t-il pas fait autant? Cette
nduite désintéressée n'est-elle pas la
euve de la réalité de sa mission? Nous
yons par-tout un homme qui est con-
it, qui n'agit point selon son goût,
on ses inclinations naturelles, & selon
e tout autre, qui agiroit par ses pro-
es lumieres, le feroit. Remarquez en-
re que Moïse sut ne pas ménager ses
oches quand ils firent des fautes; sa
ur Marie ne fut-elle pas punie pour
tre moquée de sa femme?

Il nous reste à examiner si ce fut la
iinte qui ferma la bouche aux Israéli-
, & si le châtiment des rebelles & ce-
de Marie peut être attribué à Moïse,
is blesser les regles de la vraisemblance.
L'histoire de Moïse nous apprend que
Israélites se révolterent contre lui,

presqu'aussi-tôt après le passage de la mer rouge. Ils voulurent le lapider, & lui reprocherent qu'il les avoit menés dans le désert pour les y faire mourir de faim & de soif. Que ne lui disoient-ils alors qu'il leur citoit de faux miracles? Au milieu de cette troupe de séditieux, Moïse est tranquille, & leur dit: Ce n'est point contre moi que vous murmurez, c'est contre le Seigneur qui vous a tirés de la Terre d'Egypte, en tuant les premiers nés des Egyptiens, en ouvrant la mer rouge. Oh! qu'il leur ouvroit un beau champ pour lui reprocher son imposture, s'il leur eût cité des faits moins bien avérés. Cela eût été capable de porter leur fureur à son dernier période. En bonne politique, c'étoit ces premieres séditions qu'il eût fallu punir d'une maniere terrible. Elles demeurerent sans châtiment, & Moïse sans vengeance.

BELESPRIT.

Aussi Moïse qui reconnut sa faute, prit-il de bonnes mesures pour punir les séditions qu'il prévit devoir bientôt suivre celles-là, & ces mesures furent efficaces dans la révolte de Coré, Dathan & Abiron.

Miss DOROTHÉE.

Comme vous sautez, Monsieur! N'est-

il rien arrivé qu'on puisse remarquer dans tout cet intervalle?

La BONNE.

Un grand nombre de choses, ma chere; mais avant de les rappeller, je veux répondre à Monsieur, & lui répéter que Moïse s'avisa bien tard de cette effroyable vengeance; car presque tous les pas des Israélites furent marqués par leurs murmures: ils se révolterent jusqu'à quarante fois, & le plus souvent Moïse, sans en tirer des châtiments, ne leur répondit qu'en faisant un miracle.

BELESPRIT.

Miracles, selon vous; mais qui très-assurément peuvent être contestés. Qui empêche de croire que le rocher qu'il frappa de sa verge, avoit été émincé auparavant, en sorte qu'il ne restoit plus qu'une écorce de pierre, pour ainsi dire, qu'il fut très-aisé à Moïse de rompre en la frappant à coups redoublés avec son bâton?

Miss DOROTHÉE.

Vous demandez ce qui empêche de croire ce que vous venez de dire, Monsieur? Le bon sens. Ne diroit-on pas que Moïse étoit armé d'une massue égale

Ajoutez que ſi Moïſe étoit un
il étoit un fourbe bien heureu
ſembloit avoir la fortune à ſes ga
ſi ce rocher avoit été émincé, p
ſervir de vos termes, ſi, dis-je,
été aſſez émincé pour céder à u
de bâton, comment le mouveme
ſource conſidérable qui y coul
briſa-t-il pas cette écorce de
foible? Que devenoient ces ea
abondantes pour abreuver un mi
perſonnes & de grands troupeaux
que Moïſe leur eût donné cett
Savez-vous bien que je me repr
réfuter ſérieuſement de pareille
tions? Et ces eaux dont Moïſe a
ou plutôt fit diſparoître l'amert
y jettant un morceau de bois, q
tes-vous?

bois de rendre douces les choses qui
ient ameres, & qu'il se servit habile-
nt de cette connoissance pour jouer
miracle.

Lady Louise.

Je le dirai encore une fois : Messieurs
Pyrrhoniens sont d'étranges gens. Pour
r le vraisemblable, ils admettent l'ab-
de. Ne sembleroit-il pas, à vous enten-
, qu'il n'étoit question que d'ôter l'a-
rtume d'un seau d'eau? J'avoue qu'un
rceau de bois pourroit fort bien chan-
l'amertume d'une aussi petite quantité
au, quoique nos Physiciens modernes
connoissent pas cet admirable bois, du
ins que je sache. Mais il étoit question
ne eau courante qui sortoit d'une source
nt l'eau se renouvelle sans cesse, sans
oi elle seroit bientôt épuisée; & vous
driez nous persuader que ces eaux, qui
toient pas encore écoulées, ont parti-
é au bénéfice que ce bois avoit pro-
é à celles qui couloient actuellement?
el beau secret! Tenez, Monsieur, je
ete après ma *Bonne*, faites-nous des
ections plus sensées, ou laissez-nous
ire avec les Israélites, que ce fait &
x qui l'avoient précédé, étoient mi-
uleux, & ne devoient rien à la Phy-
ue.

BELESPRIT.

Mais vous ſuppoſez, Madame, que les Iſraélites regardoient ces faits comme miraculeux, & j'ai des preuves qu'ils n'ont jamais cru Moïſe un homme inſpiré de Dieu; témoins les révoltes & les murmures dont vous convenez. Quelle Nation! Quel homme ſi téméraire que de ſe révolter contre Dieu, s'il étoit perſuadé que c'eſt Dieu qui commande?

Miſs DOROTHÉE.

Hélas, mon cher Monſieur, il ne faut pas aller bien loin pour trouver cet atome téméraire (ſuppoſé qu'il faille pour cela ſortir de chez vous:) indépendamment de l'examen que nous faiſons ici, j'ai fait en mon particulier des réflexions aſſez profondes ſur la Religion pour ſavoir à quoi m'en tenir. Oui, Monſieur, je ſuis plus convaincue de la vérité des promeſſes & des menaces du Tout-Puiſſant, que je ne le ſuis de votre préſence en ce lieu; & cependant cela ne m'a pas empêchée de faire dix mille fautes. Le voleur ſait bien que ceux de ſa profeſſion n'échappent point au gibet; mais ſa paſſion pour le bien d'autrui l'emporte ſur cette perſuaſion, comme mes paſſions l'emportent ſur ma foi. Et vous-même, Monſieur, qui

croyez à la Loi naturelle, ne l'avez-vous jamais violée?

BELESPRIT.

Passons outre, s'il vous plaît, Miss *Dorothée*; vous avez des arguments sans réplique. Je ne suis pas assez hardi pour soutenir la négative, ni assez humble pour faire une confession publique. D'ailleurs cela vous scandaliseroit.

La BONNE.

Ajoutez que si vous oubliez quelque chose, Miss *Dorothée* qui a la mémoire excellente, & qui vous connoît depuis long-temps, seroit personne à vous rappeller vos faits & gestes. Vous êtes mal mené, mon pauvre Monsieur, peut-être serez-vous plus heureux dans la troisieme partie de votre objection.

Moïse, dites-vous, *trouva dans la suite les moyens d'intimider les rebelles par des châtiments terribles.* C'est-à-dire, que vous lui attribuez ces châtiments. Marie sa sœur fut frappée tout-à-coup de la lepre, puis elle fut guérie radicalement dans un temps fort court. Coré, Dathan & Abiron furent précipités dans les entrailles de la terre, qui s'ouvrit pour les engloutir, & se referma aussi-tôt. Le reste de leurs partisans fut dévoré par le feu. Je

pourrois vous citer d'autres châtiments; mais ceux-là suffisent. Voyons si la Physique vous fournira l'explication de ces prodiges.

BELESPRIT.

Il ne faut que consulter un habile Ingénieur : il vous diroit qu'une mine pourroit avoir produit cette merveille prétendue.

La BONNE.

Je ne vous chicanerai point sur la poudre dont l'invention est moderne : je supposerai, pour vous faire plaisir, qu'elle étoit connue de Moïse, & même de Josué; car vous en aurez besoin pour faire tomber les murailles de Jéricho. Mais pour faire produire à la poudre cet effet merveilleux, il faut une mine. Pour faire cette mine, il faut avoir creusé une chambre sous terre, il faut allumer la meche, & avoir fait un retranchement solide pour mettre en sûreté celui qui doit l'allumer. Or comment Moïse eût-il pu faire ouvrir la terre sans être apperçu des Israélites? Avoit-il aussi un secret pour les endormir pendant ce temps-là? Si vous dites qu'il fit ouvrir la mine à une très-grande distance du camp, & que le travail fut continué sous terre sans qu'on s'en apperçût,

c'eſt lui ſuppoſer un grand nombre de confidents; car un tel travail demande beaucoup d'ouvriers. Comment dans ce nombre ne ſe trouva-t-il point un indiſcret, ou un honnête homme, qui avertît les Iſraélites de la ſupercherie qu'on leur faiſoit? D'ailleurs le châtiment des rebelles ſuivit immédiatement leur révolte; Moïſe avoit donc deviné qu'il y auroit une ſédition, que Coré, Dathan & Abiron en ſeroient les Chefs; car il falloit placer la mine ſous leurs tentes, & le faire ſi adroitement, qu'elle n'endommageât pas celles de leurs voiſins innocents. Il n'eſt point queſtion d'exploſion, c'eſt-à-dire de bruit, dans cette ouverture de la terre; les rebelles ne ſauterent point en l'air, tous effets inévitables de la poudre. De plus, il falloit que celui qui devoit mettre le feu à cette poudre, fût exactement inſtruit de l'inſtant où Moïſe vouloit que ce prodige fût opéré. Si ces hommes, dit-il, meurent de mort naturelle, vous pourrez dire que je ne parle pas de la part du Seigneur. Si la terre s'ouvre & les engloutit tout vivants, vous connoîtrez que c'eſt le Seigneur qui a parlé. En finiſſant ces mots, la terre s'ouvre. Quatre minutes plutôt le prodige n'eût point été prédit. Quelle juſteſſe dans cette machine de Moïſe! Diſons plutôt, qu'il

faut des circonſtances impoſſibles à raſſembler, pour donner une ombre de vraiſemblance aux fables des incrédules. Je le ſoutiens, & le répete : ces hommes qui refuſent de croire la ſainte Ecriture, à cauſe des événements merveilleux qu'elle nous préſente, ſont obligés de recourir à l'abſurde, ou du moins à des combinaiſons ſi extraordinaires, que leur aſſemblage ſeroit une vraie merveille qu'on ne pouvoit raiſonnablement ſe promettre. Monſieur *Beleſprit* n'a-t-il plus rien à nous objecter ſur ce fait?

BELESPRIT.

Non, pour le préſent, Mademoiſelle: vous pouvez, ſi vous le voulez, continuer votre hiſtoire.

La BONNE.

Nous n'allons pas ſi vîte, Monſieur; il faut auparavant réſumer ce que nous avons dit. Il y a eu, il y a encore des Juifs qui obſervent une loi fort pénible. Cette loi leur a été donnée par un nommé Moïſe, qui les a tirés d'Egypte, en opérant pluſieurs miracles ; car on ne peut aſſigner des cauſes naturelles à pluſieurs des événements dont nous avons parlé, ou plutôt à tous. Ces événements, c'eſt-à-dire, la ſortie d'Egypte & la

onquête du Pays de Chanaam avoient té prédits long-temps auparavant, & on apperçoit clairement la liaison des rodiges avec les promesses; les premiers e s'operent que pour l'accomplissement es secondes. L'histoire de ces miracles été écrite sous les yeux de ceux qui en voient été les témoins: ils ne l'ont point ontestée, quoiqu'elle fût publique & ntre les mains de tout le monde. Donc ette histoire contient des faits réels.

BELESPRIT.

Encore un mot, Mademoiselle; en ippofant comme vrais les miracles faits ar Moïse, seroit-ce une preuve que la eligion qu'il enseignoit, fût divine? e Paganisme a ses miracles. Toute la 'ille de Rome n'a-t-elle pas vu une 'estale injustement soupçonnée d'avoir anqué à son vœu de chasteté, tirer avec n voile un vaisseau qui étoit demeuré nmobile, malgré le vent & les efforts es Rameurs? Vespasien n'a-t-il pas guéri n aveugle, en lui mettant de la salive ir les yeux? Apollonius de Thiane n'a-il pas ressuscité une fille morte? La rêtresse d'Apollon à Delphe, n'a-t-elle is deviné ce que l'Empereur faisoit au oment où la Lettre qu'il lui envoyoit, voit été écrite? Une autre fois n'a-

ment ; les prendrons-nous comm
preuve de la vérité de la Religi
Romains? En feriez-vous d'avis

La BONNE.

Si je ne vous avois préfenté c
miracles de cette efpece, vous ne
pas auffi embarraffé que vous l
vous tirer d'affaire. Nous les ex
rons dans un moment; mais aupa
je rappellerai, s'il vous plaît, un
que j'ai déja établie, & qui n'ef
équivoque pour juger des faux mi
Dès-là que je fuis perfuadée que
racle eft l'œuvre immédiate, pou
dire, d'un Dieu infiniment parf
doit être opéré pour des fins dig
celui qui le fait. Ainfi toutes les f
je verrai, ou qu'on me rapportera

innocent; je dirai, toutes ces œuvres étant dignes de Dieu, il eſt naturel de penſer qu'il a pu les faire; il ne me reſtera qu'à examiner s'il les a faites réellement; car il eſt certains biens qui nous paroiſſent néceſſaires à nous créatures aveugles, & qui ne paroiſſent pas tels aux yeux du Tout-Puiſſant. J'examinerai donc moins ce miracle, que la fin du miracle: le fruit qu'il opere eſt la pierre de touche pour moi.

Lady LOUISE.

Je n'entends pas bien ce que vous avez dit d'abord, ma *Bonne*. Eſt-ce que Dieu, qui eſt infiniment bon, ne fait pas toujours ce qu'il y a de plus juſte & de meilleur?

La BONNE.

Oui, Madame, mais ce juſte ne nous paroît pas toujours tel qu'il eſt. Deux innocents ſont accuſés d'un crime. L'un eſt un homme d'une grande vertu, & auquel il ne manque que l'avantage d'être perſécuté: Dieu le laiſſe ſuccomber ſous le poids de la calomnie, il perd ſa réputation, ſes biens, ſa vie même. Aſſurément Dieu pouvoit le juſtifier par un miracle; mais ce miracle, cet homme de bien, loin de le demander, en auroit gémi, parce

parfait, qui vit, si vous voule
désordre, qui mourroit dans le d
s'il succomboit sous la calomn
Dieu qui prévoit que s'il vivo
quelque temps il se convertir
faire un miracle pour manifester
cence, & l'engager par-là à se c
Ces deux conduites de Dieu so
de sa sagesse & de sa bonté ; m
yeux elles ne paroîtroient pas te
la foi ne nous éclairoit, nou
décidé que le miracle eût été
pour justifier le premier de ces
que le second. M'entendez-vous
Madame?

Lady LOUISE.

Oui, ma *Bonne*. Je vous dem
don de vous avoir interrompue

ment contraire aux dix Commandements de Dieu. Je dis hardiment : ce fait eſt faux, ou Dieu n'en eſt pas l'auteur. S'il étoit de ceux qui ſurpaſſent la puiſſance de la nature ou de l'eſprit de ténebres, je prendrois le premier parti, & voici comme je raiſonnerois. Dieu ſeul peut reſſuſciter un mort. Il ne peut pas avoir reſſuſcité ce mort pour me perſuader qu'il ſoit permis de lui déſobéir; donc Dieu ne l'a pas reſſuſcité; donc il n'étoit pas mort. Si c'étoit la guériſon d'une maladie, je tiendrois la premiere partie de mon opinion, & je dirois : Cette guériſon ayant été opérée pour autoriſer le violement de la Loi de Dieu, il ne peut pas en être l'auteur. Elle eſt pourtant réelle; j'en conclus que la nature ou le Diable en ont été les artiſans. Ce mal ſans doute n'étoit pas incurable par ſa nature, mais parce que les Médecins ignoroient & ſa cauſe & les moyens efficaces de la faire ceſſer. Ce que les Médecins ignorent, le Diable le ſait, & peut par conſéquent ſans miracle avoir opéré cette guériſon. Je vais vous rendre ceci ſenſible par un exemple. Un homme qui s'étoit couché le ſoir avec de très-bons yeux, fut éveillé vers le milieu de la nuit par des douleurs terribles. Son œil étoit enflé, & l'inflammation étoit telle, que l'O-

quelques particules imperceptibl
méral étoient entrées dans les yeu
pere. Frappée de cette idée, elle
cher une pierre d'aiman, l'appro
persévérance de l'œil de son pere,
un certain temps, y voit voler
pointe qui picotoit l'œil du patien
fille ne fit pas un miracle, quoiqu'e
rât une guérison dans laquelle l
de l'art auroit échoué; mais il eû
cile à un imposteur de donner
comme miraculeux, & d'en éto
simples. Si donc on me citoit un
reil, ou même plus extraordina
le cas que j'ai supposé, je dirois
est l'ouvrage de l'esprit de téne
le reconnois à la fin qu'il se p
Dieu lui permet d'agir en cette o

arlé de ceux que Monſieur leur oppoſe.

BELESPRIT.

Le premier, comme je l'ai déja dit, ſt celui d'une Veſtale accuſée d'avoir leſſé eſſentiellement ſon vœu de chaſ-ɜté : elle avoit donné lieu à cette ac-uſation par ſon air libre & évaporé, & eut-être n'eut-elle pu ſe juſtifier. Dans e temps, il arriva un vaiſſeau chargé de hoſes réputées ſacrées, & qu'on ne put aire entrer dans le Port; mais il céda ans peine au foible mouvement que fit ı Veſtale en le tirant avec ſon voile, ce ui la juſtifia parfaitement.

Lady VIOLENTE.

Pour moi je ne trouve pas ce miracle ıdigne de Dieu, en ſuppoſant que cette lle invoquât la Divinité protectrice de 'innocence. Il eſt vrai qu'elle ne con-oiſſoit pas le Dieu qu'elle invoquoit; nais comme dans le fait elle étoit ca-omniée, prouver ſon innocence étoit un ıien. Je le crois d'autant plus, qu'il ſe-oit difficile d'expliquer autrement le ſuc-ès de ſon épreuve. Qu'avez-vous, Miſs *Dorothée?* Vous levez les yeux au Ciel l'un air d'étonnement.

Miſs DOROTHÉE.

Véritablement, Madame, je ſuis ſur-

voient penetrer au fond des eaux,
euſſent la force ſuffiſante? De c
de méthodes, dis-je, pourroien
ſervir pour arrêter un vaiſſeau
grande quantité de ſable emm
tout au tour pourroit le reten
maniere auſſi fixe que s'il y étoi
Or ces obſtacles que le Diable a
faire naître dans un inſtant, ne p
il pas les ôter de même? Vous
vez donc pas dire qu'il eſt diffici
pliquer ce fait ſans un miracle, p
peut être à la portée de celui q
intérêt à la propagation du Paga

La BONNE.

Je ſuis de l'avis de Miſs *Doro*
la nature des choſes que portoit
ſeau. Un miracle en cette occaſ

dige prétendu eût été opéré par Moïse, Monsieur *Belesprit* nous diroit que le hazard fit qu'il tira le vaisseau au moment où l'obstacle naturel qui le retenoit avoit cessé ; mais je lui abandonne ces hazards qui viennent si à propos pour le dégager : passons aux autres merveilles qu'il nous a citées. Laissons celui qu'il attribue à Apollonius de Thiane, je vous raconterai son histoire à la fin de cette leçon, & vous en jugerez.

BELESPRIT.

Dans le temps que Vespasien étoit à Alexandrie, deux hommes de la lie du Peuple se présenterent à lui : l'un étoit aveugle, l'autre avoit la main droite si affoiblie, qu'il ne pouvoit s'en servir. Ils avoient été avertis, disoient-ils, par le Dieu Sérâpis, que l'Empereur pouvoit les guérir en appliquant à l'un de la salive sur les yeux, & en pressant fortement la main de l'autre avec son pied. D'abord l'Empereur se moqua de ces deux hommes; mais encouragé par ses Courtisans, il tenta l'aventure en présence d'une multitude de Peuple, & réussit.

La BONNE.

Vous passez adroitement une petite circonstance, Monsieur, c'est que ce fut

preſſion forte pouvoit remettre
certainement deux miracles qui
pas de la nature de ceux que D
réſervés, & qu'un Médecin ha
guéri auſſi bien que Veſpaſie
quand ils ſeroient ou paroîtroie
coup plus conſidérables, je recu
témoignage de mes ſens, parce
ſeroit pas prudent de les croire
judice de ma raiſon, qui me dé
de les croire réels.

BELESPRIT.

Je ne comprends pas pourqu
raiſon vous défendroit de croire
racles plutôt que ceux de Moïſ

La BONNE.

Ce n'eſt pas moi que vous d

venu de ce principe? *Il y a un Dieu*, c'eſt-à-dire, un Etre infiniment parfait. N'êtes-vous pas convenu auſſi que tout ce qui s'accordoit parfaitement avec ce principe, pouvoit être regardé comme vrai, & qu'au contraire, ce qui lui étoit contradictoire, étoit abſolument faux? Concluez donc qu'il ne répugne point à ce principe de croire que Dieu ſoit l'auteur des miracles de Moïſe, parce qu'ils étoient faits pour autoriſer une Loi ſi parfaite, qu'elle étoit viſiblement divine, & qu'au contraire, il répugneroit à ma raiſon de croire que la ſouveraine Vérité fît un miracle pour autoriſer le menſonge.

BELESPRIT.

Vous eſquivez l'hiſtoire de la réſurrection de cette fille qu'on portoit en terre, & qu'Apollonius de Thiane reſſuſcita; ce miracle qui fut fait en préſence de tout un Peuple aſſemblé, l'emporte ſur tous ceux de Moïſe.

La BONNE.

Je ne l'eſquivois point, Monſieur, je ne voulois que le remettre; mais pour vous tranquilliſer à cet égard, je vous dirai qu'avant de me prouver que cet Impoſteur eût reſſuſcité cette fille, il eût fallu me démontrer qu'elle étoit morte.

coutume en plusieurs Villes d'E
soit que cet homme fût de quelq
frairie, où l'on est en usage de
terrer ainsi. Quoi qu'il en soit,
rurgien ayant considéré attent
ce soi-disant mort, soutint qu'il
vant; il obtint qu'on le portât c
où effectivement il le rappella
thargie dans laquelle il étoit. Ce
ment qui lui donna de la réputa
valut la confiance de Dom Phili
Diable est bien aussi habile que
decin. Le Peuple & les parents
fille étoient trompés par cette
gie; mais l'esprit de ténebres s
qui en étoit. Il savoit aussi, pour
tout d'un coup à deux autres de
racles, il savoit, dis-je, ce que
reur faisoit lorsqu'il écrivoit à la P

BELESPRIT.

Mais au moins, Mademoiſelle, vous avouerez qu'il étoit indigne de la bonté de Dieu de permettre au Diable d'abuſer de la connoiſſance qu'il avoit de ces choſes cachées. C'étoit tendre un piege au Peuple, & le confirmer dans le Paganiſme.

La BONNE.

N'avoient-ils pas les lumieres naturelles auſſi-bien que nous, pour connoître l'abſurdité de la Religion Païenne? Je ſuppoſe, Monſieur, qu'actuellement un homme fît un miracle pour vous prouver qu'il n'y a pas de Dieu, & que l'arrangement de l'univers eſt l'effet du hazard; croiriez-vous ce prodige opéré par le pouvoir d'un Etre bienfaiſant?

BELESPRIT.

Non, Mademoiſelle : ma raiſon m'a convaincu de la néceſſité de l'exiſtence d'un Dieu; il ne me ſeroit pas poſſible de donner un démenti à mes lumieres naturelles.

Miſs DOROTHÉE.

Juſqu'à ce moment, ſi nous vous en croyons, la révélation n'a point contri-

J'ai oui dire que c'est Tacite
porte le fait des guérisons de Ve
qu'il ne l'a écrit que long-temps
mort de cet Empereur, & qu'
donne que comme un oui-dire.
comparaison de ces deux faits
miracles de Moïse, attestés, ra
donnés en preuve à plus d'un mi
personnes, sous les yeux desqu
s'étoient opérés!

La BONNE.

Ne lui contestons point ces de
que nous avons démonisés, &
nons nos preuves par la marque
que Dieu a mise à ses ouvrages
je viens d'insinuer : c'est son cac
nul ne peut contrefaire.

La Loi que Moïse a donnée

ent feroit heureux dès ce monde, il
viendroit inaccessible à tous les cha-
ins, à toutes les inquiétudes. Cette
vine Loi a pourvu non-seulement au
n ordre de la société, à la paix & à la
nquillité publique, mais encore au
pos intérieur de chaque individu. Les
tres Loix défendent & punissent les
tions qui troublent l'ordre extérieur.
elle-ci défend les mauvaises pensées,
defirs criminels. Les Législateurs ont
besoin de faire un grand nombre de
oix, on en a composé des Volumes.
elle-ci est courte, claire, renfermée
dix préceptes, & cependant comprend
ut, pourvoit à tout, suffit à tout.
homme le plus criminel ne peut refu-
son estime à cette Loi sainte : ceux
i l'observent le moins, souhaitent de
re avec ceux qui la pratiquent le
eux, & se défient des personnes qui,
nme eux, la transgressent. Ah! cette
i est l'ouvrage d'un Dieu : celui qui
us l'a donnée étoit son interprete,
ssoit par ses ordres. Ce chef-d'œuvre
trop parfait pour pouvoir être sorti
l'entendement d'une créature, quel-
e excellente qu'on la suppose. En
nsidérant de quelle importance il est à
justice qu'elle soit observée, le bon-
ur qu'elle peut procurer aux hommes,

les prodiges qui ont précédé & suivi sa publication, me paroissent dignes de celui qui est la justice & la sainteté par essence.

BELESPRIT.

Vous parlez des dix Commandements donnés par Moïse, & en cela je suis de votre avis. Mais, Mademoiselle, que direz-vous de ce fatras de Loix & d'Ordonnances que Moïse a ajoutées à ces dix Commandements? Que direz-vous des additions que le Législateur des Chrétiens a joint à ces dix préceptes, si courts, si beaux, si faciles? Vous dites que leur observation pourvoit à tout, suffit à tout: je le dis comme vous, c'est la Loi naturelle dont je suis le grand admirateur. Je soutiens qu'autant qu'elle est belle, autant les préceptes de l'Evangile sont puériles, petits, pénibles & inutiles. Je soutiens que le sort de ceux qui veulent s'astreindre à les observer, est pire que celui d'un pauvre Galérien tout couvert de chaînes. Démentez-moi, si vous le pouvez.

Lady LOUISE.

Ah pauvre homme! Où allez-vous vous fourrer? Que de contradictions, d'impiétés, de choses absurdes vous venez d'avancer! J'ai pitié de vous, vous allez

être battu à plate-couture, je vous en avertis d'avance.

BELESPRIT.

Je n'ai point peur, Madame, tout gît en preuve. Que veulent dire, par exemple, ces beaux préceptes, *Renoncez à vous-même? Heureux ceux qui pleurent. Malheur aux riches, & à ceux qui ont leurs commodités*. Comment! la Sageſſe & la Bonté divine auront rempli cet univers de choſes propres à nous donner des plaiſirs; le Créateur nous a donné des ſens capables de goûter ces plaiſirs; & on voudroit nous engager à y renoncer, à nous tourmenter pour détruire en nous des goûts qui nous ſont donnés par ce Dieu ſage, à nous priver de la poſſeſſion des tréſors qui nous ſont donnés par ſa main libérale? Oh! voilà qui eſt du dernier ridicule. Voilà ce qui engage tant de perſonnes à ſe révolter contre la Religion prétendue révélée, à chercher à la détruire. Ne propoſez à ces perſonnes que le Décalogue pour but de la révélation, & auſſi-tôt tous les honnêtes gens y ſouſcriront de bon cœur.

Une preuve que l'Evangile n'a pas la même fin que le Décalogue, & ne peut venir du même eſprit; c'eſt qu'autant que le ſecond eſt propre à conſerver l'ordre

ieuie, vindicative, delpotique. 1
le fléau de tous ceux qui ont le n
de la connoître, & qui ſont forcé
vre avec elle.

La BONNE.

Vous ne dégénérez pas de la
ou plutôt de la méthode de Meſſi
Incrédules ; ils ſont habiles à broui
propoſitions. Ils en avancent une a
hardieſſe capable d'en impoſer, l
tent comme certaine, d'un ton dé
qui ſemble interdire l'appel, paſſ
pidement à une autre, & finiſſent
trait ſatyrique qui fixe l'eſprit de l
teur, & lui ôte l'idée des propo
hazardées qui, au plus léger exam
roîtroient futiles & contradictoi
vous l'ai déja dit, Monſieur ; cep

qu'importe que l'épée dont il se sert, soit de fer ou de bois, pourvu qu'il se dégage. Malheureusement pour nôtre voisin vous avez une autre méthode, vous ne laissez rien passer sans l'approfondir : avouez que cela est bien gênant.

La BONNE.

J'en conviens, ma chere; mais aussi cela est bien sûr : & pour suivre notre coutume, commençons par réduire à quelques points fixes la belle déclamation dont Monsieur vient de nous régaler, & dont il s'est applaudi, j'en suis sûre.

Vous reconnoissez, Monsieur, la divinité du Décalogue, ou plutôt vous n'êtes point éloigné de la reconnoître, & vous le feriez sans quelques raisons qu'on peut deviner sans être sorcier. C'est, dites-vous, l'expression de la loi naturelle.

Vous méconnoissez la divinité des préceptes de l'Evangile, qui sont, selon vous, aussi puériles & inutiles, que les autres sont graves, raisonnables & nécessaires au bien de la société.

Dans le temps où vous m'accordez que l'observation du Décalogue rend heureux, vous soutenez que l'observation de l'Evangile rend misérable; & pour conclusion, vous prétendez que cette observation trouble l'ordre & la paix de la société.

Moi je prétends que les moyens les plus sûrs pour observer aisément le Décalogue, sont la pratique des conseils évangéliques : que plus on s'astreint à observer ses conseils, plus on retranche les obstacles au bonheur que doit procurer l'observation du Décalogue.

Que les personnes qui observent les préceptes & les conseils évangéliques, loin de troubler l'ordre & la paix de la société, sont celles avec lesquelles il est délicieux de vivre, parce qu'elles portent, pour ainsi dire, avec elles l'ordre & la paix.

Nous avons, comme vous le voyez, Monsieur, des prétentions contradictoires, & il faut nécessairement que l'un de nous deux se trompe. Avant de commencer à examiner lequel de nous deux doit être cru, je voudrois bien savoir pourquoi Miss *Dorothée* a souri dans le temps où vous exposiez avec tant de feu, votre façon de penser sur l'Evangile.

Miss DOROTHÉE.

Ce mouvement a été causé par un aveu que Monsieur a eu la bonté de nous faire, avec la meilleure foi du monde, & qui nous donne la clef de sa conduite, & de celle de ses semblables. C'est que ceux qui admettroient la divinité du Décalo-

gue, qui reconnoîtroient, par conséquent, comme vraie la mission de Moïse, si elle n'avoit eu pour but que la publication & l'observance de ces dix Commandements, nient & chicanent la vocation de Moïse par horreur pour les préceptes évangéliques. Il y a donc une liaison nécessaire entre ces deux révélations, & telle qu'il faut absolument rejetter la premiere pour parvenir à nier la seconde. Il en faut conclure que ce n'est pas l'esprit de ces Messieurs qui se révolte contre la révélation, c'est leur cœur. Grand merci de cet aveu, Monsieur *Belesprit*; je suis persuadée que ma *Bonne* en saura tirer parti.

La BONNE.

Je ne l'oublierai pas, ma chere, j'étois bien convaincue de cette cause de l'incrédulité avant que Monsieur en convînt; sans doute c'est le cœur qui a aveuglé l'esprit : indépendamment de la cause l'effet subsiste, & il faut le détruire. J'avoue qu'il seroit bien plus sûr de commencer par le cœur, mais cette œuvre appartient à Dieu, & est au-dessus de mes forces. Je ne sais parler qu'à l'esprit, & encore ai-je besoin que Dieu bénisse mes paroles, sans quoi elles ne seront que de vains sons.

Vous dites, Monsieur, que le
logue, c'est-à-dire, la partie du l
gue qui renferme les dix Command
est l'expression de la Loi naturell
au fond de nos cœurs. Si je vous
que les préceptes évangéliques s
solument semblables aux dix Co
dements, que les conseils évang
ne sont que des moyens pour le
ver plus sûrement, plus aisément
rez-vous continuer à dire qu'ils so
riles, inutiles, contraires à l'ordı

BELESPRIT.

C'est ce que vous ne ferez pas
rapport y a-t-il de cette maxime
heureux les pauvres, avec les pr
énoncés dans le Décalogue? Ils so
traires ces conseils à l'esprit de l
qui promet par-tout les richesses,
dance, les plaisirs, & tous les bie
quels l'Evangile veut nous faire
cer; qui les propose, dis-je, con
récompense de la fidélité à garc
Commandements.

La BONNE.

Vous voilà encore à brouiller
peces, à passer d'une question à u
tre. Tenons-nous-en à la premie
vous plaît.

Voici les deux préceptes du Décalo-
ie qui rendent nécessaire en bien des ren-
intres, le conseil qui vous révolte. *Tu*
prendras point le bien d'autrui, non-
ulement tu ne déroberas point, mais *tu*
souhaiteras pas même *le bien d'autrui*,
son serviteur, ni sa servante, ni son
euf, ni son âne, ni aucune chose qui soit
lui. Qu'est-ce qui nous engage à vio-
r ces préceptes? la cupidité, le desir
avoir. Pourquoi souhaitons-nous les ri-
iesses jusqu'au point de les ravir aux
ktres par le vol, les procès, les exac-
ons ou autrement? C'est que nous les
gardons comme de vrais biens; notre
prit déçu dans le jugement que nous en
ortons, séduit notre cœur, entraîne no-
e volonté. Il est donc important de re-
'esser nos idées pour corriger nos pen-
iants. On ne desire point, on ne recher-
ie point un malheur, au contraire, on
fuit, on s'en éloigne. Or l'Evangile
ous répete en mille endroits, que c'est
i malheur d'être riche, que les pauvres
int heureux. Etre Chrétien, c'est croire
Evangile. Donc, si tout le monde étoit
hrétien, il n'y auroit plus de voleurs,
chicanes, de malversations, de dispu-
s, de riches avares, de pauvres aban-
onnés. Non-seulement on ne se met-
oit pas dans le cas de se faire pendre

en volant ſur le grand chemin, mais le Marchand ſe garderoit de vendre à faux poids, à fauſſe meſure, de ſurfaire ſa marchandiſe : il ſe diroit à lui-même ; ſi les richeſſes bien acquiſes ſont un danger, ſi c'eſt un malheur d'être expoſé à ce danger, à plus forte raiſon les richeſſes mal acquiſes ſeroient-elles un malheur, & je ſerois bien fou de m'y expoſer. Quel agrément, Monſieur, dans la ſociété, ſi on n'avoit point à ſe précautionner contre la mauvaiſe foi des Marchands ! Preſque tous les maux qui inondent la terre, viennent de la cupidité. Le conſeil évangélique tend à couper la racine de cette mauvaiſe plante : donc le conſeil, que vous regardez comme inutile, eſt un grand moyen de paix pour la ſociété & pour l'obſervation des deux Commandemens qui pourvoient à la ſûreté des biens d'un chacun. J'ajoute que ce précepte & ce conſeil ſont des moyens de bonheur. Il eſt dur de lutter perpétuellement contre ſoi-même, de s'abſtenir d'une choſe que l'on ſouhaite ; on s'épargne cette peine ſi on eſt pauvre d'eſprit. La perte des biens ne touche que médiocrement celui qui s'en eſt détaché, & elle réduit au déſeſpoir celui qui y avoit mis ſes affections.

BELESPRIT.

Mais le moyen de n'être pas attaché aux choses qui procurent les plaisirs, les honneurs, la considération? C'est la chose impossible.

La BONNE.

Je vous répondrois bien avec le Législateur des Chrétiens : ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu, c'est-à-dire, que ces choses qui vous paroissent impossibles, deviennent aisées avec le secours de sa grace ; mais je ne parle pas à un Chrétien, & je parle à un Philosophe. C'est donc dans votre raison, Monsieur, que je dois chercher des armes contre vos erreurs. Ceci va nous écarter de notre sujet, du moins en apparence ; cependant cela nous y ramenera par un chemin plus court. Vous nous l'avez avoué ; ce qui vous éloigne de l'Evangile, c'est que vous voulez être heureux, & que vous ne croyez pas qu'il soit possible de l'être en pratiquant ses maximes. Je veux vous arracher, s'il est possible, ce préjugé funeste, en vous prouvant quatre vérités. Au reste, je tirerai tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, d'un excellent Auteur que je ne nommerai pas : son nom vous préviendroit con-

tre son ouvrage, j'en suis sûre. Miss *Dorothée*, soulagez ma poitrine, & exposez-nous ces quatre vérités, vous les avez apprises par cœur.

Miss DOROTHÉE.

Si nous avons à goûter sur la terre quelque bonheur, il ne peut se trouver que dans la paix de l'ame, le contentement de l'esprit, & la satisfaction du cœur. Convenez-vous de cette premiere vérité, Monsieur?

BELESPRIT.

Oui, Mademoiselle; si les trois autres vérités que vous avez à exposer sont aussi claires, nous n'aurons point de dispute.

Miss DOROTHÉE.

Le monde ne donne point, & ne donnera jamais ce contentement & cette paix du cœur, dût-il multiplier à l'infini ses prétendues joies, & ses plaisirs. Voilà ma seconde vérité, qui ne vous paroît pas telle: suspendez votre jugement jusqu'à la preuve.

La religion, la vertu, la piété peuvent seules nous procurer ce solide contentement de cœur que le monde promet en vain. C'est la troisieme vérité.

Enfin, voici la quatrieme: & c'est celle

nt vous aurez le plus de peine à connir. C'est que ce que l'Evangile a de is austere, loin de troubler ce contennent du cœur, l'établit solidement.

BELESPRIT.

Prouvez cela, & sur le champ je deens Chrétien, dévot, Moine si vous voulez, je ne veux qu'être heureux, 'importe comment..... Mais non, ne ouvez rien.... Peut-être cela dérangeit trop le cours de nos leçons : n'allez urtant pas croire que j'aie peur ; je sais 'il vous est impossible de tenir votre role. Je veux remettre à un autre temps confusion que vous ne pouvez manquer concevoir.

Miss DOROTHÉE.

Victoire ! J'ai fait reculer mon brave: craint l'événement du combat, il sent 'il sera battu.

La BONNE.

(*a*) Accordez-lui le délai qu'il de-

(*a*) Cette dissertation, qu'on n'insere point ici, trouve à la fin d'un Ouvrage de Monseigneur vêque de Soissons, qui a pour titre *Traité de Confiance en la Miséricorde de Dieu*, & l'Ouvrage question est annoncé sous le titre suivant : *Du x bonheur des gens du monde*. Je voulois l'extraimais il est si beau qu'il doit être lu tout entier.

mande, ma chere : ſuppoſez, Monſieur, que nous n'avons rien dit ſur cet article, & continuez vos queſtions.

BELESPRIT.

J'en reviens donc à ce précepte : *Renoncez à vous-même, mortifiez votre chair, baïſſez-la, portez votre croix*, & le reſte.

La BONNE.

Je dirai que nous ne violons deux autres préceptes du Décalogue que faute de l'accomplir. Un corps bien mortifié s'amuſe à deſirer le néceſſaire, & ne s'aviſe guere de ſouhaiter les plaiſirs. Un pauvre cheval de poſte, une haridelle qui traîne un fiacre, ne ſont point des animaux vicieux : mettez-les deux mois dans une bonne écurie avec du fourrage & de l'avoine à diſcrétion ; & vous apprendrez par le changement qui arrivera en eux, ce que vous avez à craindre de l'oiſiveté & de la bonne chere. Voyez-vous, Monſieur ; les hommes ſont un peu chevaux ſur cet article.

BELESPRIT.

Mais, Mademoiſelle, ſi les conſeils évangéliques conduiſent à l'obſervation du Décalogue, d'où vient les perſonnes dévotes ſont-elles le fléau de la ſociété,

s qui se vantent de les observer? D'où
it que ceux qui sont obligés par état
les observer, sont mille fois plus en-
s, plus gourmands, plus vindicatifs,
; intéressés, & de plus mauvaise foi,
nous autres Déistes, qui faisons ou-
tement profession de ne point croire
es conseils, & de les regarder comme
choses impossibles?

La BONNE.

Dites moi, Monsieur, quand une dé-
e est de mauvaise humeur, quand elle
entêtée, colere, médisante, est-ce
elle a trouvé dans l'Evangile un pré-
te ou un conseil qui lui enseigne ou
permette ces excès?

BELESPRIT.

e ne dis pas qu'elles trouvent cela dans
vangile, mais seulement que ceux qui
isent observateurs de l'Evangile, sont
que je le dis.

La BONNE.

In Charlatan qui n'est point Méde-
donne des drogues à un malade qui
ont crever, quoique son Médecin lui
expressément défendu de les prendre.
oit-il équitable de dire : C'est la scien-
l'art du Médecin qui a tué cet hom-

me; car celui de la main duquel il a pris ces drogues, se disoit Médecin, en avoit la robe? Vous diriez au contraire : c'est parce que cet homme n'étoit pas Médecin que le malade a péri. Ce n'est pas la robe, mais la science & l'observation des regles qui font le Médecin. Et moi je dis : ce n'est pas la robe qui fait la dévote, l'Ecclésiastique, le Religieux, c'est la connoissance & la pratique de l'Evangile. Il nous dit : Soyez doux & humbles de cœur : donc tout ce qui est orgueilleux, s'écarte de l'esprit de l'Evangile; rayez son nom de la liste des dévots, retranchez-en encore ceux qui sont contentieux; car l'Evangile me dit qu'il faut abandonner sa robe à ceux qui veulent notre manteau, plutôt que de disputer avec aigreur. Otez encore du nombre des dévots ceux qui sont fins, rusés, médisants, qui veulent primer, qui sont avares; car on n'est dévot qu'en suivant l'Evangile, & il nous ordonne d'être simples comme des enfants, de chercher la derniere place. Il veut que notre main droite ignore l'aumône que fait notre main gauche; que méprisant les trésors de la terre, on cherche à s'en faire un dans le ciel. Je le répete, Monsieur, je ne compte parmi les dévots que ceux qui observent ces préceptes, & leur pratique ren-

ndroit la société bien agréable & bien
uce.

BELESPRIT.

J'en conviens, Mademoiselle; mais où
ouver ces vrais dévots, en avez-vous
nnu? Pour moi je vous avoue que je
en ai jamais rencontré.

La BONNE.

Et quand il seroit vrai, Monsieur,
l'il n'y auroit point de vrais dévots,
ut ce que vous en pourriez conclure,
est que l'Evangile ne seroit point pra-
qué, & que tous les désordres contre
squels vous vous élevez, ont leurs prin-
pes dans l'inobservation de ses précep-
s. Mais il s'en faut de beaucoup que
n fois réduite là. Oui, Monsieur, je
nnois de vrais dévots, des personnes
ec lesquelles vous vous estimeriez très-
ureux de vivre, des Ecclésiastiques &
s Religieux tout occupés des devoirs
leur état. A cet égard je vous prie de
marquer deux choses. La premiere,
est que les vrais dévots se cachent, n'af-
chent point la dévotion, fuient le mon-
; & parce qu'ils ne sont pas connus,
ous supposez qu'il n'y en a point, &
ous prenez pour eux ces masques ha-
llés en dévots, qui se jettent à votre
te, & qui vous scandalisent.

La seconde chose sur laquelle je prie de faire attention, c'est que les dains ne se contentent pas de jug goureusement les dévots & les pers consacrées à Dieu, ils sont même à égard des juges iniques.

BELESPRIT.

Je passe votre premiere remarque, pour la seconde, vous m'avouerez est bien difficile de ne pas être scan de certaines choses. Par exemple, je revins d'Allemagne, je passai à mar, où je vis un de vos Prélats qui vingt-cinq à trente procès à ce Trib Celui-là donnoit-il sa robe à qui lu mandoit son manteau ?

La BONNE.

Vous ne pouviez me fournir un e ple plus propre à vous confondre, prouver ce que j'ai avancé. Mon p vécu vingt-cinq ans dans la Ville Prélat, & dans le temps que j'ai chez lui, j'ai eu occasion de conn particuliérement ce Prélat, sans pou lui avoir jamais parlé; mais j'exam soigneusement sa conduite. Il faut dire, Mesdames, que cet Evêque su à un autre qui étant très-riche de so trimoine, abandonna le revenu de

Evêché à des Administrateurs qui surent tirer parti de sa négligence. Tel occupoit une maison qui pouvoit être louée mille livres par années, & n'en donnoit que cinq cents livres, moyennant une somme considérable dont il gratifioit l'Intendant à titre de pot de vin. Lorsque le Roi donna cet Evéché à ce Prélat, il le chargea de plusieurs pensions considérables, & proportionnées au revenu qu'il devoit produire, sans penser que ces revenus étoient réduits à la moitié. Il fallut donc de toute nécessité que le nouvel Evêque eût des procès avec tous les Fermiers de l'Evéché; & comme vous le dites, il en eut trente à la fois. Aussi-tôt voilà les mondains qui se récrient. Les maximes de l'Evangile, auxquelles ils ne croient point, ou du moins très-peu, sont rappellées. Un Evêque plaide, c'est par avarice, par esprit de contention. Peu de personnes réfléchissent qu'un Evêque étant le Fermier des pauvres, est obligé de conserver son revenu. On n'examine point l'usage qu'il fait de ce revenu qu'il rachete par des procès. J'ose le dire, je fus plus équitable, & par un examen scrupuleux, je me suis convaincue que ce Prélat, en plaidant, n'avoit été animé, que de l'esprit de justice & de charité. Ses actions forceront tous ceux

loin d'être en état de vivre selon le
dition, manquent souvent du nécef
les assistoit sécrétement, & trou
moyen de pourvoir à leur besoin, s
rendre le bienfait à charge par l'
& la publicité. Son Diocese m
de Prêtres élevés de maniere à s'ac
dignement du Ministere; il a sacr
sommes considérables à l'établi
d'un Séminaire : un jardin cons
luxe de ses Prédécesseurs, & qu'o
voir par curiosité, tant l'art y av
chéri sur la nature, a été changé
din potager : les fleurs rares ont fa
aux légumes, qui servent à la no
du pauvre Ecolier, qui avec de la
des talents & de la vocation, m
de secours nécessaires pour se
en état d'entrer dans le Sacerdoc

la passion des jardins le trouveront héroïque.

La BONNE.

A cette charité pour les pauvres, notre Evêque joignoit les plus grandes attentions sur ce qui regardoit le choix de ceux qu'il admettoit dans l'état Ecclésiastique. Un homme qui se seroit appuyé d'une recommandation auprès de lui pour y être admis, pouvoit compter en être exclus pour jamais, aussi-bien que ceux qu'il soupçonnoit de vues intéressées. J'en rapporterai un exemple.

Un jeune homme de bonne maison, qui avoit un Oncle Chanoine, se présenta aux Ordres: il avoit de la capacité, ses mœurs étoient réglées; cependant l'Evêque lui soutint qu'il n'avoit d'autre vocation que l'espérance du Canonicat de son Oncle, & sous ce prétexte refusa absolument de l'y admettre. Quelles clameurs cette conduite n'excita-t-elle pas contre lui! On en vint aux injures, & il eut dans toute cette famille des ennemis déclarés. Pendant plusieurs années il fut inaccessible aux prieres, aux menaces, aux mauvais discours. Enfin l'Oncle-Chanoine mourut, & dans l'instant l'Evêque envoie chercher le jeune homme, & offre de le recevoir. Celui-ci lui dit qu'il avoit pris

celui que je vous avois fait perd
le Seigneur a rejetté un Minist
vendoit au ministere plutôt qu'
dévouoit.

BELESPRIT.

Je vous avoue que je tombe d
J'ai cité jusqu'à présent cet Evêq
me une preuve que les Evêques
difier le monde, le scandalisoient
me le présentez sous l'aspect le
pectable.

La BONNE.

Je ne vous ai rien dit, Mons
ne soit devenu public; & ce qu
rivé par rapport à ce Prélat, se
les jours à l'égard d'un grand no

vangile des désordres qu'elles causent dans la société, puisqu'au contraire elles ne commettent ces fautes que parce qu'elles s'éloignent des préceptes de ce Livre divin qui, comme je vous l'ai dit en commençant, ne renferme que les moyens de rendre plus facile l'observation du Décalogue.

Miss *Dorothée* vous a fait remarquer, Monsieur, que vous ne cherchiez à douter de la mission de Moïse, que pour révoquer en doute celle de Jesus : effectivement, elles sont si conséquentes, que la certitude de la divinité de la premiere, entraîne nécessairement celle de l'autre.

BELESPRIT.

Je n'ai pas avoué cette conséquence, & je n'apperçois point cette chaîne; je m'accoutume au langage usité chez vous, Mademoiselle, & je dis à mon tour, il me faut des preuves.

Lady VIOLENTE.

Je vous admire, Monsieur; & si nous vous en demandions une seule de votre incrédulité, seriez-vous en état de nous la donner? Dites-nous, s'il vous plaît, sur quoi vous vous êtes fondé jusqu'à ce jour pour avoir été Déiste? Nous savons que vous vous en faites gloire. Apparem-

ment vous avez de bonnes raiſons pour cela.

BELESPRIT.

Je ne veux pas faire un menſonge, car cela eſt contraire au Décalogue, dont je ſuis l'admirateur. Si je diſois la vérité, je vous ai déja averti que je vous ſcandaliſerois. J'aurois peur que Mademoiſelle *Bonne* ne me chaſſât au premier mot.

Lady VIOLENTE.

Ma *Bonne* n'a pas l'eſprit phariſaïque, elle ne demande pas la mort du pécheur, mais ſa converſion. D'ailleurs, ne craignez point de nous ſcandaliſer, nous devinons vos raiſons. Si vous étiez un ſot, nous pourrions vous regarder comme une Linotte mal ſifflée, qui ne feroit que répéter les ſottiſes qu'elle a entendues; mais Dieu merci, vous ne manquez pas de ce côté-là; vous n'avez que trop d'eſprit.

BELESPRIT.

Grand merci de l'éloge. Je crains pourtant que vous ne preniez la peine d'envelopper la pointe de la lancette que pour me piquer en trahiſon. Je ne vous ſoupçonne pas d'être fort charitable, ſur-tout à mon égard.

Miss SOPHIE.

Voilà une petite conversation fort galante. Courage, Monsieur & Madame, je ne trouve rien de plus amusant : dites-vous sans façon vos vérités.

BELESPRIT.

Nous sommes ici sur les bancs, Mademoiselle, on y dispute, on se dit des injures sans conséquence; j'invite Lady *Violente* à profiter du privilege. Elle assure qu'elle devine les raisons qui m'ont rendu Déiste; au-lieu de me demander ma confession, je la prie de la faire, & je lui promets un aveu sincere si elle devine.

Lady VIOLENTE.

Je vous prends au mot, je sais plus de vos affaires que vous ne croyez. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous savez que vous avez beaucoup d'esprit, & que vous avez prétendu vous distinguer & vous faire un nom par cet endroit?

BELESPRIT.

Je ne le nierai pas, Madame, j'ai assez bonne opinion de mon esprit. J'ose pourtant vous dire que mes sentiments sur la Religion n'ont point eu leur source dans le desir de me distinguer. Miss *Dorothée* a deviné plus juste.

Lady VIOLENTE.

Je vous entends, l'orgueil n'est venu qu'en second. Le libertinage du cœur a été le premier principe de vos sentiments.

BELESPRIT.

J'en conviens. J'ai les passions vives ; se livrer à ses penchants, & croire des vérités désespérantes me paru une tâche trop pénible. Je voyois tant de personnes suivre avec sécurité des penchants tels que les miens ; j'enviois leur état, & je cherchai à démêler les motifs de leur tranquillité. Je ne manquai pas d'Apôtres : on se moqua de mes scrupules ; on me dit, on me répéta mille fois qu'ils ne devoient être le partage que des femmelettes ; j'eus honte de penser comme elles. On me cita de grands modeles, les.....; mais je dois garder le silence sur les noms, le Décalogue me défend de médire. Je fus séduit un peu, si vous le voulez, par le desir d'être associé à ces Maîtres, mais plus encore par la liberté de leurs mœurs. Insensiblement je m'accoutumai à entendre les railleries sur la Religion ; & comme je trouvois au-dedans de moi des lumieres qui nuisoient au systême que je voulois embrasser, je pris le parti de me distraire tellement au dehors, que je n'eusse pas

moment pour entendre la voix de ma
ıſcience, qui étoit très-importune: j'é-
ai un mur de ſéparation entre moi &
s lumieres, & pendant pluſieurs an-
:s je n'en fus plus importuné. Les paſ-
ıs étant devenues plus calmes, il ſe fit
breches à ce mur; il s'échappoit quel-
:fois des clartés qui venoient troubler
ıaix dont j'étois en poſſeſſion, & quoi-
une certaine voix placée au plus in-
e de mon ame fût extrêmement affoi-
:, elle étoit encore aſſez forte pour me
rmenter. Je cherchai du ſecours dans
écrits des Savants de nos jours; & ſi
ıe ſuis pas parvenu à l'incrédulité con-
ımée, j'ai du moins atteint juſqu'au
ıte univerſel. Voilà mon état préſent,
, je vous aſſure, a bien du pénible: il
des retours fâcheux auxquels il n'eſt
poſſible de ſe ſouſtraire tout-à-fait.

La BONNE.

)h pour le coup, Monſieur, vous ſe-
bientôt en état d'abſolution! Votre
feſſion eſt ſincere: ajoutez-y deux
:s. D'où venoient ces retours fâcheux?
doutiez-vous pas de bonne foi?

BELESPRIT.

)ui, Mademoiſelle; mais douter, c'eſt
ı loin d'être certain. Je trouve la Re-

ligion incompréhensible, pénible : cela fonde mes doutes; mais toujours douter sur des choses importantes, est une chose pénible, je le répete; il faut donc chercher une certitude quelque part, un endroit assuré où je puisse poser le pied sans risque & sans inquiétude.

Lady LOUISE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous ne trouvez pas l'opinion des Déistes plus aisée à comprendre que celle des Chrétiens.

BELESPRIT.

L'opinion des Déistes, Madame! on peut chez eux compter les opinions par tête, chacun a la sienne. En examinant ces diverses opinions, je trouve toujours la partie foible, c'est-à-dire, quelque chose qui répugne à mes lumieres : je suis donc réduit à me former un systême à moi seul. Or quand je raisonne de bonne foi, je suis forcé de m'avouer que je ne suis pas plus infaillible que les autres, & en conséquence, ce systême que j'ai eu tant de peine à arranger, me devient suspect, & je me trouve Pyrrhonien. Alors je fais de nouvelles réflexions, ou plutôt elles se forment d'elles-mêmes malgré moi au-dedans de moi-même, & elles sont désespérantes.

La BONNE.

Dieu vous fait bien des graces, Monsieur ; prenez garde d'en abuser. Mais enfin, quelles sont ces réflexions qui sont si importunes ?

BELESPRIT.

De toutes les opinions, me disent-elles, il n'y en a point qui aient plus de partisans que celles des Chrétiens. Parmi ces partisans je trouve des hommes qui ont blanchi dans l'étude de cette Religion, qui ont beaucoup d'esprit, & sont absolument hors d'intérêt dans cette cause ; au contraire, ils ont les mêmes raisons que moi de l'improuver : ils ont comme moi des passions qu'il leur seroit doux de satisfaire. Ces gens m'ont assuré qu'ils étoient certains de la vérité de la Religion Chrétienne ; & leur fidélité à y sacrifier ce qu'ils ont de plus cher, pour y conformer leurs mœurs, m'est un sûr garant qu'ils ne me trompent point. Voilà donc des certitudes où je n'ai que des doutes. Or la raison m'apprend que tous les doutes ne peuvent être évalués à la valeur d'une certitude. Vous voyez qu'un pauvre diable comme moi, ne peut pas être fort à son aise avec ces réflexions.

Et c'est ce qui augmente m
supposé que les vrais Chrétiens
pent, me suis-je dit mille fois, q
heur en arrivera-t-il? Ils ont e
bonheur dans une vie qui suivre
ci, & ils seront anéantis à la mort
s'ils existent encore, ils verront
sont tourmentés à crédit pendant
quantaine d'années pour pouvo
mer des penchants qu'il n'eût p
criminel de satisfaire. Après tou
n'est pas grand; au contraire, il
arriver que la modération de leu
leur eût épargné bien des maux d
rai été la victime. Du moins e
que leur erreur aura servi à leur
les derniers moments: la chime
vie éternellement heureuse est u
pective consolante. Mais si par

Miss CHAMPÊTRE.

Et qui vous empêche de vous affranchir de ce tourment? Devenez Chrétien, & tout aussi-tôt vous serez tranquille.

BELESPRIT.

Vous en parlez bien à votre aise, Madame; mais vous êtes convaincue, & je ne le suis pas; je cherche la vérité; je puis dire que je l'entrevois, cependant je ne l'ai pas encore trouvée, & je crains même de la rencontrer face à face, pour des raisons *à moi connues*: quand j'ai fait quelques pas vers elle, excédé, fatigué, effrayé, je m'arrête, je ferme les yeux sur l'avenir, & je m'abandonne à l'événement. D'ailleurs j'ai une réputation à soutenir, des amis à conserver. Une conviction parfaite auroit peut-être la force de m'engager à sacrifier l'une & à m'élever au-dessus du mépris & des clameurs des autres; cette conviction victorieuse, je ne l'ai pas, ou pour achever de parler vrai, je n'ai pas le courage de m'y livrer, parce que...... Dirai-je tout, Mademoiselle *Bonne*? A tout moment j'ai peur d'effrayer ces Dames.

La BONNE.

N'ayez point de peur, Monsieur: un

Voilà la question. Pour vivre (
j'ai vécu jusqu'à présent, ce n'est
peine de changer d'opinion. Qu
croirai, il faudra conformer mes
à ma foi, & je n'en ai pas le courag
pendant j'en ai assez pour vous pro
de me rendre assidu à vos confér
qui sait ce qui en arrivera?

La BONNE.

Je pourrois le prédire, Monsieu
cette assiduité vous voulez joind
priere ardente. Vous êtes un pauv
tif qui se débat dans des chaînes q
pas la force de briser, & qui s'irri
tre la main qui peut seule l'en dé
Oh foiblesse de la raison humaine!
trevois le mieux, & tu choisis le
que cela est humiliant! Vous croye

le pouvoir de les fermer, & d'éteindre en vous le précieux don de la Foi que vous aviez reçu dans le Baptême; mais, je le répete, tous vos efforts seront impuissants pour le rallumer. Il faut un miracle de miséricorde, & j'ose dire que Dieu veut le faire en votre faveur. Il faut aider à sa grace, qui ne veut agir que conjointement avec vous, parce que vous êtes libre; il faut l'accélérer par des prieres ardentes. Pour vous y exciter, rappellez-vous ce qu'elle vous a dit souvent. Rien de plus important que ce que vous demanderez, il y va de tout pour vous.

Miss BELOTTE.

J'ai compris par le discours de Monsieur, que les Déistes nient l'immortalité de l'ame; est-il possible qu'on en puisse venir jusques là?

La BONNE.

Je vous demanderois volontiers, ma chere, sur quoi vous la croyez: en avez-vous eu de bonnes preuves jusqu'à présent? Pourriez-vous m'en faire part?

Miss BELOTTE.

Je l'ai cru, parce que la Religion me l'apprend. C'est, je crois, la meilleure de toutes les preuves.

vous eût pas appris que votre a
immortelle, vous en feriez-vous

Lady VIOLENTE.

L'immortalité de mon ame, ma
est une vérité indépendante de la
lation ; elle tient à cette vérité : *Il*
Dieu.

BELESPRIT.

Vous me feriez plaisir de me le
ver, Madame. Ne pourroit-il pas
un Dieu, sans que l'homme eût u
immortelle ? On diroit à vous ent
que Dieu a été forcé de le créer
roit-ce là votre opinion ?

Lady VIOLENTE.

Je ne répondrai point à cette der

ment, que je foutiens que ces deux vérités font inféparables l'une de l'autre, & que je dis : *Il y a un Dieu. Donc mon ame eft immortelle.*

BELESPRIT.

J'entends fort bien que vous avez cette opinion ; mais il faut me prouver que vous avez raifon de l'avoir.

Mifs BELOTTE.

C'eft ce que j'allois faire lorfque vous m'avez interrompue. Rappellez-vous qu'au moment où je dis qu'il y a un Dieu, je fous-entends un Etre infiniment parfait. Comme infiniment fage, il n'a mis rien d'inutile dans la créature. L'homme dans un être borné a des defirs d'être heureux, qu'on peut appeller immenfes. L'expérience a prouvé qu'il ne peut fatisfaire ces defirs dans cette vie mortelle; donc il doit y en avoir une autre où ce defir fera rempli ; fans quoi il feroit inutile dans l'homme, qui ne l'auroit que pour fon tourment.

Dieu étant un Etre infiniment jufte, doit aimer & récompenfer le bien, il doit haïr & punir le mal. Jettons les yeux fur ce qui fe paffe fur la terre ; communément le vice y triomphe, & la vertu y eft opprimée. Donc il y aura une au-

contre ceux qui s'en rendroien
bles. Voyez-vous, Monsieur, q
ves de l'immortalité de notre
Bonne nous a enseigné dès notre
à les tirer de nous-mêmes de ce
té, *il y a un Dieu.*

Miss SOPHIE.

Il me semble aussi que ma *Bo*
en a donné une autre preuve.
l'immortalité de l'ame est un
inné, je ne me souviens que de
j'aurois peine à m'expliquer, j
de vouloir bien le faire pour m

La BONNE.

Je vous ai dit autrefois, ma ch
les hommes dans tous les Pays,
les temps, ont cru l'immortalité

qui d'ailleurs different si fort entre elles, est une preuve certaine que ce sentiment a été gravé dans l'ame par la main du Créateur.

BELESPRIT.

Comment, Mademoiselle *Bonne*, vous croyez qu'il y a des idées *innées*, pendant que les plus habiles gens les nient, & soutiennent que nos idées doivent leur naissance aux perceptions des objets extérieurs; perceptions qui nous viennent par nos sens?

La BONNE.

Je n'ai garde, Monsieur, de raisonner sur cela en savante; car je ne la suis pas: mais je sens, & personne ne peut me nier l'existence de ce que je sens. Comme Dieu m'a douée d'une prodigieuse mémoire, j'ose vous assurer que je rappelle l'aurore de mes connoissances, si je puis employer ce terme. Oui, je me rappelle mes premieres pensées, & ces Dames qui sont beaucoup plus jeunes que moi, peuvent se les rappeller aisément. J'ai connu par le seul sentiment de l'amour de moi-même le juste & l'injuste, & je vais vous le prouver en répétant ce que j'ai dit autrefois à ces Dames. Quand ma mere m'ôtoit une pomme verte que la servante

m'avoit donnée, parce qu'elle di
cela me rendroit malade, je pensoi
se trompoit, que j'étois bien
reuse de lui être soumise; mais i
venoit pas dans l'esprit qu'elle fût
Quand ma sœur m'arrachoit cett
me pour la manger, je sentois
étoit méchante, injuste. Ces de
ceptions étoient très-distinctes
Donc je discernois le juste d'av
juste; assurément personne ne
appris à faire cette distinction.
sonne ne m'avoit insinué ce sen
il étoit donc inné en moi. Voilà
tous les discours des Savants n
roient m'infirmer, parce que je
témoin irrécusable de ce qui se
en moi; & si je ne vous cite
exemple, je pourrois y en ajoute
mais une seule idée, un seul se
inné suffisent à ma preuve; car
a un, il peut y en avoir un mil
j'ai de bonnes raisons d'ailleurs d
que toutes nos idées sont innées
souviendrez-vous de ce que nou
dit à cet égard, Lady *Méry?*

Lady MÉRY.

Parfaitement, ma *Bonne.* Il
qu'on ne peut donner ce que l'on
Que l'effet ne peut pas être plus

ne la cause. Or, si les objets extérieurs, qui sont matériels, pouvoient produire les idées qui sont spirituelles, l'effet seroit plus parfait que la cause. Nous ne pourrions pas dire que le néant donne l'être : il ne le peut, parce qu'il ne l'a pas. La matiere ne peut pas non plus produire la pensée, lui donner un être spirituel; car elle donneroit ce qu'elle n'a pas.

BELESPRIT.

Comment donc? Lady *Méry* s'exprime en Logicienne : c'est dommage qu'elle ait gardé le silence jusqu'à ce moment, elle parle très-bien. Oserois-je lui demander si elle est bien sûre que la matiere ne pense pas? Si elle pourroit m'en donner des preuves?

Lady MÉRY.

Et pourriez-vous, Monsieur, me prouver que vous croyez, comme vous nous assurez, que Dieu n'est pas matériel, & qu'il existe?

BELESPRIT.

Comment, Lady *Méry!* vous paroissez douter de mon intégrité, lorsque je vous assure que je crois fermement qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un premier

Etre; qu'il eſt ſpirituel, infinimei
fait. Pourquoi me faites-vous ce
jure ?

Lady MÉRY.

Ai-je tort d'en douter, Monſieur
êtes un homme de bon ſens; cepei
quand vous convenez d'un principe
en niez les conſéquences. Vous m'
dez un Dieu d'une main, & vous me
de l'autre. Tout ce que ma *Bonn*
a dit ſur la révélation, ſur l'immc
de l'ame, eſt une conſéquence de
tence de Dieu; & non content de
caner ſur ces articles, vous revene
tre but par un autre chemin & ch
à établir la mortalité de l'ame, ei
efforçant de nous la faire regarder (
matérielle.

BELESPRIT.

Je n'ai pas dit un ſeul mot d'o
puiſſiez tirer cette concluſion, j'en
toutes ces Dames à témoins.

Lady MÉRY.

Qui ne le croiroit avec ſon air ſ
Mais je n'en ſuis pas la dupe. C
vous jurer, Monſieur, que je ne
pas deviné, & que vous ne voul
en venir là ? Je ne ſuis pas aſſez

ur être la dupe de votre détour : vous impatientez, car vous êtes de mauſe foi.

BELESPRIT.

Quel agneau ! Vous êtes piquante au nier point, ma belle Dame, & vous mettez dans la néceſſité de me juſtir. Savez-vous bien pourquoi je déraiſne quelquefois ? C'eſt pour faire briller votre eſprit ; d'ailleurs vous avez une ice merveilleuſe à dire des injures.

Lady MÉRY.

Fort bien, mais je ne prends point le ange : je vous ai prié de me prouver e Dieu n'eſt point matériel ; ayez la nté de le faire.

BELESPRIT.

Cela ne ſera pas difficile. Une choſe atérielle eſt un compoſé de pluſieurs rties qui ont été jointes, & qui peuvent re ſuſceptibles de toutes ſortes de changements, par la ſouſtraction de quelquesnes de ſes parties, ou par l'augmentaon de quelques autres. Or cela ne peut nvenir à Dieu, qui eſt immuable de ſa ture.

Lady MÉRY.

C'eſt-à-dire, ſi je vous comprends

ties sont dans un sujet, elles peuv
séparées l'une de l'autre. Mais p
me faire ces questions, Madame
paroît que vous savez cela tout a
que moi, & cela n'a guere de r
ce que nous disions.

Lady MÉRY.

Je cherche à m'assurer de ce c
pensez, Monsieur; & je ne puis
qu'en prenant la liberté de vous
questions. Me voici déja sûre c
admettez deux Etres absolument
res, l'un qui a des parties, l'a
n'en a pas. Le premier qui est d
l'autre qui est éternel & immuab
qu'il est *insusceptible* d'addition &
traction. Me diriez-vous bien à
ce que vous connoissez de l'Etre

nnoît son Etre, il aime son Etre parce
le c'est le centre de toutes les perfec-
ons. Voilà tout ce que j'en sais. J'ajou-
rai pourtant qu'à la vue de ses ouvra-
s, j'ai conçu qu'il vouloit être connu,
mé hors de lui, puisqu'il a fait des créa-
res qu'il a douées de facultés propres
cet effet, c'est-à-dire, qui ont un en-
ndement pour le connoître, & un cœur
our l'aimer.

Lady MÉRY.

Vous dites des merveilles, Monsieur.
conçois par votre discours pourquoi
ous autres Chrétiens, nous disons que
ous sommes faits à l'image & ressem-
ance de Dieu, c'est que nous sommes
omme lui, capables de connoître & d'ai-
ier; j'en conclurois raisonnablement, je
ense, que je suis le contraire de la ma-
ere; car si j'ai quelque chose qui ressem-
le à Dieu, ce quelque chose là ne peut
as être matériel, à moins que vous ne
ouliez dire que la matiere pense & aime.
Mais non, ce seroit unir deux contradic-
oires; car vous nous avez dit que Dieu,
ui se connoît & qui s'aime, étoit le con-
aire de la matiere. Or ce qui est le con-
aire d'une chose qui connoît & qui pen-
e, doit être une chose qui ne pense pas
qui ne peut aimer. Si la matiere est

incapable de connoître, elle ne peut prc
duire la pensée; car on ne forme que so
semblable. Si nos pensées ne sont pas prc
duites par les objets extérieurs, donc not
en avons le germe au-dedans de nou
mêmes. Ne voilà-t-il pas des idées ir
nées, Monsieur?

BELESPRIT.

Vous croyez m'embarrasser, ma bell
Dame, mais on ne peut aller contre de
faits. Les bêtes sont matérielles : cepen
dant les bêtes sentent & aiment; elle
connoissent, elles raisonnent & réfléchis
sent. Donc la matiere peut penser & ai
mer : donc la matiere qui a cette capa
cité, peut produire chez nous des idées
sans qu'on puisse dire qu'elle donne c
qu'elle n'a pas.... Vous riez, Madame

Lady MÉRY.

Oui, je ris de voir un pauvre homm
qui se noie & qui s'accroche à tout c
qu'il trouve en son chemin, qui voltig
de question en question, plutôt que d
s'avouer vaincu ; qui suppose l'absurd
pour me prouver que Mr. Locke étoit in
faillible comme Pythagore. C'est le mai
tre qui a parlé, plus de question ; les dou
tes seroient un crime dans un écolier. Ah
çà, Monsieur, vous croyez m'embarras

ser avec vos bêtes. *Elles sentent & pensent, on n'en peut douter*, dites-vous. Pardonnez-moi, Monsieur, on en doute; & moi qui vous parle, je prends cette liberté, sans me laisser éblouir par votre ton affirmatif; & malgré les efforts des Philosophes modernes, on sent bien l'intérêt qu'ils ont à soutenir cette these; mais je ne suis pas la dupe ni de leurs raisons, ni de leurs motifs, & je ne crains pas la dispute sur ce point.

Lady LOUISE.

Nous nous éloignons furieusement de notre sujet, ma *Bonne*. Qu'importe à la vérité de la révélation que nous voulons prouver, la maniere dont les bêtes existent?

La BONNE.

Nous sommes ici pour y parler chacune selon nos lumieres, Madame. Apparemment que Lady *Méry* voit cette question d'un autre œil que vous : laissons lui dire ce qui lui vient dans l'esprit; peut-être ne s'écarte-t-elle pas autant de notre sujet que nous pourrions le croire.

Lady MÉRY.

Tenez, ma chere Lady *Louise*, je n'ai que treize ans, & il y en a déja cinq que

je rumine ſur cette matiere. J'aime l
ture à la fureur, & à la réſerve d
vres malhonnêtes, j'ai tout lu, j
Baile. Je me ſuis apperçue que Me
les Beaux-eſprits n'oublient rien
nous perſuader que les bêtes ſent
penſent. Ils parlent de ces choſe
tant de feu, que je n'ai pu m'im
que ce fût par amitié pour leur chi
pour leur linotte : ainſi je les ai ſui
à pas, pour chercher à démêler leurs
& voici le réſultat de mon examen
Le fondement de la Religion
ſpiritualité, & par conſéquent l'i
talité de l'ame. Rien de plus répét
l'Evangile. Des peines & des réco
ſes éternelles ſuppoſent des ames
ſoient auſſi, & qui ſubſiſteront
que leurs châtiments & leurs réco
ſes. Nier l'immortalité de l'ame
ſapper la Religion par ſes fondem

Lady LOUISE.

Je vois ſouvent des Déiſtes, m
re, & je n'en ai jamais rencontré
qui ait eu la hardieſſe de nier l'im
lité de l'ame.

Lady MÉRY.

Peut-être, Madame, n'avez-v
mais bien réfléchi ſur leurs diſcours

la ſpiritualité de l'ame, c'eſt aller le grand chemin à nier ſon immortalité ; voilà où ces Meſſieurs veulent nous conduire, & on ne l'apperçoit pas du premier coup d'œil.

BELESPRIT.

Mais qui ſont ceux qui diſent que l'ame eſt matérielle ? En avez-vous beaucoup rencontré, Madame ?

Lady MÉRY.

Tenez, vous n'êtes qu'un hypocrite, Monſieur ; quand vous dites avec vos Confreres, que les bêtes ont une ame qui penſe & qui ſent, vous nous donnez cela comme un ſentiment de nulle conſéquence. Ce ſentiment nous amuſe ; quand je parle à mon chien, je me fais un plaiſir de croire qu'il m'entend. S'il me careſſe, j'aime à penſer qu'il m'aime, & c'eſt ce qui m'attache à lui ; car nous voulons être aimées, ne fût-ce que par des bêtes ; cela nous flatte toujours. On reçoit donc votre opinion ſans examen, & vous parvenez à votre but. Avouez-le de bonne foi. Vous n'avez jamais ni dit, ni penſé que cette ame des bêtes qui penſe & qui ſent, fût immortelle, dites la vérité.

BELESPRIT.

Vous m'interpellez ſi ſérieuſement, que

je dois vous répondre sur le même ton. Non, Madame, je ne crois pas l'ame des bêtes immortelle.

Lady MÉRY.

C'est-à-dire, que vous logez dans votre bonne tête deux idées contradictoires, & que faute de réfléchir, nous admettons cette absurdité. Les bêtes sentent & pensent, dites-vous. Donc elles ont une ame. Voilà votre principe ; & s'il est vrai, la conséquence que vous en tirez est juste. Penser & sentir n'appartient qu'à une substance telle que notre ame, ce sont les qualités essentielles de cette partie de nous-mêmes, ou plutôt de tout nous-mêmes ; car notre corps n'est qu'un accident qui disparoîtra sans que nous cessions d'exister.

Vous ajoutez, l'ame des bêtes meurt avec leur corps. Voilà l'absurdité qui ne frappe pas, parce qu'on s'est accoutumé à croire que les bêtes n'ont qu'une existence momentanée, & que le contraire choque, & on ne sent pas où vous en voulez venir.

La secte des Sadducéens qui ne croyoient qu'à la matiere, & qui nioient l'existence des substances spirituelles, s'est prodigieusement étendue dans ce siecle & sur la fin du dernier. A peine ont-ils laissé

tranſpirer leurs ſentiments à cet égard, que le plus grand nombre des hommes en a été choqué; pourquoi? C'eſt que le ſentiment de l'immortalité de l'ame eſt inné, & que tout ſe révolte chez nous à la penſée d'un anéantiſſement total. Qu'ont fait ces Meſſieurs? Ils ont laiſſé tomber cette queſtion, & lui en ont ſubſtitué une autre qui a paru à tout le monde, comme à Lady *Louiſe*, une queſtion indifférente. Ils ont eu la patience d'attendre que leur ſyſtême fût bien établi; & quand ils ont cru les eſprits aſſez prévenus pour n'en pouvoir revenir, ils ont ceſſé de déraiſonner, & ont mis au jour les conſéquences de leur ſyſtême. Voici comme ils s'expliquent actuellement.

La matiere organiſée d'une certaine façon, peut penſer & ſentir, nous le voyons dans les bêtes qui ſont matérielles. Qui empêche que nous ne croyions que ce qui penſe & ſent chez les hommes, n'eſt qu'une matiere plus parfaitement organiſée que dans les arbres, & même dans les animaux? La matiere eſt la même en tous, il n'y a que la façon de différence. Le diamant brut, celui qui eſt taillé, celui qui eſt brillant, ſont les uns & les autres la même matiere, le travail de l'Ouvrier y met ſeul de la différence. Mais ſi l'ame eſt matérielle, elle eſt donc mor-

telle. Les gens qui ont une bonne logique, ont été forcés de nier le principe ou d'admettre la conséquence; car si une fois on convient que l'ame est matérielle on ne peut soutenir son immortalité qu'en supposant un miracle. Ceux qui ne savent pas raisonner, & c'est le plus grand nombre, ont dit: Vous avez tort. La matiere pense & sent chez les bêtes, & elles sont mortelles; mais quand bien même ce seroit la matiere qui pense & sent chez les hommes, ils sont immortels. Ce raisonnement est absurde; n'importe, il passe, parce que ceux qui le font, n'en sentent point l'absurdité: je ne m'arrête pas à vous la faire sentir, Mesdames, vous avez trop de lumieres pour ne pas voir que par-tout où il y a matiere, il y a jonction de plusieurs parties; que tout ce qui est composé de plusieurs parties, peut être disjoint: Monsieur assurément le pense, & vouloit tout doucement nous induire à penser comme lui; persuadé que si nous admettions une ame matérielle chez les animaux, nous ne pourrions refuser de lui accorder au moins la possibilité d'une ame matérielle & mortelle chez l'homme.

Miss DOROTHÉE.

Le corps de l'homme est un composé de plusieurs parties capables d'accroisse-

ment ; & qui, par une conſéquence abſolue, ſont capables de ſouſtraction, de dépériſſement, de diſſolution. Cependant l'Ecriture nous apprend que cette diſſolution & ce dépériſſement ſont une ſuite du péché. La matiere eſt donc capable de ſe ſoutenir ſans altération, c'eſt-à-dire, quand on parle du corps de l'homme, qu'il pouvoit ſe ſoutenir pendant l'éternité ſans aucune altération de ſes parties. Or vous ſemblez inſinuer que cela eſt impoſſible.

Lady MÉRY.

Vous n'avez pas fait attention que j'ai ajouté *ſans miracle*. Dieu peut ſans doute ſuſpendre, arrêter l'altération & la diſſolution des corps, mais pour cela il faut un miracle. Tout s'uſe par le mouvement dans ſon état naturel ; auſſi l'Ecriture nous dit-elle que l'immortalité devoit être donnée à l'homme par le fruit de l'arbre de vie. Il ne l'avoit donc pas?

Lady LOUISE.

Je tombe des nues en voyant où nous conduit le ſyſtême de l'ame des bêtes. Tenez, ma *Bonne*, pour rien au monde je ne veux avoir une ame matérielle & mortelle. Cependant, le moyen de croire que les bêtes ne penſent pas! Vous en

conçoive que cette queſtion n'e
hors de notre ſujet, & qu'au co
nous ſommes dans la néceſſité d
ter à fond cette importante
Toute la révélation n'a pour but
nous apprendre comment en ſerva
dans cette vie, nous pourrons pa
l'aimer éternellement en l'autre
ment en fuyant le péché, nous p
parvenir à éviter des ſupplices é
Si notre ame étoit mortelle,
qu'on nous dit à cet égard, ſer
& inutile. Prouver l'immortalité
me, c'eſt donc prouver la véri
néceſſité de la révélation. Les M
liſtes pour prouver que l'ame e
telle, ont imaginé une matiere p
chez les animaux; il eſt donc de
quence de leur prouver démont

s, à faire de férieufes réflexions fur ce et, & vous nous en ferez part la preere fois que nous nous trouverons ennble. Je vous ai promis l'hiftoire d'Allonius de Tyane, il faut tenir ma role.

Hiftoire d'Apollonius de Tyane.

En commençant la vie d'Apollonius Tyane, je vous avertis, Mefdames, e je le regarde comme un homme que mour effréné d'une folle gloire a engé à embraffer un genre de vie fingur, & à fe diftinguer des autres homes. Vous jugerez par fes actions, fi je rte de lui un jugement téméraire, ou je lui rends juftice. Sa vie a été écrite r un de fes grands admirateurs nommé ilostrate, qui a tiré fes mémoires d'un mmé Damis, difciple de ce prétendu aumaturge. C'eft à vous, Mefdames, corriger mon jugement s'il vous paroît que.

Apollonius naquit à Tyane, en Capdoce, fous le regne d'Augufte : fa mere t un fonge dans le temps qu'elle le port, dans lequel elle vit Protée qui lui : Vous accoucherez de moi. Un nouu fonge l'avertit d'aller dans une praicueillir des fleurs; elle s'y endormit,

Et le benet qui nous rend co
ces trois merveilles, les croyo
témoignage de la mere d'Apollon
il n'y avoit pas de témoin.

La BONNE.

Il en a cru bien d'autres, m
Apollonius fit de grands progrès
sciences, & vécut dans une gra
reté de mœurs. A l'âge de seiz
embrassa la doctrine de Pythagor
croître ses cheveux, renonça à
rien qui eût eu vie, s'abstint du
porta aucun habit ni chaussure qui
été la dépouille d'un animal, &
voua à une continence exacte. Il
gia dans un Temple d'Esculape
Dieu dit à son Prêtre, qu'il étoit

ble. Apollonius le guérit par la diete & un régime de ſobriété.

Un homme qui avoit perdu un œil, apporta un magnifique préſent au Temple pour obtenir de Diéu un œil qu'il avoit perdu. Apollonius commença par demander le nom de cet homme, & dit enſuite : C'eſt un criminel qui ne mérite pas d'avoir accès ici. Eſculape d'accord avec lui, ordonna à ſon Prêtre de chaſſer cet indigne ſuppliant, qui étoit un inceſtueux, à qui ſon épouſe outragée avoit arraché un œil.

Lady VIOLENTE.

On ne peut refuſer à Apollonius & au Dieu la louange d'avoir été fort prudents. Rendre un œil arraché, étoit une tâche trop pénible, & il falloit s'en débarraſſer ſous le prétexte de l'indignité du ſuppliant. Ç'eut pourtant été là un beau miracle ; d'ailleurs, il étoit bon de ſavoir le nom de cet homme avant de décliner ſon crime. Sans quoi, ſans doute on ne l'auroit pas deviné.

BELESPRIT.

Voilà ce que c'eſt que la prévention ; ſi j'euſſe ergoté ainſi ſur les miracles de Moïſe, vous euſſiez crié à l'injuſtice.

Trouvez-vous que je ſois parti
contez-nous vous-même les ac
votre Héros, & ſouffrez mes ré
je ſerai toujours prête à pro
vôtres.

BELESPRIT.

Trouverez-vous à redire à ſo
téreſſement ? Après la mort de ſ
il ſe trouva très-riche, & comm
diſtribuer à ſes pauvres parents l
de ce qu'il lui revenoit de ſa ſu
dont il avoit cédé la moitié à ſo
quoiqu'elle ne lui appartînt pa
Loix. Il fit plus pour lui ; car i
gea, par ſa douceur, à renoncer
bauche dans laquelle il avoit do
qu'alors. Pour lui, il ne ſe réſer
fort petit revenu. Cette action

l'une partie de son bien en faveur des indigents, c'est une belle action, si elle est faite par humanité. Mais si la vanité, le desir de s'élever au-dessus des autres en est le principe, c'est une sottise. C'est troquer mille douceurs réelles qu'on peut trouver dans l'usage modéré des richesses, contre du vent. Or l'Historien de votre Héros ne nous laisse point ignorer ses motifs. Il se mettoit au-dessus d'Anaxagore qui avoit laissé ses terres en friche pour servir de pâturage aux troupeaux d'autrui, & de Cratès qui avoit jetté son or dans la mer. Il observoit que ces Philosophes avoient manqué leur but, l'un ne s'étant rendu utile qu'aux animaux, & l'autre n'ayant pas fait même le profit des animaux.

Miss DOROTHÉE.

Quel bruit vous feriez, si vous aviez un tel orgueil & une si grande sottise à reprocher à Moïse! Voyez-vous qu'il se soit mis au-dessus des Patriarches qui l'avoient précédé? J'ajoute une telle sottise; car se rendre utile aux animaux qui pâturent, c'est enrichir leur maître; d'ailleurs, Apollonius en bon Pythagoricien, ne devoit point rabaisser cette action, lui qui croyoit que les bêtes étoient animées par des ames qui avoient apparte-

Les Pythagoriciens devoient
ſilence pendant deux, trois,
même cinq années : Apolloni
ce dernier terme. Il a avoué l
que ce ſilence lui avoit beauco
cependant il s'étoit fait un la
ſignes, ſi expreſſif, qu'il vint à
paiſer une ſédition. Après ce ten
quel étoit l'ordre de ſa journée.
de l'aurore, il s'occupoit de
myſtérieuſes qui regardoient
merce avec les Dieux, & aux
n'admettoit que ceux qui av
éprouvés par un ſilence de q
Enſuite il aſſembloit les Prêtres
ple où il habitoit, & les inſtrui
culte de leurs Dieux, ſur les ab
étoient gliſſés, & ſur les moy
réformer, ſervice qu'il rendoit

tuellement m'occuper des choſes humaines. Il donnoit donc le reſte de la journée à ſes Diſciples, & à ceux qui vouloient l'interroger, & il la terminoit en prenant un bain d'eau froide. Son ſtyle dans les diſcours qu'il prononçoit, ou dans ſes réponſes, étoit court, ſerré, nerveux. C'étoit des ſentences qu'il prononçoit d'un ton de maître. Il diſoit qu'il ſavoit toutes les langues ſans les avoir appriſes, & qu'il pénétroit dans le cœur de tous les hommes.

La BONNE.

Que dites-vous de cette humilité, Monſieur? Ajoutez-y ces paroles, qu'Apollonius prononçoit ſur la fin de ſes jours : je ſais plus que qui que ce ſoit; car je ſais tout.

BELESPRIT.

Il eſt quelquefois permis de ſe louer. Paul, que vous regardez comme un Saint, s'eſt donné d'exceſſives louanges.

La BONNE.

Avec quel ménagement, Monſieur, ne parle-t-il pas des graces que Dieu lui a faites, lorſqu'il fut forcé de le faire? Il avoue que ſe louer eſt une folie; mais qu'il eſt contraint de parler comme un

fou, pour rendre ſages ceux qui mépriſoient ſon miniſtere. Il rapporte à Dieu toute cette gloire, & finit en diſant qu'il ne ſe glorifie que dans la croix du Sauveur. Il ſe nomme un Avorton, le dernier des Apôtres ; il rappelle ſouvent qu'il a été un Perſécuteur. Oſez-vous le comparer avec votre Apollonius ? Mais cela ne m'étonne point ; les Païens ont bien oſé le mettre en parallele avec Jeſus-Chriſt. Continuez, Monſieur, & voyons s'il y avoit la moindre reſſemblance, je ne dis pas avec le Sauveur, mais envers le moindre de ſes Diſciples, & avec Moïſe.

BELESPRIT.

Apollonius encore jeune, croyant avoir épuiſé toute la ſageſſe des Grecs, voulut y joindre celle des Brachmanes dans les Indes, & voir en paſſant les Mages de Babylone & de Suze. Sept Diſciples qu'il avoit, ayant refuſé de l'accompagner, il partit avec deux Eſclaves, dont l'un écrivoit très-vîte, & l'autre très-bien. Arrivé à Ninive, il y fit l'acquiſition de Damis, qui ne le quitta plus. Lorſqu'il voulut paſſer l'Euphrate à Leugma, il fallut payer un péage, & celui qui le recevoit, lui demanda ce qu'il menoit avec lui. Apollonius lui répon-

dit : la Tempérance, la Justice, la Vertu, la Modération, la Force, la Patience. Cet homme crut bonnement que c'étoit des femmes, & dit à Apollonius, écrivez sur mon Livre les noms de vos Esclaves. Ce ne sont point des Esclaves, répondit le Philosophe, mais mes Maîtresses. En traversant la Mésopotamie, il apprit le langage des bêtes en mangeant le cœur & le foie d'un dragon. Bardane, Prince guerrier & Philosophe, regnoit alors à Babylone. En entrant dans la Ville, on lui présenta la Statue d'or du Roi, pour l'adorer selon l'usage. Il sera bien heureux, dit Apollonius, s'il peut être loué par moi comme partisan de la vertu. Des réponses aussi hautes lui attirerent l'admiration des Magistrats, qu'on nommoit les oreilles du Roi, qui avertirent leur Maître de son arrivée. Le Prince ne se scandalisa pas de l'éloge que le Philosophe lui fit de sa personne ; au contraire, il l'admira, & véritablement il fit paroître une grande vertu dans cette Cour, refusant les dons magnifiques que le Roi vouloit lui faire, & se contentant de s'intéresser pour des Grecs d'origine, établis en ce lieu, dont il améliora la condition.

Ils virent dans les Indes des hommes de sept pieds & demi, des serpents de

foixante & dix coudées, une femme moitié blanche & moitié noire. Damis nous assure même qu'il vit sur le Mont Caucase la chaîne où l'on avoit attaché Promethée. En Historien fidele, j'avouerai qu'il se trompe sur le Mont Caucase, qui n'est pas dans l'endroit où il dit avoir vu ces chaînes; mais cette bévue n'est rien en comparaison de celles qu'ont faites les Ecrivains que vous appellez sacrés. D'ailleurs, Damis ne se vantoit pas d'être inspiré.

La BONNE.

Nous ne croirons pas non plus qu'il fut grand sorcier, témoins les contes de ma mere l'Oie, qu'il va nous faire sur ce voyage. Mais remarquez, s'il vous plaît, Mesdames, que Monsieur, qui révoque en doute les miracles de Moïse, faits en présence d'un million de personnes, nous invite à croire ce qu'il nous dit d'Apollonius, sur la foi de Damis, & de deux de ses Esclaves. Car il n'y avoit pas d'autres témoins.

BELESPRIT.

Vous ne me rendez pas justice, Mademoiselle : je ne me rends point garant des discours de Damis, au contraire, j'avoue qu'il va nous débiter des choses ex-

ıvagantes; mais cela n'influe point sur
ſ faits qui ſe ſont paſſés en public, tels
ıe la réſurrection de cette fille qu'on
ırtoit en terre. Damis qui a pu inven-
r les uns, ne pouvoit ſuppoſer celui-là;
en auroit eu le démenti.

Miſs DOROTHÉE.

Votre raiſonnement eſt faux, mon
ıuvre Monſieur : un homme aſſez ſim-
é pour être ſéduit ſi groſſiérement, ou
ſez fourbe pour inventer toutes ces cho-
s, ne mérite aucune créance; vous dites
ı'il auroit été démenti; & qui avoit in-
rêt à le démaſquer? Il ne cherchoit point
détruire la Religion dominante, & par
ınſéquent les Prêtres n'étoient point
s ennemis. Ce n'eſt pas que je nie le
it en queſtion qui n'a rien de miracu-
ux, & qui n'annonce qu'un habile four-
ı; je me ſers de cette expreſſion, parce
ı'un homme qui ſe vante d'entendre le
ngage des animaux, eſt un menteur, &
ıe tout ce qui vient de lui m'eſt ſuſpect;
ı ſorte que ſi de mes yeux je lui avois
ı faire une action qui me paroîtroit mi-
ıculeuſe, je ne pourrois la regarder com-
ıe telle, parce que ma raiſon contredi-
ıit le témoignage de mes ſens. Elle m'ap-
rend que la Divinité ne peut autoriſer
ı menteur.

BELESPRIT.

Si vous m'interrompez ainsi à chaque mot, je ne finirai d'aujourd'hui cette histoire. Donnez-moi, s'il vous plaît, une audience plus tranquille. Je suis de bonne foi, je vous avouerai que mon Héros, qui savoit toutes les langues, eut besoin d'un interprete avec un Roi des Indes Pythagoricien. Il arriva à la demeure des Brachmanes. C'étoit une colline qui leur servoit d'asyle : elle étoit environnée d'un voile épais, à l'aide duquel ils se rendoient visibles ou invisibles à leur gré. Ils avoient en leur disposition les éclairs & la foudre. Alexandre, selon eux, n'avoit osé les approcher. Hercule & Bacchus ne l'avoient fait qu'à leur honte, & on voyoit sur la colline les vestiges des pieds fourchus & du reste du corps des Pans & des Faunes, dont les Philosophes s'étoient servis pour les mettre en fuite. Deux tonneaux étoient placés sur la colline : l'un renfermoit les pluies, & l'autre les vents, dont les Brachmanes disposoient à leur gré.

Les Brachmanes, ou plutôt leur Chef, au-lieu d'interroger Apollonius, lui raconterent toute l'histoire de sa vie. A l'heure de midi la colline s'élevant, les porta dans l'air où ils chanterent un hymne au soleil, puis les ayant remis à leur place, ce

:e Chef dit au Philosophe : Interrogez-noi sur les choses qu'il vous plaira ; car vous avez trouvé des hommes qui savent tout.

Apollonius lui demanda donc s'ils se connoissoient eux-mêmes? Nous commençons par-là, répondit l'Indien. Qui pensez-vous que vous soyez? Nous sommes des Dieux. Et comment êtes-vous des Dieux? C'est que nous sommes des gens de bien. Quelle est votre opinion sur l'ame? Celle de Pythagore, qui l'avoit apprise de nous. Pourriez-vous dire ce que vous avez été avant qu'elle animât le corps qu'elle gouverne aujourd'hui? Le Brachmane ne fut point embarrassé de cette demande, & lui répondit : qu'il avoit été Gangès, fils du Fleuve du même nom, Prince sage, vertueux, & doué de toutes les perfections ; & il ajouta en montrant un jeune homme de la compagnie : celui-ci a été Palamede, & indigné de ce qu'Ulisse, qui passe pour sage, a tramé contre lui une horrible perfidie, & de ce qu'Homere n'a pas daigné faire de lui la plus légere mémoire; il a pris en haine la Philosophie, & ne demeure avec nous que malgré lui.

Lorsqu'il fut question de manger, la terre produisit des tables & des lits de gazon pour la compagnie. Des Echan-

amuſant.

Lady VIOLENTE.

Pour moi je conclus que celu a débités le premier étoit un im & celui qui les a rapportés d'ap un imbécille. Je n'imagine pas qu sieur *Beleſprit* ait la tête aſſez foi croire de pareilles rêveries.

BELESPRIT.

Je n'ai jamais regardé Apollo comme un habile impoſteur : ce je ne ſaurois le mépriſer ; ſon b de rendre les hommes auſſi bo pouvoient l'être dans le Paganiſ pourtant fait des miracles, ce fo j'en conclus qu'on peut en faire p

n'il pouvoit être un imposteur comme pollonius.

Miss DOROTHÉE.

Tout ceci va donc se réduire à quelues questions fort simples. Apollonius -t-il vraiment fait des miracles? Ces miacles sont-ils de nature à ne pouvoir tre attribués à l'art ou au Démon? Ces iracles sont-ils étayés par des circonsances pareilles à celles dont les miracles e Moïse ont été accompagnés, comme es prophéties multipliées & non suspeces? &c.....

La BONNE.

Nous reprendrons l'examen de ces trois uestions; il faut laisser à Monsieur le emps de détailler l'histoire d'Apollonius, t le récit des miracles qu'il a opérés.

BELESPRIT.

Voici le plus éclatant de ses miracles. Étant à Ephese, il prédit que cette Ville eroit attaquée de la peste, mais en teres énigmatiques; & comme on ne fit as de sa prédiction tout le cas qu'il eût ouhaité, il fut à Smyrne. La peste força eux qui l'avoient méprisé à recourir à ui, & il dit: Partons. Aussi-tôt il se rouva dans Ephese. Il en assembla les

Ephéfiens furent choqués d'un
paroiffoit fi contraire à l'human
tant plus que le mendiant les fu
toute humilité, & tâchoit de l
voir à compaffion. Apolloniu
& quelques-uns ayant commen
des pierres, cet homme qui avoi
fermés, les ouvrit en plein, &
fur l'affemblée des regards ét
Sur cet indice, les Ephéfiens
que cet homme étoit le Démon
te, & ils lui jetterent tant de pi
s'en forma comme une petite r
Après un intervalle, Apollonius
manda d'ôter les pierres pour
quelle bête ils avoient tuée. On
& au-lieu du mendiant ils tro
chien noir, grand comme un l
la gueule duquel il fortoit beau

e ſtatue, qui repréſentoit ce chien, & a conſacra à Hercule. Mais ce ne fut ; le ſeul miracle qu'ait fait ce Philoſo- e. Je vais continuer de vous les rap- rter : celui-là vous a ſtupéfaites, vous ıvez rien à y répondre.

Miſs DOROTHÉE.

Je me hâte de prendre la parole. Il eſt ıiſé de vous répondre, Monſieur, que veux épargner cette peine à ma *Bonne*; m'en charge moi, qui ne ſuis qu'un fant. Mais continuez, je vous prie : je ſerve mes remarques pour la fin de vo- romaneſque hiſtoire, & n'oubliez pas e malgré cette merveille, Apollonius ;ut un affront ſanglant chez les Athé- ıns immédiatement après.

BELESPRIT.

Il eſt vrai que s'étant préſenté dans :henes pour être initié aux myſteres de !rès Eléuſine, celui qui préſidoit à ſes !tes le rejetta, & lui dit : qu'il ne vou- it point découvrir les Myſteres des ieux à un fourbe. Mais cet affront ſer- : à relever la gloire d'Apollonius, qui i répondit : Tu n'as pas marqué le plus and de tous mes crimes, c'eſt que j'en is plus que toi. Le Prêtre étourdi de tte réponſe, & voyant d'ailleurs que

rire, & en fut puni ſur le cham
devint poſſédé du Démon. Apo
guérit, & il devint un de ſes
Mais, voici un fait bien autre
gulier.

Mennippe, jeune homme
Apollonius, reçut des avances d
me riche & belle, & ſe prépa
pouſer. Le Philoſophe, par ſe
ſupérieures, connut que cette
femme étoit un fantôme cru
guinaire, qui engraiſſoit Menn
le dévorer & ſe nourrir de ſa
jour de la noce, il ſe tranſpo
lieux, & commanda aux don
aux vaſes d'or & d'argent, &
mets qui étoient ſur la table,
pouiller des vaines apparence
quelles ils en impoſoient aux

avoua qu'elle étoit un Empuſe, (*a*) & que ſon deſſein avoit été de ſe nourrir de la chair & du ſang de Mennippe après l'avoir épouſé; c'eſt-à-dire, qu'elle lui auroit ſucé le ſang comme un Vampire.

La BONNE.

Chemin faiſant, une petite remarque, s'il vous plaît. L'Hiſtorien d'Apollonius, qui ſe nommoit Philoſtrate, ſe félicite d'avoir éclairci cet important événement à l'aide des mémoires de Damis, & il avertit qu'auparavant on n'en avoit qu'une idée vague & confuſe. Continuez, Monſieur.

BELESPRIT.

Néron, qui poſſédoit alors l'Empire, excita la curioſité d'Apollonius, qui vouloit voir, dit-il, quelle bête c'étoit qu'un Tyran. Arrivé à Rome, quelques paroles trop libres le firent accuſer; mais lorſqu'il comparut, le Juge fut effrayé de ne trouver qu'un papier blanc, quand il voulut tirer les griefs qu'on lui avoit

(*a*) On nommoit ainſi ces Fantômes, formés par une imagination échauffée. Cette folie s'eſt renouvellée en Boheme, où l'on croit que certains morts ſucent les vivants, les deſſechent, & que par ce moyen ils ſe conſervent frais & vermeils dans le tombeau. On déterre ces Vampires, on leur perce le cœur, & par-là on s'en délivre.

une résurrection ; Mesdames.

La BONNE.

Notez que Philostrate, tout h
teur qu'il est, n'ose pas assurer
fille fût morte, & ajoute que le
eurent le même doute. Après,

BELESPRIT.

Un Edit de Néron ayant c
les Philosophes d'Italie, Apo
rendit à Cadix, c'est-à-dire,
qu'on regardoit alors comme
du monde. J'avoue qu'Apollon
Historien mentent un peu trop
dans cet endroit ; car je suis
foi, Mesdames. Ils nous assu
n'y a nul crépuscule à Cadix ;

voyage, & enfin ſe rendit à Alexandrie, pour ſatisfaire Veſpaſien, qui lui témoigna toute ſorte de reſpect.

La BONNE.

Notez, s'il vous plaît, que Philoſtrate, plus inſtruit apparemment que Tacite, ne donne que ce motif au voyage de Veſpaſien à Alexandrie; que ce grand Empereur y joue le rôle d'un imbécille, qu'Apollonius & deux autres Philoſophes ſes Acolytes, ſont conſultés par lui, pour ſavoir s'il doit garder l'Empire, & mille autres choſes, dont Tacite & les autres ne diſent pas un mot. Il y a même dans le récit de Philoſtrate des événements publics démontrés abſolument faux, & ſur leſquels je n'ai pas le temps de m'étendre, mais qui prouvent l'ignorance de l'Hiſtorien.

Miſs DOROTHÉE.

Si vous le vouliez, ma *Bonne*, nous donnerions congé à Monſieur du reſte de ces pauvretés; car elles ennuient. Je vais réfuter tout ce qu'il a dit en deux mots. D'abord Philoſtrate a écrit plus de cent ans après la mort d'Apollonius. Secondement, la plupart des faits qu'il allegue, ſe ſont paſſés dans des lieux éloignés de celui où il écrivoit, & ne pou-

voient, par conséquent, être avérés ou contestés par les témoins naturels, c'est-à-dire, les habitants de ces lieux. Troisiémement, il écrit sur la foi d'Apollonius lui-même, ou sur les mémoires d'un homme qui étoit un imbécille, s'il a cru de bonne foi ce qu'il avance; ou un imposteur mal-adroit, s'il a voulu en imposer à la postérité.

BELESPRIT.

Ne pourrois-je pas rétorquer cette difficulté, & dire que Moïse étoit un Imposteur comme Damis, à la réserve qu'il étoit plus habile?

Miss DOROTHÉE.

Non, Monsieur, vous ne le pourriez pas, à moins que vous n'eussiez fait vœu d'extravaguer. Moïse écrit en présence & pour un Peuple nombreux, témoin des faits qu'il citoit. Moïse n'avance en second lieu rien d'absurde, au-lieu que votre Damis fait suer par sa bêtise. De tous les prétendus miracles cités, il n'y a que la peste d'Ephese qui pourroit étonner. Mais quand on pense que celui qui rapporte ce fait, est celui qui nous dit sérieusement l'histoire prétendue de ce Fantôme Vampire, on est autorisé à nier toutes les circonstances qui paroissent mi-

raculeuſes dans le premier. Souvenez-vous que le prétendu phénomene du jour ſans crépuſcule à Cadix, n'eſt point donné comme miraculeux, mais comme un événement naturel & journalier. Il eſt manifeſtement faux, c'eſt-à-dire, l'auteur manifeſtement un fourbe. Prouvez-moi un tel menſonge dans Moïſe, & dès-lors je le mets au rang d'Apollonius.

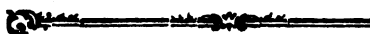
BELESPRIT.

N'eſt-on pas convenu que vos Hiſtoriens prétendus ſacrés ont fait des menſonges hiſtoriques, géographiques, & phyſiques?

La BONNE.

Y penſez-vous, Monſieur? Il y a bien de la différence entre ſuivre une erreur établie, qu'on croit ſur l'autorité du plus grand nombre, & chercher à induire les autres en erreur, en publiant comme véritable une choſe qu'on ſait être fauſſe. Le plus honnête homme du monde peut faire la premiere de ces choſes, & ne voudroit pas au prix de ſa vie faire la ſeconde. Je vous répete ici, d'après ſaint Auguſtin, que dans les choſes de pure curioſité, Dieu a abandonné les Ecrivains ſacrés à leurs lumieres naturelles, parce que ſon but n'étoit pas de faire des Sa-

en ce genre, beaucoup plus conti
qu'elles ne le sont en effet. Con
comme Miss *Dorothée*, que l'histo
pollonius de Tyane étant pleine
manifestement faux, l'auteur ne p
cru dans tout ce qu'il avance d'
dinaire, & que vous auriez raison
révolter contre les Ecrivains saci
vous administroient de tels faits.
tendrai davantage sur cette ma
continuant l'histoire de Moïse, &
cherai souvent les deux tableau
vous en faire remarquer les diff
Aujourd'hui il est temps de finir.



TROISIEME JOURN

Miss DOROTHÉE.

je me ſuis donné les airs de faire un ſyſtême par rapport à l'ame des bêtes. Ne trouvez-vous pas cela riſible ? Une fille de mon âge faire un ſyſtême !

La BONNE.

Et toutes les femmes n'en font-elles pas, ma chere ? Syſtême de galanterie, ſyſtême de parure, ſyſtême de médiſance, ſyſtême de perte de temps. Il n'y a aucune femme qui n'arrange dans ſa tête des raiſons bonnes ou mauvaiſes pour s'autoriſer dans les penchants auxquels elle veut ſe livrer, & ſur les moyens les plus courts & ſujets à moins d'inconvénients pour faire réuſſir ſes vues. L'une ſe fait un ſyſtême ſur la bonté de Dieu. Elle lui ſuppoſe une bonté molle qui n'a pas le courage de garder ſa juſte indignation contre le péché & le pécheur, & de là elle conclut, avec les libertins, que les peines de l'enfer ne peuvent être éternelles. L'autre ſe fait un ſyſtême de converſion, de dévotion accommodée à ſes goûts. Vous en faites un ſur des ſujets moins uſités. Voilà tout, & vous nous en ferez part. Voyons auparavant quelle eſt l'opinion de Monſieur *Beleſprit* ſur cette matiere ? Car il ne faudroit pas diſputer ſur une choſe où nous ſerions d'accord.

BELESPRIT.

A peu près celle de tout le mon
n'est pas ici question de s'élever jusq
cieux, ou de descendre dans les ab
de la terre. Les bêtes vivant au mili
nous, avec nous, nous leur voyons
duire des actes qui supposent le jugen
la mémoire, des passions, une vol
par ces effets nous pouvons devine
causes, & nous sommes autorisés à
supposer une ame, inférieure à la
à la vérité; mais pourtant de la mêm
ture. Personne ne s'est avisé jusqu'à
sent de penser que l'ame des bête
immortelle. On croit qu'une organis
plus parfaite que celle des corps, q
font que végéter, leur donne la fa
de penser, de vouloir, & de sentir;
on conclut avec raison, que ces trois
sances dans l'homme, ne sont nulle
une preuve de l'immortalité de leur

La BONNE.

J'aime quand on s'explique pleine
& sans voile. Monsieur ne cherche
vous déguiser les conséquences du
tême de l'ame des bêtes. Et bien, I
Louise, croyez-vous encore que cette
tiere soit étrangere à l'étude de la I
gion?

Lady LOUISE.

Non assurément, ma *Bonne* : s'il étoit i que tout le monde pensât comme onsieur nous l'assure ; mais je ne puis le persuader, & je soupçonne qu'il ribue gratuitement aux Savants cette on de penser si impie, & qui détruit it principe de morale.

Lady VIOLENTE.

Je suis caution que Monsieur ne nous mpe pas, Madame. Je viens de lire le nmencement d'un Livre très-admiré ; st intitulé *l'Esprit*. L'Auteur se tue à us démontrer que nous ne différons des maux que par une organisation plus par-e. C'est sur ce fondement qu'il anéan-la morale & la Religion. Ce qu'il y a plus surprenant, c'est qu'à en juger par apparences, l'Auteur n'a aucun inté-à soutenir une telle cause : ses mœurs it telles qu'elles le seroient, s'il croyoit ne immortelle.

Miss DOROTHÉE.

Et cet homme prétend que les animaux us sont inférieurs ? Il se trompe lour-nent. Je prétends prouver qu'ils l'em-teront infiniment sur nous.

BELESPRIT.

On ne vous en demande pas tant, M demoiselle. Contentez-vous de leur a gner une cause de leurs opérations, prochante de celle qui agit en nous.

Miss DOROTHÉE.

Je vous entends, Monsieur, & je v commenter vos paroles. Il suffit pour n l'immortalité de l'ame, d'assurer que bêtes en ont une matérielle : nous ne v lons pas aller plus loin ; notre orgueil révolteroit contre l'égalité, encore p contre la supériorité. A quoi bon pa de preuves ? Il nous convient que les cl ses soient telles que nous les avanço nous décidons qu'elles sont ainsi ; qu' respecte nos Arrêts. C'est à des homn tels que nous qu'il appartient d'éclai l'Univers : nous ne voulons pas d'app tout le bon sens est renfermé dans no tête par un privilege exclusif, & il n' que les idiots & les femmes qui os penser d'une autre maniere que nous.

BELESPRIT.

Que vous êtes méchante, Miss *Do thée!* Nous ne parlons point ainsi ; m nous croyons avoir droit de raisonner, nous avons en horreur l'obéissance ave gle qui ne convient qu'aux stupides.

Miſs DOROTHÉE.

Je vais vous rendre le bien pour le mal. Vous dites que je ſuis bien méchante, & moi je ſoutiens que vous êtes trop modeſte : ce n'eſt point à l'école des Bayles, des.... que vous avez appris ce langage ; ils veulent être crus ſans examen, ou du moins qu'on examine à leur mode ſans s'embarraſſer des contradictions, des inconſéquences. Ce n'eſt pas là notre compte.

Lady VIOLENTE.

J'ai vu un petit Ouvrage qui vous mettroit tous d'accord. L'Auteur prétend que les corps des bêtes ſont animés par des Démons, que Dieu a condamnés à cette humiliation, pour punir leur orgueil & leur ſuperbe.

Miſs MALY.

Oh fi, Madame ! Je rejette abſolument ce ſyſtême, je jetterois mon joli chien par la fenêtre, ſi je pouvois le ſoupçonner vrai.

La BONNE.

L'Auteur ne l'a jamais donné comme tel, & ce fut une plaiſanterie dans une converſation ſur cette matiere, qui lui en

fit naître l'idée. Cependant on lu
un crime, & les chagrins qu'on lu
à cet égard lui causerent la mort

Miss BELOTTE.

Il avoit bien de la foiblesse d'êt
sible jusqu'à ce point. Ma Grai
man, qui étoit une femme de be
d'esprit, avoit adopté le systême
thagore, & croyoit dans le fond
ame, que les ames des bêtes étoi
les des hommes qui avoient chang
bitation. Elle n'osoit le dire tou
mais on la comprenoit, & ma *Bon*
dit ses bonnes graces pour avoir o
tenir que les bêtes étoient des ma
elle regarda ce sentiment comme u
piété.

Lady MÉRY.

Et moi je suis prête à adopter
vers systêmes de ces Dames, plu
celui de Monsieur. Une chose ma
& qui pense! une ame spirituelle
telle! voilà deux extravagances au
les je ne souscrirai jamais, parce q
est contraire à cette vérité primiti
nous avons fait la base de nos co
sances. *Il y a un Dieu.*

La BONNE.

Procédons avec ordre, s'il vou

Voilà, si je ne me trompe, cinq systêmes différents. Voyons quel sera celui que la foi & la raison nous permettront d'adopter ! Auquel vous fixez-vous, Monsieur ?

BELESPRIT.

Je soutiens que les bêtes ont une ame, c'est-à-dire, qu'elles sentent, qu'elles pensent; que cette ame est mortelle, & ne consiste que dans l'arrangement des parties de leur corps, & que par conséquent, elle est mortelle.

La BONNE.

Et quel est votre systême, par rapport aux bêtes, Miss *Dorothée* ? Vous nous avez annoncé que vous en avez fait un. Exposez-le en peu de mots.

Miss DOROTHÉE.

C'est que non-seulement les bêtes ont une ame pensante & sensitive, mais encore que cette ame est infiniment supérieure à la nôtre, soit que Monsieur la veuille matérielle ou spirituelle, il choisira, cela m'importe peu.

La BONNE.

Et vous, Miss *Belotte*, que pensez-vous à ce sujet ?

Miss Belotte.

Tout ce qu'on voudra, ma *Bonne*. Comme je n'avois pas cru jusqu'à présent que cette question fût fort importante, je n'ai jamais réfléchi assez attentivement sur cette matiere pour prendre un parti en conséquence de cause. Ma Grand-Mere croyoit la métempsycose : apparemment elle avoit ses raisons pour cela. Je ne les ai pas, ainsi je ne crois rien. Je me déciderai après que j'aurai entendu les preuves de tous les côtés : jusques-là, je demeurerai dans une exacte neutralité, je serai mieux en état de juger.

Lady Violente.

Je prends le même parti, ma *Bonne*, & j'abandonne mes petits Diables, puisqu'ils obligeroient Miss *Maly* à jetter son chien par la fenêtre. J'en serois bien fâchée, je vous assure. C'est une très-jolie machine.

La Bonne.

Vous voulez paroître neutre, & vous embrassez l'opinion de Lady *Méry*; je vous récuse, Madame.

Lady Méry.

Et moi je m'applaudis d'avoir un tel

ſecours. Cependant, ſans être ni vaine, ni préſomptueuſe, j'oſe vous aſſurer que je n'aurois pas eu peur, quand même j'euſſe été ſeule de mon avis. Je vous l'ai déja dit : mon opinion me paroît tellement une conſéquence de la vérité primitive dont nous ſommes convenues, qu'on ne ſauroit s'y méprendre quand on l'examine. Au reſte, Meſdames, ne croyez pas que mes idées à cet égard, ſoient de celles qu'on a ſucées avec le lait, & dont toute la force conſiſte dans la longue impreſſion qu'elles ont faite ſur le cerveau : j'ai cru juſqu'à neuf ans que les bêtes avoient une ame, qu'elles jouiſſoient de toutes mes facultés. La premiere fois qu'il me vint dans l'eſprit qu'elles étoient des machines, cette penſée me révolta ſi fort, que je me levai de ma chaiſe avec autant de vivacité que ſi j'euſſe vu un ſerpent auprès de moi, & j'en effrayai ma Gouvernante. Mon ſecond mouvement fut plus ſage, & je me dis : ſi les bêtes ont une ame, l'examen que j'en veux faire, ne la leur ôtera pas, & je gagnerai une conviction contre un doute.

Miſs SOPHIE.

Je vous admire, ma chere. Vous vous amuſiez ſinguliérement à neuf ans. Com-

ment à cet âge pouviez-vous mêm cevoir de tels doutes? Comment viez-vous vous croire capable d'i examen?

Lady MÉRY.

Que voulez-vous, ma chere? J jamais eu l'esprit assez délié pour tr à l'occuper de ma robe ou de mon net; je suis à cet égard d'une stupidi surpasse l'imagination, & mes pens mille autres choses de cette espec d'une stérilité assommante. Cepen faut penser à quelque chose, on s'en roit trop sans cela. Mes pensées son séquentes à mes lectures : j'avois Livre de l'*Esprit*, & l'Auteur en v me persuader que nous sommes de chines parce que les Bêtes le son détermina sérieusement à examiner l étions semblables à elles.

BELESPRIT.

Vous n'avez pas bien lu cet ouv Madame. L'Auteur n'a jamais pré prouver que les hommes sont des n nes, mais seulement que les bête sont pas. Voilà son dessein.

Lady MÉRY.

Allons notre chemin, Monsieur

nous embarrasser du dessein de l'Auteur. Je prouverai *mon dire* en temps & lieu, & quand nous définirons les mots, nous verrons qui de nous deux se trompe. Etablissez votre systême, voici le mien.

Une matiere pensante est une absurdité qui implique contradiction. Une ame mortelle est une chimere contraire à toutes les notions raisonnables que nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de l'essence des êtres. D'où je conclus de deux choses l'une. Si les bêtes ont une ame, elle est spirituelle. Si elle est spirituelle, elle est immortelle. Ou bien, les bêtes n'ont ni pensées, ni sentiments, ni volonté, & par conséquent sont de pures machines, dont la perfection indique la science de leur ouvrier.

La BONNE.

Dans l'ordre des choses, Monsieur, c'est à vous de commencer à nous administrer vos preuves.

BELESPRIT.

J'y consens, & je vous avertis d'avance que je les prendrai dans cet Auteur, dont Lady *Méry* a si mauvaise opinion. C'est Monsieur Helvetius.

La BONNE.

Puisque vous le nommez, Monsieur,

Vous êtes bien charitable, l
ſelle. On pourroit, je penſe, l
ſans aller ſi loin; mais cela ne
notre ſujet. Voici ce qu'il dit a
borné nos facultés à deux qu'il
voir regarder comme les cauſe
trices de nos penſées. Nous av
culté de recevoir les impreſſion
tes que font ſur nous les objets e
Nous avons, en ſecond lieu,
de nous rappeller ces impreſſio
à-dire, une mémoire. Notre A
tend que les bêtes poſſedent ce
cultés auſſi-bien que l'homme.
çoivent l'impreſſion des objets e
Elles les retiennent.

nent penſer que deux cauſes ſont pa-
les, lorſqu'elles produiſent des effets
›lument ſemblables, & nous nous figu-
s des diſſemblances dans les cauſes,
ıeſure que nous en trouvons dans les
ts. Si dans l'homme & dans l'animal
cauſes productrices ſont ſemblables,
effets le doivent être auſſi. Or vous
ɜz, Monſieur, que l'expérience prouve
:ontraire.

Miſs Sophie.

e n'entends non plus cela que ſi vous
liez Allemand. Expliquez-vous, je
ıs prie, Madame, d'une maniere plus
re.

Lady Méry.

ʟes Médecins, ma chere, ne voient
dans notre corps pour y trouver les
angements qui occaſionnent une ma-
ie; mais par les effets que produiſent
dérangements, ils en aſſignent les
ſes. La rougeur des joues, une fievre
:e, une toux opiniâtre leur appren-
t qu'une humeur s'eſt jettée ſur les
ılmons & les abcedent. Un grand dé-
:t accompagné d'amertume, annonce
la bile eſt abondante; des rapports
es, qu'il y a des acides dans l'eſto-
:. Toutes les fois qu'ils apperçoivent

ces effets, ils connoissent ces caus
si dix malades les ont d'une manier
le, ils décident que les causes s
même degré de force; au-lieu q
symptomes différents les autorisent
que ces dix maladies sont produit
des causes différentes. M'entendez
à présent, Madame?

Miss SOPHIE.

Oui, ma chere, on ne peut pas
mer que les causes sont semblables,
les effets sont différents.

BELESPRIT.

Mais si on peut assigner les cau
ces dissemblances qui sont entre les
mes & les animaux, dans des acc
attachés à la forme extérieure de
corps, n'avouerez-vous pas qu'el
peuvent nuire à mon systême?

Lady MÉRY.

Oui, Monsieur, je l'avouerai. V
si vous pourrez me prouver que
les différences qui se trouvent
l'homme & la bête, viennent de
formes.

BELESPRIT.

Si nos mains étoient terminées c

: pied du cheval, nous fussions demeu-
ès comme ces animaux; sans tous les
arts qui s'exercent avec la main, sans
abitation, sans armes pour nous défen-
re contre les autres animaux, le soin de
hercher notre nourriture & de nous
nettre à couvert des attaques des bêtes
éroces, nous eût absolument occupés.
Nous manquerions de toutes les idées qui
e seroient pas conséquentes à ces deux
oints. Nous serions restés fort inférieurs
certaines Nations sauvages, qui pour-
ant n'ont pas deux cents idées, & en-
ore manquent-ils de mots pour les ex-
rimer.

Lady MÉRY.

Et si on demandoit à votre Auteur où
'on trouve cette Nation si pauvre en idées
& en expressions, ne seroit-il pas bien
embarrassé à répondre? Ne diroit-on pas
la hardiesse avec laquelle il annonce
e fait, que c'est une de ces choses si
généralement connues, qu'on ne peut les
évoquer en doute? Cependant ces Na-
ions, que nous trouvions si stupides au
premier abord, nous ont forcés d'avouer,
orsqu'elles ont été mieux connues, qu'el-
es avoient une grande sagacité. La Lan-
gue des Algonquins, qu'on croit la mere-
angue des Américains septentrionaux,

Permettez-moi, Lady *Méry*
une remarque qui vous échap
corde à l'Auteur de *l'Esprit*
des hommes tels qu'il les suppo
n'ont que deux cents idées, &
clus contre lui que l'organisat
rieure n'influe en rien sur n
puisqu'il y en auroit une si gran
chez des Peuples organisés con
le sommes.

BELESPRIT.

Il a répondu à cette objecti
demoiselle. Ce n'est pas par
d'organisation que les idées l
quent; c'est que ne vivant poi
ciété, ils sont privés de toutes
que nous avons relativement à

Lady MÉRY.

BELESPRIT.

Vous le ſuppoſez gratuitement, Madame. Parmi ces Peuples ſauvages, il y en a quelques-uns, ſelon le rapport des Voyageurs, qui n'ont pas l'uſage de la parole. Dampierre, un des plus célebres, nous aſſure qu'il trouva dans une Iſle des hommes qui n'avoient d'autre langage qu'un glouſſement ſemblable à celui des poulets-d'inde.

Lady MÉRY.

Tout ce que la charité peut me ſuggérer par rapport à Dampierre, c'eſt de penſer qu'il le crut ainſi, parce que ſon oreille n'étoit pas accoutumée à entendre de pareils ſons. Une autre plus méchante que moi l'accuſeroit de ſe ſervir du privilege des Voyageurs.

La BONNE.

Savez-vous bien, Meſdames, que les premiers mois que j'ai paſſés en Angleterre, j'aurois pu dire que vous n'articuliez pas, & que vous n'aviez qu'un ſifflement? Il a fallu qu'une longue habitude m'ait familiariſée avec votre prononciation, pour me faire diſcerner que réellement vous formiez des ſyllabes. Or, Dampierre n'a pu demeurer que quel-

ques moments à la vue de ces Sauvages: il y auroit eu trop de risque à y rester plus long-temps; & par conséquent, il n'a pu juger sainement du langage de ces Insulaires.

Lady LOUISE.

Encore un mot de réflexion, ma *Bonne*. Lorsqu'il est question des Livres sacrés, & en particulier de l'histoire de Moïse, Messieurs les beaux esprits sont d'une difficulté qui impatiente; ils arrêtent à chaque mot, doutent de tout. Est-il question d'un fait propre à accréditer leurs idées, il faut le croire sur la parole d'un seul homme. Ils oublient en sa faveur le proverbe si usité: *A beau mentir qui vient de loin.* Ce proverbe est pour nous, & non pour eux; ils ont deux balances absolument inégales.

BELESPRIT.

Je vous passe votre incrédulité à cet égard, revenons à notre sujet. Voici la seconde cause des dissemblances qui se trouvent entre les hommes & les animaux quoiqu'ils soient mus par une ame de la même nature. La vie des animaux en général étant plus courte que la nôtre, ils n'ont pas le temps de faire autant d'observations, & par conséquent d'avoir autant d'idées que l'homme.

Lady MÉRY.

Il en faut donc conclure que les idées du corbeau, du cerf, du perroquet & de plusieurs autres animaux, doivent surpasser de beaucoup en nombre celles de l'homme, puisqu'ils vivent bien plus longtemps. Continuez, Monsieur.

BELESPRIT.

Troisieme différence : les animaux mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins. Or le besoin produit des idées, la faim en fournit aux animaux.

Lady MÉRY.

Retenez bien cette différence, Monsieur, elle va me fournir des armes contre votre Auteur, qui se contredit sans pudeur dans la même page. J'adopte en plein ce qu'il vient d'avancer : *le besoin produit les idées*. Passons à la troisieme cause de la dissemblance entre l'homme & la bête.

BELESPRIT.

Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui par le moyen des armes qu'il a forgées s'est rendu redoutable, même aux plus forts & aux plus féroces d'entre eux. Ce manque

de ſociété fait qu'ils ne peuvent au
ter leurs idées par la communicati

Lady MÉRY.

Le beſoin produit les idées, c'e
tre Auteur qui me le dit. Le beſoi
duit auſſi l'induſtrie; c'eſt lui qui
naître chez les hommes l'idée de
ger des armes pour ſuppléer par-là
fériorité de leurs forces comparées
les des animaux. Même beſoin cl
animaux que chez les hommes; po
n'a-t-il pas produit des idées ſembl
Pourquoi n'ont-ils point inven
armes?

BELESPRIT.

La raiſon en eſt toute ſimple. Po
ger des armes, il faut des mains,
n'en ont point.

Lady MÉRY.

Mais êtes-vous bien ſûr qu'il fai
mains pour forger des armes? La
n'a-t-elle pas ſuppléé à ce défaut c
animaux, & n'en voyons-nous pas c
avoir des mains, font des ouvrag
l'homme ne pourroit imiter? Ex
le caſtor. Il vit en ſociété, nulle
blique mieux policée que celle de c
ſibles animaux: la nature leur a fou

dents ſi inciſives, qu'ils coupent des arbres; cependant cet animal ſi pourvu de talents, ignore l'art de ſe défendre contre l'homme : on le prend avec la main, ſans craindre ſes morſures. Comment? S'il a des idées, ne lui eſt-il jamais venu dans l'eſprit d'employer ſes dents contre l'homme, ſon cruel ennemi? Les caſtors ſe bâtiſſent des maiſons à pluſieurs étages, & qui ſont très-ſolides; ils parviennent à détourner le cours des rivieres en faiſant des digues ſi fortes, qu'à peine avec des mains & des outils en conſtruiroit-on de pareilles. Comment n'ont-ils pas conçu l'idée de tendre des pieges aux hommes? N'auroient-ils pas pu environner leurs demeures de chaſſes-trappes, faire des chevaux de friſe, conclure une ligue offenſive & défenſive avec les autres animaux, en leur en démontrant la néceſſité & la certitude du ſuccès, ſur-tout contre des Peuples qui ignoroient l'uſage des armes à feu, & dont les frêles demeures n'auroient pas réſiſté un moment à leurs efforts redoublés? Je dis donc avec l'Auteur : le beſoin produit l'induſtrie & toutes les idées qui y ſont conſéquentes; il ne fait pas le même effet chez l'animal qu'il fait chez les hommes. Donc je conclus que ce ſont deux êtres très-diſſemblables, malgré la ſorte d'analogie que je

crois remarquer en eux. Avez-vous quelque chose à répondre à cela?

BELESPRIT.

Vous vous expliquez singuliérement, Madame. Comment donc? Vous semblez douter de l'analogie qui se trouve entre l'homme & la bête. Ce sont des choses de fait, qui tombent à chaque moment sous nos yeux, & qui ne peuvent être révoquées en doute. On feroit des volumes de tous les actes des animaux, qui prouvent qu'ils raisonnent & agissent avec réflexion.

Lady MÉRY.

Mes yeux me le disent au premier moment. Je change d'avis au second, & je ne vois plus dans les animaux qu'une machine nécessitée à faire certains mouvements comme ma montre. Reprenons ce qui a été dit. L'Auteur de *l'Esprit* n'a pus'empêcher de reconnoître des différences totales entre l'homme & la bête. Les raisons qu'il a données de la dissemblance de leurs opérations sont si foibles, qu'il a été facile de les mettre en poudre. Par exemple, le singe qui de tous les animaux est celui qu'on pourroit le plus raisonnablement soupçonner de penser; le singe, dis-je, a des mains, & pourroit par con-

ſéquent être capable d'ouvrages pareils à ceux que font les hommes. L'Auteur prévient cette objection, & croit la réſoudre en diſant, que cet animal eſt dans une enfance perpétuelle; comme ſi les cauſes qui produiſent la légéreté & l'enfance, ne diſparoiſſoient pas chez le ſinge avec les années, auſſi-bien que chez les hommes. On voit de vieux ſinges triſtes, mélancoliques; ſont-ils devenus plus capables de travail? La vivacité du ſinge eſt bien fixée par le deſir d'être libre: (je parle votre langage, Monſieur, en lui ſuppoſant des deſirs.) J'en ai vu un, fixé une heure d'horloge à défaire ſoixante nœuds qu'on avoit faits à ſa corde, pour ſe procurer le plaiſir de les lui voir délier. Il étoit jeune & très-ſémillant: cependant il ne fut point queſtion de ſauts & de gambades pendant cette heure.

BELESPRIT.

On diroit à vous entendre, que l'Auteur de *l'Eſprit* a prétendu établir une parfaite égalité entre l'homme & la bête: ce n'eſt point du tout là ſon intention. Il convient de la ſupériorité de notre eſpece ſur toutes les autres: ſeulement il ne l'attribue qu'à un méchaniſme plus parfait, qui rend nos idées plus abondantes, plus claires, plus capables d'être

étendues; en un mot, qui nous rend supérieurs à l'animal.

Miss DOROTHÉE.

Quelle erreur! Je vais trouver (l'homme & la bête des dissembl beaucoup plus marquées; je vais pro qu'elles sont toutes en faveur de l mal, & en tirer la conséquence que l mal est infiniment supérieur à l'hor N'est-il pas vrai, Monsieur, que par port aux choses dont les causes son chées, nous sommes réduites à ne p de jugement qu'en conséquence de effets?

BELESPRIT.

Assurément, Madame. C'est d principe que nous partons pour acc une ame aux bêtes. Ils se compo comme les hommes en mille occasi donc le principe de leurs actions e même que dans l'homme. C'est une (pensante.

Miss DOROTHÉE.

Je pars du même principe, Monsi & je dis : les bêtes en mille & mille cassions, agissent d'une maniere beau plus parfaite que les hommes les plu vants. Donc ils ont une ame plus

ſante que celle de l'homme, ſupérieure à celle de l'homme.

Miſs Champêtre.

La belle diſpute, qui a pour but de nous montrer que nous ſommes des bêtes, ou même que nous leur ſommes inférieures! Ah Meſſieurs les Philoſophes! Qu'eſt devenu votre ſuperbe? Il faut que vous ayez des motifs bien puiſſants pour vous réſoudre à vous ravaler ainſi.

Belesprit.

Une vérité pour être déſagréable & humiliante, n'en eſt pas moins une vérité. Cela devroit vous convaincre de la bonne foi des Philoſophes, qui ſacrifient pour la ſoutenir l'intérêt de leur orgueil : mais laiſſons à *Miſs Dorothée* le temps de nous fournir ſes preuves. Son idée eſt originale.

Miſs Dorothée.

Je vais me ſervir de vos propres paroles, Monſieur. Que les bêtes ſentent, penſent, & agiſſent avec réflexion, nous diſiez-vous, il n'y a que quelques moments, c'eſt un fait qui ſe paſſe ſous nos yeux, & qu'il n'eſt pas poſſible de nier. Je dis, moi, que les bêtes agiſſent beaucoup mieux que les hommes, c'eſt

un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, parce que nous en sommes les témoins.

Lady VIOLENTE.

Sur mon honneur, je crois que *Miss Dorothée* a raison. La proposition m'avoit révoltée d'abord; en y réfléchissant, je ne sais comment sa réflexion m'a échappée. L'agent-fourmi qui amasse pendant l'été une subsistance pour l'hiver, se comporte avec beaucoup plus de sagesse qu'une foule d'hommes qui se hâtent de dissiper dans leur jeunesse un patrimoine qui devoit être la ressource de leur hiver, c'est-à-dire, de la vieillesse.

Miss DOROTHÉE.

Le bœuf, le mouton, l'oiseau, qui ne prennent jamais de nourriture au-delà de leur besoin, ne raisonnent-ils pas plus juste que le gourmand & l'ivrogne, qui ne peuvent parvenir à remplir la moitié de leur carriere, parce que l'intempérance les assomme, pour ainsi dire? Le castor est un plus habile Géometre que Newton, car il suppute exactement la pluie & la neige, qui doivent tomber dans un hiver, pour élever sa cabane à une telle hauteur que la crue des rivieres ne la puisse submerger. Un Géome-

tre qui pourroit calculer le produit de cette neige & de cette pluie dans une riviere, ne pourroit aſſurément la prévoir avant qu'elle fût tombée, & la prévoir ſi juſte que la cabane fût dans l'eau, & n'y fût pas entiérement; car voilà ce que font les caſtors.

Miſs SOPHIE.

Et ce que je n'entends point du tout, faute de connoître ces animaux. Apprenez-moi, s'il vous plaît, ce qu'ils font.

Miſs DOROTHÉE.

Le caſtor eſt un animal amphibie, gros à peu près comme nos chiens de chaſſe, qu'on appelle baſſets parce qu'ils ont les jambes courtes: ils ont une queue plate & large; & comme je l'ai dit, des dents extrêmement tranchantes. Ils vivent en ſociété, & cela leur eſt abſolument néceſſaire pour exécuter leurs ouvrages. Ils choiſiſſent pour bâtir leur Ville, une prairie voiſine d'une riviere. Après l'avoir marquée pour le lieu de leur emplacement, ils ſe mettent pluſieurs autour d'un arbre, & le ſcient avec leurs dents; mais ce qui eſt admirable, c'eſt qu'ils dirigent tellement leur travail, que l'arbre tombe toujours du côté de l'eau, ce qui abrege le chemin qu'ils

doivent faire pour l'y conduire. Lorſqu'il eſt tombé, ils le traînent vers la riviere & le placent en travers; & comme les travailleurs ſont en bon nombre, il ſe trouve en même-temps aſſez d'arbres pour faire la carcaſſe de leur digue. Alors ils y jettent une grande quantité de branchages, de terre, de pierres, pour combler les intervalles de ces arbres, après quoi ils revêtent tout l'ouvrage de briques.

Miſs FRANCISQUE.

Et où prennent-ils les briques, ma chere? Je croyois qu'ils travailloient dans des lieux déſerts.

Miſs DOROTHÉE.

Et vous penſiez juſte, ma chere: ils font ces briques, & voici comment. Ils trempent leur large queue dans l'eau, & viennent en imbiber une ſorte de terre qu'ils connoiſſent propre à cet uſage. Ils la façonnent avec leurs pieds; après quoi ils la battent à grands coups de queue juſqu'à ce qu'elle ſoit durcie. Cette queue qui leur ſert de truelle, de marteau, leur fournit auſſi une voiture; ils la chargent des matériaux qu'ils veulent tranſporter. Pendant qu'une troupe de caſtors travaillent à cette digue, une autre poſe les

dements de leurs cabanes qui ſont à
is étages, & ont la forme d'un four.
y a à chaque étage des trous, parce
le caſtor aime à tenir ſa queue dans
u, & ce trou n'a que la largeur né-
ſaire pour être exactement bouché par
te queue. L'édifice élevé, ils garniſ-
t le dernier étage, c'eſt-à-dire, le
s élevé, des ſommités d'un arbre
on appelle *Tremble*, & dont ils ſe
urriſſent pendant l'hiver. La digue,
arrêtant les eaux, fait déborder la ri-
re, qui inonde la prairie & en fait un
, au milieu duquel ſont les habitations.
rès les premieres pluies, les eaux ga-
nt le premier étage : alors les caſtors
nénagent & gagnent l'étage qui eſt au-
ſus, qui eſt abandonné à ſon tour pour
roiſieme, & les caſtors ont ſupputé ſi
e, que les eaux montent toujours aſſez
r leur procurer l'agrément d'avoir leur
ue fraîchement dans l'eau, & point
z pour inonder la partie de maiſon
ils font leur réſidence, & où ils gar-
t leurs proviſions.

Miſs SOPHIE.

Cela ſent furieuſement l'hyperbole.
, ma *Bonne*, dites-nous ſur votre con-
ence ſi on peut croire ce que Miſs
rothée vient de dire.

Miss *Dorothée* vient de vous
que le fait n'a jamais été soupç
seulement d'être faux, mais m
exagéré. Tous ceux qui ont été d
rique septentrionale ont pu s'e
par leurs yeux & par le rappo
vages, qui n'étoient point ment
d'avoir eu commerce avec les E
Messieurs les Philosophes bie
s'inscrire en faux contre ces
ont reçus avec avidité, & s'e
comme d'une arme victorieuse
prouver que les bêtes ont des

Miss Sophie.

Non-seulement je suis de l
mais j'ajoute encore que j'adop
l'opinion de Miss *Dorothée*. O
tes ont une ame, & cette ame
ment supérieure à celle de l'h

rale, comme je vous l'ai déja prouvé
: l'exemple de quelques animaux qui
orent la gourmandise crapuleuse, qui
'ege les jours d'une si grande multitude
tres à face humaine; mais je n'ai pas
i mon parallele.

L'oiseau mâle l'emporte infiniment sur
omme débauché & le pere dur, puis-
'il n'est occupé, tout le temps où sa fe-
lle couve ses œufs, qu'à lui chercher de
nourriture, & qu'il la remplace même
squ'elle est forcée de les abandonner.
ne s'avise point pendant ce temps de
ler à de nouvelles amours, & ne viole
nais la fidélité conjugale tant que son
l dure. La tourterelle l'emporte en-
re sur lui à cet égard, elle ne peut sur-
re à sa moitié, en cela bien supérieure
ces époux qui oublient en si peu de
nps celles que la mort leur a enlevées,
auxquelles ils avoient juré une flamme
rnelle. La poule qui se desseche sur
œufs, & qui se donne à peine le temps
prendre sa nourriture, n'est-elle pas
is estimable que ces meres dissipées qui,
urant depuis le matin jusqu'au soir,
andonnent le soin de leurs enfants à des
rcenaires? Mais que dirons-nous du
berbe taureau, qui se contente dans la
irie de la portion d'herbe qu'il peut
nger, & qui n'emploie pas sa force

pour ravir la ſubſtance du foible agneau qui paît à ſes côtés? Son ame n'eſt-elle pas plus noble que celle de ce Grand, de ce Puiſſant qui regorge de biens, & qui arrache au pauvre Artiſan ſa ſubſtance ſtricte, ſoit en envahiſſant le petit héritage de ſes Peres, ſoit en profitant de ſon beſoin pour le faire travailler à vil prix, ſoit en lui retenant trop long-temps ſon ſalaire, & en employant à ſes plaiſirs l'argent deſtiné à payer ſes ſueurs? Voilà des diſſemblances bien marquées, Monſieur, & elles ſont toutes à l'avantage de l'animal; cependant, ce n'eſt pas tout. L'homme paſſe une jeuneſſe pénible pour acquérir les talents néceſſaires à la ſociété. Que n'en coûte-t-il pas pour devenir Géometre, Architecte, Médecin? L'animal ſans avoir fait aucun apprentiſſage, excelle dans ces ſciences; il ſait tout ſans avoir rien appris. Lorſque les Grecs encore barbares, habitoient le creux des arbres & ſe nourriſſoient de glands, les hirondelles qui vivoient en Grece, bâtiſſoient leur nid avec autant de facilité & d'adreſſe que le firent celles qui vécurent au ſiecle des Periclès.

Avouez donc, Monſieur, que les bêtes ont une ame, que cette ame eſt infiniment ſupérieure à celle des hommes; ou renoncez à juger des cauſes par leurs

effets, & dites qu'une cauſe inférieure produit des effets qui lui ſont infiniment ſupérieurs.

La BONNE.

Vous êtes preſſé de bien près, Monſieur. Pouvez-vous nier ce que Miſs *Dorothée* vient de vous dire? Vous déterminerez-vous à accorder aux animaux une ame ſupérieure à la vôtre, ou bien direz-vous que l'Etre ſuprême leur a aſſigné leurs fonctions, comme un habile Machiniſte à des figures qui ſe meuvent par reſſort, & dont aucune ne peut faire un mouvement étranger à ce reſſort?

BELESPRIT.

Je voudrois bien ne dire ni l'un ni l'autre. Il eſt certain que ſi les animaux agiſſent librement, leur volonté eſt plus ſaine que la nôtre; il faut chercher un milieu qui ſauve de ces extrémités. Ne pourroient-ils point raiſonner & ſentir ſans être libres?

La BONNE.

Et de quoi leur ſerviroit la faculté de penſer, de percevoir, s'ils ne pouvoient agir en conſéquence de leurs perceptions? Les idées ſeroient en eux un meuble inutile, ſi je puis m'exprimer ainſi. Or

ils ſont les ouvrages d'un être qui n'a rien fait d'inutile.

Miſs SOPHIE.

Je ſais, ma *Bonne*, que vous nous avez expliqué autrefois l'inutilité de la raiſon & de la volonté, ſi nous ne poſſédions que l'une des deux à l'exception de l'autre; mais je l'ai parfaitement oublié, ayez la bonté de le répéter.

La BONNE.

Vous avez dit la raiſon, & c'eſt l'entendement qu'il falloit dire, ma chere. Il nous ſert à diſcerner les objets; & par la différence de leurs qualités nous connoiſſons s'ils méritent d'être recherchés ou d'être fuis. On met devant moi un morceau de pain & un ſerpent. Je connois qu'il me ſera utile de manger l'un, & que l'autre pourroit m'empoiſonner. Pour que cette connoiſſance me ſoit utile, il faut que j'aie la liberté du choix; car ſi j'étois néceſſitée à prendre le ſerpent, la connoiſſance que j'ai du mal qu'il pourroit me faire, ne ſerviroit qu'à me rendre miſérable. De même il me ſeroit inutile d'avoir la faculté de choiſir entre pluſieurs objets, ſi je manquois du moyen de les diſcerner.

BELESPRIT.

Je vais vous avouer une foiblesse dont : suis bien honteux. Je ne puis me re- ıser à ce que j'entends, je suis convain- u : cependant mon esprit se révolte con- :e la pensée de regarder les bêtes com- ıe des machines.

Lady MÉRY.

Et pourquoi, s'il vous plaît, cette ré- ıugnance ? Apparemment qu'elle est fon- ée sur une raison : voudriez-vous nous ı dire ?

BELESPRIT.

C'est que mes sens, cent fois par jour, ne disent que les animaux raisonnent, & 'ai peine à leur donner un démenti.

Lady MÉRY.

Mille pardons, Monsieur ! je vais vous ·ire une grosse injure, c'est que vous ne aisonnez guere. En conscience, pou- 'ez-vous balancer entre le témoignage :e vos sens & celui de votre raison ? Combien de fois dans votre vie vos sens 'ous ont-ils trompé ? Mais ce n'est pas out. Vous êtes convaincu de l'existence l'un Dieu : si je vous prouve que l'opi- ıion du sentiment & de la pensée dans

les bêtes eſt injurieuſe à la juſtice & à la bonté de Dieu, vous rendrez-vous?

BELESPRIT.

Vous avez bien mauvaiſe opinion de moi, ſi vous pouvez en douter; mais il faut que les preuves ſoient bien claires.

Lady MÉRY.

Commençons par bien définir les mots dont nous voulons nous ſervir. Qu'entendez-vous par la juſtice?

BELESPRIT.

J'entends une vertu qui fait haïr & punir le mal, aimer & récompenſer ce qui eſt juſte & bon.

Lady MÉRY.

Diriez-vous qu'un homme eſt juſte s'il puniſſoit des innocents, & s'il récompenſoit des coupables?

BELESPRIT.

Non, la juſtice eſt anéantie dès que ces deux conditions ſont violées.

Lady MÉRY.

Voilà la raiſon, Monſieur, qui a été déciſive à mon égard, pour me faire croire que les bêtes ſont des machines, &

& j'ai cette obligation à l'Auteur du Livre de *l'Esprit*. J'avois toujours dit & entendu dire que les bêtes agissent par instinct; mais je ne m'étois jamais demandé ce que j'entendois par ce mot. Votre Auteur met en marge ce qu'il appelle un bon mot du Pere Malebranche. Ce savant Oratorien s'écrie : *Les chevaux ont-ils mangé du foin défendu?* Ces mots porterent un trait de lumiere dans mon ame, auquel, je vous l'avoue, je ne fis pas un fort bon accueil : la force de l'habitude me révolta contre cette lumiere, & j'eus toutes les peines du monde à rappeller mon sens froid. Enfin, je me dis à moi-même : si les animaux souffrent, ils sont donc coupables de quelques crimes; car il seroit injurieux à la bonté de Dieu de croire qu'il eût créé des innocents, seulement pour les faire souffrir.

BELESPRIT.

Mais après tout, n'est-il pas le maître de ses créatures? De quel droit lui demanderons-nous compte de ces œuvres, nous qui ne sommes que des atomes en sa présence? Il a pu avoir des raisons que nous ne connoissons pas.

Lady VIOLENTE.

Le bon Apôtre pour prêcher la sou-

mission aveugle aux décrets du Tout-Puissant ! Et si on vous dit, Monsieur, qu'il nous a créées pour le servir uniquement par la destruction de nos penchants déréglés, vous trouverez bien *le pourquoi*, que vous regardez à ce moment comme téméraire, parce que vous avez intérêt qu'on ne le prononce pas pour pouvoir rester tout à votre aise dans la classe des animaux : pour nous, à qui cette compagnie déplaît, nous prions Lady *Méry* de continuer à vous confondre.

La BONNE.

Elle le fera, ma chere, & ce sera avec politesse & modération ; car dans la dispute, quelque tort qu'ait notre adversaire, il ne faut jamais s'écarter des ces regles. Je voudrois que ma chere Lady *Violente* eût la bonté de s'en souvenir. Continuez, Lady *Méry*.

Lady MÉRY.

Vous me demandez, Monsieur, si Dieu n'est pas le maître de ses créatures : je réponds que oui ; mais j'ajoute qu'il est impossible qu'il soit injuste, c'est-à-dire, qu'il frappe l'innocent, & qu'il récompense le coupable. Toutes les vertus sont essentielles à la Divinité, & il

n'eſt pas le maître d'être méchant & injuſte, cela implique contradiction avec ſon Être. Ma bonté n'eſt qu'un foible écoulement de la ſienne, un atome en comparaiſon de l'Univers, & cependant je ne pourrois jamais me réſoudre à faire ſouffrir des innocents. D'ailleurs, n'eſt-il pas vrai que Dieu a créé des créatures pour ſa gloire, qu'il veut être aimé d'elles? Pourquoi Dieu veut-il être aimé de ſes créatures? Parce qu'il eſt la ſouveraine beauté, la bonté immenſe, & que la juſtice oblige d'aimer ce qui eſt beau & bon : il veut tellement que nous accompliſſions cette juſtice, qu'il a mis en nous un penchant irréſiſtible à aimer ce qui eſt bon & beau, & une répugnance invincible à aimer ce qui eſt laid & méchant à notre égard, c'eſt-à-dire, tout ce qui nous peut cauſer la mort, ou ce qui nous paroît un mal. Si vous ſuppoſez que des bêtes innocentes aient été créées pour ſouffrir ſans aucun fruit, il eſt impoſſible de ſuppoſer en même-temps qu'elles puiſſent aimer l'Auteur de leurs peines; il n'auroit pas été bon à leur égard. . . . .

BELESPRIT.

Attendez un peu.... La ſomme des biens que les bêtes éprouvent, ou plutôt

dont elles jouissent, est peut-être supérieure à celle des maux auxquels elles sont assujetties : ainsi toute déduction faite, elles sont redevables à leur Auteur.

Lady MÉRY.

On croiroit à vous entendre, que vous parlez du destin des Anciens, ou de leur Jupiter, qui avoit à ses côtés deux tonneaux pleins des maux & des biens dans lesquels il puisoit des deux mains pour les distribuer aux créatures. Cette idée convient parfaitement à une puissance aveugle, bornée, nécessitée, telle qu'on la supposoit dans les Dieux du Paganisme : mais par rapport à notre Dieu, où tout est infiniment parfait, elle seroit injurieuse. Il n'a mis que des biens dans le monde : le seul péché y a introduit tous les maux. Par conséquent, par-tout où je vois la peine, je suppose le crime. Je ne vous dirai point, Monsieur, que la Foi me l'apprend; car nous supposons que nous ne l'avons point encore; mais je puis vous assurer que je n'en ai point besoin à cet égard; & que dès là que je suis assurée de l'existence d'un Dieu infiniment parfait, ma raison suffit pour me découvrir cette vérité que je vous répete. Où il y a de la peine, il faut supposer le crime.

Miss SOPHIE.

Que devient donc, Madame, toute cette belle doctrine que ma *Bonne* nous a établie les années passées? Elle nous assuroit qu'il n'y avoit point de maux dans cette vie; que les souffrances, la pauvreté, les humiliations, la mort même n'étoient point des maux réels, qu'ils n'en avoient que l'apparence: vous soutenez une these contradictoire avec la sienne.

Lady MÉRY.

Point du tout, Madame, je reconnois qu'il y a un mal réel, qui est le péché, le déréglement; ou pour me servir des termes que nous employâmes alors, qui est la négation, le néant du bien. Tout ce que l'on regarde comme des maux, sont les accessoires du péché, ses suites naturelles. C'est une racine empoisonnée qui rend amer tous les fruits qu'on ente sur elle; mais ces maux physiques changent de nature pour des créatures qui esperent une autre vie. La bonté de Dieu se manifeste en cette occasion d'une maniere éblouissante. Ces détestables fruits, d'une racine encore plus détestable, deviennent le remede des maux qu'elle a produits, si nous voulons en faire un bon

je regarderois leurs souffrances des moyens précieux d'expier l tes & de mériter le Ciel : voilà hypothese dans laquelle je puis der une ame aux bêtes.

Lady Louise.

Encore un mot sur l'objectio *Sophie*, cet article m'intéresse. viens que les maux physiques être la médecine du péché ; médecine est un mal elle-mêm *Bonne* nous a dit qu'il n'y avo mal dans le monde.

Lady Mény.

Et qui plus est vous l'a pr m'en souviens fort bien. Ce n'

geant des besoins imaginaires de choses dont on peut se passer. Or la cupidité est un déréglement. Ma *Bonne* ne vous a pas dit que l'orgueil ne fût pas un mal: c'en est un bien réel de manquer d'humilité; mais les choses qui blessent l'orgueil, sont des maux imaginaires: voilà ce qu'elle vous a prouvé. On a mal parlé de moi dans vingt maisons la semaine passée; cela ne m'a donné ni migraines, ni insomnies, ni coliques, ni chagrins; car je l'ai ignoré. Ces paroles de médisances & de calomnies n'ont donc point été un mal pour moi; mais elles l'ont été pour ceux qui les ont prononcées ou écoutées avec plaisir, parce qu'ils ont manqué de charité. Imaginez dix personnes dont les passions soient soumises à la raison, mettez-les en société, elles ne connoîtront pas la peine; leur demeure sera l'image du Ciel.

Miss SOPHIE.

Donnez-leur la goutte, la pierre, la gravelle, la colique, la migraine, & vous verrez si elles ne connoîtront pas la peine.

La BONNE.

Ce que je vais vous dire, vous paroîtra un conte, Mesdames; mais avec

tous ces maux, ces perſonnes vo
roient qu'elles ne connoîtroient
peine ſi elles étoient telles que
Méry les ſuppoſe. Elles vous aſſurei
au contraire qu'elles ſont heureui
ſouffrir des bagatelles qui n'ont ai
proportion avec les péchés qu'elle
à expier, avec la gloire qu'elles eſp
Les ſept années de ſervice que fit
pour obtenir Rachel, lui parurent c
ſept jours : tant le prix de ſes trava
étoit précieux!

Lady MÉRY.

Revenons, s'il vous plaît, à not
jet. La peine eſt la fille du péché.
donc que je vois les animaux ſujei
peine, je ne puis m'empêcher de m
peller la queſtion du Pere Malebra
& de me demander, ſi les chevau
mangé du foin défendu.

Miſs CHAMPÊTRE.

Vous croyez donc, Madame,
Adam n'avoit point péché, il n'y
pas eu de peine dans cette vie?

Lady MÉRY.

N'avons-nous pas la preuve que
ché, le déréglement ſont la ſeule

des maux que nous éprouvons? Otez la cause, l'effet ne peut plus subsister.

BELESPRIT.

Je ne puis être de votre avis, Madame. J'avoue qu'en ôtant le déréglement des passions, les peines les plus sensibles de la vie disparoîtroient; mais il en resteroit encore de bien sensibles. La frêle machine de nos corps est si aisée à se rompre, à se détraquer! Ce corps est donc une occasion de douleur dont rien ne peut nous garantir. La maladie, la mort sont des suites inévitables de notre maniere d'être.

Lady MÉRY.

Voilà comme raisonneroit un homme qui n'auroit pas l'idée d'un Dieu, d'un Etre infiniment puissant. Cette phrase, *rien ne pourroit nous en garantir*, ne peut raisonnablement sortir de la bouche de celui qui est convaincu de l'existence d'un Dieu dont la parole *est acte*, & qui n'a qu'à vouloir pour exécuter. D'ailleurs, Monsieur, il ne faut pas raisonner par rapport à nos corps sur l'état où ils sont aujourd'hui. Depuis six mille ans, l'espece a furieusement dégénéré par les excès. Les peres transmettent aux enfants des sucs viciés, dépravés, affoi-

blis, que ceux-ci donnent à leurs enfants avec un nouveau degré de corruption qu'ils y ont ajouté : il faut que la machine de nos corps, toute frêle qu'elle est, soit encore bien forte pour résister à tous les assauts que la débauche & le déréglement lui ont livrés. Que ne devoit-elle pas être dans son origine? Cependant, malgré l'état déplorable où elle est actuellement réduite, la Médecine en devinant par les effets les causes d'une maladie, parvient à la détruire. Pouvons-nous douter que l'Ouvrier de ces ressorts n'eût eu des moyens de les conserver dans l'ordre s'il l'eût voulu? Oui, sans doute, il le pouvoit : il n'avoit qu'à le vouloir. Douter qu'il le pût, c'est cesser de le regarder comme Tout-Puissant, c'est anéantir la croyance de son Etre, dont vous dites être convaincu. N'en doutons point, Monsieur, le déréglement est la cause principale de nos maladies, soit que nous ayions été nous-mêmes déréglés, soit que nos Peres l'aient été. Les animaux, en cela mille fois plus heureux que les hommes, ne vont point au-delà du besoin : cependant dans votre hypothese, ils souffrent, ils meurent. Donc ils ont un crime à punir, ils sont coupables.

BELESPRIT.

Mais, quel inconvénient y auroit-il de dire que les animaux pechent? Ne voyons-nous pas qu'ils se mettent en colere, qu'ils sont jaloux, envieux, capricieux, qu'ils ont de la malice, qu'ils se vengent?

Lady MÉRY.

Monsieur *Belesprit* est comme ces grands Capitaines qui défendent le terrein pied à pied, & auquel on ne peut reprocher le manque de courage ou d'industrie. Il oublie que nous sommes convenus que les bêtes ne sont pas libres, & que la liberté seule fait le péché. D'ailleurs, si elles sont capables de péché, c'est-à-dire, si elles peuvent choisir le mal, il faut nécessairement qu'elles soient capables de choisir le bien, c'est-à-dire, de faire des actions vertueuses: Donc il leur faut une récompense digne d'une ame capable de connoître & d'aimer.

BELESPRIT.

Je me souviens fort bien, Madame, que vous avez dit que les animaux ne sont pas libres; mais il me souvient aussi que je n'ai point acquiescé à cette proposition qui me paroît démentie par l'expérience. Les bêtes me paroissent agir libre-

ment : elles vont, viennent, se couchent, se levent selon leur caprice. De deux chiens freres, l'un est vif & l'autre paresseux ; l'un est adroit & capable d'être dressé, l'autre ne veut rien apprendre & se laisse rouer de coups.

Miss DOROTHÉE.

Grand merci, Monsieur *Belesprit!* vous appuyez mon systême. Vous prouvez que les animaux sont libres, & dès là vous ne pouvez me nier qu'ils ne fassent un meilleur usage de leur liberté que l'homme, & que par conséquent ils ne lui soient supérieurs.

BELESPRIT.

Je suis précisément entre deux feux, & je ne puis m'éloigner de l'un sans m'exposer à essuyer toute la furie de l'autre. Qui pensoit à vous & à votre systême, Miss *Dorothée?* Que ne vous teniez-vous tranquille ? Elle est là comme en ambuscade, où elle épie toutes mes paroles. Oh! cela est bien désagréable & bien gênant.

Lady MÉRY.

Certainement elle a tort de vous prouver que vous ne pouvez soutenir votre systême qu'en tombant en contradiction avec vous-même. Vous allez retomber de

Caribde en Scilla ; car de quel poids peuvent être les preuves que vous alléguez de la liberté des bêtes, contre celles que je vous administre ? Les animaux ne gâtent rien, ne perfectionnent rien, & sont absolument uniformes dans les procédés qui conviennent à leur espece, c'est une vérité de fait. Je vous le répete, l'hirondelle n'a jamais perfectionné son nid, elle ne s'avise de rien, non plus que les autres animaux qui font précisément ce qu'ont fait ceux qui les ont précédés, & qui seront imités par ceux qui les suivront. S'ils sont libres, cette uniformité est un prodige : jugez-en par les procédés des hommes qui changent, remuent, perfectionnent, gâtent, disputent sur le bien, sur le mieux, & qui prouvent par-là qu'ils sont libres de faire le mal ou le bien.

BELESPRIT.

Je n'ai rien à répondre à ce raisonnement, vous me forcez. Non, les bêtes n'ont point d'ame, c'est-à-dire, qu'elles n'ont pas une ame comme la nôtre ; j'abandonne l'analogie que l'Auteur de *l'Esprit* a cru voir entre l'homme & elles. Cependant en cent mille ans je ne pourrois me résoudre à les regarder comme des machines, & voici ce qui m'en empêche.

Dieu ne pourroit-il pas avoir créé des êtres mitoyens entre les hommes & les végétaux ? Ne pourroit-il pas avoir donné aux animaux une ame inférieure à celle de l'homme; d'une autre nature, si vous voulez, & qui fût pensante & mortelle ?

Ne pourrions-nous pas dire que les bêtes pensent & ne souffrent pas..... Mais non, mon chien crie quand je le bats, donc il souffre. Tenez; si cela dure longtemps, je serai contraint d'admettre le systême de la grand-maman de Mifs *Belotte*; je ne puis éclaircir tout ceci qu'en me déclarant pour la Métempsycose.

Lady MÉRY *levant les mains au Ciel.*

Je vous rends graces, ô mon Dieu, de ce que vous avez révélé ces choses aux petits & aux foibles pendant que vous les cachez aux grands & aux savants de la terre. Oui, Monsieur, je confesse hautement que vous avez plus d'esprit, plus de science que moi, & cependant vous ne savez où vous en êtes, parce que vous ne voulez pas plier sous la main du Tout-Puissant. Le fameux Monsieur le Cat a imaginé une matiere supérieure aux éléments, qui nous est absolument inconnue, mais qu'il croit deviner par ses effets: il prétend que Dieu par un seul acte de sa volonté, lui a assigné la conserva-

tion, la propagation, les changements qui arrivent dans ce grand univers, c'est-à-dire, la faculté de les produire. C'est une cause aveugle qui ne peut se détourner ni à droite, ni à gauche, qui exécute & qui exécutera toujours à la lettre les volontés éternelles de son Auteur. Sans examiner si cette idée a des fondements légitimes, je l'ai trouvé si belle, si grande, si magnifique, si digne de Dieu, que je l'ai adoptée avec complaisance. J'aime à voir ce divin Ouvrier se servir de ce fluide automate pour exécuter toutes les merveilles que nous admirons, & dont nous ne connoissons que la moindre partie, & cela par un seul acte qui suffiroit pour le méchanisme d'un million de mondes s'ils existoient & qu'ils dussent exister des millions d'années. Quel inconvénient de croire que cet Ouvrier, infiniment habile & magnifique, voulant donner aux hommes un échantillon de sa puissance, ait peuplé l'univers de machines organisées si propres à manifester son savoir? Que les animaux aient une ame ou qu'ils soient des machines, leur création ne lui a pas plus coûté dans une hypothese que dans une autre. Quoi! Vaucanson, homme foible & borné, aura pu produire des machines capables d'en imposer à mes sens; des figures qui par l'air qui sort de leurs poulmons artificiels, & par le mou-

vement de leurs doigts, exécuteront vingt-deux airs de flûte à deux parties avec une justesse admirable! Il aura pu former un canard qui digere ce qu'il mange! Un Jésuite à Treves aura composé un Automate qui marchoit & parloit! Un autre aura fait voir à toute la Cour un Saül faisant toutes les contorsions d'un homme agité par l'esprit malin; un David jouant de la harpe, ayant à ses côtés un Ange qui tournoit le feuillet du Livre de musique au moment précis! Les hommes, dis-je, auront pu construire des machines si merveilleuses; & je trouverai difficile à croire que Dieu les ait infiniment surpassés s'il a voulu! Oh! mon doute à cet égard seroit une folie qui ne souffriroit point d'excuse.

BELESPRIT.

Eh! qui doute que Dieu n'ait pas eu le pouvoir de le faire? La question est de savoir s'il l'a voulu.

Lady MÉRY.

J'en reviendrai à la réflexion d'une de ces Dames; vous n'y étiez pas, Monsieur, je vais la répéter. Croyez-vous le systême de Copernic?

BELESPRIT.

Oui assurément, Madame, je le crois.

Mais qu'eſt-ce que cela a de commun avec ce que nous diſons?

Lady MÉRY.

Pourrois-je vous demander, Monſieur, ſi Dieu nous a révélé ce que Copernic veut nous perſuader, où avez-vous eu un cheval ailé pour faire un voyage dans les aſtres, & vous aſſurer par vous-même de la vérité de ce ſyſtême? Car je ne vois pas ce qui pourroit vous déterminer à en croire Copernic plutôt que les autres, qui n'ont pas eu le même ſentiment que lui.

BELESPRIT.

Vous ſavez tout auſſi-bien que moi ce que vous feignez d'ignorer; mais, n'importe, je vais répondre. C'eſt qu'en ſuivant le ſyſtême de Copernic, je trouve le moyen de réſoudre une infinité de difficultés que je ne pourrois lever en ſuivant le ſyſtême de Ptolomée.

Lady MÉRY.

Voilà préciſément la raiſon qui m'a déterminée à ſuivre le ſyſtême de Deſcartes. Les bêtes machines ſont la ſolution d'un million de difficultés qu'il me ſeroit abſolument impoſſible de réſoudre ſans cela. Les voici.

Un Dieu bon, juſte & ſaint, ne fait point ſouffrir un innocent. Les bêtes ſouffrent : donc elles ont péché ; ſi les bêtes ont péché, elles ne peuvent par toutes les réparations réparer leurs crimes : il leur faudroit donc un réparateur, qui en ſe revêtant de leur nature, expieroit leur péché.

Si les bêtes ſouffrent, elles ont une ame ſpirituelle ; car la matiere ne ſouffre pas, à moins qu'on ne diſe que l'ame des bêtes eſt tout à la fois matérielle & ſpirituelle, ce qui ſeroit contradictoire & par conſéquent abſurde.

Dire que Dieu a donné aux bêtes une ame d'une autre nature que la nôtre, c'eſt ne pas entendre les mots dont on ſe ſert. Une ame eſt capable de vouloir & de ſentir, voilà ſon eſſence. Il eſt vrai que tout ce qui eſt capable de vouloir & de ſentir n'eſt point une ame ; car les Anges qui ſentent & penſent, n'ont point d'ame ; mais il ne peut y en avoir une qui ne ſoit capable de vouloir & de ſentir. Ces qualités eſſentielles ſe trouvent dans toutes les ames, puiſque ce ſont ces qualités qui conſtituent leur être. L'ame qui animoit Deſcartes, Newton, n'avoit que ces deux qualités, comme celle du Payſan le plus ſtupide : c'eſt le ſeul étui de l'ame qui met de la différence dans

leurs opérations ; l'organiſation des corps a laiſſé à l'ame des deux premiers la liberté de faire un uſage facile de ces deux facultés ; & cette organiſation a manqué au Payſan. Un accident, une maladie peuvent développer les organes du Payſan, & enſevelir & détruire celles des autres. En un mot, je le répete, ce qu'on appelle ame étant un être ſimple, ne peut recevoir ni augmentation ni diminution. Nous ſommes convenues de toutes ces choſes au commencement de nos entretiens.

BELESPRIT.

Et que répondrez-vous à ceux qui voudroient aller contre cette définition ?

La BONNE.

Je les prierois de m'en donner une meilleure, & juſques-là Lady *Méry* & moi nous nous tiendrons à cette définition. Voyez-vous, Monſieur, il eſt des choſes que l'on ſent ſi diſtinctement, qu'on eſt en droit d'en raiſonner auſſi-bien que les Savants, qui ne les conteſtent d'ailleurs qu'en agiſſant contre ce qu'ils ſentent eux-mêmes. J'en ai trouvé un aſſez grand nombre qui diſoient : l'ame n'eſt point ceci, elle n'eſt point cela ; mais je n'en ai point encore trouvé qui vouluſſent en-

trer en preuve pour nier la définitic
Lady *Méry*. Il falloit croire qu'elle
fausse sur leur seule parole, & ce d
de docilité nous a manqué. Nous sc
nons ce que nous sentons, & nous
vons aucun motif de feindre; au-
qu'on peut asserter, sans craindre de
un jugement téméraire, qu'ils ont
motifs secrets qui les empêchent de
venir de ce qu'ils sentent aussi-bien
nous. Mais j'ai interrompu Lady *M*
laissons-lui la liberté de finir ce qu
avoit à nous dire.

Lady MÉRY.

J'ajouterai à ce que je viens de di
le répétant, qu'il ne peut y avoi
ames de deux especes : une des deu
seroit point une ame. D'ailleurs une
spirituelle dans les bêtes, entraîne
conséquences que les Savants ne
droient point admettre; leur but au
traire est de nous les faire regarder c
me matérielles, parce que cette opi
entraîneroit la certitude de la mort
de la nôtre, conséquence qui fait
reur à tous les honnêtes gens, qu
pourroient pourtant la nier, s'ils ad
toient le principe de ces Messieurs.

BELESPRIT.

Mais pourquoi les honnêtes ger

révolteroient-ils contre l'opinion d'une ame matérielle & ſpirituelle?

Lady MÉRY.

C'eſt qu'une ame mortelle renverſeroit toute religion, toute morale. Votre Monſieur Helvetius a tiré le rideau qui cachoit aux ſimples la liaiſon du ſyſtême de ces Meſſieurs : auſſi le blâme-t-on dans le parti d'avoir laiſſé découvrir le but où l'on tendoit. A peine a-t-il cru avoir établi l'opinion de la mortalité de l'ame, qu'il s'efforce d'anéantir toute morale. Nous lui avons aſſurément beaucoup d'obligation d'avoir dit le mot de l'énigme : ſon ſyſtême ceſſe d'être dangereux, auſſi-tôt qu'on l'approfondit. Cette mortalité de l'ame eſt contraire à l'idée d'un Dieu juſte. S'il n'y avoit point une autre vie, les éclats de ſon tonnérre écraſeroient les méchants, l'adverſité, la maladie, tous les malheurs ſeroient leur partage : le juſte vivroit heureux dans la jouiſſance des biens paſſagers, qui ſeroient ſa ſeule récompenſe.

Voilà des difficultés ſans nombre qu'il eſt impoſſible d'éclaircir dans votre ſyſtême, comme il eſt impoſſible d'expliquer un grand nombre de phénomenes dans celui de Ptolomée, que vous aban-

donnez pour cette ſeule raiſon. Elle doit donc être ſuffiſante pour me le faire rejetter. Dans mon ſyſtême, au contraire, toutes ces difficultés diſparoiſſent, & elles ſont tranchées d'un ſeul mot. Si les bêtes ſont organiſées par le ſage Artiſan de l'univers pour être un motif aux hommes de louer ſa magnificence dans ce nombre infini de machines dont les reſſorts ne ſe détraquent jamais ; ſi elles offrent à chaque inſtant à l'homme des raiſons d'exciter ſa reconnoiſſance à la vue de tant de merveilles créées pour ſon ſervice ou pour ſes plaiſirs, je trouve ces motifs dignes d'un Dieu qui veut être aimé de l'homme. Rien dans cette hypotheſe qui choque l'idée que j'ai de ſa bonté, de ſa ſageſſe, de ſa juſtice & de ſes autres perfections. J'adopte donc ce ſyſtême, parce qu'il réſout toutes mes difficultés, comme vous adoptez celui de Copernic. Cela eſt raiſonnable & ne choque que mes ſens, dont je ne dois pas préférer les lueurs aux lumieres de ma raiſon.

La BONNE.

Cela eſt un peu long, & pourroit paroître embrouillé, ma chere Lady *Méry*; vous vous entendez, mais je ne ſais ſi les autres vous entendent.

Miss DOROTHÉE.

Pour moi, je l'entends à merveille. s bêtes machines n'ont rien qui cho- e l'idée que j'ai de Dieu, ni celle que raison m'a donnée de mon ame; je lopte. Comme une ame matérielle & rtelle me paroît contraire à ces idées, qu'elle renverse toute religion & toute rale; je la rejette. N'est-ce pas cela?

Lady LOUISE.

je dirai du systême de Lady *Méry*, ce elle a dit de celui de Monsieur le t. Je ne vois rien de si magnifique & si digne de Dieu que la création de te foule innombrable de machines bien organisées qui existent au seul e de sa volonté, acte qui leur a assi- des opérations dont elles ne s'écar- t jamais; acte qui les conserve avec ant de facilité qu'il les a tirées du int. Ce spectacle me ravit, m'en- nte, & m'excite à la reconnoissance à l'admiration. Lorsque je pense à la ence divine qui a produit toutes ces rveilles, les lumieres des Savants me oissent d'épaisses ténebres; tous les rrages les plus finis de l'art, des or- es, des joujoux qui ne sont pas dignes ttirer un seul de mes regards.

Lady MÉRY.

Voilà la preuve la plus complette de la vérité de mon ſyſtême. Les ſentiments qu'ils excitent en vous, me confirment que la bonté de Dieu l'a engagé à nous donner ce moyen de l'aimer & de l'admirer. Nous ſavons que c'eſt uniquement pour cela qu'il nous a créées & miſes au monde. Or, qui veut la fin veut auſſi les moyens.

Miſs CHAMPÊTRE.

Voici encore une difficulté qui vous a échappé. L'homme eſt créé à l'image de Dieu, parce qu'il eſt capable de connoître & d'aimer. Voilà, je penſe, pourquoi Lady *Méry* a avancé qu'on ne pouvoit ſans blaſphême accorder ces deux prérogatives aux animaux : s'ils les poſſédoient, on pourroit dire qu'ils ſont auſſi faits à l'image de Dieu.

Miſs BELOTTE.

Je ſuis bien honteuſe de ce que je vais vous dire : mais il ne faut pas qu'une mauvaiſe honte l'emporte ſur le deſir de m'inſtruire. Je n'ai pas compris bien des choſes qui viennent d'être dites. Par exemple, pourquoi faudroit-il qu'une ame matérielle fût mortelle ? Lady *Méry*

it qu'on ne pouvoit croire ſans abſur-
ſ l'ame matérielle dans les bêtes, &
:ituelle dans les hommes. Je ne com-
nds pas du tout cette abſurdité.

La BONNE.

C'eſt que vous avez oublié certains
ncipes dont nous avons parlé ample-
nt autrefois. La répétition de ces prin
es ennuyera peut-être quelques-unes
ces Dames; mais nous ne devons rien
ſer derriere nous qui ne ſoit bien
npris. Lady *Violente* ſe rappellera ſans
ıte ce que nous avons dit à cet égard.
mment pouvons-nous connoître un
et, ma chere?

Lady VIOLENTE.

En le décompoſant, pour ainſi dire,
ır connoître ſes qualités & les effets
'elles produiſent. J'examine un arbre
ıs mon Jardin: il étoit petit il y a ſix
ı, & préſentement il eſt beaucoup plus
nd que moi. Je penſe qu'il n'a pu chan-
' de volume que par l'addition de quel-
:s parties qu'il a aujourd'hui, & qu'il
voit pas auparavant.

La BONNE.

Que concluez-vous de l'addition qui

a été faite à cet arbre, & qui a augmenté ſon volume?

Lady VIOLENTE.

Que comme il eſt compoſé de diverſes parties ajoutées les unes aux autres, & qui lui donnent la forme qu'il a aujourd'hui, il eſt ſuſceptible d'un changement de forme en déſuniſſant ces parties. D'où je conclus que c'eſt un corps ſuſceptible d'addition & de ſouſtraction.

La BONNE.

Ce que vous dites de cet arbre, pouvez-vous le dire de votre corps?

Lady VIOLENTE.

Aſſurément, ma *Bonne*. On peut me couper un pied, un bras, une jambe, m'arracher un œil, m'ôter une oreille.

La BONNE.

Mais pourquoi ne dites-vous pas qu'on peut vous couper la tête, vous arracher le cœur? L'un eſt auſſi poſſible que l'autre.

Lady VIOLENTE.

J'en conviens, ma *Bonne*; mais la ſouſtraction de ces parties produiroit un effet tout différent de celle des premieres. Dans le premier cas mon corps ſeroit

mutilé, mais il vivroit encore. Dans le second, il seroit détruit, c'est-à-dire, qu'il ne tarderoit pas à perdre sa maniere d'*être*, pour en prendre une autre. Ma tête & mon corps constituent ma vie, ou, si vous voulez, sont nécessaires à ma vie, au-lieu que je puis me passer de mon bras, de mon pied, de mon œil.

La BONNE.

Voici ce que je comprends de votre discours : que ces deux corps, le vôtre & l'arbre, sont essentiellement des composés de plusieurs parties : qu'il y a quelques-unes de ces parties qu'on peut retrancher sans qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient auparavant ; mais qu'il y en a d'autres qui sont si nécessaires à leur existence, qu'on ne peut les en ôter sans qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient auparavant. Donnez un nom distinctif à ces deux sortes de choses.

Lady VIOLENTE.

On appelle qualités *essentielles*, celles qu'on ne peut ôter d'un corps sans le détruire, en sorte qu'il cesse d'être ce qu'il étoit auparavant. Voilà un pain de sucre : une qualité essentielle au sucre, c'est d'être doux. Au moment que le sucre cesseroit d'être doux, il cesseroit aussi

d'être ſucre, & deviendroit une cryſtalliſation inſipide. Donc la douceur eſt tellement eſſentielle au ſucre, qu'il ne peut ſubſiſter ſans elle. Ce pain de ſucre eſt fait en pyramide, il eſt congelé : cette forme, cette congelation ſont des qualités qui ne lui ſont qu'*accidentelles*, qui ne conſtituent pas ſon eſſence ; car cette forme pourroit être changée en une autre, cette figure ſolide devenir liquide, ſans que le ſucre perdît ſa douceur, & par conſéquent ceſſât d'être ſucre.

La BONNE.

Dites-moi, Miſs *Sophie*, quelles ſont les qualités de la matiere, c'eſt-à-dire, des corps compoſés de matiere ?

Miſs SOPHIE.

Je crois que c'eſt l'étendue, la forme, la peſanteur, la diviſibilité.

La BONNE.

C'eſt fort bien répondu, ma chere. Tout ce qui eſt matiere eſt étendu, a une forme, eſt lourd, peut être diviſé, augmenté. La forme ronde, quarrée, pointue, n'eſt point eſſentielle à la matiere ; mais ſeulement une forme quelconque : elle ne peut ſubſiſter ſans cela. Je puis changer cette forme en la divi-

ſant, en la coupant, en y ajoutant d'autres parties; mais toujours en aura-t-elle une. Dès là que l'étendue eſt eſſentielle à la matiere, la diviſibilité lui eſt eſſentielle auſſi, c'eſt-à-dire, qu'on ne peut, quoique l'on faſſe, lui ôter la faculté d'être diviſible. Elle peut être long-temps ſans être diviſée; mais par ſa nature, il faut qu'elle le ſoit un jour. Voici un morceau de papier: je puis le couper en cent mille parties; tant qu'il reſtera papier, il conſervera cette qualité de pouvoir être coupé, quoiqu'il ne s'enſuive pas qu'il le ſera: je puis prendre fantaiſie de le conſerver entier tel qu'il eſt à préſent, & il reſtera tel très-long-temps ſans pourtant perdre la faculté d'être coupé. Ce que je dis de ce papier, je puis le dire de ce diamant, de cette piece d'or. Mais je n'en puis dire autant de cet arbre, de ce fruit; ils portent en eux des principes de diviſibilité que je ne ſuis pas en état de ſuſpendre, non plus que celles qui ſont dans mon corps. Il eſt vrai qu'un corps gelé ſe conſerveroit des ſiecles, mais au dégel il tomberoit en pourriture. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Miſs *Dorothée?*

Miſs DOROTHÉE.

Que vous manquez de connoiſſance, & que vous ignorez les moyens d'arrêter les

causes de la divisibilité de ces c
dis d'arrêter, de suspendre; car nu
sance ne peut ôter à la matiere
bilité d'être divisée.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chere
science ne peut parvenir à anéa
les objets matériels la possibilité
vision; mais l'on pourroit suspen
division des corps : c'est en quo
teroit la perfection de l'art, encc
roit-ce que pour un temps. A
Miss *Sophie*, si on pouvoit trou
que chose qui n'eût ni parties, i
qui par conséquent ne pût être
cassée, brisée, coupée, que se
chose-là? Pourroit-on dire qu'e
corps composé de matiere?

Miss SOPHIE.

Non, vraiment, puisqu'un c
nécessairement divisible.

La BONNE.

Mais pourquoi les corps so
sentiellement divisibles?

Miss SOPHIE.

Parce qu'ils sont composés de
parties réunies, jointes ensem

puiſqu'il a été poſſible d'unir ces différentes parties, il eſt poſſible auſſi de les déſunir.

La BONNE.

Pour qu'une choſe ne fût pas capable d'être diviſée, quelle devroit être ſa nature?

Miſs SOPHIE.

Il faudroit qu'elle n'eût pas de parties ni de forme par conſéquent. Où il n'y a point d'étendue, on ne peut rien couper, ôter. Mais j'ai beau chercher de tout côté, je ne vois point qu'il exiſte rien de pareil.

La BONNE.

Mais en ſuppoſant qu'il fût poſſible de trouver une telle choſe, diriez-vous qu'elle feroit de même nature que les corps, & qu'il n'y a aucune différence entre eux & elle?

Miſs SOPHIE.

Je ſerois une extravagante ſi je le diſois. Cette choſe & les corps ayant des qualités différentes & contraires, elles ſont de nature oppoſée.

La BONNE.

Mais n'y auroit-il pas moyen de les

rendre ſemblables, d'ôter à la matiere ſa forme & ſa diviſibilité, & à cette choſe ſon indiviſibilité ?

Miſs SOPHIE.

Cela ne feroit non plus poſſible, que d'ôter la douceur au ſucre ſans le détruire. Si vous ôtiez la poſſibilité d'être diviſé aux corps, ils ceſſeroient d'être corps. Si vous ôtiez l'indiviſibilité à cette choſe ſuppoſée, il faudroit lui donner des parties, & la ranger dans la claſſe des corps.

La BONNE.

Pourriez-vous me dire, ma chere, quelle eſt la forme de votre entendement, de votre volonté, de vos penſées ? Concevez-vous qu'il fût poſſible de couper, de diviſer ces choſes, comme vous pouvez diviſer ce morceau de papier ?

Miſs SOPHIE.

Ma penſée, mon entendement, ma volonté n'ont point de corps, ma *Bonne*. Comment voulez-vous que je vous en diſe la forme ?

La BONNE.

Ces trois choſes ſont donc le contraire des corps, des objets matériels, & ne leur

retourner a la page 249 du jour ſ

ma *Bonne* pouvoit chanter la palinodie, & nous parler contre la Religion, je ne l'écouterois pas ; je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les exposer à une telle tentation.

Miss DOROTHÉE.

Et que pourroit-elle nous dire de plus fort que ce que Monsieur le *Rabbin* & Monsieur *Belesprit* nous ont dit ? Leurs mauvais raisonnements ont-ils ébranlé votre foi ? Ne l'ont-ils pas affermie au contraire ? On pouvoit, il n'y a que trois mois, renverser notre Christianisme, nous laisser au moins des doutes, des anxiétés, qui dans les tentations délicates ne nous eussent fourni que des armes insuffisantes pour empêcher notre foi de succomber. A présent, pour parvenir à nous arracher notre Christianisme, il faudroit commencer par nous arracher notre raison : ces deux choses se sont tellement liées, qu'elles sont devenues inséparables. Pourquoi ? C'est qu'on n'a point subjugué notre entendement, qu'on lui a laissé son libre exercice, & que par la méthode que nous avons suivie, ma *Bonne* s'est ôté la liberté de nous tromper quand elle l'auroit voulu. Pour moi, je déclare qu'elle peut prendre pour sujet de ses con-

verſations tout ce qu'elle jugera à propos; je ſerois curieuſe de lui voir ſoutenir une mauvaiſe cauſe pour la battre de ſes armes.

BELESPRIT.

Rien de plus ſenſé. Nous ſommes ici, par exemple, de diverſes opinions ſur la maniere dont il faut profeſſer le Chriſtianiſme. Ou ces différences ſont légeres, ou elles ſont eſſentielles: je ne les ai jamais examinées, moi qui vous parle; mais voici ce que le bon ſens me dit: Si ces différences étoient légeres, ce n'auroit pas été la peine de faire ſchiſme: il eût fallu reſter unis, & épargner tant de ſang qui a été répandu à cette occaſion. La conduite qu'on a tenue, m'indique qu'on a cru les choſes, qui nous ont ſéparées, eſſentielles, puiſqu'on a tout riſqué pour les ſoutenir. De dire que des choſes pour leſquelles on a ſacrifié de côté & d'autre ſes biens, ſon repos & ſa vie, ſont les mêmes, c'eſt une abſurdité. Si elles ne ſont pas les mêmes, elles different en quelques points: elles ne peuvent être vraies ces deux choſes qui different; ce qui eſt vérité dans une, doit être menſonge dans ſon contraire. M'entendez-vous, Meſdames?

Lady VIOLENTE.

A peu près. Si ma *Bonne* croit quelques articles que nous ne croyons pas, il est néceſſaire qu'elle ou nous ſoyions dans l'erreur. On nous dit que ces erreurs importent peu. A cela je réponds : 1°. Qu'il eſt très-diſgracieux d'être la victime de l'erreur, même dans des bagatelles. 2°. Qu'on ne nous a point prouvé que l'un ou l'autre des ſentiments importe peu ; & qui a oſé examiner la ſainte Bible, le ſaint Evangile, peut bien mettre ſur la ſelette le Pape, Luther, Calvin, Henri VIII, &c..... Nous y avons bien mis Moïſe, &, je l'oſe dire, Jeſus-Chriſt. Amande honorable au Sauveur, d'avoir examiné ſa révélation : il connoiſſoit nos motifs ; ils étoient d'affermir nos ames dans le culte qu'on doit rendre à Dieu en eſprit & en vérité : d'autres recherches, ſi nous les faiſions, auroient le même motif, elles ne peuvent que lui être agréables. Je vous ſuivrai donc, ma *Bonne*, par-tout où il vous plaira nous mener, bien entendu que je vous releverai ſi vous vous écartez du principe que vous avez poſé vous-même.

La BONNE.

Vous le ſavez, Meſdames, j'ai fait vœu

de ne m'en écarter jamais. Mais il n'eſt pas queſtion de cela à préſent, Meſdames; reprenons le fil de notre diſcours. Nous devons conclure de tout ce que nous avons dit, que la prédication des Apôtres n'eut pas un ſuccès général, eu égard aux mauvaiſes diſpoſitions de ceux qui les écoutoient : elle en eut pourtant un auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre, ſi on conſidere d'un côté la doctrine qu'ils prêchoient, & de l'autre la religion, & les mœurs de ceux auxquels ils la prêchoient. Lady *Violente*, peignez-nous l'état où étoit l'univers au temps où les Apôtres prêcherent l'Evangile?

Lady VIOLENTE.

Il faut d'abord ſe faire une idée des Dieux qui étoient adorés alors. C'étoit une Cybele, mere des Dieux ; c'eſt-à-dire, une vieille folle, amoureuſe d'un mortel nommé Athys qui fut par elle changé en arbre, parce qu'il n'eut pas la complaiſance de répondre à ſon amour. C'étoit un Jupiter, qui avoit épouſé ſa ſœur, & qui ſe délaſſoit du ſoin de lancer ſa foudre ſur les adulteres, en ſubornant les filles & même les femmes : un Dieu emporté, capricieux, jaloux. Junon, ſa femme, étoit une emportée, en proie aux paſſions qui ſubjuguent celles de ſon

fexe. Venus, une femme débauchée, qui en faifoit gloire. Mercure, un voleur, un homme qui aidoit à fon pere Jupiter à féduire les mortels. Je ne finirois pas, fi je voulois vous rappeller l'infamie de cette foule de Dieux & de Déeffes, qui étoient adorés par toute la terre au temps de la prédication des Apôtres.

Mifs SOPHIE.

Ma *Bonne* nous a fait entendre que cela augmentoit la difficulté de l'entreprife des Apôtres; j'aurois cru, au contraire, que cela la facilitoit; il n'y avoit rien de fi aifé que de faire comprendre aux hommes, que le culte qu'ils rendoient à ces fcélérats, étoit ridicule & impie.

La BONNE.

Les hommes de ce temps reffembloient à ceux de nos jours, ma chere, ils réfléchiffoient peu. D'ailleurs cette Religion étoit commode. Comment auroient-ils craint d'être punis par leurs Dieux, des crimes dont ces Dieux s'étoient rendus coupables eux-mêmes? Ces hommes vouloient être vicieux, & ils étoient charmés de s'autorifer à commettre des crimes confacrés. Lady *Violente*, faites la comparaifon de leur foi & de leurs mœurs,

avec ce que les Apôtres leur offroient à croire & à faire.

Lady VIOLENTE.

Le divorce étoit devenu si commun à Rome, qu'il y avoit peu de familles qui en fussent exemptes; & on offroit aux Romains un mariage indissoluble, qui ne pouvoit se rompre qu'à la mort. Le luxe étoit parvenu à son dernier période dans cette Capitale du monde, & on proposoit à ces Sardanapales une pauvreté qui ôtoit les moyens de satisfaire ce luxe; on leur prêchoit la mortification des sens, le crucifiement de la chair. On leur disoit, qu'il falloit devenir simples, aimer le mépris. Comment imaginer la possibilité d'une telle métamorphose?

La BONNE.

Pour mieux sentir la difficulté qu'il y avoit à établir chez les Romains les vertus chrétiennes, rappellez-vous, Mesdames, qu'il n'étoit pas possible de trouver sept Vestales parmi les filles des Nobles, & qu'il fallut leur associer des Plébéïennes; tant la chasteté étoit peu connue chez les personnes du sexe même: & peu d'années après, l'Evangile multiplia les Vierges, les humbles, les pauvres volontaires. Ces fiers Romains plie-

rent la tête ſous ce joug pénible ; & comme ſi l'auſtérité de la morale chrétienne n'avoit pas ſuffi pour les effrayer, la perſécution s'y joignit bientôt. Les Païens en demandant l'eau du Baptême, ſavoient fort bien qu'ils devoient ſe préparer à donner du ſang : les tourments les plus cruels, la mort la plus ignominieuſe, la perte des biens, l'exil, voilà ce qu'on faiſoit enviſager aux Catéchumenes, & cela ne ſervoit qu'à augmenter leur ardeur ; quel prodige ! Oh que cette parole de Jeſus étoit bien vérifiée ! *Quand je ſerai élevé de terre, j'attirerai tout le monde à moi.* Quelle plus grande preuve pourroit-on demander de la divinité de la Religion Chrétienne ?

BELESPRIT.

Il y a nombre d'Auteurs qui s'efforcent d'anéantir le témoignage que quelques autres rendent à la conſtance des Martyrs : ils prétendent qu'il y a eu peu de perſécutions, & par conſéquent peu de Martyrs.

La BONNE.

Que ſignifient donc les apologies de St. Juſtin, Philoſophe & Martyr, celles de Tertullien adreſſées aux Empereurs pour les engager à donner la paix aux Chré-

tiens ? Quand ces monuments ne ſeroient pas au deſſus de toute critique, n'avons-nous pas la Lettre de Pline le jeune, qui conſtate une perſécution ſi cruelle, qu'il ſuffiſoit d'avouer qu'on fût Chrétien pour être mis à mort ? Un de ces matins ces Meſſieurs voudront nous prouver qu'il fait nuit à midi. Je vous l'avoue, leur mauvaiſe foi me révolte.

Miſs BELOTTE.

Vous nous avez dit, ma *Bonne*, que les Romains ſe convertirent à la vue des miracles. Cette converſion générale ſe fit donc du vivant des Apôtres : j'ai oui dire que le pouvoir d'en faire n'a pas paſſé à leurs Succeſſeurs.

La BONNE.

Si la Croix s'eſt établie ſur le Capitole ſans miracle, c'en eſt un mille fois plus ſurprenant que ceux dont on veut douter : cette réponſe eſt de ſaint Auguſtin, il la faiſoit aux incrédules de ſon temps, & ceux de nos jours n'ont rien de bon à répliquer.

Miſs CHAMPÊTRE.

Je vais vous faire une ſinguliere réflexion. Vous prétendez que le Chriſtianiſme purifia les mœurs ; mais pouvons-

retournez à la page 257 du tome

tice, s'il laissoit la vertu sans récompense, & le vice sans châtiment. Il ne le fait pas en cette vie, donc il le fait dans l'autre.

La même justice lui a fait créer des hommes pour en être aimé & glorifié; car il ne pouvoit les créer pour une autre fin que lui-même : cette même justice, dis-je, l'a engagé à se manifester à ces hommes, car on ne peut aimer ce que l'on ne connoît pas : on ne peut aimer qu'à proportion de la connoissance qu'on a de l'objet que l'on doit aimer.

Dieu s'est manifesté aux hommes en plusieurs manieres.

D'abord par la beauté & la perfection de l'univers, qui peut nous découvrir sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté, sa libéralité, & par conséquent, qui doit nous exciter à l'admiration & à l'amour.

Secondement. Par ce sentiment intérieur qu'il a gravé au fond de notre ame, qui nous porte à chercher le bonheur; bonheur que l'expérience nous apprend ne pouvoir être trouvé dans la créature: ce qui nous force, pour ainsi dire, à nous retourner vers lui.

Troisiémement. Par la connoissance beaucoup plus immédiate qu'il avoit donnée de lui au premier homme; connoissance qui s'est conservée parmi un

petit nombre d'hommes, depuis Adam jusqu'à Noé, qui se perpétua jusqu'à Abraham, qui fut soutenue & renouvellée par les promesses que Dieu fit à ce Patriarche, & à ses enfants.

Quatriémemement. Par une révélation encore plus expresse, dont Moïse fut le Ministre; révélation autorisée par les miracles qui l'accompagnerent, par les prophéties qui l'avoient précédée, & par ceux qui continuerent, & dont l'accomplissement vérifia la divinité pendant une longue suite d'années; révélation qui porte, pour ainsi dire, le cachet de Dieu, qui n'a pu être contrefaite par les plus habiles Législateurs; c'est-à-dire, qu'il n'y a aucun Législateur qui nous ait donné des idées dignes de Dieu, & conformes à nos lumieres, (excepté Moïse;) qu'il n'y a aucun, dis-je, dont les Loix aient été dignes d'un Dieu.

La BONNE.

Vous aviez tort de vous défier de votre mémoire, ma chere, on ne peut avoir mieux resserré ce que nous avons dit. Nous en sommes restées à la publication de cette Loi, voyons dans les circonstances qui l'accompagnent, & dans le reste de la vie de Moïse, des preuves de la divinité de cette Loi; elles seront

urabondantes après celles que nous avons
léja données ; mais il faut profiter de nos
ich ﬀ-s. Nous y trouverons auſſi des
ɔreuves de la ſainteté de Moïſe, qui for-
ceront l'incrédulité juſques dans ces der-
niers retranchements. Voilà de quoi
ɔous nous entretiendrons la premiere fois.

Fin du ſecond Tome.



